



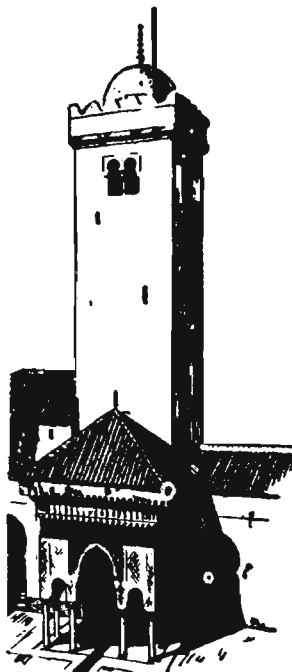
Université Mohammed V

FACULTE DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES

RABAT

31
JAN

HESPÉRIS TAMUDA



VOL. XXXIII - *Fascicule unique*

1995

HESPERIS TAMUDA

Sous le patronage
du Doyen de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines
Abdelwahed BENDAOU

* * *

Comité de Rédaction

Brahim BOUTALEB

Abdellatif BENCHERIFA
Rahma BOURQIA
Abderrahmane EL MOUDDEN
Mohammed KENBIB
Abdelahad SEBTI

La revue Hespérís - Tamuda est consacrée à l'étude du Maroc, de sa société, de son histoire, de sa culture et d'une manière générale aux sciences sociales de l'Occident musulman. Elle paraît annuellement en un ou plusieurs fascicules. Chaque livraison comprend des articles originaux, des communications, des études bibliographiques et des comptes-rendus en arabe, français, anglais, espagnol et éventuellement en d'autres langues.

Les textes, dûment corrigés, doivent être remis en trois exemplaires dactylographiés, en double interligne et au recto seulement. Les articles seront suivis de résumés dans une langue différente de celle dans laquelle ils sont publiés. Les textes non retenus ne sont pas retournés à leurs auteurs. Ceux-ci en seront avisés. Les auteurs reçoivent un exemplaire du volume auquel ils auront contribué et cinquante tirés à part de leur contribution. Les idées et opinions exprimées sont celles de leurs auteurs et n'engagent en rien Hespérís-Tamuda.

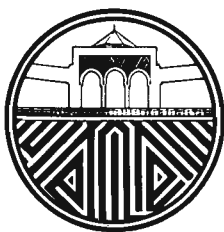
Le système de translittération des mots arabes utilisés dans cette revue est le suivant:

ء ,	ر r	غ gh
ب b	ز z	ف f
ت t	س s	ق q
ث th	ش sh	ك k
ج j	ص ṣ	ل l
ح ḥ	ض ḍ	م m
خ kh	ط ṭ	ن n
د d	ظ ẓ	ه h
ذ dh	ع ʿ	و w
		ي y

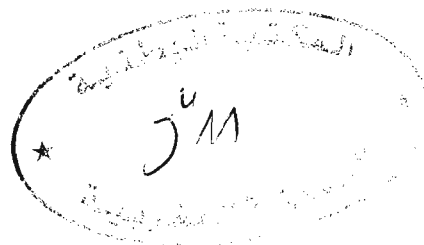
Voyelles brèves	Voyelles longues	Diphtongues
ا a	آ ā	أَو aw
و u	ū	أَي ay
ي i	ī	

Pour toute demande d'abonnement ou d'achat, s'adresser au Service des Publications, des Echanges et de la Diffusion, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, BP. 1040, Rabat.

HESPERIS TAMUDA
Vol. XXXIII, Fasc. unique



Université Mohammed V
FACULTE DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES
RABAT



HESPÉRIS TAMUDA

VOL. XXXIII - Fascicule unique

1995

Tous Droits réservés à la Faculté des
Lettres et des Sciences Humaines
de Rabat (Dahir du 29/07/1970)

Dépôt légal N° 31/1960
ISSN 0018-1005

Composition : Nouzha BOUSFIHA
Tirage : Imprimerie NAJAH EL JADIDA

HESPERIS TAMUDA

Vol. XXXIII, Fasc. unique

1995

SOMMAIRE - SUMARIO

Daniel RIVET. - Jacques Berque (1990-1995) : un aventurier de l'intelligence,
de l'Atlas à l'Euphrate 7

Mohamed ALMOUBAKKER et ABDERRAHIM BEN HADDA. -
Mohamed Yakhlef (1944-1995)..... 17

ARTICLES - ARTICULOS

Halima GHAZI BENMAISSA. - Encore et toujours sur la mort de Ptolémée,
le roi amazigh de Maurétanie..... 21

Kathrine BENNISON. - The Relationship between Mawlāy ʿAbd ar-Rahmān
and ʿAbd al-Qādir : Manipulation of the Concept of Jihad : the Dynamics of Rule
and Opposition in 19th Century North Africa 39

Feu Mohamed YAKHLEF. - Repercussions politiques à Fès des événements de
Meknès du 2 septembre 1937..... 57

Abdeslam CHEDDADI. - L'Islam comme objet d'histoire en Occident, du XVe
à la première moitié du XXe siècle..... 71

Mustapha NAÏMI. - Nul Lamta, tableaux édifiants..... 83

NOTES ET DOCUMENTS - NOTAS Y DOCUMENTOS

Brahim AFATACH. - Le manuscrit de la légende de la fondation de Tiznit :
traduction annotée et commentaire..... 119

COMPTES - RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES - RESEÑAS BIBLIOGRAFICAS

Halima FERHAT, Sabta des origines au XIVème siècle (Bernard
ROSENBERGER).....129

Mémorial Germain Ayache (Mohammed EL MANSOUR).....	135
Shlomo DESHEN, The Mellah Society - Jewish Community Life in Sherifian Morocco (Mohammed KENBIB).....	136
Mohammed ENNAJI, Soldats, Domestiques et Concubines L'esclavage au Maroc du XIXe siècle (Khalid BEN SRHIR).....	139
Rudibert KUNZ und Rolf-Dieter MÜLLER.- Giftgas gegen ^cAbd el Krim : Deutschland, Spanien und der Gaskrieg in Spanisch - Morokko (1922-1927) (Brahim BOUTALEB).....	143
Mohammed KENBIB, Juifs et Musulmans au Maroc 1859-1948. Contribution à l'histoire des relations intercommunautaires en terre d'Islam (Daniel RIVET).....	146
 EN LANGUE ARABE	
Mohamed GHALEM.- Ash-Shaykh et la révolution française : regards d'un savant algérien contemporain de la révolution de 1789.....	7
Aomar AFA.- Les conditions historiques du développement de l'alimentation : cas du Sûs à la fin du XIXe et au début du XXe siècle.....	21
Abdelaziz EL KHAMLIHI.- La manfa^ca de la pêche de l'aloise dans le Bouregreg (1701-1993).....	35

JACQUES BERQUE
1910-1995

**Un aventurier de l'intelligence,
de l'Atlas à l'Euphrate.**

Il faut beaucoup d'assurance, et peut-être même de la présomption, pour parler de l'œuvre de J. Berque, décédé le 27 juin dernier. L'œuvre est immense : une vingtaine d'ouvrages, une myriade d'articles (à lire dans leur version originelle et non dans les recueils ultérieurs après discrète retouche), une foison de traductions dans des registres allant du texte fondateur à la poésie contemporaine... Berque : d'abord un travailleur acharné, un forçat de l'écriture... L'homme, de plus, était complexe : plusieurs personnages l'ont habité. Et c'est sous cet angle, celui de la pluralité des Berque dans la temporalité, que nous essayerons de restituer un parcours scientifique et intellectuel prestigieux, mais dont il ne convient d'élider ni les aspérités, ni les obscurités, encore moins d'effacer les glissements d'itinéraire souterrains.

Ce qui tient l'œuvre, ce qui lui confère une unité interne par-delà ses variations, c'est que Berque fut un aventurier de l'intelligence, se laissant porter par la vague de l'histoire sans se faire renverser avec elle, absorbant le roulement des problématiques et la succession des terminologies sans être tributaire d'elles de manière voyante. En imprimant aux manières de penser, de chercher, qui s'égrènent depuis plus d'un demi siècle, sa marque propre : celle d'un écrivain orpailleur de mots rares et précieux et ciseleur de formules éblouissantes qui fusaient chez lui comme des éclats de lave incandescente jaillissent d'un volcan en ébullition. Faites l'expérience d'ouvrir n'importe où deux textes de Berque, n'importe lesquels, écrits aux extrémités de son aventure intellectuelle : c'est toujours ce ton unique qui n'appartenait qu'à lui, ce phrasé si particulier recherché au prix, parfois, de l'afféterie, cette vibration de l'écriture où la sensualité le disputait à l'intellectualité, ce style baroque, juteux, orgueilleux, réduisant en poudre le langage commun pour le recréer... Un arabologue seul pourrait dire ce que cette langue si maniérée, si travaillée dut à la familiarité avec la grande langue arabe - *al lugha al qadima* qui l'avait - affirmait-il - "mangé" et qu'il voulait fréquenter comme on séjourne dans la "maison de l'être" avec une sorte de vénération où il entraînait du religieux. Ce goût des assonances, cette emphase majestueuse, cette traque de la formule incantatoire, certaines métaphores... autorisent peut-être à qualifier Berque d'écrivain latino-arabe ? Hypothèse que seul un linguiste établi dans les deux langues serait susceptible de vérifier, de démontrer...

Le premier Berque est un homme jeune à peine sorti de l'étui du jeune homme et en pleine poussée ascensionnelle de l'intellect, qui se coule dans le cours déjà traînant, et bientôt finissant, du protectorat français au Maroc. Il se plaisait à faire ressortir qu'il était entré au "Bureau arabe" au moment de la disparition de Lyautey en juillet 1934 et qu'il en partit lors de la déposition forcée de Mohammed V en août 1953. A ce titre, il est successivement (cette énumération sèche s'impose pour contrebalancer la stylisation de son expérience dans ses *"Mémoires des deux rives"*, Seuil, 1989) adjoint en 1934 à el Boroudj (les tribus moutonnières des Beni Meskine et l'immersion dans la langue bédouine archaïsante) puis en 1935 à Souk el Arba dans le Gharb (la découverte du *mul az-zuja*

céréaliculteur et l'observation de réminiscences de savoir-faire horticole d'origine andalouse). De 1936 à 1939 il est en poste à Fès en médina et chargé en particulier d'étudier des mesures conservatoires de l'artisanat local dévasté par la crise. A Fès, il est ébloui par la citadinité qui émane de la vieille ville *hadāri* et il se perfectionne en arabe classique avec un *ʿalim* octogénaire tout en tâtant déjà de cette fameuse école jurisprudentielle multiséculaire (le *ʿalim* de Fès) où il puisera tant pour comprendre l'intérieur du Maghreb. De 1940 à 1943, le voilà chef de circonscription à Had Kourt dans le haut Gharb. Il échappe ainsi au désastre de juin 1940 et n'escortera pas "l'exportation héroïque des goums" de Monte Cassino au Danube. En 1943 d'ailleurs, il est promu à la section politique de la Direction des affaires politiques, ce ministère de l'intérieur renforcé de la forteresse coloniale. De 1945 à 1947 il en dirige le bureau d'études. A ce titre, il est associé à l'expérimentation de toutes les réformes par lesquelles le milieu résidentiel s'efforce de remettre en mouvement la machine grippée du Protectorat à l'épreuve du commencement du temps de la décolonisation. Il conçoit et pilote, de concert avec l'ingénieur agronome et inspecteur du Tertib, Julien Couleau, la fameuse tentative des "secteurs de modernisation du paysannat", sur laquelle il a livré sa version, faisant des initiateurs de cet essai de remodelage complet des campagnes marocaines, des pionniers incompris en leur temps et des victimes des intérêts de la grande colonisation. Aujourd'hui on sera surtout sensible au volontarisme quasi démiurgique qui inspirait cette expérience livrant le groupe rural de base à la toute puissance du technicien et la société rurale aux aléas du "saut brusque" d'un état de civilisation agro-archaïque à un état de civilisation agro-machiniste, dont on a pu mesurer ailleurs les désastreux effets humains. Curieux projet d'ailleurs que ces SMP où se superposent l'utopie phalanstérienne fouriériste, la rêverie de communautés agraires solidaires et porteuses d'une tradition civique et l'idéal de l'ingénieur social refabriquant avec du vieil homme un homme nouveau régénéré par l'accès à la civilisation technicienne. Jacques Berque s'y révèle à la croisée des chemins mi-expert hydraulicien à la façon d'un bâtisseur de la *Tennessee valley authority*, mi-commissaire du peuple russe agissant dans un grand dégagement de fraternalisme autoritaire sur des kolkhoziens kirghizes ou turkmènes. Des formules saisissantes jaillissent de ses écrits préparatoires ou justificatoires : "hisser la djemaa sur le tracteur", "le tracteur ne sera pour le fellah qu'une espèce de khamès à chenilles", etc... La force d'attraction et l'effet de répulsion de cette tentative des SMP sont entretenues par ces équivoques sémantiques si brillantes.

L'audace de Berque transparait également dans sa note du 1-3-1947 plaidant "Pour une nouvelle méthode politique de la France au Maroc" souvent sollicitée comme une boîte à citations par ses lecteurs, mais dont il faut faire ressortir le contenu intégral. V. Monteil et Ch. A. Julien en particulier métamorphosent Berque en Cassandre praticien extralucide du Protectorat : "Suprême erreur ou suprême hypocrisie : le vrai ordre ici serait que nous n'y fussions pas", "Le Maroc est un pays où l'autorité est un postulat administratif. On n'y parle jamais de "contrôle de l'autorité", mais "d'autorité de contrôle", "tandis que nous nous engageons dans la domination policière et l'opacité des vieux tyrans : Autrichiens dans la Parme de Stendhal"... Soit, mais ce qui ressort surtout de ce texte crépitant de constats et de propositions, c'est le propos : tout faire pour que la France ne soit pas rejetée à la mer par la poussée convergente des tribus, du sultan et de l'Istiqlal dopés par l'irruption du "libéralisme ès-pays dépendants" que propagent les Etats-Unis. Contre la conjonction de fait se nouant, selon lui, entre, d'une part, l'"Orientalisme" (le sultan plus le nationalisme bourgeois) et, d'autre part, le "Colonialisme" (le protectorat en version dure), Berque propose d'inaugurer une alliance entre Marocains francophiles (disponibles de la montagne berbère au

néo-prolétariat et aux intellectuels laïcisans en ville) et Français progressistes (sur la minceur numérique du contingent il n'a pas beaucoup d'illusions). Berque échafaude également une batterie de contre-feux qui anticipent les "réformes" des généraux Juin et Guillaume. Il faut espérer la publication de cette note de 62 pages, le seul document ayant statut d'écrit politique qui ait été produit sur le Maroc depuis Lyautey par un praticien du protectorat.

De 1934 à 1947, Berque ne promène pas seulement au Maroc son désenchantement d'arriver trop tard dans un Maroc de sous-préfecture après le départ de Lyautey (cf. "L'entrée au Bureau arabe" in *Nomades et vagabonds*, 10-18, 1976). Il se révèle un brillant praticien colonial dont la carrière se dépie avantageusement. Mais aussi d'emblée un connaisseur savant de la société : Durkheim et les *Annales d'histoire économique et sociale* sous le bras. A 26 ans il y publie son premier article d'histoire sociale sous le regard attentif de Marc Bloch. Et ses premières esquisses d'histoire rurale le révèlent déjà tout entier: une intelligence charnelle qui s'insinue par effraction dans la réalité, ne la restitue pas dans sa globalité, mais s'attache au détail qui fait sens et l'interprète avant même de l'avoir complètement reconstruite tout en restituant la saveur avec un flair aiguisé par le contact maintenu avec la grande littérature... si bien qu'il fait sentir l'odeur forte de suint et de fumure qui émane des Beni Meskine et penser derrière la fausse simplicité biblique de ces pasteurs leur complexité sociétale vertigineuse...

Été 1947 : la nomination de Berque à Imintanout est une disgrâce ou plutôt est la rançon de la guerre froide qui frappe l'expert préconisant la reconstruction socialiste du Maroc. L'homme la prend de haut à en juger par sa correspondance avec Robert Montagne, son mentor à l'efficacité duquel il rendra un hommage posthume distrait et pressé. Ce renvoi à la base est en effet pour lui prétexte et occasion de se lancer dans le genre de la thèse auquel il se plie non sans se cabrer. Rapidement il se fixe sur l'étude d'un district en montagne : "La tribu (si l'on peut dire) des Seksaoua... est de beaucoup la plus riche sociologiquement. Je l'ai en prise par la chikaya et le tribunal coutumier" (J. Berque à R. Montagne, 25-3-1948). Cet aveu sur la manière dont Berque captura son savoir est à mettre en corrélation avec le liminaire de la thèse insistant sur le mutisme des "fils du schiste noir" atlassique, qui n'ont pas encore goûté à l'arbre de la parole. Quant l'administrateur se fait ethnographe, quel qu'il soit, il escamote les prothèses contraignantes qui ont construit son savoir lorsqu'il expose sa recherche.

Les *Structures sociales du Haut Atlas* (PUF, 1955) constituent une partition baroque après l'essai construit comme une cathédrale gothique que Montagne avait consacré à la cité chleuh. Osons le dire : un ouvrage visité par l'esprit. Berque inspiré, mais foisonnant, est retenu et endigué par l'exigence de construction que sous-tend l'exercice de la thèse. Ce livre bondissant est écrit dans l'inquiétude et la jubilation, porté et aiguillonné par la fin du Protectorat, comme si la décomposition du système exaspérait la capacité de Berque à retrouver les fils du Maghreb comme tissu continu et à interpréter l'agencement de ses motifs.

L'inquiétude: elle perce dans les lettres adressées à Montagne. Dans la note du 1-3-1947 il s'interrogeait: "Un Maroc non libre, un Maroc non français nous paraissent également impensables. Mais comment concilier notre permanence et l'émancipation

indigène ?" Après les terribles "journées" de Casablanca (7-8 décembre 1952), il n'a plus guère d'illusion sur l'avenir du protectorat. Il opte dès lors carrément pour le deuxième terme de l'alternative qu'il s'était ménagée: action et intellectation. L'Orient vers lequel le presse de s'engager Montagne s'offre à lui comme une porte de sortie honorable. Un poste de l'Unesco en Egypte, le temps de réaliser une superbe monographie sur le village de Sirs Al-Layyān (Histoire sociale d'un village égyptien au XX^{ème} siècle, La Haye : Mouton, 1957), bellement illustrée par les croquis de Lucie Berque, son épouse. Mais il ne s'attarde pas en Egypte. Sa nomination au Collège de France en 1956 le surprend en pleine phase de montage d'un centre d'études de la langue et civilisation arabes à Bikfaya au Liban.

La jubilation : dans son essai consacré aux Seksaoua, Berque enfin peut déployer ses hypothèses encore à demi formulées et peaufiner sa méthode procédant d'une combinatoire fondée sur la mise en correspondance entre l'exploration visuelle des paysages agraires, l'investigation des ressources sémantiques de vieux grimoires et l'observation presque tactile des vivants aux champs, dans les assemblées de la *taqbilt* ou les pérégrinations religieuses. Cet essai doit, bien sûr, à la familiarité avec Mauss (la recherche du "fait social total"), les fondateurs des *Annales* et le Braudel révélé par la thèse consacrée à la Méditerranée. Un absent de marque et une référence par préterition. L'omission, c'est E.F. Gautier dont le grand ouvrage sur les siècles obscurs du Maghreb n'est pas mentionné dans la thèse de Berque, qui, par ailleurs, rend hommage à un géographe moins compromettant : Vidal de la Blache, "ce magistral exégète des sociétés méditerranéennes". Cette éliision de Gautier fait problème, quand on connaît l'hypothèse de Berque selon lequel la montagne haut-atlassique constitue le bastion conservateur d'une civilisation archéo-méditerranéenne, dont les traits marquants ont été érodés par la civilisation berbère et la remontée inhérente des influences sahariennes. La référence implicite, c'est Lévi-Strauss, dont la thèse publiée en 1948 constitue peut-être la statue du commandeur dans celle de Berque. Car, dans le fait que les Seksaoua n'aient pas la portée exemplaire des Nambikwara et ne puissent enrichir une typologie des sociétés archaïques, il y a le désappointement de ne pas inventer un cas de figure nouveau et la satisfaction d'être en présence d'une réalité bien plus complexe, échappant à la modélisation et à l'ethnologisme et participant à l'histoire, et même à la très grande histoire. Pointe dès lors chez Berque l'intuition très forte qu'il faut désenclaver le Maghreb, parent pauvre de l'orientalisme et terrain ignoré par l'histoire sociale, et le réintégrer dans la science sociale de son temps : un objectif auquel s'emploiera le cours professé au Collège de France durant un quart de siècle exactement.

Dans cette thèse magnifique s'attachant, par delà la combinatoire déjà évoquée, à définir chez les Seksaoua "une sorte de grandeur méthodologique", on retiendra quatre volets.

D'abord la visualisation extraordinairement suggestive d'un paysage où l'adhérence quasi géologique de l'homme à la pente aboutit à la construction d'un terroir façonné par un effort cyclopéen. Toutefois les Seksaoua, claquemurés dans leurs vallons si haut perchés, ne sont pas des montagnards par vocation, mais par restriction. Ce sont même des pasteurs contrariés qui ont dû, pour se muer en horticulteurs, s'adapter à un "système mutilé" par suite de l'amenuisement des aires et des cycles qui les avaient fait accéder avant le XIII^e siècle à la grande histoire.

Ensuite l'interprétation du système hydraulique à la fois produit social de la cité (*taqbilt*) et garantie de préservation d'un système politique condamné à se maintenir ou à

éclater, mais incapable d'évoluer. Le système de distribution des eaux, tantôt gentille (par tours de rôle familiaux), tantôt topographique (irrigation par pièces contigües) est régi par un mécanisme d'"orchestration parcellaire" ménagé pour maintenir l'équilibre dans l'accès à l'eau, et donc à la terre, entre familles agnatiques : il s'agit de "faire de l'équité sociale avec des hasards naturels". Ici Berque dévoile une des hypothèses auxquelles il était le plus attaché : qu'il y a disproportion entre le dénuement des techniques et la complexité du mécanisme d'horlogerie régissant le lien social. En somme ces petites républiques du Haut Atlas sont "des monstres d'ingéniosité sociale".

Ensuite et encore qu'il n'y a pas de frontière anthropologique entre Berbères et Arabes, mais, comme en témoigne le droit soi-disant coutumier, un équilibre transactionnel entre le fonds local et l'apport oriental, *l'azref et le shra'a*. Observons que ce constat a été vérifié et affiné sur d'autres terrains, en particulier par Larbi Mezzine dans le Tafilalet et Houari Touati dans le Maghreb médian au XVII^e siècle.

Enfin, en cherchant Dieu chez les Seksaoua, Berque observe un étagement du sacré allant du naturalisme au niveau du groupe en fusion au mysticisme qui représente pour l'individu en rupture d'attache un moyen de parvenir à une compréhension du monde échappant à l'horizon local et d'accéder à l'universalisme musulman. Si les pages consacrées à la mise en relation entre les noms de groupe (l'onomastique) et des noms de lieu (la toponymie) sont les plus serrées et les plus importantes pour comprendre la morphologie sociale dans le Haut Atlas, celles portant sur le religieux sont peut-être les plus inspirées. Qu'on relise la description des pèlerins qui, en proie au trémendum, dévalent dans la nuit l'escarpement conduisant au sanctuaire de Lala Aziza, la sainte protectrice du lieu : l'émotion naît à ras du texte, s'empare de vous alors que les mots fusent l'un après l'autre, comme les pierres sous les pieds des Seksaoua dégringolant de la montagne.

Le deuxième Berque correspond, grosso modo, à l'exercice du professorat au Collège de France et, historiquement, à l'affirmation sur la scène mondiale, puis au déclin et à l'éclatement du Tiers-monde. L'actualité s'impose à Berque, autant que l'intitulé de sa chaire au Collège : histoire sociale de l'islam contemporain. En attendant, vingt ans après, la publication de *L'intérieur du Maghreb*, Gallimard, 1978, juxtaposant et fondant des plongées monographiques opérées çà et là dans les écoles jurisprudentielles, les confréries, le beylik ottoman et le makhzen marocain du 15^{ème} au 19^{ème} siècles, Berque prend congé de la longue durée et du Maroc en soi et pour soi dans le superbe essai qu'il consacre à *Al Youssi*. *Problèmes de la culture marocaine au 18^{ème} siècle*, Mouton, 1958. Curieusement ce petit bijou (osons ici le cliché) est le seul ouvrage de Berque accessible au profane et apprenant à l'ignorant : comment devient-on un *Calim*, quel outillage intellectuel cela implique et, quand on vient du Sud, au prix de quelle tension et de quelle transe ? Et tout ce questionnement dévoilé à travers l'itinéraire singulier d'un homme, qui parvient au type : celui du lettré venu de la périphérie, insurgé et fondateur, et qui finit par s'imposer aux *ʿulama* de Fès ("maîtres grasseyants, au geste orné, au dire sentencieux, à la dévotion méfiante") et réconcilier une culture de terroir avec le savoir de la grande tradition.

Al Youssi est un point d'arrivée gorgé par l'érudition tirée d'une déjà longue fréquentation avec les *nawazil*. Berque va rebondir dans le courant des années 1960 avec deux maître-livres symétriques en quelque sorte : ceux qui, croyons-nous, échapperont le plus à la

tyrannie de l'esprit du temps et avec l'essai sur les Seksawa, résisteront le mieux à l'amnésie scientifique. *Le Maghreb entre deux guerres*, Seuil, 1962, est écrit au crépuscule de l'Algérie française par un pied-noir marqué jusqu'à la pulpe sensible de l'être par son enfance à Freneda et pourtant cette lecture à chaud est saisissante du Maghreb contemporain privilégiant sa réalité sociale et son donné culturel. Cet ouvrage vibrant de vécu masqué sous l'habillage du savoir scientifique suggère une multitude de pistes et d'hypothèses et reste, plus de 30 ans après sa parution, un chantier sur lequel trop peu d'historiens se sont aventurés, hormis un Omar Carlier, talentueux exégète des sociabilités de quartier et des juvénilités effervescentes constitutives du milieu où se noue le passage au politique dans l'Algérie de l'entre-deux-guerres.

L'Égypte : impérialisme et révolution Gallimard, 1967, constitue le contrepoint du *Maghreb entre deux guerres* avec un rayon d'investigation plus profond, puisque l'ouvrage opère de la révolte de Urabi à l'horizon des années 1880 à la percée des "Officiers libres" en 1952 : d'un colonel l'autre. Cet ouvrage imposant par sa masse (746p.) se pulvérise en chroniques ruisselantes de micro-histoire et en tableaux miniaturisés. Berque, sous la *Mahdiyya*, privilégie le brigandage d'honneur, sous la *thawra*, l'émotion populaire à fleur de quartier et descend jusqu'à l'instance du fait divers, indicateur du fait social. Berque multiplie les coupes prenant en écharpe les structures, mais ce sont des coups de projecteur qui éclairent une conjoncture. Il accentue, jusqu'à produire un effet de sautillerment interdisant une lecture synoptique de l'ouvrage, le procédé consistant à pulvériser la saisie d'un problème, d'une époque par la projection de touches minuscules. Bref cette manière de dévoiler le réel reconstruit comme un kaléidoscope vertigineux atteint dans cet essai sur l'Égypte moderne une perfection formelle sur l'efficacité narrative de laquelle on peut s'interroger. Livre époustoufflant bâti comme un dédale de signes maîtrisés, mais où la virtuosité finit par émousser la force d'arrachement sous-jacente dans *Les structures sociales du Haut Atlas*. Livre-palier peut-être, parce que dorénavant Berque tend à s'auto-reproduire, à se pasticher d'une certaine manière. Parce que désormais, dans les ouvrages qui suivront, il n'y a plus de surprise dans le mode d'exposition ni dans la rhétorique.

L'histoire se faisant métamorphose l'homme. Le militant tiers-mondiste se substitue au praticien du fait colonial : transmutation forcée de l'expert en intellectuel ou accomplissement du colonial lucide et inquiet en humaniste planétaire ? De la note aux accents parfois prophétiques de 1947 à la prise de position argumentée, dès 1958, en faveur d'une Algérie algérienne, l'évolution de Berque paraît graduelle, rationnelle, non sans déchirure secrète sur laquelle il s'est tu. Sur cet itinéraire et cette évolution du répertoire, deux ouvrages en particulier subsisteront plus, sans doute, comme des symptômes de l'esprit du temps que comme des essais réussis construisant une phénoménologie de la décolonisation : *Dépossession du temps*, Seuil, 1964, et *L'Orient second*, Gallimard, 1970. De très belles pages consacrées à Alger en fusion et en état d'illusion lyrique en 1962 (avec un dialogue entre deux militants faisant écho à *L'Espoir* de Malraux) ou bien à Paul Klee à Tunis alternent avec des passages en creux cédant aux commodités intellectuelles du temps : réconcilier Marx et Rousseau, renaturer l'homo faber sans dénaturer l'homme du Tiers-monde, combiner la remontée à l'originel (al-açala) et l'ouverture sur l'universel (distingué de la mondialité), etc. Un peu de Marx, une pincée de Heidegger, quelques clins d'oeil aux pensées insurgées émanant des maquis ou des rizières : l'éclectisme de Berque n'est guère convaincant. Son Tiers-mondisme touche-à-tout porte seulement lorsqu'il rend compte d'une expérience et traduit une sensibilité frottée d'esthétisme.

Conjointement le connaisseur incomparable du Maghreb se mue en mandarin oracle sur le monde arabe se retranchant dans un "splendide isolement" conceptuel autant que intra-mondain. Ouvrons son *"Al-Ma'dani, Tad'min aq-Cunna"*... traduction en une belle langue mordorée et commentaire fort, subtil d'un *nawazil*, publié en 1949 (J. Carbonel, Alger). Berque remercie sur un ton de confraternité vibrante pas moins d'une dizaine de condisciples. Le Français d'Afrique du Nord en quête de reconnaissance intellectuelle et le communisant à l'ardeur plébéienne se mirent dans cette dédicace à rebonds ardents et dans le commentaire annoté à l'intelligence collégiale. Trente ans plus tard feuilletons *L'intérieur du Maghreb*, ce livre important, parce qu'il signifie, chez Berque son adieu à un Tiers-mondisme flamboyant et son retour à la pratique de l'intelligence du réel et de l'écriture de l'histoire érudite. De la pléiade des brillants chercheurs qui entre temps, s'est révélée, il n'est point question ou si peu : Mohammed Hédi Cherif, Abdallah Laroui, Lucette Valensi en particulier. Des grands interprètes anglo-saxons qui renouvellent une approche encore trop strictement franco-maghrébine de l'Afrique du Nord, il n'est fait mention qu'obliquement pour maintenir en l'état une vision du fait tribal qui, pourtant, ne peut faire l'économie de la lecture par le biais de la segmentarité au risque du provincialisme épistémologique. De façon plus illustratrice encore, Massignon, qualifié de son vivant de "shaykh admirable" n'apparaît que dans une occurrence en note de bas de page (p.268) pour être assez vilainement bousculé sur la traduction d'un vocable appartenant au lexique de la parenté dans le monde arabe.

L'œuvre se boucle sur elle-même, sourde non pas aux glissements d'époque, que non pas!, mais au déplacement des questionnements et des conceptualisations qui avaient discrètement coloré la démarche de Berque: la grille de lecture structurale-marxienne et la critique de la société industrielle et de la raison instrumentale par les philosophes post-heideggeriens. Il manque désormais dans cette pensée toujours en haleine cette éthique de l'admiration et de la reconnaissance par laquelle un grand esprit se proclame l'otage de ses prédécesseurs, le contemporain solitaire mais solidaire de la partition collective qui se joue longitudinalement à ses avancées et l'inspirateur de ses successeurs. Non: rien avant lui, rien à côté de lui, rien après lui.

Le deuxième Berque avait magistralement mis en lumière le passage des Arabes, selon son dire, du sacré à l'historique. En particulier dans *Les Arabes d'hier à demain*, Seuil, 1961. Au risque seulement d'une stylisation ontologique des Arabes et d'une ethnicisation érigeant un peuple-culture en tribu-nation, comme cela n'avait pas échappé au regard acéré d'Abd el Kébir Khatibi (dans *Les Temps modernes* en 1976). Le troisième et dernier Berque corrige, sinon rature, cette assertion sous la pression, non pas d'on ne sait trop quel retour de l'Islam qui en réalité n'avait jamais quitté la scène, mais de l'émergence fracassante de l'Islam-politique brandi on le sait par le biais de quelle manipulation idéologique en religion séculière se substituant au nationalisme arabe défaillant pour assumer le désenchantement du monde présent.

Dans une confrontation de points de vue avec Louis Massignon organisée en 1960 par la revue *Esprit* Berque avait objecté au vieil orientaliste admiratif et dubitatif : "Il est possible que les Arabes que vous avez aimés ne soient plus tout à fait ceux que je rencontre et que j'aime". Choc de deux générations autant que de deux tempéraments : Nasser contre Fayçal, les Arabes entraînés irrésistiblement dans la "profanation du monde" contre les Arabes derniers témoins de l'héritage abrahamique. Vingt ans plus tard, c'est au tour de

Berque d'être dépassé par l'histoire immédiate et débordé par une nouvelle génération de politologues et anthropologues, qui pratiquent allègrement le meurtre du père. L'échange ardemment invoqué "entre un islam du progrès et un socialisme de la différence" n'aura pas lieu. *L'ijihad* que Berque presse les lettrés de l'islam d'opérer s'ajuste seulement sur le mode de l'aggiornamento néo-fondamentaliste. Le retour en commun non pas aux chênes abrahamiques de Membré mais aux spéculations d'Héraclite reste une formule incantatoire. Berque opère une reconversion à l'islamologie, même si sa visée est d'en dégager, sous le donné du texte immuable, l'orthopraxis changeante. Sur sa traduction du Coran, nous ne nous prononcerons pas. Pour ce faire il faut, comme lui parler l'arabe de l'intérieur. Mais nous avons fréquenté, d'assez loin il est vrai, *L'Islam au défi* (Gallimard, 1980) et *L'Islam au temps du monde*, Sindbad, 1984). Assez pour retrouver intacte la voix du vieux *shaykh* et admirer son tête à tête étourdissant d'érudite sympathie avec l'islam-civilisation et non plus l'islam-société. Assez également pour regretter le soliloque que Berque entretient désormais avec *sés* Arabes et *ses* Musulmans. Berque s'aventurant dans une herménéutique de l'Islam ignore et le renouvellement des approches des textes sacrés par les théologiens allemands (sur la lancée de Bulmann et du courant de la démythologisation par exemple) et le débat sur le christianisme religion de la sortie du religieux et de l'énonciation de la modernité noué entre Max Weber et Emile Troeltsch. Bref toute la nouvelle approche du phénomène religieux diffusée dans les mondes anglo-saxon et germanique et dont l'excellente revue *Archives des sciences religieuses* s'est fait l'écho dans le monde francophone. Ces oublis confinent la compréhension de l'Islam par Berque dans une sorte d'académisme néo-orientalisant prodigieux d'érudition et porté au plus haut par le jaillissement d'intuitions toujours vives.

Le dernier Berque revendique le rôle de passeur privilégié des cultures entre les deux rives. Paradoxalement il propose sur le tard la jonction entre latinité et arabité, qu'il avait contestée au temps de la décolonisation. Dans *Le Maghreb entre deux guerres* il soutenait en substance que la France avait été la Rome de l'Afrique du Nord pliée au joug colonial, alors que sa vocation eût été d'en constituer l'hellénisme. Dernière retouche confessée à mi-mots : l'homme revendique son appartenance au catholicisme romain sans expliquer ce que ces retrouvailles avec la foi de son enfance ont pour effet dans sa compréhension de l'Islam.

Bref le Berque entré en orientalisme tardif se retrouve sur la même ligne que le Massignon qu'il contestait courtoisement en 1960. Berque Massignon : comment échapper à la mise en parallèle des deux monstres sacrés de l'orientalisme en France au XXe siècle et comment ne pas sombrer dans l'exercice de style réducteur à la manière des vies comparées de Plutarque ?... Massignon, l'homme d'une aventure spirituelle en terre d'islam, dont le parcours intellectuel et scientifique tout entier approfondit un événement intérieur : la conversion au contact de Musulmans à un catholicisme brûlé de l'intérieur par l'identification à Al Hallāj et l'humanisme transcendantal de Gandhi, Berque, l'homme d'une aventure intellectuelle ayant réussi à s'arracher au provincialisme "pied-noir" non par le parisianisme, mais par l'accès à un autre universalisme que celui illuminant Massignon : l'arabo-hellénisme. Massignon, à l'apparence de vicil officier colonial ne pouvant justifier au soir de son existence son savoir prodigieux niché dans les anfractuosités inatteignables de revues épuisées qu'en allant alphabétiser des travailleurs "nord-afs" et visiter des prisonniers politiques à la Santé. Berque, au physique de Romain impérieux et voluptueux délivrant son œuvre dans la plus prestigieuse collection parisienne en sciences humaines et, sous le

personnage du reclus dans sa thébaïde landaise, cultivant son dernier rôle: après l'ingénieur social du protectorat et l'expert-militant du monde arabe, le romantique héros des deux rives à l'époque où nous sommes où, enfin, il y a de la douceur à raconter la dureté de l'ère coloniale. Massignon, au style cristallin, à la phrase translucide, Berque, au style baroque, à la phrase surchargée. Massignon, le mystique torturé dont, sous la couche épaisse de l'œuvre, transparait en filigrane *l'anima* ou, si on préfère, *ar-Rūh*. Berque, l'égotiste par moments génial qui joua de manière romanesque sa vie au creux, puis au sommet de l'aventure du monde arabe et caressa avec virtuosité l'histoire dans le sens du présent avant d'être dépassé par celui-ci. Massignon, le savant obnubilé par la leçon de monothéisme délivrée par l'Islam et l'homme de plume, nous bouleverse. Berque, l'orientaliste féru de science sociale et l'écrivain, nous éblouit.

Daniel RIVET

MOHAMED YAKHLEF

1944-1995

La disparition brutale, en pleine force de l'âge, de Mohamed Yakhlef, porte un coup très dur aux études sur les municipalités marocaines au temps du Protectorat auxquelles il a consacré deux thèses très fouillées, l'une sur Sefrou (1986), l'autre sur Fès (1990). Elle afflige aussi profondément ceux qui ont connu l'homme avec ses multiples dimensions : l'universitaire, le militant, le responsable politique, le savant, l'homme tout simplement aux qualités si rares. Malgré sa discrétion qui relevait sans doute d'une grande pudeur et d'une réelle modestie, M.Yakhlef n'était ni un homme secret ni un homme renfermé. C'était tout simplement un homme sérieux qui aimait le travail bien fait, qui exigeait beaucoup de lui-même et des autres. Il laisse à ses collègues du département d'Histoire de Fès le souvenir d'un homme attachant qui parlait avec franchise mais sans agressivité, toujours avec une grande douceur et surtout avec la modestie des grands savants et des grands militants. De son activité de militant, justement, et des épreuves qu'il a endurées, il avait acquis une expérience et des qualités qui l'ont marqué dans l'exercice même de son métier d'enseignant-chercheur. Elles ne l'ont jamais aigri, et sa lucidité politique, et son sens de la responsabilité l'ont beaucoup aidé à dépasser les contradictions quotidiennes sans sacrifier les principes.

Ses lourdes charges à la tête de la municipalité de Sefrou et au Parlement ne l'ont véritablement jamais éloigné de sa passion pour la recherche historique et n'ont pas arrêté son activité d'enseignant chercheur. Non seulement il avait tenu à garder ses cours et ses étudiants de Licence et de 3^e cycle, mais il se faisait un devoir d'assister aux réunions du département, alors qu'on savait qu'il était partagé entre trois ou quatre villes où ses engagements l'appelaient et entre lesquelles il faisait la "navette". Bien plus, engagé dans une action intégrée avec l'I.R.E.M.A.M., il a toujours accompli sa part de travail dans un esprit d'équipe admirable.

Si nous avons insisté sur les activités extra-universitaires de Mohamed Yakhlef, c'est pour mettre en relief tout l'impact qu'elles eurent sur ses travaux de recherche et sa carrière d'enseignant. Les deux activités étaient en vérité si intimement liées qu'on ne saurait trouver meilleur exemple d'un "travail de terrain" sur les municipalités du Maroc du temps du protectorat non seulement le chercheur connaissait directement ses archives et ses documents, mais il les a lui-même le plus souvent répertoriés et classés pour pouvoir les utiliser et en faciliter l'utilisation pour les autres. Nos regrets n'en sont que plus grands, d'avoir perdu une compétence dans le domaine de l'histoire municipale, véritable discipline à laquelle il commençait à peine à intéresser et à former quelques étudiants. Il a montré le chemin à ses jeunes disciples et leur a ouvert de larges perspectives d'enquête sur les archives de l'administration locale et municipale du Protectorat.

Les deux travaux essentiels de Mohamed Yakhlef n'ont malheureusement pas encore été publiés. Lui-même n'a pas eu le temps de le faire, ce qui est un regret supplémentaire, car, s'il avait pu le faire, il aurait su mieux que quiconque apporter les précisions nécessaires et les mises à jour utiles, notamment par l'adjonction de certaines sources locales qu'il projetait lui-même de revoir. Le destin en aura décidé autrement, ce qui n'enlève absolument

rien à la valeur intrinsèque des deux travaux et ne doit en aucun cas différer leur publication. Les trois tomes de la thèse sur la municipalité de Fès sont non seulement une mine d'information de première main sur Fès pendant le protectorat, mais encore un modèle de méthodologie et d'approche renouvelée de cette période historique essentielle. D'emblée, en introduction, le legs colonial est considéré comme une partie de l'histoire nationale dont "l'intégration consciente doit se faire... dans l'intérêt du présent et du futur, sans complexe et d'une façon naturelle". Attitude qui annonce sans doute la critique des aberrations coloniales, mais qui juge également à leur juste valeur "certains rôles importants de la modernité" véhiculés par le "modèle universel de la modernisation" illustré par ce même colonialisme. Attitude, aussi, qui a en vue le présent, c'est à dire "ces systèmes (de la période d'Indépendance) qui se modifient par réaction à cette modernité et qui la manipulent". On le voit, l'historien ne tourne jamais le dos au présent ; sa réflexion, son questionnement du passé prennent appui sur ses engagements de militant et d'homme politique. D'où, nous semble-t-il, l'intérêt de cette œuvre malheureusement inachevée d'un historien "engagé" et possédant les ficelles du métier.

**M. ALMOUBAKKER
A. BENHADDA**

ARTICLES

ENCORE ET TOUJOURS SUR LA MORT DE PTOLÉMÉE, LE ROI AMAZIGH DE MAURÉTANIE

Halima GHAZI BEN MAISSA

Petit-fils de Juba I du côté paternel, de la grande Cléopâtre et de Marc Antoine du côté maternel, fils du Roi Juba II et de la Reine Cléopâtre Séléné, Ptolémée est né vers 6/5 avant J.-C. Il perdit sa mère peu de temps après¹. Il est probablement fils unique ; les sources ne mentionnent en effet que lui comme fils de Juba II².

Nous possédons trois portraits diadémés du Roi, en bon état³. La ressemblance de Ptolémée avec Juba y est frappante⁴. Le premier le représente à l'âge de 10/12 ans; le deuxième à l'âge de 15/16 ans; le troisième est celui d'un jeune homme ayant un peu plus de vingt ans. La chevelure est abondante, les mèches légèrement ondulées et tombantes recouvrent à moitié le front. Les sourcils, relevés à l'angle externe de l'œil, dominent une paupière supérieure ourlée⁵. L'œil est "enfoncé dans l'orbite"⁶; quant à la paupière inférieure, elle "est presque rectiligne"⁷. Le nez est court, avec des narines larges et épaisses⁸. La bouche courte, "aux lèvres sinucuses", est "sensuelle", selon St. Gsell⁹. Le menton est petit et volontaire¹⁰. Le cou est fort et bien dégagé. L'harmonie des traits de ce prince, lui donne le visage d'un bel homme pourvu de beaucoup de charme.

(1) Stéphane Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, VIII, Hachette, Paris, 1929, p. 221.

(2) Strabon, XVII, 3, 7, 12 et 25 ; Plin., *HN*, V, 16; Tacite, *Annales*, IV, 23, 2; Dion Cassius, LIX, 25; Suétone, *Caligula*, XXVI, 1; *CIL*, VIII, 8927, 9257 ; *IG*, III, 55; *Inscriptiones graecae ad res romanas pertinentes*, III, 612; Cf. aussi Mazard, 1955, pp. 145-146, n° 506-511.

(3) *Die Numider*, planches 65, 66 et 68.

(4) *Ibid.*, planches N° 58 à 68. En ce qui concerne le portrait diadémé découvert à Volubilis, rien n'est moins sûr que son appartenance à Juba II; Cf. Ghazi-Benmaïssa, 1992, p. 257-258

(5) Kersauson, 1986, pp. 126-128.

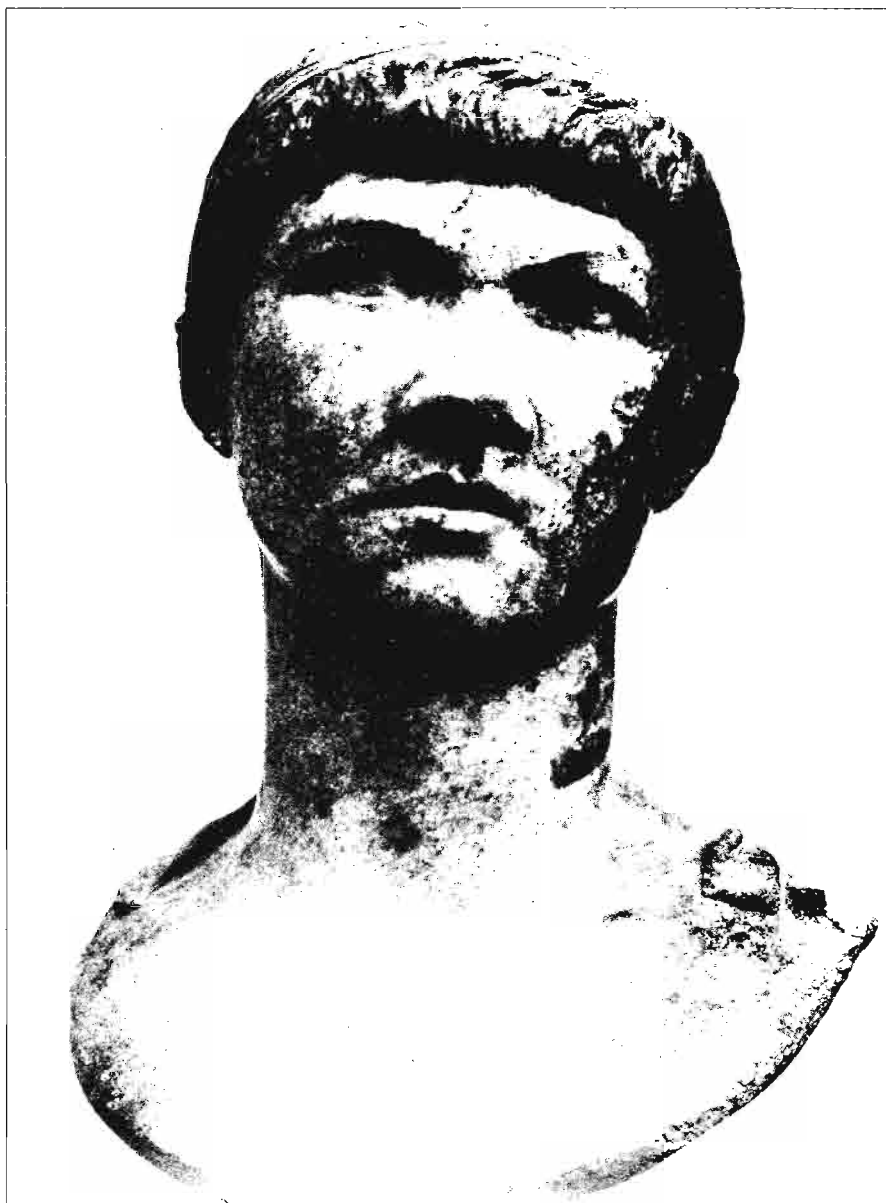
(6) *Idem*.

(7) *Idem*.

(8) *Idem*.

(9) Stéphane Gsell, 1929, VIII, p. 282. C'est à partir de son étude des traits physiques du Roi que Stéphane Gsell a abouti à la conclusion que le prince "avait un caractère surnois et vicieux" (sic) Cf. Gsell, 1929, VIII, p. 281.

(10) Kersauson, *Ibid*.



Portrait de Ptolémée prince, extrait
de Die Numider, p. 505

Ce prince devait être d'un caractère fier, légèrement méprisant, voire provocateur. Fier de ses origines, il revient au port de la barbe. L'émission par le Roi de monnaies d'or¹¹, réservée alors à l'Empereur, était peut-être un défi lancé par Ptolémée à l'Empereur Caligula, son cousin, son cadet de dix-huit ans, et moins bien né que lui. Le port de la pourpre, vêtement d'apparat réservé à l'Empereur est encore, si besoin en est, une autre preuve de ce caractère provocateur.

Tout comme son père, ce Roi fortuné¹² ne répugnait pas à une vie de luxe. Des esclaves et des affranchis¹³ veillaient à son confort. Deux inscriptions, l'une relative à un esclave chargé du cellier du Roi¹⁴, l'autre à un affranchi qualifié de majordome¹⁵, ont été découvertes à Caesarea. L'éclat et la beauté de son manteau de pourpre avait attiré tous les regards des spectateurs de l'amphithéâtre de Lugdunum et contribué à lui attirer, selon Suétone¹⁶, le courroux de "ce fou armé de toute la puissance"¹⁷, son cousin¹⁸ maternel et Empereur de Rome, Caligula¹⁹. La dimension, la beauté, la perfection de l'une de ses tables en bois de thuya, vendue aux enchères à Rome à un prix dépassant 1.300.000 sesterces, sont restées dans les annales. "Celle commandée par Ptolémée, Roi de Maurétanie (...) était, nous dit Pline, faite de deux demi-cercles, mesurant quatre pieds et demi de diamètre et un quart de pied d'épaisseur, et l'art, en cachant la jointure, avait fait un miracle plus grand que n'aurait pu le faire la nature"²⁰.

(11) Mazard, 1955, p. 128, n°398-399.

(12) Dion Cassius, LIX, 25, 1.

(13) *CIL*, VIII, 9351, 21091-21096, 21442 ; *CIL*, VI 20409.

(14) *AE*, A971, 517.

(15) *AE*, 1971, 519.

(16) Suétone, *Caligula*, XXXV, 2.

(17) Gsell, 1929, VIII, p. 284.

(18) Suétone, *Ibid.*, XXVI, 1.

(19) *Ibid.*, XXV, 2.

(20) Pline, HN, XIII, 92 et 93.



Portrait de Ptolémée Roi, extrait
de Die Numider, p. 509

Cette table qui était une merveille unique au monde, le Roi ne s'en est jamais vanté comme le prétend, gratuitement, St. Gsell²¹ qui, par ailleurs, et à la suite d'une surinterprétation du portrait du Roi, s'est livré à une diatribe, pour le moins surprenante. Partant du portrait du Roi²², l'auteur de *l'Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* nous dit péremptoirement que Ptolémée était "d'une intelligence médiocre, d'un caractère sournois et vicieux (sic); on a voulu retrouver dans cette figure un type kabyle, j'y verrais pour ma part un levantin raffiné et corrompu, le dernier rejeton de la race dégénérée des Ptolémée"²³.

Quand Ptolémée succéda à son père, il hérita *ipso facto* du problème de Tacfarinas, mais aussi et surtout de la pesante tutelle de Rome. Le jeune Roi que son père avait associé à son règne de serviteur de l'Urbs depuis 20/21²⁴, se trouva obligé de poursuivre, du moins dans l'immédiat, et face à Tibère, la même politique de soumission suivie jusque-là par son père. Il participa activement à la répression du mouvement de Tacfarinas. Pour le remercier, on renouvela en sa faveur un ancien usage. Un sénateur fut désigné pour lui apporter le bâton d'ivoire, la toge brodée, antiques présents du Sénat et le saluer du nom "de Roi, d'allié et d'ami"²⁵. Une faveur de Tibère à l'égard du Roi, nous dit-on. Ptolémée n'était pas de reste émettant des monnaies honorant l'Empereur vivant²⁶. Tout cela prouve qu'un climat de bonne entente, d'estime réciproque régnait entre le Roi Ptolémée et l'Empereur Tibère; un climat qui ne tarda pas à se gâter au lendemain de l'avènement de Caligula en 37 après J.-C. et qui se termine trois années plus tard par le meurtre du Roi invité²⁷ à Lyon; ce meurtre, Carcopino le qualifie, avec raison, d'"attentat cynique au droit des gens"²⁸ et de "monstrueuse violation des lois de l'hospitalité"²⁹.

Pour quelle(s) raison(s) Caligula a-t-il fait tuer son hôte et cousin, Ptolémée ?

Selon les auteurs anciens qui se sont exprimés sur ce point, c'est la cruauté, l'envie, la cupidité de Caligula qui ont amené ce dernier à commettre son crime. "Quant à Ptolémée (...), écrit Suétone, après l'avoir fait venir de son royaume, puis accueilli avec honneur, il le fit tout à coup mettre à mort simplement parce qu'il s'aperçut qu'en entrant dans l'amphithéâtre où lui-même donnait un spectacle, il avait attiré tous les regards par l'éclat de son manteau de pourpre"³⁰. Dion Cassius lui, nous rapporte qu'"ayant mandé Ptolémée et

(21) Gsell, *Ibid.*, p. 281.

(22) "Son caractère d'après ses portraits" tel est le titre que donne Stéphane Gsell dans la table des matières, p. 306 de 1929, VIII, aux paragraphes réservés à l'étude du comportement du Roi. Cf. aussi pp. 280-282.

(23) *Ibid.*, p. 282.

(24) Gsell, 1929, VIII, pp. 278-279.

(25) Tacite, *Annales*, IV, 26, 4.

(26) Mazard, 1955, pp. 136-138, n° 451-464 et particulièrement n° 464.

(27) Procédant à un examen philologique, J.C. Faur aboutit à la conclusion que le déplacement fatal de Ptolémée était une réponse du Roi à une convocation et non à une invitation de Caligula, Cf. *ID.*, 1973, pp. 253-254.

(28) Carcopino, 1940, pp. 39-50.

(29) *ID.*, *Ibid.*, p. 46.

(30) Suétone, *Caligula*, XXXV, 2.

appris qu'il était riche, Caligula le fit mourir lui et plusieurs autres"³¹. Quant à Pline l'Ancien, il souligne que c'est la "cruauté de Caligula" qui fit que le royaume de Maurétanie fut divisé en "deux provinces"³². Cette thèse qui met l'accent sur la démente de Caligula, fut adoptée sans réserve par J. Carcopino³³. "L'an 40 de notre ère, écrit l'auteur, au printemps ou à l'été, Lugdunum a donc été, en Gaule, le tombeau du dernier Roi de Maurétanie (...) Alors et là, l'ombrageuse, cupide et cruelle mégalomanie de l'Empereur atteignit son paroxysme. Jamais encore son ambition morbide n'avait, de si près, frôlé l'insanité et le délire : c'est au cours de ses déplacements en Gaule qu'il se fit saluer sept fois par ses soldats du titre triomphal d'*imperator* sans avoir remporté la moindre victoire, sans même avoir livré un seul combat (...). On comprend que la pourpre de Ptolémée, le mouvement de sympathique curiosité qu'avait excité la vue de Ptolémée aient exaspéré la colère de l'Empereur en un moment et dans une ambiance où son orgueil tournait à la frénésie"³⁴. "Il est naturel, nous dit l'auteur, qu'à la même époque, il ait immolé son oncle de Maurétanie, non seulement à des appréhensions qui sans doute n'étaient pas plus fondées, mais à l'irrésistible convoitise de ses biens immenses"³⁵. Cependant, cette thèse suivie par J. Carcopino, ne satisfait pas T. Kotula³⁶, encore moins J.-C. Faur³⁷. Carcopino "n'est pas allé outre cette conception traditionnelle des sources avançant au premier plan, comme bien d'autres chercheurs, les raisons subjectives, l'envie, la cruauté, la mégalomanie de Calus"³⁸, écrit le premier. Carcopino "ne proposait de l'assassinat du souverain de Maurétanie aucune explication satisfaisante, reprenant assez tristement celle offerte par Suétone et surenchérissant même sur sa phraséologie anticésarienne, sans doute pour tenter de donner plus de force à l'explication traditionnelle"³⁹.

Mais peut-on écarter d'une manière aussi catégorique les assertions des anciens, suivies par J. Carcopino ? La pourpre de Ptolémée ne pourrait-elle pas être en effet une cause immédiate, mais pas l'unique ni la plus profonde, de la disparition du Roi ? Le port de cette sorte de *paludamentum* par Ptolémée au lieu de la *toga picta* jadis offerte par le Sénat, le meurtre simultané du Roi par Caligula ne constituent-ils pas l'aboutissement de deux comportements antagonistes issus de deux souverains historiquement rivaux ? La

(31) Dion Cassius, LIX, 25, 1.

(32) Pline, *HN*, V, 1.

(33) Carcopino, *Ibid.*, pp. 39-50 ; *ID.*, 1943, pp.191-199.

(34) Carcopino, 1940, p. 46.

(35) *ID.*, *Ibid.*, p. 48. l'auteur avait écrit auparavant (p. 40) "Par sa mère, Cléopâtre Séléné, Ptolémée était en effet le petit-fils du Triumvir Marc-Antoine, dont Caligula, par Antonia, la mère de son père Germanicus, était l'arrière-petit-fils. Il était normal, dans ces conditions, que Caligula recueillît l'héritage de son oncle à la mode de Bretagne, sans transition superflue ni hiatus d'aucune sorte".

(36) Kotula, 1964, pp. 76-91 et fig.

(37) Faur, 1973, pp. 249-271 et fig.

(38) Kotula, *Ibid.*, p. 76 et n° 5.

(39) Faur, *Ibid.*, p. 249.

pourpre finement fabriquée par les doigts imazighen⁴⁰ était l'apparat traditionnel, il est vrai, de leurs Rois. On sait que Syphax II en portait déjà à la fin du III^e siècle av. J.-C. On sait aussi que Juba I, descendant de Massinissa, tenait à en être le seul vêtu à la fin de la première moitié du I^e siècle avant J.C. Juba II a pu revenir, par la bénédiction d'Auguste, à cette tradition flatteuse. Un autre privilège, pourrait-on dire, accordé par le Romain au Roi savant, en même temps que celui de la frappe de monnaie d'or. Deux privilèges dont les Rois Maures devaient savoir doser l'usage. Juba II s'y conforma. Ce roi mou, effacé, et impopulaire⁴¹, donc pas du tout dangereux, n'a vraisemblablement émis des *aurei* que deux fois pendant cinquante années de règne et à des occasions très importantes. La première commémorait le mariage du Roi avec Cléopâtre Séléné⁴², la seconde célébrait la déification de la reine⁴³. Mais Ptolémée, qui n'était pas de la même trempe que son père, a-t-il porté ces atours à un moment inopportun ? La réputation qu'on a voulu faire de lui, de levantin (...) corrompu⁴⁴, d'homme "peu énergique"⁴⁵, de "Roi fantoche"⁴⁶ au "royaume incontrôlé"⁴⁷ est-elle vraiment prouvée ? Ou bien n'est-elle qu'une pure littérature contemporaine de spéculation, voire de surenchérissment sur une phrase de Tacite, pourtant bien claire en ce qui concerne la période de règne critiquée⁴⁸. En effet, aucun événement historique ne vient confirmer ces jugements sévères et gratuits. Si Ptolémée était un roi aussi mou qu'on a voulu le faire croire, pourquoi la révolte de Tacfarinas, qui a duré sept ans sous le règne de Juba, s'est-elle terminée aussitôt le début du règne de Ptolémée ? Si l'on suit les assertions de nos auteurs, elle aurait dû au contraire s'étendre de plus belle vers l'Ouest, étant donné que le mouvement était bien réprimé par les forces romaines à l'Est. Or, il n'en fut rien. Et ce que n'ont pas pu faire plusieurs généraux romains de concert avec Juba, a pu se réaliser dès l'avènement de Ptolémée. Dolabella "a appelé à lui le Roi Ptolémée et ses sujets" (sic), et des troupes légères étaient "commandées par des officiers de

(40) La pourpre tamazight était connue et prisée dans le monde antique. Parmi les auteurs et poètes anciens qui en ont parlé ou l'ont chantée, notons Pline, *HN*, V, 12; VI, 201; IX, 127; XXXV, 45; Silius Italicus, XVI, 176 et 569; *Histoire Auguste, Claude*, XIV, 8; Horace, *Epîtres*, II, 2, 181-182; Ovide, *Fastes*, II, 319. Cette pourpre a aussi suscité l'intérêt de plusieurs chercheurs contemporains parmi lesquels se trouve Gsell, 1929, VIII, p. 256; Carcopino, 1943, p. 172; Gattefosse, 1957, pp.329-344; Jodin, 1967, Jodin, 1987, p. 317.

(41) Cf. La grande révolte qui a éclaté lors de sa désignation au trône de Maurétanie (Cf. Dion Cassius, LV, 28; Rachet, 1970, pp. 69-74; J. Desanges, Le triomphe de Cornelius Balbus, dans *Rev. Afr.*, 101, 1957, p.5-43 et les autres grands soulèvements qui ont émaillé son règne. Cf. Rachet, *Ibid.*, p. 75-114; Cagnat, 1913, p. 8-24; Desanges, Un drame africain sous Auguste: le meurtre du Proconsul L. Cornelius Lentulus par les Nasamons, dans *Mélanges M. Renard*, t. II, 1969, pp. 197-213; F. De Pachtere, les camps de la III^e légion Auguste au premier siècle de l'Empire, dans *Crai*, 1946, pp. 60-81.

(42) Cf. Mazard, 1955, p. 108, n° 297.

(43) Cf. *ID.*, *Ibid.*

(44) Gsell, 1929, VIII, p. 282.

(45) Kotula, 1964, p. 82.

(46) Faur, 1973, pp. 257-266.

(47) *ID.*, *Ibid.*, p. 260.

(48) Cf. Tacite, *Annales*, IV, 23, 2. Il s'agit du tout début du règne de Ptolémée; ce qui pourrait laisser supposer que la situation était héritée.



Portrait de Juba II, extrait de
Die Numider, p. 497.

choix (sic) pris parmi les Maures"⁴⁹. D'ailleurs, si avec la IXe légion de Pannonie, Rome et ses trois précédents proconsuls, aidés par Juba, n'ont pas réussi à mettre fin à la guerre de Tacfarinas⁵⁰, sans elle qu'aurait pu faire un Dolabella au moment où justement on nous dit que les rangs de Tacfarinas se gonflaient par de nouveaux mécontents : "les déshérités de la fortune"⁵¹, les tribus maures refusant l'autorité de Ptolémée⁵² et "les troupes légères fournies par le Roi des Garamantes"⁵³ ? C'est, sans doute, donc, grâce à l'appui qu'apporta Ptolémée que Dolabella a pu arracher la victoire sur Tacfarinas. Tibère l'a compris. Il remercia Ptolémée et refusa les honneurs au Proconsul. C'est "sur le rapport (sic) nous dit Tacite, qui fut fait alors des services rendus par Ptolémée durant cette guerre"⁵⁴, que le Roi reçut de l'Empereur les fameux honneurs. A l'exception de ce conflit dont a hérité le jeune Roi Ptolémée, aucune révolte ne fut signalée tout au long de son règne. A aucun moment l'armée romaine n'est venue à son secours comme ce fut le cas pour son père. Cela paraît trop calme pour un royaume prétendument incontrôlé. Cette grande insurrection qu'a connue la Maurétanie au lendemain de l'assassinat de son Roi, pourquoi de s'est-elle pas produite avant ? On a voulu voir dans l'attitude de résistance d'Aédémon une attitude personnelle, celle d'un affranchi qui voulait venger son maître. Soit ! Mais que fait-on de l'attitude de tous ceux qui ont participé directement ou indirectement aux incendies et à la destruction des villes comme Tammuda, Tingi et Lixus ? Et Sabal et ses troupes, pourquoi ne se sont-ils soulevés précisément qu'après la mort de Ptolémée et non pas avant ? Ce contraste qu'a connu la situation de la Maurétanie, avant et après le meurtre de son Roi, ne doit-il pas nous inviter à plus de réflexion ? N'a-t-on pas tort de marcher encore sur les traces de St. Gsell⁵⁵, de suivre l'imagination de certains iconographes⁵⁶ qui prétendent à partir de simples portraits, peut-être pas aussi précis qu'on le pense, pouvoir déceler jusqu'au plus profond détail du caractère du Roi ? Comme si les photos ou les portraits du commun des mortels pouvaient révéler les vrais caractères de chacun !⁵⁷.

(49) Tacite, *Annales*, IV, 24, 3.

(50) Cf. M. Rachet, 1970, pp. 90-114. Pour l'étude de la personnalité de Tacfarinas et de son mouvement Cf. Ghazi Ben Maïssa, 1994, pp. 9-21.

(51) Tacite, *Annales*, IV, 23, 3.

(52) *ID.*, *Ibid.*, 2.

(53) *ID.*, *Ibid.*, 3.

(54) *ID.*, *Annales*, IV, 36, 4.

(55) Entre autres : L. Borelli, Iconografia di Tolomeo di Mauretania, dans *Rend. Acad. naz. dei. Lincei*, III, 1948, pp. 112-113, fig. 4; F. Chamoux, Un nouveau portrait de Ptolémée de Maurétanie découvert à Cherchel, dans *Mélanges A. Piganiol*, I, 1966, pp. 395-406.

(56) Cf. F. Chamoux, *Ibid.*, p. 406 qui nous dit d'une manière on ne peut plus péremptoire, que Ptolémée était un "dur et buté presque sournois (...) borné et jouisseur" et notre savant de déduire de son étude du portrait du Roi, que Ptolémée était "peu attentif à ses devoirs de Roi". Comme si l'on pouvait à partir d'un portrait d'un chef d'Etat savoir si celui-ci faisait ou non son devoir de chef d'Etat ! Mais qui peut prétendre qu'un visage, fut-ce en chair et en os, peut mettre à nu le caractère de sa personne ?

(57) On se demande pourquoi les portraits de Juba II n'ont pas suscité autant et pareils commentaires que ceux provoqués par les *images* de Ptolémée. Pourtant la ressemblance est grande entre le père et le fils. Est-ce parce que le "doux" Juba, qui de par sa fonction devait être plutôt énergique, bénéficiait de la "sympathie" (sic) de Stéphane Gsell (1929, VIII, p. 207) ?

Le Roi est mort à l'âge de 45/46 ans. Il a pu en 16 ans évoluer par rapport à la situation où il se trouvait au début de son règne alors qu'il ne faisait que friser la trentaine; une situation qui peut être vraie, mais qui peut aussi être fausse, immortalisée par la fameuse phrase de Tacite⁵⁸. L'émergence d'Aédémon ne suffit pas, seule, à laisser voir en Ptolémée un Roi éternellement dépendant de l'avis de ses affranchis et esclaves, se déchargeant continuellement sur eux de ses responsabilités. N'a-t-on pas soutenu, après l'assertion de Plin⁵⁹, qu'Aédémon n'avait pas d'ambition politique et que son combat avait pour but de venger son maître⁶⁰ ? Si cette hypothèse est juste, et nous n'avons pas de raison de la réfuter⁶¹, cela signifie qu'Aédémon n'avait pas goûté au pouvoir et que sa lutte prouve son admiration pour son maître et non pas qu'il ait dominé celui-ci.

La participation des affranchis à la machine gouvernementale que d'aucuns⁶² rattachent, uniquement à l'avènement de Ptolémée, est une des hypothèses les moins sûres. Car si ces gens, d'ailleurs souvent compétents et instruits, tenaient en 24 après J.-C., c'est-à-dire au moment même de la disparition de Juba II, les rênes du pouvoir, cela signifie que c'est sous le règne du Roi savant, trop absorbé par sa science, et non sous celui de son fils, que l'administration royale fut accaparée par eux. Juba, pour se consacrer à sa vie d'érudit ne pouvait faire autrement que de se décharger de ses obligations politiques. Ptolémée n'aura donc fait qu'hériter de cette situation. Et rien ne prouve qu'il ne s'en soit pas dégagé pendant la suite de son règne.

Mais même si l'on admet que Ptolémée ait végété dans cet héritage paternel, son cas ne constitue pas un hapax⁶³. Les Rois et les Empereurs de son époque en faisaient autant. Un Protogène, un Hélicon, un Homilos et un Callistus, ont fait leur réputation dans les administrations des Empereurs Caligula et Claude. Si Ptolémée était entouré (ce qui ne veut pas dire dominé) par des esclaves et des affranchis, ils étaient tous de valeur. La qualité des *servi* du Roi était telle qu'on se les arrachait à Rome après l'assassinat du souverain. "Caligula s'appropriait les esclaves qui, après lui, passèrent à l'empereur Claude"⁶⁴, nous dit St. Gsell.

"L'ensemble de la *familia* royale, écrit Ph. Leveau, dut être transmise à Claude : c'est ainsi qu'à mon avis, continue l'auteur, T. Claudius Thalamus Ptolem (ainus) (*CIL*, VIII, 21096) est un affranchi de Claude ayant appartenu au patrimoine de Ptolémée et non à un émigré originaire d'Égypte, comme le pensait J.M. Lassere et que, de même Am (mônio)s est un ancien esclave de Ptolémée devenu probablement esclave impérial. (*Ibid.*, 21442) "⁶⁵.

(58) Tacite, *Annales*, IV, 23, 2.

(59) Plin, *HN*, V, 1, 11.

(60) Kotula, 1964, p. 86; Leveau, 1948b, p. 317 et n° 12.

(61) Cf. notre analyse dans Ghazi-Ben Maïssa, 1992, note 97.

(62) Gsell, *Ibid.*, pp. 280-282; J.C. Faur, 1973, pp. 249-271.

(63) Cf. G. Boulvert, *Esclaves et affranchis impériaux sous le Haut-Empire, rôle politique et administratif*, Naples, 1970; ID., *Domestiques et fonctionnaires sous le Haut-Empire romain*, Paris, 1974.

(64) Gsell, 1929, VIII, p. 285 et n° 8.

(65) Leveau, 1984, p. 15 et n° 43.

Une inscription découverte à Cherchel fait mention d'une *regina Urania*, maîtresse d'une Julia Bodine⁶⁶, vraisemblablement elle-même affranchie⁶⁷. Qui pouvait être cette *Regina urania* ? Une femme de Juba II ou, comme le veut J. Carcopino⁶⁸, une épouse de son fils Ptolémée ? Lequel des deux Rois, le père ou le fils, était dans la situation où l'on pouvait se contenter d'une Grecque ou grécisée de basse extraction ? Un Juba à l'automne de sa vie, brisé par un veuvage et un divorce ? ou un Ptolémée, jeune, beau, descendant des Pharaons, d'Antoine le triumvir et de Massinissa et qui avait tout l'avenir devant lui ? Ptolémée était peut-être, tout comme son père, aidé dans son administration par des esclaves et des affranchis⁶⁹, mais cela n'implique pas que dans sa vie privée, le jeune Roi ne pouvait évoluer que dans un mariage contracté avec une femme de condition servile. Par contre, le vieux Roi, son père, avait toutes les raisons d'être superstitieux, sinon "dégoûté"⁷⁰ comme l'a écrit J. Carcopino, après les échecs de ses mariages contractés avec des princesses. Le départ, après seulement quelques mois d'union, de Glaphyra, femme qui ne semble pas avoir trop regretté la vie avec Juba II⁷¹, rat de bibliothèque, a pu contribuer à faire prendre conscience au Roi érudit que seule une femme de condition inférieure pouvait accepter d'occuper une place de second ordre après la science, et se contenter du peu de temps que le Roi chercheur avait à lui accorder; conditions que ne peut accepter une femme de sang royal, sauf si elle est, elle-même une passionnée du livre. Aussi Juba II a-t-il dû rabattre son choix sur une affranchie. Firmus, qu'on disait "*progenies (...) Jubae*"⁷² et non pas *progenies Ptolemai* et qui appartient à la tribu des Jubaleni, nom qui n'est pas sans nous rappeler celui du Roi savant, ne serait-il pas le descendant d'un fils de Juba II, issu justement de ce mariage morganatique ? Mariage, non pas concubinage comme le suppose, aussi, J. Carcopino⁷³ : la céleste *Urania* était qualifiée de *Regina*.

Ptolémée, qui a pris les rênes du pouvoir en 23/24 après J.-C., a pu, pendant ses seize années de règne, réaliser que pour garder sa dignité et sa fierté vis-à-vis des instances romaines, il lui fallait conquérir la confiance de son peuple. Seule sa popularité auprès des siens pouvait l'aider à aspirer à une éventuelle indépendance: une popularité illustrée par le soulèvement et par la résistance tamazight au lendemain de l'assassinat du Roi. Cette estime confirme le respect de la mémoire du souverain comme le remarque judicieusement J. Carcopino, qui écrit : "Aucune des dédicaces au nom de Ptolémée qui sont parvenues jusqu'à nous, qu'elles aient été gravées du vivant du monarque ou après sa mort, ne porte trace de martelage, preuve que sa mémoire, toujours honorable n'avait été frappée d'aucune condamnation posthume"⁷⁴ J. C. Faur ne se met-il pas dans une flagrante contradiction en

(66) "Julia Bodine / reg(inae) Uraniae / liberta / h(ic) S (ita) e(st)", Cf. Carcopino, 1946, p. 31.

(67) Cf. Carcopino, *Ibid.*, p. 34.

(68) *ID.*, *Ibid.*, pp. 36-38, sans doute influencé par les calomnies dont le Roi fut l'objet depuis l'interprétation de ses portraits par Stéphane Gsell.

(69) Tibère et Caligula, ses contemporains, l'étaient aussi.

(70) Le terme est de J. Carcopino, *Ibid.*, p. 36.

(71) La belle princesse, fille de celle qui avait jadis séduit Antoine (Appien, *Bell. Civ.*, 7, 36) n'a pas attendu longtemps pour se remarier.

(72) Cf. Claudien, *De bello*, 332.

(73) Carcopino, *Ibid.*, p. 36.

(74) Carcopino, 1940, pp. 40-41.

voulant nous donner de Ptolémée l'image d'un homme faible, d'un "Roi fantoche" "jouisseur" et "irresponsable" "perdu entre ses nombreuses concubines indigènes"⁷⁵, ses esclaves et ses affranchis tout en nous prouvant, en même temps sources, à l'appui, et par des arguments logiques, que le Roi tenait tête à Caligula, qu'il était même entré en conflit avec l'Empereur ? Peut-on être faible et avoir une attitude aussi courageuse ? Peut-on être un "Roi fantoche" et en même temps, par "fierté"⁷⁶, ne pas se rendre à Rome pour courtoiser l'Empereur à l'instar des autres Rois . "Selon toutes les apparences, écrit J.C. Faur, Ptolémée ne quitta pas la Maurétanie durant tout le règne de Tibère; (...) à l'opposé, la plupart des Rois vassaux passaient le plus clair de leur temps à faire leur cour à l'empereur"⁷⁷. Selon toute vraisemblance, Ptolémée ne semble pas avoir rendu de culte à Caligula. Et ce n'est peut-être pas un simple hasard si l'on n'a pas trouvé, parmi les dizaines de monnaies émises par le Roi, de monnaies honorant Caligula, alors que l'on a celles relatives au culte de Tibère⁷⁸. Si nous suivons l'hypothèse de J.C. Faur selon laquelle la nomination par Caligula d'un légat impérial en Afrique était orientée à la fois contre le Sénat et contre la Maurétanie, nous nous séparons de lui quant au motif évoqué au sujet du royaume de Ptolémée. L'argument évoqué est que le royaume du "Roi fantoche" était "incontrôlé". Pour notre part et comme nous croyons l'avoir démontré plus haut, c'est plutôt la stabilité du Roi dans son royaume qui peut avoir inquiété Caligula. Ptolémée peut ne plus avoir besoin du parapluie romain.

Ptolémée n'a pas reçu le royaume des mains de quelqu'un comme ce fut le cas de son père. Il en a hérité et cela est psychologiquement très important ! Ptolémée n'avait apparemment pas de problème avec son peuple contrairement à Juba II. Il n'avait pas le même caractère que son père. Sa fierté nous rappelle celle de son grand-père Juba I. Sa personnalité est peut-être nourrie de celle de sa mère et de sa grand-mère, les reines Cléopâtre. Et puis, Ptolémée ne se trouvait pas devant un Scipion ni un César ni un Auguste, comme ce fut le cas de certains de ses ancêtres. Il était face à un jeune Empereur, son cousin et cadet de dix-huit ans, avec qui il partageait le sang d'Antoine dont il était le petit-fils⁷⁹. Autrement dit, il partageait avec le Romain la seule noblesse que celui-ci possédât. A cette noblesse, Ptolémée ajoutait, à un moment où l'arbre généalogique était d'une grande importance, une autre double noblesse : celle de descendre d'un Massinissa d'une part, et des Pharaons d'Egypte, les Ptolémées, d'autre part⁸⁰. Lorsque J. C. Faur écrit

(75) On se demande dans quelle source l'auteur a-t-il pu puiser cette information trop bien précise !

(76) Le terme est de l'auteur: "Ptolémée que la fierté (sic) avait jusqu'alors interdit de paraître à la cour, donc de bénéficier des largesses impériales". Faur, 1973, p. 267.

(77) *ID.*, *Ibid.*, p. 254.

(78) Mazard, 1955, p. 138, n° 464; Cf. D. Fishwick, le culte impérial sous Juba II et Ptolémée de Maurétanie : le témoignage des monnaies, dans *BCTH*, n.s., fasc. 19B, Paris, 1985, pp. 225-234 et particulièrement p. 227.

(79) C'est sans doute par mégarde que J.C. Faur écrit : "Caius se trouvait être l'arrière-petit-fils du triumvir par Antonia, sa grand-mère paternelle qui était fille d'Antoine et d'Octavie. Ptolémée pour sa part était le petit-fils d'Antoine par sa grand-mère paternelle (sic), la fameuse Cléopâtre", *Ibid.*, p. 264.

(80) Cf. l'inscription d'Athènes *IG*, III, 55 qui fait remonter son origine, et avec raison, à Ptolémée Sôter.

avec beaucoup de condescendance⁸¹ que l'ascendance d'Antoine était pour Ptolémée "le plus prestigieux et pour ainsi dire le seul lien (sic) qui pouvait l'arracher à son royaume barbare et le rattacher à la civilisation hellénistique vers laquelle tout Rome tournait alors ses regards", on se demande comment l'auteur français a pu oublier que Ptolémée, étant fils de Cléopâtre Sélénée et petit-fils de la grande Cléopâtre, descendait directement des Grecs et que le Roi n'avait nul besoin de faire le détour par Antoine pour se rattacher à Alexandre et à la civilisation hellénistique. Et contrairement à ce qu'il avance, avec mépris, lorsqu'il écrit que Ptolémée, "roi vassal n'ayant jamais quitté Volubilis ou Iol Caesarea", des sources antiques nous confirment et sans équivoque que le Roi Maure s'est rendu en 39 à Athènes et, selon toute vraisemblance, en Asie Mineure. C'est à Athènes qu'on a honoré le Roi en rappelant son ascendance avec Ptolémée Sôter⁸². C'est à Soura, semble-t-il, qu'il a interrogé les oracles. Que cherchait-il à acquérir en effectuant ce voyage dans le pays de ses ancêtres ? que voulait-il apprendre des Immortels ? Que ses origines prestigieuses le prédestinaient à un destin international ? Qu'il était le plus habilité à régner sur toute l'Afrique, lui le descendant de Massinissa ? Qu'il était le plus apte à gouverner l'Égypte et le monde grec, lui le rejeton des Pharaons et des Hellènes ? Qu'il était enfin héréditairement mieux placé que Caius à s'asseoir sur le trône impérial, lui C. Julius Ptolémée, le citoyen romain, le petit-fils d'Antoine ? Une ascendance que Caligula cherchait, à partir de 39, à mettre, avec frénésie, en évidence, pour son compte. Cette attitude ne pouvait qu'ulcérer⁸³ le descendant direct du triumvir, ce qui ouvrit une "querelle de famille"⁸⁴ selon les termes mêmes de J. C. Faur, entre les deux souverains.

Par son "antoinomania", son "égyptomania", son "hellénomania" et son isiacisme, le fougueux Empereur n'était-il pas en train d'usurper les qualités sociales inhérentes à son cousin Ptolémée ? Par ses gesticulations, Caius, l'Empereur mégalomane, ne voulait-il pas être en plus un Ptolémée ? N'enviait-il pas un peu la triple noblesse du Roi. Ne lui en voulait-il pas tout simplement d'être celui que lui-même aurait aimé devenir : un héritier direct d'Antoine, un symbole de l'hellénisme et de l'égyptianisme et peut-être aussi le prêtre d'Isis ?.

Selon M. Hoffmann, Caligula, myste d'Isis, aurait éliminé Ptolémée pour lui ravir la prêtrise de la déesse égyptienne⁸⁵. Cette thèse est adoptée avec quelques autres développements, par T. Kotula⁸⁶ qui pense "qu'il faudrait considérer après M. Hoffmann le culte d'Isis comme une des causes réelles de l'assassinat de Ptolémée de Maurétanie"⁸⁷. Mais cette thèse est rejetée par J. C. Faur qui écrit : "Tacite, Suétone, Philon ont dénoncé pour des raisons contradictoires les tendances orientales de Caligula, présentant par exemple

(81) L'article de J.C. Faur, 1973, pp. 249-271 est émaillé de jugements méprisants et gratuits à l'égard du Roi.

(82) *IG*, III, 55.

(83) Le terme est de J.C. Faur, *Ibid.*, p. 266.

(84) *Id.*, *Ibid.*, pp. 264-267.

(85) M. Hoffmann, Ptolemaios von Mauretanien, in *RE*, 23, 1959, col. 1768-1787.

(86) Kotula, 1964, pp. 76-91.

(87) *Id.*, *Ibid.*, p. 80. Une des causes selon l'historien polonais et non pas l'unique comme semble le suggérer l'article de M. Hoffman.

son projet de voyage en Alexandrie comme l'abandon de Rome au profit de l'Egypte. Ils n'ont par ailleurs aucune tendresse particulière pour les isiaques, se félicitant même, semble-t-il, des mesures prises par Tibère. Comment auraient-ils alors résisté au plaisir d'exploiter la mort de Ptolémée dans le sens d'une usurpation orientale de Caligula ?⁸⁸. Pour notre part, que Ptolémée, dernier rejeton des Pharaons ait hérité, par l'intermédiaire de sa mère, la prêtresse d'Isis que détenaient ses ancêtres, cela est fort possible. Que le Roi ait été tué par son cousin et Empereur de Rome pour lui ravir le sacerdoce, rien n'est moins sûr.

Par contre, par ce voyage en Orient en 39, le Roi a fait revivre les liens qui existaient entre lui, en tant qu'homme d'Etat, et le monde grec dominé par Rome. Par ce voyage, Ptolémée n'était-il pas devenu plus que jamais un danger aux yeux de Caius ? Non seulement il empêchait le Romain, sans être couvert de ridicule, de se réaliser pleinement⁸⁹ dans son orientalisme, car des deux chefs, Ptolémée était le mieux placé pour revendiquer l'héritage hellénistique, mais encore il s'était attiré la sympathie du monde grec ; une sympathie qui risquait d'évoluer en soutien si le Roi, petit-fils d'Antoine, venait à réclamer le trône impérial : un Roi et citoyen romain qui semblait à ce moment-là "flirter" avec le Sénat romain.

En effet quand le Roi avait émis son *aureus* en 38/39, le deuxième en 14 ans⁹⁰, ce n'était apparemment pas pour célébrer un événement spécifique. Ce n'était pas non plus pour honorer Caligula, devenu empereur depuis déjà une ou deux années auparavant⁹¹. L'émission de cet *aureus* qui rappelle sur son revers les ornements triomphaux obtenus du Sénat, quatorze ans auparavant, (lequel Sénat était rentré dans la disgrâce de l'Empereur⁹²) doit, si l'on suit J.C. Faur, être considérée comme un hommage rendu par le Roi au Sénat et par là même un désaveu de la politique impériale⁹³. "Sauf à plaider l'inconscience, Ptolémée pouvait difficilement trouver mieux en cette année 38/39 pour faire connaître à l'Empereur son désaccord; désaccord quant à la réorganisation de l'Afrique proconsulaire, désaccord devant sa défiance ainsi montrée à l'égard de la Maurétanie, désaccord devant un tournant politique anti-Sénatorial"⁹⁴. Ainsi l'affectation par Caligula d'un légat impérial dans un territoire situé entre l'Afrique et le royaume, ne peut-il pas être interprétée, plutôt, comme un acte préventif de l'Empereur visant à séparer le Sénat de ce rival, possible candidat à l'Empire ? Il est vrai que Caligula avait désigné pour successeur, Lépide. Mais

(88) Faur, *Ibid.*, p. 252.

(89) Par ses gesticulations orientalistes, Caius apparaît comme une copie de l'original qu'était Ptolémée, autrement dit un "hellène" au second degré.

(90) Le premier *aureus* a été émis par le Roi à l'occasion de son avènement. Cf. Mazard, 1955, p. 128, n° 398.

(91) Faur, *Ibid.*, 263.

(92) *Id.*, *Ibid.*, pp. 261-264.

(93) *Id.*, *Ibid.*, p. 264.

(94) *Id.*, *Ibid.*, p. 257-264. "Ainsi l'hypothèse selon laquelle cette monnaie d'or a provoqué l'assassinat de Ptolémée se révèle en fin de compte justifiée, non plus parce que son émission était illégale, mais parce que le type triomphal (donc sénatorial) utilisé, représentait le désaccord encore discret mais déjà total de Ptolémée quant à la politique impériale poursuivie par Caius, en réaction contre la curie en Afrique du Nord", *Id.*, *Ibid.*, p. 264.

le Sénat brimé par Caligula peut-il respecter la volonté de son persécuteur ? Ptolémée ne remplissait-il pas mieux que Caligula les conditions pour être Empereur de Rome ?⁹⁵. Les relations du Roi avec Gn. Cornelius Cossi Filius Lentulus Gaetulicus d'une part, la participation de celui-ci et d'autres sénateurs à une conspiration contre Caligula d'autre part, et enfin l'exécution de ceux-ci et de celui-là à la même période par l'Empereur, ne peuvent-ils pas signifier que le Roi était mêlé de très près à ce complot ?⁹⁶. Compte tenu de sa forte personnalité, en raison de sa rivalité avec l'Empereur, son cousin, pour lequel il ne semble pas avoir eu beaucoup de respect, par la légitimité que lui procure sa triple noblesse à gouverner le bassin méditerranéen, par cette politique active qu'il menait et que traduisent en partie ce voyage en Orient, l'émission de monnaie en or rendant hommage au Sénat et l'établissement de relations avec la classe politique romaine, Ptolémée semblait être bien placé, ou du moins le lui a-t-on fait croire⁹⁷, pour succéder au capricieux Caius. Ainsi, en ordonnant le meurtre de Ptolémée, Caligula n'a pas mis fin à la vie d'un simple "noble susceptible d'entrer dans une conjuration contre son pouvoir"⁹⁸, mais plutôt à un chef d'Etat, à un cousin, à un rival et dangereux concurrent que ses nombreux atouts rendaient apte à s'asseoir sur le trône impérial. Dans ces circonstances, la pourpre de Ptolémée ne peut-elle pas être perçue, plutôt, comme un *paludamentum* ?.

Halima GHAZI - BEN MAISSA

Faculté des Lettres
RABAT

ملخص

يرمي هذا المقال إلى رد الاعتبار لبطليموس ابن يوبا الثاني، الملك الأمازيغي الذي حكم مملكة المغرب القديم من 24/23 م إلى 40 م والذي طالما نعتته المؤرخون المعاصرون بشتى النعوت وأصدروا في حقه أحكاماً عشوائية ؛ وهي تنطلق من تلك التي أطلقها كسيل (GSELL) اعتماداً على ملامح وجه الملك حسب التماثيل المنسوبة إليه، وكأن صورة الإنسان مرآة لطبعه وخلقه.

فبأستثناء جملة لتاكيتوس يربطها زمنياً بشباب بطليموس وبصبيحة جلوسه على العرش، لا شيء يبرر ما رُمي به هذا الملك من شتائم. فوجود المُعتَقين في إدارة المملكة وقت آعتلائه العرش أمر لا يمكن ربطه بسياسة الملك الشاب وإنما بسياسة أبيه. وبأستثناء هذا الخبر، لا شيء يبرر ذلك التحامل في حقه.

(95) Des africains sont bien arrivés au trône impérial tels que les Sévères et Macrin.

(96) D. Fishwick et B.D. Shaw, *Ptolemy of Mauretania and the conspiracy of Gaetulicus*, *Historia*, 25, 1976, pp. 491-494.

(97) Cf. Faur, *Ibid.*, p. 266.

(98) Leveau, 1984b, p. 317.

BIBLIOGRAPHIE

Boulvert G., 1970, *Esclaves et affranchis impériaux sous le Haut-Empire, rôle politique et administratif*, Naples.

Boulvert G., 1974, *Domestiques et fonctionnaires sous le Haut-Empire romain*, Paris.

Cagnat R., 1913, *L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les Empereurs*, Paris.

Carcopino J., 1940, sur la mort de Ptolémée, Roi de Maurétanie, dans *Mélanges Ernout*, Paris.

Carcopino J., 1943, *Le Maroc antique*, 4ème éd., Gallimard, Paris.

Carcopino J., 1946, La Reine Urania de Mauritanie, dans *Mélanges F. Grat*, I, Paris.

Chamoux F., 1966, Un nouveau portrait de Ptolémée de Maurétanie découvert à Cherchel, dans *Mélanges A. Piganiol*, I, Paris.

Desanges J., 1969, Un drame africain sous Auguste : le meurtre du Proconsul L. Cornelius Lentulus par les Nasamons, dans *Mélanges M. Renard*, T II, pp. 197-213.

Desanges J., 1980, *Plin l'ancien, histoire naturelle*, éd. Les Belles Lettres, Paris.

Die Numider, 1979, *Reiter und Könige nordlich der Sahara*, éd. H.G. Horn et G.B. Ruger, Bonn, 1979.

Di Vita Evrard G. 1991, La dédicace des Horrea de Tubusuctu et l'ére de la province dans les deux Maurétanies, dans *Africa Romana*, IX, pp. 843-864.

Euzennat M. 1957, Le temple C de Volubilis et les origines de la cité, dans *BAM*, II, pp. 41-64.

Faur J.C., 1973, Caligula et la Maurétanie : la fin de Ptolémée, dans *Klio*, LV, pp. 249-271.

Fishwick D., 1971, The annexation of Mauritania, dans *Historia*, XX, pp. 467-487.

Fishwick D., et Shaw B.D., 1976, Ptolémée of Mauretania and the conspiracy of Gactulicus, dans *Historia*, XXV, pp. 491-495.

Gattefosse J., 1957, La pourpre gétule, invention du Roi Juba de Maurétanie, dans *Hespéris*, T. XLIV, 1957, pp. 329-334.

Ghazi Ben Maïssa H., 1992, Volubilis et le problème de Regia Jubae, dans *Africa Romana*, X. 1992. pp. 243-261.

Ghazi Ben Maïssa H., 1994, Tacfarinas, le résistant amazigh de l'Antiquité (17-24 ap. J.-C.), dans *Mémorial Germain Ayache*, Rabat, 1994, p. 9-21.

Gsell ST., 1929, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, VIII, Hachette, Paris.

Hoffman M., 1959, Ptolemaios von Mauretania, *R.E.*, XXIII, 2, col. 1768-1787.

Humbert J., 1932, *Histoire illustrée de la littérature latine*, Paris.

Jodin A., 1967, *Les établissements du Roi Juba II aux Iles purpuraires* (Mogador), coll. Mauretania antiqua, Tanger.

Jodin A.h, 1987, *Volubilis, regia Jubae, contribution à l'étude des civilisations du Maroc antique précaudien*, Paris.

Kotula T., 1964, Encore sur le mort de Ptolémée, dans *Archéologia*, XV, p. 76-92.

Leveau Ph., 1984 a, *Caesarea de Mauretanie, une ville romaine et ses campagnes*, Rome.

Leveau Ph., 1984 b. La fin du royaume maure et les origines de la province romaine de Maurétanie césarienne, dans *BCIII*, n.s., fasc., 17 B, pp. 313-321.

Mazard J., 1955, *Corpus Nummorum Numidiae Mauretaniaeque*, Paris.

Pachtere f., DE, 1946, Les camps de la VIème légion Auguste au premier siècle de l'Empire, dans *CRAI*, pp. 60-81.

Rachet M., 1970, *Rome et les Berbères, un problème utilitaire d'Auguste à Dioclétien*, Latomus, Bruxelles.

THE RELATIONSHIP BETWEEN MAWLĀY ʿABD AR-RAḤMĀN
AND ʿABD AL-QĀDIR :
Manipulation of the Concept of *Jihād* : the Dynamics of Rule and
Opposition in 19th Century North Africa.

Katherine BENNISON

Introduction

The two main characters in this paper are Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān the ruler of Morocco from 1822 until 1859 and ʿAbd al-Qādir al-Jazāʾirī the leader of the West Algerian resistance to the French occupation of that country during the 1830s and 1840s. They were both leading players in the gradual European penetration of North Africa during the first half of the nineteenth century. They were also both products of north west African Muslim society and expressed their claims to lead their respective communities using very similar vocabulary to express the local political ideology. This revolved around the concept of rule by the descendants of the Prophet, the *Shurafa'*, who each had to prove themselves as *Imam* and *Amir al-Mu'minin* by their ability to maintain law and order and defend the community. One of the key elements in Maghribi, as opposed to general Islamic, political thought was the emphasis on the ruler's obligation to lead the community in the jihad, the war against the unbelievers, which was generally necessary, but became essential in the case of Christian aggression against Muslim territory.

By the time that Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān came to the Sharifian throne in 1822, the Alawi dynasty in Morocco had been in power for some two hundred years and the expression of the family's political dominance had been codified into a set of key themes - sharifian ancestry, religious learning and piety, martial prowess and ability to fight the *jihad*. Meanwhile, ʿAbd al-Qādir attempted to build a polity defined along similar lines from scratch in West Algeria after the French occupation of the city of Algiers (1830) engendered the collapse of the Ottoman Beylik of Algiers. When his project failed he sought refuge in Morocco and tried to drum up the support of the Rifi tribes for jihad, swapping the role of ruler for that of an independent *mujāhid*, or, as the Moroccan sultan saw it, a rebel.

Both Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān and ʿAbd al-Qādir manipulated the religiously charged theme of *jihad* to justify widely divergent and sometimes contradictory actions. Their eventual rivalry illustrated the point that the concepts of *sharīf* and *mujāhid* were in themselves simple, but their application and their manipulation by a ruler to justify pragmatic, political decisions was a highly complex process. One of the most fascinating aspects of the co-operation and conflict of Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān and ʿAbd al-Qādir is the degree to which they held similarly pragmatic beliefs whilst they were both *de facto* rulers of independent territories, using the theme of *jihad* in a variety of ways, to justify war against the French but also to raise taxes and combat dissident sections of the population. At the same time their insistence on the necessity of fighting *jihad* against the French was conditioned by the proximity of the threat and their practical ability to meet it. When ʿAbd al-Qādir swapped the role of ruler of an area directly threatened by the French for that of righteous rebel in north Morocco, he was able to become more radical and less compromising, insisting upon the religious obligation of *jihad* against the French above all else in a way that he did not whilst he was trying to build a state in west Algeria¹. Similarly, Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān was an avid supporter of *jihad*, reluctant to countenance treaties between ʿAbd al-Qādir and the French when the armed struggle was well into Algeria territory. But as the fighting moved closer to Morocco and especially after Morocco's defeat in the Battle of Isly, 1844, the Sultan quickly realised that defeat was more ignominious than a treaty. At the same time ʿAbd al-Qādir's successful *jihad* propaganda among the tribes of the Rif made armed conflict between France and Morocco more likely. To combat ʿAbd al-Qādir and undermine the legitimacy of his call to *jihad*, the Sultan manipulated the other aspect of *jihad*: the righteous battle of the *Imām* against a dissident and hence an 'unbeliever'. This led to his deliberate transformation, in the vocabulary of the Moroccan *makhzan*, from a *mujāhid* to a rebel *mufsid*, *fattān* against whom the Sultan could wage *jihad*. Thus, the end result of the use of the same vocabulary of legitimisation by Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān and ʿAbd al-Qādir was a struggle to control the interpretation of *jihad* and the Emir's redefinition by the Sultan as a rebel against the *Imām* who had overstepped the bounds of the *Shariʿa* and thus could be bought and even killed legitimately.

Components of the Sultanic Identity & their Manipulation

To turn firstly to the components in the legitimisation of ʿAbd ar-Raḥmān and ʿAbd al-Qādir: the Moroccan Sultan Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān inherited the tradition of his forbears which defined the Sultan as primarily a *sharīf-mujāhid*, who, as a result of his genealogy and success in waging war against the *Kuffār*, was accepted as *Amīr al-Mūminīn* and the *Imām*, or religious leader of the community. This identity had been created in the

(1) Throughout his career, both in Algeria and Morocco, ʿAbd al-Qādir was open to negotiation with European powers and he actively sought aid from several countries. In that sense he was never a radical opponent of Europe, only of European seizure of Muslim land. But once he was a landless guerilla fighter, without direct responsibility for a territory or its inhabitants he was able to preach the *jihad* without having to make the political and tactical compromises he was obliged to make as a ruler.

post-Sa'di period, during the so-called "Maraboutic crisis" when the demise of the central, Sa'di power led to the emergence of local religious leaders as sources of political authority and military leadership in the resistance to Portuguese colonialism on the Atlantic coast and into the Atlantic plains. Mawlāy Ismāʿīl of the ^ʿAlawi dynasty, a family of saintly, southern *shurafāʿ*, re-established a central authority and used the credibility and legitimacy he had gained as one of the more successful opponents of the Portuguese. From that point on the Sultans based their identity on these key elements while elaborating their own individual variations on the theme².

The sharifian sultan thus became a tenet of Maghribi political thought which influenced political developments not only within the sharifian empire but also in the politically Ottoman but culturally Maghribi lands around Tlemcen. By the early nineteenth century the political situation in west Algeria was similar to the mid-seventeenth century situation in Morocco which led to the emergence of the ^ʿAlawi dynasty. The authority of the central Ottoman power in Algiers and Wahran³ was weakening and the disaffected interior was liable to revolt. The religious brotherhoods led the opposition to the Turks and began to combine their religious, and often reformist, authority with a political agenda. Two major revolts occurred which the Ottomans were hard pressed to quell : first the *Darqāwa* revolted at the turn of the century and then, within a number of years, another revolt was led by the *Tijāniyya*. Both these brotherhoods had close connections with Morocco, particularly Fes and the north. At the same time a local 'sharifian' class was emerging, using genealogy to place itself above the ranks of *zawāya*, urban elites (in Tlemcen and Mu^ʿaskar) and tribal notables who all possessed a measure of political authority and autonomy. The struggle for power was expressed by two competing interpretations of local genealogy which classed different families as *shurafāʿ* and hence qualified to rule along the lines of the Moroccan model⁴. Among the contenders for power was ^ʿAbd al-Qadir's family whose father Muhyi ad-Dīn was an influential and respected local marabout and the head of the reformed *Qādiriyya* brotherhood in the area. The family had recently claimed to be *Idrīsī shurafāʿ* who had migrated eastwards from the Rif mountains in

(2) For instance, Sidi Muḥammad b. ^ʿAbd Allah made much of the Imām's role as an active, rather than a nominal, religious leader and attempted to centralise the religious hierarchy of ^ʿulama and bring it under makhzān control. However, his son Mawlāy Sulaymān preferred to maintain the status quo and emphasised his religious learning and respect for the authority of the ^ʿulama, among whose number he was counted.

(3) During the Spanish occupation of Wahrān, the Ottomans had ruled the province from the inland city of Mu^ʿaskar on the Gharis plain. In 1792 the Ottomans retrieved Wahrān and transferred their administration to the coast, weakening their control over the hinterland although facilitating the delivery of supplies.

(4) Touati, (Houari), Prestige ancestral et système symbolique shérifien dans le Maghreb central du XVIIe siècle, *Arabica* XXXIX 1992.

Morocco to settle on the Gharis plain⁵. The Moroccan *shurafā'* were a relatively numerous group and they boasted a number of lineages of which the majority traced their descent from Ḥasan ibn. ʿAlī, rather than his brother Ḥusayn. The ʿAlawī sultans were a southern sharifian family, relative latecomers to the Maghribi scene, who took their name from a saintly member of the line in Morocco Sidi ʿAlī ibn ash-Sharīf. However, the most prestigious branch of *shurafā'* was the northern Idrisi line which claimed descent from the Idrīsī dynasty who had founded Fes. It was to this lineage of *shurafa'* that ʿAbd al-Qādir b. Muḥyi ad-Dīn's family claimed to belong. The Idrīsī *shurafā'* were not overt opponents of the ʿAlawī sultans, but at the same time a certain aristocratic rivalry existed between the two groups, the southern secular ʿAlawī rulers and the northern religious and cultural Idrisi elite who dominated Fes, the foremost city of the empire whose oath of allegiance was essential to the success of a new sultan. When ʿAbd al-Qādir moved into Morocco one of ʿAbd ar-Raḥmān's concerns was the possibility of an insurrection in the north with its Idrīsī sympathies and enthusiasm for the *jihād* along the lines of the Berber insurrection and the revolt of Fes at the end of his uncle, Mawḷāy Sulaymān's reign.

The Other tenet of Maghribi political thought was the obligation of the sharifian sultan to fight the *jihād*. During the eighteenth century *jihād* in Morocco, as led by the Sultan, had come to mean a peculiarly Maghribi interpretation of the theme of 'trade and crusade'; commercial relations with European states complemented by corsairing, or maritime *jihād* (*al-jihād al-baḥrī*). Notably, the two sultans most concerned with commerce, Sidi Muḥammad b. ʿAbd Allāh and Mawḷāy ʿAbd ar-Raḥmān, were also the ones most keen on maritime *jihād* as a counterbalance to the arguably illegal existence of trading links with the *Kuffār*, or 'unbelievers'. In the later 1820s, when Mawḷāy ʿAbd ar-Raḥmān's position as Sultan was fairly secure he began to pursue a definite policy of maritime *jihād*, much to the consternation of the European consuls in Tanger who feared the disruption of trade which would ensue⁶. The targets of *makhzan* sponsored corsairing in this periode were the Mediterranean politics with whom Morocco did not have a treaty and who failed to have a consul resident in Tanger⁷. As is clear from the Sultan's decision to target nations with whom a treaty was lacking, the *makhzan* interpretation of *jihad* was not arbitrary but defined so as to enable corsairing and peaceful commercial intercourse to co-exist. However,

(5) ʿAbd al-Qādir's son and biographer, Muḥammad, describes the Idrīsī ancestry of the family at length, quoting from various Moroccan authorities who confirm sections of the genealogy such as ʿAbd ar-Raḥmān b. Muḥammad al-Fasī and al-Wansharīsī. The family traced their ancestry through ʿAbd al-Qawī al-Awwal, described by al-ʿAshmāwī as the ancestor of the *ahl ar-Rif*. ʿAbd al-Qawī moved eastwards and in the next generations the family established itself in west Algeria, eventually establishing the *Qadiri* zawiya at Qaytna on the Gharis plain. Muḥammad b. ʿAbd al-Qadir, *Tuhfat az-Zāʾir*, pp.923-929.

(6) The correspondence of the British Consul Douglas in the late 1820s contains complaints about the Sultan's interest in corsairing and his attempt to create a small fleet of corsair ships. e.g. F052/26 : Douglas to Bathurst 30/10/1825, F052/29 : Douglas to Mac Pherson 10/6/1828.

(7) These were primarily the small Italian principalities such as Naples, who then endeavoured to have treaties concluded with the Moroccan Sultan. Austria-Hungary was also a target of the corsairing ships.

makhzan policy was frequently at odds with the popular interpretation of *jihād* as targeted at any Christian nation. The tendency of the coastal tribes to pillage any ship unfortunate enough to founder in their vicinity was a source of continuous irritation to the Sultan who regularly issued directives to the governors of the ports to try and protect impounded grounded vessels and thus avoid disputes with European trading partners.

The other facet of *jihād* as Makhzān policy was the Sultan's definition of loyalty and subversion or dissidence in the terminology of the *jihād*. In the correspondance of Mawlay ʿAbd ar-Rahmān to his governors and qāids, the language of *jihād* comes up constantly in the dialogue over what is usually described as the relationship between *bilād al-makhzān* and *bilād as-siba*. In reports from makhzān servants involved in trying to collect canonical taxes (*zkāt* and *a'shār*) or leading ḥarkas' mahallas against rebellious tribes who were disturbing the peace, the Sultan is often addressed as *as-Sulṭān al-mujāhid* or as *al-mujāhid fī sabil rabb al-ʿālamīn*, the fighter in the path of the Lord of the worlds⁸. The makhzān army is described as *al-juyush al-manṣūra* and sometimes the campaign is specifically described as *jihād*. In this version of reality, recalcitrant tribes are defined as rebels *mufsidīn* against the Sultan and thus rebels against God. Opposition to the Sultan, the shadow of God on earth *Zillu al-lāhi fī al-ard* is, by association, opposition to God and the Sultan is then justified in regarding those who oppose makhzān policy as outside the Muslim community and thus unbelievers (*kuffār*)⁹. As this brief analysis shows, the concept of *jihād* in early nineteenth century Morocco was extremely flexible; it was both an obligation upon the Sultan and his justification for aggression. It could be applied to conflict with European and other foreign states or, equally well, to internal revolts. Moreover categorization of nations, tribes and individuals was constantly in a state of flux, the rebel and unbeliever of one day could easily be the loyal ally or servant of the next day¹⁰.

Sultan and Emir

The French occupation of the city of Algiers in 1830 and her subsequent military campaign to take over the whole country transformed the notion of *jihād* in north west Africa from sporadic piracy off the coast to a potentially full scale war on land. The change from an aggressive to a defensive mode of combat also transformed the community's responsibility to fight from a communal one *farḍ kifāya* to a personal, individual one *farḍ*

(8) Letter to the Sultan from al-'Amir b. Idris, 11 Safar 1262, Meknes File, MWM.

(9) The Arabic vocabulary used to describe opposition is richer than the English translations can suggest and has religious connotations absent from the English word rebel. The term *mufsid*, regularly used to mean a dissident or rebel in 19th century Morocco comes from the root meaning corruption and spoiling and contains the implication that the *mufsid* ruins the divinely ordained security and integrity of the Muslim community by his behaviour. Similarly, the term for 'unbelief' is more active in Arabic than in English and gives a sense of rejection and turning away from the Truth.

(10) The *Shararda zawiya* at Wadi Nafis near Marrakesh and its followers were defined as a rebel group. But, after the Sultan's destruction of the zawiya, the *Shararda* were transferred north to the plains around Fes and were enrolled in makhzān service as a military tribe.

ḥayn and the responsibility of the Sultan to lead the *jihād* became correspondingly heavier. However the responsibility of the Muslim community to obey their leader also increased giving the ruler more opportunity to define dissenters as rebels and demand political unanimity.

Within Algeria, the collapse of Ottoman rule and the failure of the Moroccan attempt to rule the western province (1830-1831) enabled the local *shurafā'* to realise their political ambitions. Then they were able to complement their claim to be marabouts and *shurafā'* by becoming *mujāhidin* in the *jihād* against the French move west. The problem of transmuting religious to political authority without tainting or losing it was dealt with as it had been by the ^ḥAlawī's, by preserving the two aspects of power within the same family but not the same person. The marabout or holder of religious authority and sanctity, Muḥyi ad-Dīn refused to accept the *bay'ḥa* and political allegiance of the tribes but nominated one of his sons, ^ḥAbd al-Qādir, to act as *mujāhid* and then political leader. This combined religious and political capital within the family, but not within the individual where the perceived contradiction in the types of power could be fatal¹¹. The political ethic developed in seventeenth century Morocco was thus adopted by west Algeria in the nineteenth century and within a couple of years of the fall of Algiers there existed side by side two rulers who justified their leadership by being *shurafā'* and *mujāhidin*. The fall of Algiers to the French had created an opportunity for the political legitimization of Muḥyi ad-Dīn's family but at the same time intensified the Muslim community's perception of what *jihād* entailed making the role of *mujāhid* more demanding than it had previously been.

The relationship between Mawlāy ^ḥAbd ar-Rahmān and ^ḥAbd al-Qādir covers two main periods. The years from 1832 until 1843-1844 when ^ḥAbd al-Qādir was an independent ruler in western Algeria dealing with European powers, signing treaties and maintaining his own policies and the subsequent period 1844-1848 when his nascent state had collapsed and he was operating as a guerilla leader of the resistance in Algeria from his Moroccan base. Although the existence of two Sultans in close proximity ruling in lands with close historic, economic and cultural ties could have been expected to cause friction, the issue of rival sovereignties in western Algeria did not arise for a number of reasons.

Firstly, the issue of who legitimately ruled west Algeria was not clear as the debate over the oaths of allegiance of Tlemsen demonstrates. The region was technically part of the Ottoman empire and thus had given a *bay'ḥa* (oath of allegiance) to the Ottoman Sultan in Istanbul. This naturally came up when the delegation from Tlemsen travelled to Fes to offer their *bay'ḥa* to Mawlāy ^ḥAbd ar-Rahmān in 1830. The majority of the ^ḥulamā in Fes were reluctant to advise acceptance of the *bay'ḥa* putting the existence of an oath of allegiance to the Ottomans above Morocco's historical claims to Tlemsen. However the ^ḥulamā of Tlemsen argued they did not have a political contract with the Ottoman sultan since the

(11) An example of a failed attempt for a religious leader to personally transform himself into a secular ruler is Abu Maḥalli, the southern Moroccan marabout who marched into Marrakesh after the demise of the Sa'idi dynasty and established himself as sultan only to publicly weep when an intrepid follower pointed out that in his attempt to establish a just government he had been seduced by the world and betrayed his religious authority.

Beys of Algiers had been virtually independent and tyrannical rulers. Then, contradictorily, they argued that even if they did have a *bayʿa* with the Ottoman sultan it was in abeyance due to his inability to fulfil his commitment to aid them against the French invasion i.e. in fighting the *jihād*, due to the great distance between Istanbul and Algeria and European naval control of the Mediterranean¹². Mawlay ʿAbd ar-Rahmān then accepted the *bayʿa* of Tlemsen and when the Moroccan expedition arrived in Tlemsen it accepted the *bayʿa* from Muʿaskar and the local tribes. The *bayʿa* given a year and a half later to ʿAbd al-Qādir by the same constituency technically subverted the *bayʿa* given to Mawlay ʿAbd ar-Rahmān as it made no mention of his superior sovereignty above that of ʿAbd al-Qādir.

Secondly, although Mawlay ʿAbd ar-Rahmān accepted the *bayʿa* of Tlemsen within months of the fall of Algiers, he soon found the province difficult and expensive to rule. A Moroccan expeditionary force commanded by Mawlay ʿAli b. Sulaymān and the ex-Qaid of Wajda, Idrīs al-Jirārī, was sent by the Sultan to govern his new province. However, the new governors of the area found it impossible to unite the population, particular the rival factions of the local elite (*badar*) and the Turkish ruling class *Kulughlan* in Tlemsen. The cost of sending troops and supplies to west Algeria was also exorbitant and the Sultan was obliged to tell Mawlay ʿAli and Idrīs al-Jirārī that the *mahalla* in Tlemsen would have to obtain supplies locally¹³. As a result of inadequate supplies and lack of employment the Moroccan troops became restive and given to pillaging. Complaints began to reach the Sultan and after six months the Sultan withdrew the Moroccan army in a rebellious frame of mind. Henceforth Moroccan sovereignty in the Tlemsen region was maintained by Ibn al-ʿAmiri, appointed by the Sultan in response to Algeria requests for continued Moroccan rule despite the withdrawal of the *mahalla*.

Thirdly, after the army's return from Tlemsen, Mawlay ʿAbd ar-Rahmān had his hands full dealing with the revolt of the *Udāya* and had no spare time or energy for west Algeria. Insubordination, lack of discipline and conflict between various commanders had marked the six months spent in Algeria and the army did not expect a warm reception from the Sultan. In fact Mawlay ʿAbd ar-Rahmān was planning to arrest a number of *Udāya* commanders and replace them¹⁴. Shortly after the army arrived in the vicinity of Fes, the Sultan summoned Muḥammad b. Tāhir al-Maghfarī and after criticising the army's conduct ordered his arrest. This was the trigger for a six month revolt which nearly unseated the Sultan and made any more than a cursory interest in Algerian affairs impossible. Moreover, after the revolt, the Sultan's main concern was the weakening of the sections of the army which had participated in the revolt. During the next few years the *Udāya* were transferred to Laraish, the Ahl Sus to the Hawz of Marrakesh and the Maghafira to Rabat, thus distancing them from the centres of power and reducing their participation in the army which was

(12) *Al-ḥulal al-bahiya fī mulūk ad-dawla al-ʿalawiyya*, al-Mashrafī, Muḥammad, pp. 204-205 manuscript D1463 BG, Rabat.

(13) Sultan to Mawlay ʿAli & Idrīs al-Jirārī, 9 Shaʿban 1246, *Mudiriyyat al-Wathāʿiq al-Malākiyya* (henceforth MWM): al-Jazāʾir File.

(14) Sultan to Muḥammad Ashʿāsh, 20 Shawwāl 1246, MWM : at-Tartib al-ʿAmm.

consequently weakened¹⁵. Following the *Udāya* revolt, Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān avoided sending sections of the regular army into Algeria and his governor in Tlemsen, Ibn al-ʿAmiri lacked the military power to be more than a mediating presence between the two main factions in Tlemsen, the *Hadar* and *Kulughlan*¹⁶.

Fourthly, the French occupation of Algiers was a major shock and Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān and ʿAbd al-Qādir were initially united in their very real desire to prevent French expansion at Muslim expense. Whilst the taking of Algiers could be viewed as a further incident in the centuries of Christian aggression against the corsairing cities along the coasts, the subsequent French advance along the coast westwards threatened west Algeria and possibly Morocco, both ʿAbd al-Qādir and Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān were intent upon halting French expansion in that direction.

Given these circumstances, when ʿAbd al-Qādir emerged as a local ruler in 1832, Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān did not delve too deeply into his claims to independence and his receipt of a *bayʿa* from many of the western Algerian tribes who had only recently sworn allegiance to the Moroccan Sultan. Instead Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān focused on ʿAbd al-Qādir's role as a *mujāhid*, fighting against the French army's advance westwards towards Wahrān (Oran). Simultaneously, ʿAbd al-Qādir defined himself in his relationship with Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān as his deputy, *khalīlā*, in the new eastern provinces of the Sharifian empire. Initially ʿAbd al-Qādir took on the role of servant to the Moroccan *Makhzān* in order to secure the admission of Tlemsen to the territories under his control, but the benefits were manifold for both ʿAbd al-Qādir, who secured financial aid, men and weapons through Morocco, and for Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān, whose reputation was enhanced by his close relationship with the most prominent *mujāhid* in the region and his material support of *jihād* in lieu of actually fighting himself. Moreover since ʿAbd al-Qādir was happy to describe himself as a *makhzān* servant the fiction of Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān's authority was maintained and the demise of Moroccan sovereignty in west Algeria was not obvious. Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān did not have the material resources to rule west Algeria and oppose the French advance alone and the presence of a buffer in the shape of ʿAbd al-Qādir to resist the French move westward was of obvious benefit to the Sultan.

During the 1250s (1833-1843/44), the relationship between Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān and ʿAbd al-Qādir remained generally co-operative. ʿAbd al-Qādir remained east of the river Tafna, the usual although often disputed border between Morocco and the Ottoman Beylik of

(15) Although many historians have said that the *Udāya* were expelled from the army, it is truer to say that their role was reduced since correspondence between the Sultan and ʿAbd as-Salām as-Slāwī, the ʿamil of Laraish and Tanger, makes it clear that during the 1250s (1834-1844) the *Udāya* still received military salaries from the *Makhzān* and could be called up for drill and service, although they were no longer the main contingent in Fes, in close proximity to the Sultan.

(16) A similar division existed among the tribes of western Algeria, the Arab or Berber tribes with limited Turkish connections and the tribes, like the Dawā'ir and Zmāla, who had served the Turks and were reluctant to submit to ʿAbd al-Qādir's rule.

Algiers, and French pressure on Mawlay ʿAbd ar-Rahmān to desist from sending aid to the Algerian *mujāhidin* was manageable. During this period Mawlay ʿAbd ar-Rahmān demonstrated his concern for the *jihād* to his Moroccan constituency by generous treatment of the refugee population from Algiers which had settled largely in Tetuan. The refugees were compared to the early Muslims who fled from Mecca to Medina to escape the 'unbelievers', the *muhājirūn* and the welcoming Moroccan community was described as the *anṣār*, the helpers of those fleeing for religious reasons. The Algerians were permitted to work in Tetuan, often relieved of the obligation to pay rent on makhzān properties or pay taxes and frequently recipients of makhzān handouts. In his correspondance to the *ʿāmil* of Tetuan, Muhammad Ashʿāsh, the Sultan orders that the refugees be treated with every consideration since, "they are our Muslim brothers and the enemy has defeated them, seized their possessions and their land and they have fled with only their religion"¹⁷. Such a policy both prevented the Algerians becoming a disgruntled and insurrectionary element in north Morocco where *jihād* was an extremely popular concept and underlined that the Sultan, although not directly involved in west Algeria, was participating in the communal Muslim responsibility to resist European encroachment into Dār al-Islām.

The Sultan also undertook to send large quantities of military supplies to Algeria, particularly rifles and ammunition and to facilitate delivery of weapons from other sources¹⁸. A proportion of the supplies sent were charitable contributions to the *jihād*, but most of the weaponry which was transported to Algeria was for sale. The Fasi merchant at-Talib b. Jallūn was prominent in the purchase of supplies from Gibraltar and from Moroccan centres of arms production like Tetuan, and their transfer to Algeria. The French sent a number of complaints to the Sultan via their consul in Tanger, but the reply of the Sultan was always that the border was long and the routes across it numerous and, although he had forbidden merchants to sell arms to Algeria, he was not able to prevent the sale of weapons unless merchants went about it openly¹⁹.

During the periode before the battle of Isly in 1844, Mawlay ʿAbd ar-Rahmān also continued to promote maritime *jihād* under makhzān auspices to maintain his popular role as a *mujāhid* and dispell any suspicions that he was too accommodating to the European *Kuffār*. In early 1250, the issue of Naples lack of a treaty with Morocco came up and at the same time the Sultan sent a letter to Muhammad Ashʿāsh saying, "Know that we have ordered the sailing of our jihading ships which are in the Straits... the aim being revival of

(17) Sultan to Muhammad Ashʿāsh, 22 Rabiʿ I 1246, MWM, at-Tartīb al-ʿĀmm.

(18) There are several references to 'Nazarenes' (mostly English) arriving in Morocco to supply ʿAbd al-Qādir with weapons and ammunition. The Amir also had a commercial agent in Morocco, Cardozo, who purchased military equipment for him in Gibraltar. Mawlay ʿAbd ar-Rahmān facilitated these contacts but at the same time tried to publically distance himself from involvement. Makhzān Correspondance : Sultan to ʿAbd as-Salām as-Slāwī, 28 Rabiʿ II, 1254 & Sultan to Muḥammad Ashʿash, 1 Muḥarram 1256, MWM : ʿAbd al-Qādir b. Muḥyi ed-Dīn al-Jazāʾiri File.

(19) Sultan to French Consul, 19 Dhūl-Qaʿda 1255/20 January 1840 & Muḥammad b. Idrīs to French Consul, 19 Dhūl-Qaʿda 1255/20 January 1840. MWM, at-Tartīb al-ʿĀmm.

the tradition sunna of the *jihād* ²⁰. In the same month, Mawlāy ʿAbd ar-Rahmān ordered Ashʿāsh to recruit thirty young men from Tetuan to train as sailors with the captains, Britel and Bargāsh, although the actual sailing of the ships was delayed due to an epidemic ²¹. Subsequently the Sultan issued a number of decrees authorising his captains to sail : ʿAbd ar-Rahmān Britel was authorised to sail in Jumada II 1251 on the '*Rafi' al-Khayr*', a ship with twelve guns and forty one crew ²², Abū Bakr b. ar-Rā'is al-Hājj Muḥammad as-Sbāʿī was authorised to sail in Rabī' I 1252 on the '*Mas'ūda*', an eighteen gun ship ²³ and al-Hājj Ahmad U al-Hājj ar-Ribati was given a dahir in Jumadā II 1257 to sail in the schooner '*al-Mahdiyya*' with four guns and a crew of fourteen ²⁴. However, maritime *jihād* remained a low key affair and the Sultan was easily persuaded to accept overtures for treaties from the smaller European principalities targeted by his corsairs. Within Algeria, the self-styled Sultan ʿAbd al-Qādir was involved in a dual process of encouraging the local population to submit to his rule and participate in his state building plan and also to fight against French incursions westwards. The problem of unifying the community to fight the *jihād* often proved to be more pressing than the *jihād* itself and ʿAbd al-Qādir frequently found himself fighting his own people rather than the French. The irony of the situation is clearly demonstrated in the Des Michels Treaty and ʿAbd al-Qādir's formation of a Nizāmi army. The Emir justified the signing of a treaty with the enemy by manoeuvring Des Michels, the French commander, into requesting a truce for the benefit of both communities and then, before agreeing, insisted that his *majlis* and the west Algerian elite discussed whether to accept or reject the request. The responsibility for making peace with the enemy thus became a communal responsibility although ʿAbd al-Qādir defined the conditions. These conditions included Des Michels commitment to supply ʿAbd al-Qādir with weapons and training personnel for his Nizāmi army. In his history of the Maghrib, as-Sulaymāni, a second generation Moroccan whose family had served with ʿAbd al-Qādir, clearly states that ʿAbd al-Qādir's prime motive in creating a Nizāmi army was not *jihād* against the French, but to combat the *fitna* of the Dawā'ir and Znāla tribes and control the many other unruly elements among the Algerian tribes ²⁵ in order to then fight the French if they encroached upon his territory.

It is debateable whether ʿAbd al-Qādir wanted to continue the *jihād* after 1839-40 or whether he, like Mawlāy ʿAbd ar-Rahmān would have preferred to maintain a treaty relationship with the French and encourage their expansion eastwards, rather than west. After the embassy of ʿAbd al-Qādir's representative for foreign affairs, Miloud b. ʿArāsh to Paris and his failure to sign a revised copy of the Tāfna Treaty presented by the French

(20) Sultan to Muḥammad Ashʿash, 11 Ṣafar 1250, MWM, at-Tarṭīb al-ʿAmm.

(21) Sultan to Muḥammad Ashʿash, 24 Ṣafar 1250, MWM, at-Tarṭīb al-ʿAmm.

(22) Dahir to ar-Rā'is al-Mujāhid ʿAbd ar-Rahmān Britel, 2 Jumadā II 1252, MWM at-Tarṭīb al-ʿAmm.

(23) Dahir to al-Mujāhid ar-Rā'is Abū Bakr b. ar-Rā'is al-Hājj Muḥammad as-Sbāʿī, 18 Rabīʿ I 1252, MWM, at-Tarṭīb al-ʿAmm.

(24) Dahir to the Rā'is and Mujāhid al-Hājj Ahmad U al-Hājj ar-Ribāṭi, 2 Jumadā II 1257, MWM, at-Tarṭīb al-ʿAmm.

(25) As-Sulaymāni, *Zubdat at-Tārikh wa Zahrat as-Shāmarikh*, Vol.III, pp. 166-167.

governor of Algiers, tensions between the Algerian 'Sultanate' and the French intensified. But ʿAbd al-Qādir remained reluctant to declare *jihād* until a meeting of the tribal notables gave a consensus for war²⁶.

The renewal of hostilities with the French and the return of General Bugeaud to Algeria with unlimited resources sealed the fate of ʿAbd al-Qādir's state building experiment and gradually over the next few years (1840-1844), ʿAbd al-Qādir and his entourage were pushed towards Morocco. By late 1843, the Dā'ira, ʿAbd al-Qādir's family camp was located in Morocco and from that date until his surrender to the French in early 1848, ʿAbd al-Qādir was primarily operating from Moroccan bases. The movement of Algerians into Morocco greatly increased during this period. Early emigration was mainly to Tetuan, but as the French occupied more Algerian territory, Algerian refugees began to cross into the northern Moroccan countryside and many of the urban Arab elite of Tlemsen emigrated to Fes²⁷. The existence of a growing dispossessed Algerian minority in north Morocco²⁸ was obviously a source of concern for Mawlay ʿAbd ar-Raḥmān, especially as ʿAbd al-Qādir, from his base in Qalʿiyya territory, began to summon the Rif tribes to *jihād*. The ramifications of the Amir's claims to be a *sharīf* and a *mujāhid* quickly soured his relationship with Mawlay ʿAbd ar-Raḥmān when he began to use them to try and rally the Rifi and eastern Moroccan tribes to fight with him across the border against the French.

The situation which had developed in Algeria between ʿAbd al-Qādir and rebellious elements of the population was quickly re-enacted in Morocco but this time ʿAbd al-Qādir was cast as the rebel for defying the will of the Sultan. Before the Battle of Isly in the summer of 1844, Mawlay ʿAbd ar-Raḥmān was concerned by ʿAbd al-Qādir's presence in the north but not hostile. However the events of summer 1844 quickly demonstrated that ʿAbd al-Qādir's presence was not only internally disruptive but would lead to serious international repercussions. Although the Moroccan defeat at the Battle of Isly and the French bombardments of Tanger and then Assawira were not followed up, during July and August 1844, Mawlay ʿAbd ar-Raḥmān was fully expecting a French invasion of the country²⁹. The tribes around Tanger, in the Gharb, the Jbala and Hawz of Tetuan and down the Atlantic coast were all on red alert in the months before Isly and *makhzān mahallas*

(26) As-Sulaymāni, Op. cit., Vol. III, p. 188.

(27) As-Sulaymāni, Op. cit., Vol. III, pp. 207-209.

(28) Although statistics are not available, the numbers of Algerians in Morocco was large enough to be noticeable, a number of tribal sections from the Banū ʿAmir and Hāshim settled near Fes, many elite families and others from Tlemsen moved to the city of Fes and the poor Algerians alone in Tetuan numbered close to 500, (In a letter to Muḥammad Ashʿash in 1256, the Sultan says that he is surprised to hear that the number of Algerians in Tetuan requiring charity is only 486. Sultan to Muḥammad Ashʿash, 2 Ṣafar 1256, MWM : at-Tarūb alʿAmm).

(29) In his description of the events of 1844/1260, the author of the *Ibtisām* clearly conveys the Moroccan fear that Isly and the bombardment of the coasts was simply the first step in the invasion of the country. Ibn Idrīs, *al-Ibtisām fī Dawlat Bin Hishām*, pp. 219-220.

were sent both to the Gharb and to the Wajda-Isly area³⁰. After the French attacks the Sultan was keen to make peace, aware, as the *Ibtisām* puts it, of the Moroccan's weakness and lack of unity in the face of continued French aggression,

"When he saw the enemy attacking from every side, the uselessness of what was under his command, the terror of the Muslims in every part of his dominions, in the countryside and the cities and the lack of any motivation to fight the enemy due to the weakness of Islam and the rebelliousness of the countryside and their uprisings against their governors in every direction, he inclined towards a treaty"³¹.

The disastrous Moroccan defeat at the Battle of Isly and the bombardment of the ports revealed the dangerous gap between the myth of Moroccan military might and the Sultan *mujāhid* and the reality that Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān did not possess an army capable of successfully fighting the French 'unbelievers' or heavy artillery capable of responding to naval attacks. The Sultan's primary concern after the defeat of 1844 was to prevent Morocco being dragged into another military conflict with the French who had by now crossed the Tāfna line (the Ottoman-Moroccan border) and ensconced themselves at Lalla Maghnia. Meanwhile, ʿAbd al-Qādir remained active in the Rif summoning the tribes to *jihād*. The perceived failure of the Sultan to combat the French only made the Amir's appeal greater, despite the fact that his presence in Morocco was actually testimony to his own, equal inability to defeat the French army in a pitched battle. Moreover, as a landless *mujāhid* without a territory or subjects, ʿAbd al-Qādir was free to insist upon the necessity of fighting the French without regard to the impact on Morocco, which was the responsibility of Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān.

To avert the possibility of further French attacks on Morocco, the Sultan was obliged to oppose ʿAbd al-Qādir's *jihād* movement in north Morocco. The treaties of Tanger (September 1844) and then Lalla Maghnia (March 1845) stipulated that to maintain good relations with France the Sultan must either force ʿAbd al-Qādir to leave Morocco or to withdraw from the border area. In the Sultan's attempt to quell ʿAbd al-Qādir and discredit him among the northern tribes, his one ideological card was ʿAbd al-Qādir's continued self-definition as a servant of the *makhzān* which enabled the Sultan to re-cast him in the role of the servant who by disobeying the orders of the Sultan, became a rebel. The Amir ʿAbd al-Qādir was thus fitted into the *makhzān* schema of those who obey and those who resist as a preliminary justification for the Sultan's sending of an army against a recognized *mujāhid*.

(30) The military contingents around Tetuan were mobilizing from Šafar 1260 onwards, i.e. two months before Isly, and during Rajab 1260, i.e. the weeks before Isly when Hamida b. ʿAlī and General Bugeaud sounding each other out on the border, Bū Silhām b. ʿAlī, the governor of Tanger and Laraish wrote reports to the *makhzān* on the mobilization of the tribes between Tanger and Laraish and the distribution of gunpowder to them, in preparation for a French landing. Bū Silhām to Sultan, 14 Rajab 1260 & Bū Silhām to Muḥammad Ibn Idrīs, 14 Rajab 1260, MWM : Tanger File.

(31) Ibn Idrīs, Op. cit., p. 220.

The negotiations leading up to the Treaty of Lalla Maghnia, the signing of the treaty and the subsequent Moroccan embassy to France headed by ^ʿAbd al-Qādir Ash^ʿash to improve Franco-Moroccan relations absorbed the Sultan's attention for most of the year following the Battle of Isly. However, within months of the signing of the treaty, ^ʿAbd al-Qādir's failure to respect the treaty by launching attacks into French Algeria was severely criticised by the Sultan in a letter to Bū Silhām b. ^ʿAli for, "infringing the duty imposed upon him by God to refrain from doing anything against the enemies of God out of obedience to the treaty which we signed". In response to ^ʿAbd al-Qādir's rousing of the tribes, the Sultan ordered Bu Silham to send a hundred horsemen with the Qaid Muḥammad b. ^ʿAbd as-Ṣādiq ar-Rīfī to break up his support³². At his point ^ʿAbd al-Qādir was no longer, or rarely, being addressed with the honorific *sharīf*, *sayyid* and *mujāhid* of earlier correspondence but nor was he being described as a rebel; his popularity and the legitimacy of his summoning Muslims to *jihād* made it very awkward for Mawlay ^ʿAbd ar-Raḥmān to move against him. The delicacy of the situation was expressed by the Sultan in the same letter, in which he says that ^ʿAbd al-Qādir found the tribes eager followers as a result of their enthusiasm for the *jihād*, but he aims only to incite them with his empty words and create disturbances amongst them to no other end than to divert them from the truth. In other words, the effectiveness of the tribes in the *jihād* against the French was minimal whilst their rise to arms in response to ^ʿAbd al-Qādir's propaganda made them extremely difficult for the makhzān to control or tax and threatened the stability of the Sultan's rule, always rather tenuous in the Rif.

Up until 1262/1846, the Sultan ordered his governors in the Rif to pursue a policy of *siyāsa* rather than use force against ^ʿAbd al-Qādir. However, the ideological strength of the Amir's position made the politics of persuasion ineffectual. In early 1262, the Qaid Bū Zayyān ash-Shāwī wrote to the Sultan's wazīr Ibn Idrīs apologising for his lack of results in the campaign against ^ʿAbd al-Qadir and attributing it to his adherence to diplomatic rather than violent means³³. In the meantime the Sultan was beset by complaints from French Algeria that he was failing to fulfil his treaty obligations to control the rebel Amir and threats by French commanders that, should the situation continue, French forces would enter Morocco to deal with ^ʿAbd al-Qādir themselves³⁴.

After the emigration of sections of the Banū ^ʿAmir and Hāshim, tribes closely related to ^ʿAbd al-Qādir, to the lands around Fes in Muharram 1262 the tension between the Sultan and ^ʿAbd al-Qādir and his partisans increased. During 1262/1846, the Emir came to be regarded by the Sultan as a threat to his sovereignty and the Sultan began to describe ^ʿAbd al-Qādir using all the colourful and evocative vocabulary regularly used in makhzān correspondence for rebellious and dissident tribes or individuals. The use of ^ʿAbd al-Qadir's name became rare and was replaced by the terms insurgent, *thāʾir fāsīd*, *mufsid*³⁵, rebel³⁶

(32) Sultan to Bū Silhām, 22 Muḥarram 1261, MWM : ^ʿAbd al-Qādir b. Muḥyi ad-Dīn al-Jazāʾiri File.

(33) Bū Zayyān ash-Shāwī to Muḥammad Ibn Idrīs, 11, Muḥarram 1262, MWM : ^ʿAbd al-Qadir b. Muḥyi ad-Dīn al-Jazāʾiri File.

(34) Sultan to Bū Silhām b. ^ʿAli, 3 Dhūʾl-qīʿda 1261, MWM : ^ʿAbd al-Qādir File.

(35) Bū Zayyān b. ash-Shāwī to the Qaid Muḥammad b. ^ʿAbd al-Karīm, n25 Dhūʾl-Qiʿda 1262, MWM : ^ʿAbd al-Qādir File.

(36) Bū Zayyān ash-Shāwī to Sidi Muḥammad, 16 Shaʿbān 1262, MWM : al-Jazāʾir File.

and causer of strife (*fattan*). Use of such language was a deliberate attempt on the part of the Sultan to undermine ʿAbd al-Qādir's popularity among the Rifi tribes and prepare the ground for makhzān intervention. The change in the tone of internal makhzān correspondence was complemented by sharifian letters read out to the tribes by their quaid using the same vocabulary of dissidence. At the same time ʿAbd al-Qādir was also circulating letters to the tribes reminding them of their commitment to support him in the *jihād*³⁷. Despite the intensification of vocabulary, Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān remained reluctant to take direct military action against ʿAbd al-Qādir and test the region's loyalty to its ʿAlawi sultan during 1262.

The turning point was reached in late 1262 and early 1263 when the Banū ʿAmir and Hāshim settled near Fes decided to try and rejoin ʿAbd al-Qādir's small army in the north. It is not clear what the Banū ʿAmir and Hāshim hoped to achieve or what ʿAbd al-Qādir's aim was at this juncture, but the makhzān saw the movement of these tribes northwards to meet ʿAbd al-Qādir as the preliminary to an attempt to overthrow the Sultan and conquer the Maghrib. The author of the *Ibtisām* gives the fullest account: he reports that after the Banū ʿAmir and Hāshim migrated to Morocco, they were given land near Fes to till and pasture their flocks on. But when the Sultan began to fear their intentions he ordered his son, Sidi Muhammad, the *khalifa* in Fes to order them to move south to Marrakesh. Meanwhile ʿAbd al-Qādir led a revolt of the Angad tribes, Arabs and Berbers. They attacked a section of the Qalʿiyya tribe killing about three hundred men before marching towards Taza with the intention of entering the Gharb, meeting up with the Banū ʿAmir and Hāshim at Wādī Hayayna and then "entering the Maghrib to conquer it"³⁸. The Banū ʿAmir and Hāshim made various excuses to avoid their transfer to the south and then decided to march north to make their rendez-vous with ʿAbd al-Qādir. The Fasi army, under its commander, Faraji, intercepted them and, aided by local tribes, defeated them. Many of the Banū ʿAmir and Hāshim were killed or captured and put in prison in Fes whilst the rest, including the women and children, scattered across the countryside. When ʿAbd al-Qādir heard news of the defeat, "he despaired of his dream of conquering Morocco"³⁹, and withdrew into the Rif.

The revolt of the Banū ʿAmir and Hāshim in the vicinity of Fes was the final straw for Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān. Prior to their attempt to rejoin ʿAbd al-Qādir, the Sultan had stayed in Marrakesh and left the northern half of Morocco in the hands of his son, Sidi Muhammad but, in the wake of their defeat, he came north to Fes to assert his presence and he sent Sidi Muhammad to Taza with the *mahalla*. As the number of makhzan troops in the north east began to build up, ʿAbd al-Qadir realised that his domination of the moral high ground as an active *mujāhid* was no longer sufficient to deter the Sultan from reprisals. In a last ditch attempt to prevent military action and play for time, ʿAbd al-Qādir sent Bū Hamīdi

(37) A Qaid mentions in a letter that he was sitting with ʿAbd al-Qādir's brother at Ayn Zur asking him if the Amir planned to march towards Taza, when letters arrived from the Amir himself to be read out in the local souq calling upon the inhabitants to respect their agreement to aid the Amir. The Qaid Muhammad to a Sayyid Aḥmad as-Zammūri, end of Rajab, 1262, MWM: al-Jazā'ir File.

(38) al-Ḥajwī, Muḥammad, *Ikhtisār al-Ibtisām*, manuscript BGR 114 H, p. 428/72.

(39) al-Ḥajwī, Op. cit., p. 429/74.

to Mawlay ʿAbd ar-Rahmān to request pardon for the disruption he had caused. The Sultan received the Amir's emissary honorably but brushed aside his conventional request for pardon and sultanic magnanimity and told him bluntly that ʿAbd al-Qādir had only two options, to leave Morocco or withdraw from the border⁴⁰.

ʿAbd al-Qādir failed to reply to the message sent to him by Bu Ḥamīdi containing the Sultan's ultimatum tacitly acknowledging that a state of war now existed between the two *mujāhid's*. After a series of skirmishes between the *mahallas* led by the Sultan's sons, Sidi Muḥammad and Mawlay Aḥmad and ʿAbd al-Qādir's troop in which both sides suffered high losses, ʿAbd al-Qādir realised that his miniscule army would not be able to continue fighting against the whole Moroccan army and fled into French territory with a small following of about one hundred. In Muḥarram 1264, early 1848, he surrendered to the French rather than fall into the hands of the Sultan, preferring the role of leader of the Algerian resistance to the role of captured rebel and insurgent. His surrender to the *kuffār* rather than to a Muslim monarch was used by the Sultan to finally illustrate the point that ʿAbd al-Qādir was a corrupt and irreligious character, not the devotee of Islam and *mujāhid* he claimed to be⁴¹.

Conclusion

The eventual conflict between Mawlay ʿAbd ar-Rahmān and ʿAbd al-Qādir thus had its roots in the attempt by both men to manipulate *jihād* terminology to conflicting ends. This was a particularly loaded issue given the French occupation of Algeria which transformed the common perception of *jihad* from sporadic piracy off the coasts and the pillaging of wrecked or grounded merchant vessels to an urgent duty to participate in a land war. The Rif tribes among whom ʿAbd al-Qādir settled had a strong tradition of fighting the *jihād*. Prior to the arrival of the French in Algeria, this had entailed attacks on the Spanish coastal enclaves and piracy which Mawlay ʿAbd ar-Rahmān complained about to the European consuls but tolerated as a useful outlet for his subjects' *jihad*ing energies. After the fall of Algiers the military, tactical and material superiority of the European powers made it more and more difficult for ʿAbd al-Qādir or Mawlay ʿAbd ar-Rahmān to wage militarily successful *jihād* and diplomatic approaches and treaty agreements became necessary. As a *mujāhid-sultan* in Algeria, ʿAbd al-Qādir recognized the necessity of negotiation with the French and signed the Des Michels and then Tāfna Treaties with them. When French expansion forced the Amir into Morocco, his determination to continue the *jihād* across the Franco-Moroccan border brought him into conflict not only with the French but with the Moroccan *makhzān*. In traditional *jihād* theory, the whole Muslim community held the responsibility to fight defensive *jihād* and ʿAbd al-Qādir's summoning of the Rif and Sharqiyya tribes was thus canonically acceptable, but the Sultan's prime concern was to prevent the northeastern tribes crossing the border to fight with ʿAbd al-Qādir and avert military conflict with the French which could lead to the invasion and perhaps occupation of Morocco. The Sultan's justification for his position lay in the fact that the Imām has the prime responsibility to lead the *jihād* and it is up to his discretion whether the community

(40) al-Ḥajwī, Op. cit., p. 429/72.

(41) Sultan to ʿAbd al-Qādir Ashash, 26 Muḥarram 1264, MWM : al-Jazā'ir File.

is suitably united and militarily prepared to wage war against the *kuffār*. After the Battle of Isly, it was clear that the Moroccan army was in no state to oppose the French and Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān opted for a treaty on the grounds that the weakness of the Moroccan communities fail and their lack of obedience to their Imām made *jihād* impossible. At this point the complication in the two inter-related facets of the concept of *jihād* became obvious with ʿAbd al-Qādir and Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān both waging the *jihād*, yet against each other. From the Sultan's perspective ʿAbd al-Qādir's *jihād* had become *fasād* (insurrection) and was a source of instability and disunity within the sharifian empire. Local insurrections and failure to obey the Imām were one of the causes of Morocco's inability to fight the French and so, the first step in the *jihād* was the subjugation of dissident sections of the population, i.e. ʿAbd al-Qādir, in order to create the unanimity necessary for Morocco to prepare for *jihād*, ʿAbd al-Qādir was primarily concerned with the continuation of resistance in Algeria where the issue of negotiating with the French to give the population a breathing space to prepare for *jihād* no longer existed. His interest in controlling north Morocco or usurping the Sultan's authority appears to have been primarily in order to control the country's resources and channel them into the *jihād*. As an Idrīsī sharif of Rifi ancestry and a proven mujāhid, ʿAbd al-Qādir was able to drum up significant support in northern Morocco. Aware of the Amir's popularity and reluctant to force a showdown which could be to his own detriment, the Sultan tolerated the situation but began to counter the Amir's *jihād* propaganda with his redefinition as a rebel *fāsīd*, *feṭwān*. Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān used ʿAbd al-Qādir's continued claim that he was a loyal makhzān servant as proof of his rebelliousness and disobedience against his lord and master. In 1263/1847 the movement of the Algerian refugee tribes, the Banū ʿAmir and Hāshim, led the Sultan to fear a takeover of the north and the imperial capital of Fes and transformed his war of words with ʿAbd al-Qādir into an armed conflict. After the defeat of the Banū ʿAmir and Hāshim, Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān came north from Marrakesh and sent his sons out into the field with the Moroccan armies, with their new *Nizami* contingents, to either defeat ʿAbd al-Qādir or force him to leave Morocco. At the last moment, early in 1848, ʿAbd al-Qādir realised that the game was up and crossed back into French territory to surrender to the French as an honoured adversary and *mujāhid* rather than risk the ignominy of capture, punishment and possible death at the hands of the Sultan, indignant at the faithlessness of his 'servant'.

The conflict of ʿAbd al-Qādir and Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān during the 1840s illustrates the complexity of the concept of *jihād* and its definition by the makhzān, not only as an obligation to defend the community against Christian attack but also as a justification for quelling dissidence within the community. With the presence of the French in Algeria and the development of a *jihād* movement in Morocco led by ʿAbd al-Qādir, the Moroccan Sultan was obliged to juggle notions of *jihād* and try to undermine the legitimacy of ʿAbd al-Qādir's movement as dissidence in order to secure his own position. Competition to control the symbolic capital of *jihād* as a basis for legitimacy made it necessary for the Sultan to discredit his rival and re-appropriate the right to define the *jihād* in Morocco. In the end ideology had to be supplemented with might and Mawlāy ʿAbd ar-Raḥmān was forced to fight the mujāhid and assert makhzān authority in the Rif through force.

KATHERINE BENNISON
England

ملخص

يُعكس النزاع بين المولى عبد الرحمان والأمير عبد القادر الجزائري في الأربعينيات من القرن التاسع عشر أبعاد مفهوم الجهاد. فإنه لدى الأوساط المخزنية المغربية لم يكن يفيد واجب الدفاع عن الأمة ضد هجومات النصاري وحسب، وإنما كان أيضا يفيد واجب اجتثاث كل أسباب التمرد والإنشقاق حفاظا على وحدة الصف والجماعة. ولذلك كانت مساندة عبد القادر فرضاً طالما أنه كان يجاهد النصاري ؛ أما عندما دخل التراب المغربي وصار يعمل بغير نظر الإمام، فإن محاربتة كانت ضرباً من الجهاد في سبيل الشرعية. ومعلوم أن الشرعية في حاجة إلى مزيج من القوة والإيديولوجيا.

REPERCUSSIONS POLITIQUES A FES DES EVENEMENTS DE
MEKNES DU 2 SEPTEMBRE 1937

Feu Mohamed YAKHLEF
(1944 - 1995)

Introduction

Les événements de Méknès du 2 septembre 1937 ont eu des répercussions profondes et durables sur la vie politique locale et nationale, dans les milieux nationalistes et européens. Les deux tendances politiques formant les deux pôles du mouvement national organisèrent leurs protestations, chacune de son côté, sauf la grève générale du 5 septembre, rendant la rupture entre elles définitive. De leur côté, la Gauche et la Droite françaises virent leurs positions sur le nationalisme diverger plus que jamais.

La Gauche, majoritaire à Fés¹, et réunie au sein du Rassemblement Populaire Local (regroupant la S.F.I.O., le P.C.F., le P.R.S.) condamna les événements. La Droite (P.P.F. et P.S.F.), elle, restée silencieuse, ne réagit, à notre connaissance, que le 7 septembre dans un article publié dans "le Courrier du Maroc", mais pour dénoncer la grève du 5 septembre 1937, organisée par les Nationalistes en protestation contre les événements de Méknès.

(1) Mohamed YAKHLEF : La municipalité de Fés à l'époque du Protectorat (1912-1956).
Thèse de Doctorat d'Etat Es-Lettres U.L.B., 1990, Tome 3, (inéd.)
- Note de Renseignements (N.R.) n°871, 2/9/37
- N.R. n°873/C, 3/9/37.

I - Consécration de la scission au sein du mouvement national

Le 2 septembre 1937, vers onze heures, le bruit² se répandit à la Médina que de graves événements venaient de se produire à Méknès et que la troupe avait fait usage des armes et tiré sur des manifestants marocains. Diverses versions étaient données de ces incidents.

A - Organisation de réunions privées séparées :

Aussitôt la nouvelle connue, Muhammad Bel Hassan El Wazzani, responsable de l'Action Nationale Marocaine, quitta son bureau pour s'entretenir de la question avec ses amis³. Et en début d'après-midi (15 heures), il organisa une réunion à Qanert Bourous, Derb El Menia, en présence de quatre Meknassis, venus les renseigner sur les événements de leur ville.

Après dîner, deux autres réunions furent organisées la nuit, à Derb El Miter, quartier Blida⁴. Et une dernière réunion eut lieu quartier Shèrabliyne⁵, en présence de Muhammad Bel Hassan El Wazzani.

Celui-ci aurait donné à comprendre à ses partisans que les incidents de Méknès ne devaient pas se traduire à Fés par des manifestations brutales mais par des protestations légales contre les autorités de Méknès qui n'avaient pas su régler le litige des eaux de Boufekrane, et qui avaient donné à la troupe, au moment de l'échauffourée, l'ordre de tirer sur la foule⁶.

Le parti National, de son côté, organisa plusieurs réunions auxquelles assistèrent les responsables présents à Fés.

(2) Le contrôleur-civil adjoint à l'annexe de la Médina écrivit un mot à son supérieur hiérarchique : 2.IX.37 :

"Monsieur le Contrôleur

La nouvelle de Méknès est commentée en Médina avec une certaine émotion. Rien jusqu'à présent. Mais on dit que les deux "leaders" Allal El Fassi et Bel Hassan El Wazzani vont enfin se réconcilier ce soir dans la maison de Benchekrout (Derb Touil). Impossible qu'une décision soit prise. Je me tiens au courant. Sentiments respectueux."

(3) N.R. n°871/C, 2/9/37 (19 h 30).

(4) Chez Driss Benzakour.

(5) Chez Brahim Ben Abdejlil El Wazzani.

(6) N.R. n°874/C, 3/9/37.

La police continuait à considérer, à juste titre d'ailleurs, "la situation délicate, du fait de l'état d'esprit spécial que l'on constate à notre égard et qui est habilement exploité par les dirigeants nationalistes. C'est toute une rancœur mal contenue qui est dirigée contre notre politique, et qu'une cause futile peut faire exploser. D'où nécessité de maintenir une position [...] d'alerte, d'agir avec prudence et diplomatie... Un regain de mécontentement se manifeste plus fortement d'heure en heure chez un nombre assez important de la population l'assie musulmane".

Le 2 septembre 1937⁷, deux réunions furent organisées. La première⁸ eut lieu au Derb J'did en présence des quatre Meknassis⁹ qui avaient vu Muhammad Bel Hassan El Wazzani et la deuxième au Derb El Miter du quartier Blida, entre 21 heures et minuit, pour recueillir des précisions, et pour se concerter. Pour compléter ses informations, et pallier les difficultés de joindre Méknès par téléphone, le Parti National envoya dans la ville voisine Ahmed Mékwar. Le jour suivant (le 3 septembre) vit l'organisation de deux réunions du parti. La première¹⁰ se tint au cercle dudit parti, rue Nwa'Riyin, pour trouver les moyens de contrôler le regain de mécontentement qui se manifestait plus fortement d'heure en heure chez une fraction importante de la population musulmane, et qualifié par le Commissaire Divisionnaire de délicat et préoccupant :

"... La situation, en fin de journée, ne présentait pas de danger grave et immédiat, mais restait toutefois délicate du fait de l'état d'esprit spécial que l'on constatait à notre égard et qui est habilement exploité par les dirigeants nationalistes. C'est toute une rancœur mal contenue qui est dirigée contre notre politique, et qu'une cause futile peut faire exploser. d'où nécessité de maintenir une position d'alerte, d'agir avec prudence et diplomatie"¹¹.

Mais ce n'est que pendant la deuxième réunion¹² que les Hizbis arrêtaient les principales actions de leur riposte¹³.

Ils exprimèrent également leur profond mécontentement vis-à-vis des autorités méknassies, "qui n'auraient pas dû faire intervenir la troupe contre les marocains sans défense", et donnèrent raison aux protestataires "qui ne manifestaient que pour faire aboutir leurs revendications au sujet de la répartition des eaux de l'Oued Boufekrane".

Ils décidèrent ensuite à l'unanimité :

- d'adresser des télégrammes de protestation au gouvernement français, à la Résidence Générale et à S.M. le Sultan ;
- d'organiser, au cas où cette protestation resterait sans réponse, une manifestation dans toutes les villes du Maroc ;
- de célébrer une prière le vendredi 10 septembre 1937, dans toutes les mosquées du Maroc pour commémorer la mémoire des victimes de l'émeute de Méknès ;
- de commenter les événements de Méknès après la prière du vendredi 3 septembre 1937 à la mosquée Qarawiyine à 13 heures¹⁴.

(7) N.R. n°873/C, 3/9/37 (11 heures).

n°881/C, 4/9/37

(8) Chez Hachemi El Filali

(9) Il s'agit de Mohamed Zemmouri, Abdelqader Lahrichi, un fils Berrada, N.R. n°873/c, 3/9/37, 11 heures.

(10) La réunion eut lieu sous la présidence de Haj Hassan Bouayad, assisté de Hachemi Filali et Thami Ben Kirane.

(11) N.R. du C.D. au chef des S.M. n°873/C, 3/9/37.

(12) Qui eut lieu Chez Hachemi El Filali.

(13) N.R. du C.D. au chef des S.M., n°874/C, 3/9/37.

(14) N.R. n°873, 3/9/37 (11 heures)

Après ces différentes réunions, les deux tendances politiques nationalistes, choisirent de mener une série d'actions, en commun ou séparément pour condamner les autorités du Protectorat et apporter leur soutien aux victimes¹⁵.

Le 3 septembre, les militants Qawmis passèrent dans les boutiques et chez les particuliers pour recueillir de l'argent afin de venir en aide aux familles des victimes¹⁶. La collecte aurait produit la somme de 30.000 F¹⁷. Le leader des Qawmis, Muhammad Bel Hassan El Wazzani, s'était rendu, lui, dès le 2 septembre 1937, auprès des autorités régionales¹⁸. Le 4 septembre, il contacta les autorités résidentielles pour protester contre les événements et demander la libération des prisonniers ainsi qu'une solution juste pour les caux de Boufckrane.

La veille (3 septembre), vers 13 heures, un grand nombre de Qawmis et de Hizbis parmi les fidèles s'étaient rendus à la mosquée Qarawiyine puis à la mosquée du R'cif où des prières avaient été récitées à la mémoire des Marocains tués à Méknès¹⁹.

La nuit du 4 fut marquée, dans un certain nombre de mosquées, par les distributions de couscous rituelles pour le troisième jour de deuil.

B - Actions nationalistes communes

Les Nationalistes des deux tendances organisèrent le 6 septembre 1937 des manifestations publiques et une grève générale²⁰. Ces mouvements de protestation avaient été décidés lors de réunions²¹ organisées dans différents quartiers de la Médina par les Qawmis et les Hizbis la veille à partir de 21 heures, après le refus des autorités de libérer les prisonniers de Méknès et de procéder à une enquête approfondie pour déterminer les responsabilités.

(15) D'après une Note de Renseignements de la Police, une épreuve de photographie prise à Méknès le 2 septembre 1937 et représentant les Marocains tués et allongés côte à côte à l'hôpital Sidi Saïd produisit "une assez mauvaise impression sur ceux qui l'ont vue, impression qui peut se définir par une sorte de sentiment de réprobation, de haine, dirigés contre nous".

(16) N.R. n°874/C, 3/9/37

(17) N.R. n°881/C, 4/9/37

(18) N.R. n°874/C, 3/9/37

(19) N.R. n°885/C, 5/9/37

(20) N.R. n°884/C, 5/9/37 (12 heures)

N.R. n°885/C, 5/9/37

N.R. n°894/C, 6/9/37 (20 heures)

(21) Le Contrôleur-Civil adjoint a écrit à ce sujet : Fés 5.IX.37 "Services Municipaux, Bureaux de la Médina,Au cercle nationaliste de Nouariyine, la nuit entière s'est passée à des conciliabules. On parle d'une manifestation pacifique pour demain, d'Oujda au Sous(?).

A cette réunion assistaient des Tanneurs Chouara, conduits par Si Larbi Drissi, bien connu pour ses menées politiques dans cette tannerie et des Kherraza...Ce matin des émissaires passeraient dans les fondouqs pour recueillir l'adhésion écrite des gens de métiers à une manifestation éventuelle. Téléphoné au Mohiassib, qui me confirme ces renseignements. Téléphoné au Pacha pour l'avertir. Il promet de faire le nécessaire"

Ce mouvement commença le matin du 5 par un appel à la grève et à une prière spéciale à la Qarawiyine à la mémoire des victimes par de petits groupes de nationalistes qui parcouraient les quartiers de la Médina et de Fés-J'did pour inviter les commerçants à suspendre leurs occupations. A la suite de ces manifestations, le Pacha fit savoir à tous les commerçants marocains par l'intermédiaire de ses *moqadmine*, qu'ils devaient maintenir ouvertes leurs boutiques et n'avaient pas à "obtempérer aux injonctions des nationalistes"²².

Pour les sécuriser et en même temps parer à toute éventualité, un important service de sécurité fut mis en place pour surveiller les principaux accès à la Médina. Ainsi, des soldats furent postés sur les terrasses devant Bab Boujeloud, Bab Sémarine et divers autres endroits, le Goum de Boulemane place du Batha, et beaucoup de policiers, sous la direction d'un commissaire, à Boujeloud²³.

Malgré ce dispositif impressionnant, à l'heure précisée, tous les magasins fermèrent et la suspension du travail fut intégralement respectée.

D'après un rapport de la Police Urbaine, les commerçants²⁴ et les artisans n'avaient pas tenu compte de l'interdiction du Pacha à cause de "l'attitude menaçante de groupes nationalistes circulant en nombre plus nombreux..."(sic).

Et à midi les Marocains commencèrent d'affluer vers la mosquée Qarawiyine. A 13h30 eut lieu la prière du Dohr à laquelle assistèrent de très nombreux fidèles²⁵.

Cette prière terminée, beaucoup de nationalistes restèrent sur place pour assister à celle du °Aṣr (16 heures). Ils furent rejoints par beaucoup d'autres et la foule devint considérable, évaluée par la police à 20.000 personnes environ.

Au moment de la sortie de la Qarawiyine (17 h 45) Muhammad Bel Hassan El Wazzani recommanda aux fidèles de conserver le plus grand calme. Ainsi, malgré la densité de la foule, l'évacuation de la Qarawiyine et de ses abords s'opéra sans incident.

Au même moment des groupes de 50 à 60 artisans hizbis, chacun, parcouraient les artères de la Médina. Un peu plus tard, ce fut autour des élèves des écoles coraniques de manifester en chantant des chansons populaires, les hymnes nationalistes marocain et syrien, dans divers quartiers de la Médina (Tala^ca, Bab Boujeloud, près du Bureau Régional, Place du Batha, Souiqat Ben Ṣafī, Bab Flouh, etc...)

(22) N.R. n°894/C, 6/9/37 (20 heures) : suite aux notes n°871, 872, 873, 874, 881, 884 et 885.

(23) Une manifestation hier, à Fés pour les morts de Méknès. Toutes les boutiques ont été fermées à la Médina, in *Le Courrier du Maroc*, 7/9/37, p.4

(24) D'après la police "même chez les commerçants israélites, notamment chez le nommé Ruimi Jacob, qui ont été menacés de représailles et qui sont partis de crainte qu'elles ne soient mises à exécution".

(25) On a noté la présence à la Médina de Mehdi Lemniî, François Bernadini, tous deux membres militants du Rayon Communiste Local, et de Francis Débare, Radical-Socialiste et directeur de "la Dépêche de Fés" (In N.R. n°894/C, 6/9/37, 20 heures).

La plupart des boutiquiers, ainsi que les commerçants en produits d'alimentation ne rouvrirent qu'après la prière du ⁶Açr.

C - Bilan : hégémonie nationaliste et régime du Protectorat en sursis.

Après la reprise des activités économiques et le retour à la vie normale, les responsables nationalistes et administratifs procédèrent, chacun de leur côté, à l'établissement d'un bilan et à l'examen des conséquences d'une journée si riche en enseignements politiques. Les autorités locales du Protectorat firent deux constatations majeures : d'abord les difficultés pour les forces de l'ordre d'intervenir efficacement en Médina pour des raisons topographiques et d'urbanisme et l'hégémonie²⁶ des mouvements nationalistes sur la vie politique locale.

Pour le Commissaire Divisionnaire²⁷, la situation était toujours délicate, et des mesures de sécurité et d'intervention très étudiées étaient à envisager pour l'avenir, car "les événements ne s'arrêteront pas là, à moins de céder chaque fois à toute nouvelle exigence des meneurs nationalistes", et cette politique "conduirait la France fatalement, en fin de compte, à des événements de la plus haute gravité"²⁸.

Si les responsables administratifs locaux se montraient très inquiets de l'évolution de la situation politique locale, les Nationalistes, Hizbis et Qawmis séparément, dressèrent un bilan très satisfaisant de leur journée d'action.

(26) N.R. n°905/C, 7/9/37 "... la topographie de l'intérieur de la Médina avec son dédale de petites ruelles, ses terrasses, se prête très mal aux opérations de police qui auraient dû être exécutées. Dans de telles conditions, il était commode aux plusieurs milliers de nationalistes qui manifestaient et étaient très décidés à en venir aux mains, d'avoir aisément le dessus sur la police du Pacha. Il est donc facile de deviner ce qui se serait produit par la suite si l'on songe qu'au moins 20.000 Marocains se trouvaient... rassemblés dans ce fond de Médina. L'attitude de la Police du Pacha apparaît donc comme celle qui pouvait seulement être adoptée en l'occurrence".

(27) N.R. n°896/C, 7/9/37, suite aux notes n° 871, 872, 873, 874, 881, 884, 885 et 894. "L'Autorité a été obligée de conclure qu'un véritable coup de force a été effectué là, [et qu'hier, notamment entre 12 heures et 16 heures] la Médina était aux mains des nationalistes, puisque l'autorité du Pacha et de sa police auxiliaire n'ont pas réussi à faire respecter l'ordre, la liberté individuelle, et que des commerçants marocains et israélites, devant cette carence, ont été contraints par des bandes organisées sous la menace de représailles, de fermer aussitôt leurs magasins".

(28) Quant aux mesures que l'autorité supérieure estimerait devoir prendre, il faut qu'elles soient mûrement réfléchies, exécutées jusqu'au bout, et si la situation actuelle exige que l'on doive faire certains gestes bienveillants, il convient à mon avis, de les effectuer avant et non après, pour ne pas donner l'impression que nous y avons été contraints sous la poussée des événements, et ainsi obtenir tout le bénéfice de tous nos gestes".

Le Parti National organisa une importante réunion le 7 septembre à partir de 20 heures, à son siège de Nwa'Riyin²⁹. Un de ses principaux dirigeants³⁰ y prononça un discours pour remercier tous ceux qui avaient répondu à l'appel du Comité et fait preuve de dévouement envers la cause nationaliste. Regrettant l'absence de leur chef, Allal El Fassi, en voyage de propagande, il déclara que tout s'était passé comme s'il avait été là.

Parlant ensuite de la fermeture générale des magasins à la Médina, et des mouvements analogues qui s'étaient produits dans d'autres villes du Maroc, il en conclut que "tout le peuple marocain était avec eux, et que devant cette union, le Gouvernement Français ne pouvait que faire droit à leurs revendications".

Le Mouvement National Marocain organisa de son côté, plusieurs réunions à Qettanin, siège du parti, ainsi que chez deux de ses principaux leaders³¹. Ces réunions ont été l'occasion pour les Qawimis de se féliciter d'avoir agi comme ils l'avaient fait et d'être ainsi devenus les maîtres de la situation puisqu'ils avaient tenu les pouvoirs publics en échec le 6 septembre.

Ces assemblées fournirent également le prétexte pour parler du renforcement de la solidarité et pour demander aux Fassis de signer les pétitions en circulation et dans lesquelles les intéressés demandaient aux autorités supérieures la libération des prisonniers de Méknès et des sanctions contre les responsables de la fusillade du 2 septembre.

Les journaux des deux tendances nationalistes rivales furent mobilisés pour la cause, mais le redoublement de la campagne de presse nationaliste entraîna la saisie de plusieurs numéros des journaux; El Atlas, El Maghrib, Ad-Diffa^c et l'Action du Peuple³².

(29) N.R. du C.D. n°897/C, 7/9/37.

(30) Hachemi El Filali.

(31) Brahim El Wazzani et Thami Benkirane.

(32) A la suite d'un article sur les événements de Méknès, jugé de nature à troubler "l'ordre et la tranquillité publique", l'autorité avait ordonné de retarder la diffusion à Fés, du journal local L'Action du Peuple, portant le n°51, du 17/9/37. Par la suite, la vente, en fut autorisée. Le n°52 du 7/9/37 du même journal fut également saisi par décision de l'autorité supérieure. Ce dernier numéro est consacré intégralement aux protestations contre certains aspects de la politique du Protectorat dans l'ensemble du Maroc :

- Meknès expose ses doléances à Mr. le Président Général, p.2
- Les Marocains de Paris protestent contre les mesures qui ont été prises à l'occasion de la manifestation de Méknès, p.2
- El Menzel, lettre ouverte à Mr. Le Général Commandant Supérieur des Troupes d'Occupation du Maroc, p.3
- Protestation, p.4
- Oujda, le combat de l'arbitraire, p.3
- Rabat, p.3
- Settati, les persécutions du Pacha, p.3
- L'épée de Damoclès sur la presse marocaine, p.2
- Marrakech sous la terreur, p.1-3
- Pourquoi le Maroc bouge ? Parce que la France fait la sourde oreille à ses revendications légitimes, p.1

Ces interdictions provoquèrent une grande réprobation parmi les Nationalistes Hizbis³³ et poussèrent le Comité de Presse du parti à les dénoncer dans un tract³⁴ distribué en Médina.

II - Réactions partagées de la Communauté française fassie :

Les sections locales des partis politiques français ne restèrent pas indifférentes aux graves événements que venait de connaître la ville voisine.

A - Une gauche en désaccord avec le Protectorat :

Dès le 2 septembre 1937, Jean Bernardini au nom du parti S.F.I.O. descendit en Médina et se rendit chez un militant Qawmi³⁵, au derb Sidi Ya'la, pour discuter des graves événements de la journée³⁶.

Le lendemain, Alexis Schwetsoff, chef du Rayon Communiste de Fés se livrait à Boujeloud, devant des Marocains³⁷, à des critiques acerbes sur l'attitude des autorités de Méknès.

Par ailleurs, le Comité de Rassemblement Populaire³⁸ s'intéressa à la question et se réunit le soir même. Pour arrêter une position commune des socialistes, des radicaux et des communistes, une délégation composée de deux communistes (François Bernardini et Mehdi Lemni³⁹) et d'un radical socialiste (Francis Debare) se rendit à Méknès dès le lendemain (le 3 septembre) pour rejoindre un délégué du P.C. de France, venu spécialement de Casablanca afin de s'informer sur les événements de Méknès³⁹.

Le résultat de ce déplacement constitua la matière de l'éditorial de la "Dépêche de Fés" du samedi 4 septembre 1937, sous la plume de Francis Debare, directeur de l'hebdomadaire, responsable régional du Parti radical socialiste (P.R.S.), membre du Conseil de Gouvernement au nom de la Gauche, et membre de plusieurs associations⁴⁰ affiliées à celle-ci.

(33) N.R. n°935/C, 10/9/37

Lettres de la Sûreté Régionale au Chef des Services Municipaux, n°945/C, du 11/9/37 et n°997 du 24/9/37

(34) Voir la traduction de ce tract en annexe.

(35) Il s'agit de Driss Benzakour, présenté par la police comme membre des Jeunesses Socialistes, dépendant de la S.F.I.O. et chargé des relations entre le parti en question et le parti de Mohamed Bel Hassan El Wazzani.

(36) N.R. n°874/C, 3/9/37

(37) Les frères Berrada : Driss, Abdelqader, et M'hamed.

(38) Section locale du Rassemblement Populaire, antenne du Front Populaire au Maroc.

(39) N.R. n°881/C, 4/9/37

N.R. n°884/C, 5/9/37

(40) Il s'agit de :

- La Ligue Internationale contre l'Antisémitisme (L.I.C.A.)
- Pensée libre
- la Ligue des Droits de l'Homme.

Le contenu de l'éditorial en question allait constituer le programme politique-économique et social de la Gauche française au Maroc jusqu'à l'indépendance, programme qui allait tenter sans succès de naviguer entre les exigences politiques des partis nationalistes, celles de l'administration et celles de la droite. Pour la Gauche, à partir de cette date, "l'agitation", c'est-à-dire le nationalisme marocain, a des causes profondes" mais "davantage d'ordre économique que politique". Et, toujours d'après elle, la solution se trouverait uniquement dans "un peu de justice !" Les Marocains sont des hommes, ils sont ici chez eux, ils ont des droits, respectons au moins le plus élémentaire : le droit à la vie. "Nous sommes les plus forts. C'est certain, je voudrais que nous fussions les plus intelligents, les plus civilisés, les plus humains".

Donc la Gauche demanda de revoir la politique économique du Protectorat, génératrice de misère et de pauvreté, dans les milieux populaires marocains, paysans et ouvriers, et d'opulence dans certains milieux européens, celui des colons particulièrement :

"La misère et l'injustice sont mauvaises conseillères. Il n'est que temps de repartir vers une économie nouvelle et moins égoïste. Répétons-le sans nous lasser, deux cent mille Européens ne peuvent espérer vivre dans l'abondance, heureux et tranquilles, au milieu de cinq millions de Marocains qui crèvent de faim. Le comprendra-t-on enfin ?".

Elle s'élève également contre les autorités locales municipales (Pacha et contrôleur civil, chef des Services Municipaux) qui n'ont pas su résoudre la crise de l'eau d'une façon "pacifique", en arrêtant et en condamnant les délégués des manifestants, "... les manifestants nommèrent donc des délégués et retournèrent à la Médina. Dans la journée de mercredi les délégués furent arrêtés comme des meneurs. Ils devaient passer jeudi matin devant le Tribunal du Pacha où ils récoltèrent trois mois de prison...".

Ces autorités furent également très vivement critiquées pour n'avoir pas secouru à temps les blessés, dont quelques uns moururent sur le pavé des suites de leurs graves blessures: "Un triste bilan. A deux heures sous un soleil de plomb, on évacuait des hommes étendus depuis 9 heures du matin sur le pavé. A trois heures de l'après-midi, des blessés mouraient sans avoir reçu les moindres soins".

Le comportement de la droite française méknassie (les colons Croix de feu et doriotistes confondus), qui avait fêté les événements en payant à boire aux Légionnaires, fut également dénoncé par la Gauche à Fés : "Quel spectacle plus pénible aussi que celui dont furent témoins les Méknassis après le drame : "M.M. les colons Croix de feu et Doriotistes, leurs chefs en tête, offrant des tournées de bière et limonade aux légionnaires en guise de remerciement ou pour fêter peut-être un si joyeux événement, tandis que les blessés se tordaient encore en des souffrances atroces et dans la rue !".

La manipulation des événements par les grands quotidiens d'information d'obédience droitiste et par l'administration n'échappa pas à la dénonciation : "Où sont les responsables?... on pense bien que la version que vont donner de ce drame épouvantable nos grands quotidiens, ne sera qu'une copie revue et corrigée des rapports officiels. Nous savons à l'avance que le Chef de Région de Méknès aura été magnifique, le Chef des Services Municipaux splendide, que les Légionnaires se seront conduits en héros et que les Arabes de Méknès sont les seuls responsables de la tuerie".

Cette manipulation poussa la Gauche française à Fès à procéder à sa propre enquête et la Gauche métropolitaine à réaliser la sienne à Méknès et à Fés, par les soins d'une délégation composée de Gabriel Péri, député rédacteur en chef de l'Humanité et Maurice Paz, avocat membre de la S.F.I.O.⁴¹.

B - Une droite toujours hostile aux Nationalistes.

Faute de documents, nous ne connaissons pas toutes les réactions des sections locales des partis politiques français de droite⁴², mais celle exprimée par "Le Courrier du Maroc", le quotidien régional de l'une de ces tendances, désavoua les actions organisées par les Nationalistes le 6 septembre et minimisa leur impact et leur importance. Au sujet de la prière collective et massive à la Qarawiyine, l'article⁴³ parle seulement d'une "foule" qui "se porta vers la mosquée Qarawiyine où furent lus les versets du Coran ayant trait aux morts de Méknès".

Il n'y est question, bien entendu, ni des organisateurs, ni du nombre même approximatif des personnes ayant répondu à l'appel des nationalistes. "Le Courrier du Maroc" ne "remarque" à propos des manifestations "qu'un défilé des écoliers des écoles fondées par les Nationalistes" et "des gosses" qui "défilèrent en claquant des mains et en psalmodiant le refrain de l'hymne nationaliste composé par Allal El Fassi...".

Pour le périodique en question, et la tendance politique qu'il représentait, la grève générale fut un "échec à Fés J'Did" et "on assura, par ailleurs, que la plupart des boutiquiers ont déclaré n'avoir fermé que contraints et forcés".

CONCLUSIONS :

Le mois de septembre 1937 fut marqué à Fés, par une intense activité politique, dominée par la Gauche française et les Nationalistes.

A - Un nationalisme hégémonique :

Les Nationalistes, particulièrement les Hizbis, dominèrent l'ensemble de la vie publique marocaine. Ils menèrent conjointement, plusieurs actions politiques et organisèrent divers "meetings" et réunions pour protester contre :

- La répression des autorités à la suite des événements de Méknès (2 septembre 1937) et de Marrakech (27 septembre 1937).
- L'arrestation de Nationalistes dans le bled.
- L'augmentation "injustifiée" des prix des céréales.

(41) N.R. n°920/C, 14/9/37

(42) Le Parti Populaire Français (P.P.F.) et le Parti Social Français (P.S.F.)

(43) Une manifestation hier, à Fés pour les morts de Méknès - toutes les boutiques ont été fermées à la Médina - in le *Courrier du Maroc*, 7/9/37, p.4.

- Le retard apporté par le Protectorat à attribuer des secours aux artisans⁴⁴ (en soieries) en raison des difficultés grandissantes qu'ils rencontraient dans l'exploitation de leur industrie, et la lenteur du Gouvernement français à admettre les revendications formulées par leurs partis.

Ils s'employèrent ensuite, avec succès d'ailleurs, à s'introduire dans certains domaines⁴⁵ sensibles de la vie sociale marocaine en organisant une collecte de fonds chez les commerçants musulmans installés en Ville Nouvelle Européenne, au profit des miséreux de la Médina. Ils lancèrent également une souscription parmi les nationalistes de la ville ancienne à l'occasion du *moussem* du marabout de Sidi ^cAli Boughaleb et participèrent encore à l'organisation du *moussem* de Moulay Driss El Azhar.

Des rapports de police relevaient des échanges de visites entre nationalistes fassis et ceux des autres villes marocaines et mentionnèrent la présence⁴⁶ de campagnards des tribus des Beni Yazgha, Aït Youssi et Beni Alaham aux cercles nationalistes de Nwa'Riyin et de Qettanin les 2 et 7 septembre 1937, pour protester contre l'attitude partielle de leurs qâids et signaler les "abus commis par les colons européens qui captent l'eau au détriment des fellahs" et demander "l'intervention des partis nationalistes en leur faveur"⁴⁷.

B - Une Gauche française dynamique :

Presque toutes les réunions privées à caractère politique qui ont eu lieu dans le courant du mois de septembre 1937 furent à l'actif des composantes⁴⁸ de la Gauche locale, majoritaire à Fés⁴⁹.

(44) N.R. n° 1037/C et 943/C

(45) N.R. n° 862/C, 864/C, 957/C, 884/C du 5/9/37 ; 882/C et N.R. 882/C, 994/C, 1038/C.

(46) N.R. n° 955/C, 1023/C, 1046/C

Parmi ceux venus du dehors, il a été notamment relevé la présence à Fés de :

- Mohammad El Yazidi, de Rabat

- Mulay Abdelmalek El Manouni, de Méknès

- Abdeslem El Ouazzani, d'Oujda.

- Mokhtar ben Mohamed ben Larbi et Mustapha ben Mohammad El Gharbaoui, de Casablanca... De leur côté, des fassis ont effectué divers déplacements à l'intérieur de la zone française. Il s'agit de : Haj Omar Ben Abdejilil ; Hachemi El Filali ; Allal El Fassi ; Mohammad Hassan El Wazzani ; Ahmed Mekouar ; Brahim ben Abdallah ben Brahim El Wazzani ; Abdelkader ben M'hamed Tazi ; Abdeslam El Wazzani ; Abdelhadi ben Abdelkrim Chraïbi ; M'hamed ben Zékri.

(47) N.R. n°873/C, 3/9/37 (11 heures) ; N.R. n°882/C, 3 et 4/9/37; N.R. n° 905/C, 7/9/37 (suites aux notes n°896/C et 897/C, en date de ce jour).

N.R. n°1074/C, 30/9/37; N.R. n°962/C; N.R. n°920/C, 14/9/37

N.R. n°895/C, 978/C, 1006/C, 1016/C et 1068/C.

(48) S.F.I.O., Parti Radical Socialiste, La Ligue des Droits de l'Homme, Pensée Libre et la Ligue Internationale Contre l'Antisémitisme.

(49) Mohamed Yakhlef : la Municipalité de Fés à l'époque du Protectorat (1912-1956) : Thèse de doctorat es-lettres, U.L.B., 1990, Tome 3, p.p.704-771.

Ainsi le 24, se tint, Salle prolétarienne, une assemblée générale des "Jeunesses Socialistes", section de Fés, sous la présidence de Marcel Montrejaud. Le 29, le Comité local du Rassemblement Populaire organisa une réunion regroupant les dirigeants des groupements de Gauche, à la "Maison des Peuples", siège du P.C. local, à l'effet de discuter des mesures à prendre et des démarches à effectuer auprès de l'autorité locale en faveur des chômeurs européens renvoyés des chantiers municipaux.

Un rapport de police signala une protestation émanant de M. Perna, agent Consulaire d'Italie à Fés, à l'encontre de M. Francis Debare, directeur du journal radical-socialiste "La dépêche de Fés" qui avait inséré dans son périodique des articles anti-fascistes jugés blessants par la colonie italienne fassie⁵⁰.

L'extension des activités politico-syndicales des formations d'opposition (nationalistes et françaises de Gauche) entraîna le renforcement de la surveillance policière. Ainsi des rapports confidentiels concernant les " agissements" de certains suspects⁵¹, domiciliés à Fés, furent établis et transmis aux services intéressés.

Furent également relatées, par notes confidentielles les remarques auxquelles ont donné lieu les relations de diverses personnes françaises de Fés avec des éléments locaux et étrangers⁵².

(50) N.R. n°980/C

(51) Il s'agit particulièrement de :

Nationalités	Nom et Prénom des suspects
Français	Azuolos Mardochée-Bernardini Jean-Chwetzoff Alexis Lonzon Robert-Teissier Marie-Tabarot Antoine.
Anglaise	Ellis Francis Wilhelm-Mohammad ben Tayeb Ziat.
Espagnol	Madronal José-Loranz Manuel-Paredes Luz-Pujalte Miguel-San Martin Rogelis-Luccardi Guiseppo.
Roumaine	Rosetti Sonia-Alias Michaelow.
Suisse	Corboud Alexandre.
Algérien	Abdallah Ben Ouattaf.
Marocain	Abdelwahad Harak-Haj Driss Rifi-Hassan ben Haj Mohammad Sebti-Mehdi Ben Driss Lemni'i-Mohammad ben Ahmed El Fassi, Alias Mohammad Al Kettani-Mohammad ben Haj Mohammad El Ouriaghli-Mustapha ben Mohammad ben Abdelwahad.

SOURCE : N.R. 981/C du 21/9/37

(52) N.R. n°980/C.

ملخص

كان للمظاهرات الدامية التي جرت في مكناس يوم 2 شتنبر 1937 وقع كبير في فاس سواء على الحركة الوطنية أو على فروع الأحزاب الفرنسية اليسارية. فأما الحركة الوطنية، فإنها تفتنت إلى ضرورة العمل الموحد بعد مرور بضعة أشهر فقط على انقسامها إلى «حزبين» وإلى «قوميين» وتجلت قوة الاتحاد في الإضراب الاحتجاجي الذي عمّ المدينة يوم 7 شتنبر وكانت ذروته الصلاة الجماهيرية على أرواح الشهداء في القرويين دون أن تستطيع السلطات المحلية أن تحرك لذلك ساكناً. وأما الأحزاب الفرنسية اليسارية، فإنها أحتجت هي الأخرى على مجزرة مكناس ونددت بوحشية القمع وفضحت تناقضات الحماية وأحزاب اليمين المؤازرة لها.

ANNEXE n° 1

O frère généreux salut Interdiction du Journal "L'Action Populaire"

Dès que sont arrivés les événements douloureux de Méknès l'association de la Presse a fait paraître notre journal en langue française "L'Action Populaire", relatant divers sujets à l'ordre du jour et notamment les événements de Méknès avec ses motifs et ses conséquences, non comme le présentent les intéressés.

Le numéro de ce journal a eu un écho dans les milieux qui ont pu s'en saisir. Cet écho a éclairci la presse de Gauche qui a rejeté la responsabilité des événements précités sur l'Administration et l'armée. Pour cela les autorités qui veulent toujours arrêter la vérité sur les choses, a saisi ce numéro. Elle ne s'est pas contentée de cela, et a adressé un ordre militaire interdisant le journal "L'Action Populaire", porte parole du groupement d'action nationale.

ANNEXE n° 2

Saisie du numéro 30 du journal "Atlas"

L'Administration a demandé à propulser avant parution, le numéro 30 du journal "Atlas". Ce numéro a été pris malgré le refus du Directeur de ce journal, dans l'imprimerie même. Ensuite ce Directeur a été invité à supprimer un article de fonds sur les "événements" qui avait pour titre "Désormais il y aura lieu de respecter les sentiments des Marocains et de prendre en considération leurs revendications". Il a été invité également à supprimer un article dont l'auteur est notre frère Aomar Ben Abdeljelil, et qui avait pour

titre "Comparaison avec le sionisme et la colonisation", article ayant trait aux "événements". Mais le Directeur du journal a accepté ces suppressions à condition de laisser en blanc la place des articles censurés. L'Administration n'a pas accepté, et d'office lui a signifié la saisie du numéro précité, et a exigé que le numéro 31 suivant lui soit soumis avant sa parution.

Devant ces faits, l'Association de la Presse s'est réunie et a estimé que ce contrôle sur la presse était arbitraire et non conforme aux règlements déjà étroits auxquelles sont soumises la presse marocaine et algérienne, car ce genre de contrôle n'est autorisé qu'en état de siège.

C'est pour cela que notre association a décidé de ne pas faire paraître le numéro 31 de ce journal, car l'amour propre de l'Action Nationale ne lui permet pas de mettre entre les mains de ses lecteurs un journal dont les articles seraient expurgés par le Service des Renseignements. L'Action Nationale préfère ne pas faire paraître ce journal que d'en passer par les ordres de l'Administration.

Une protestation a été adressée en haute lieu relatant ces faits arbitraires en voici la teneur :

"Nous protestons énergiquement contre la suppression du journal "L'Action Populaire" et contre l'Institution d'un contrôle illégal sur la presse arabe. Nous protestons également contre les communiqués officiels non conformes à la vérité".

En conséquence, l'Action Nationale attend de nous quelle sera l'attitude du Résident Général qui sera aujourd'hui au Maroc pour prendre les décisions que comportent les faits relatés.

Le 8 septembre 1937
Le Comité de la Presse.

L'ISLAM COMME OBJET D'HISTOIRE EN OCCIDENT DU
XVe A LA PREMIERE MOITIE DU XXe SIECLE

Abdeslam CHEDDADI

"Comme si nous avions peur de penser l'Autre
dans le temps de notre propre pensée".

Michel Foucault

1. L'histoire, mesure de l'être

On sait qu'à l'époque classique, l'histoire telle qu'on l'entend aujourd'hui est inexistante. Ecartelée entre l'érudition et la philosophie, elle met près de deux siècles à se constituer en discipline autonome¹. D'abord, l'*ars antiquaria*, née de l'admiration que le XV^e siècle vouait à l'Antiquité gréco-romaine s'émancipe de la tutelle de l'historiographie antique et du modèle des anciens et, dans une entreprise systématique où il cherche à distinguer le vrai, le vraisemblable et le faux met au point les procédures d'établissement du *fait historique*. L'histoire philosophique, en rendant sa dignité au "moderne" contre une trop grande prééminence de l'"ancien", élabore une doctrine du progrès, un discours laïcisé sur l'histoire universelle. Ces deux traditions, disjointes jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, en tout cas pour la France, comme le montre très bien François Furet², sont avec certains réaménagements fondues autour des années 1820 et 1830 en une discipline enfin reconnue pleinement autonome. Si autrefois l'histoire avait pu exercer les fonctions de mémoire, de

(1) Cf. Huppert, *The Idea of Perfect History*, University of Illinois Press, 1970; Kelley, *Foundations of Modern Historical Scholarship*, Columbia University Press, 1970 ; François Furet, *L'Atelier de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1982 ; B.A. Haddock, *An Introduction to Historical Thought*, London, E. Arnold, 1980 ; K. Pomian, *L'ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984.

(2) Cf. F. Furet, *op. cit.* pp. 91-98 et 108-127.

mythe, de transmission de la parole et de l'Exemple, de véhicule de la tradition³, le XIX^e siècle lui fixe de nouvelles tâches : en remontant à leurs origines et en soulignant les étapes de leur évolution, donner sens et légitimité à la constitution des nations européennes, tracer les lignes de la civilisation dont elles sont porteuses, définir le sens du Progrès qui les anime et, à travers l'exaltation de leurs destins singuliers déchiffrer, ou mieux peut-être, prescrire pour l'humanité son destin. Ce faisant, et en poursuivant d'ailleurs une tendance déjà bien perceptible dans la culture de l'âge classique, l'immense réserve des sociétés non européennes est placée hors de l'histoire. L'âge classique, jusqu'à l'époque des lumières, établit un net partage entre le domaine de l'histoire et celui du voyage. Dès le XVIII^e siècle ce partage se structure en un rapport hiérarchique entre histoire et ethnologie⁴ : les nations occidentales, objets privilégiés de l'histoire, sont le devoir-être des peuples "primitifs" décrits par le voyageur. Le XIX^e siècle prononce le plus véhémentement l'exclusion : l'Etat-nation, symbole de la puissance et de la domination occidentales, est aussi ce qui distingue le mieux l'Europe et l'Amérique du Nord du reste du monde. L'histoire devient le domaine exclusif des nations qui comptent, abandonnant à l'ethnologie le reste de l'espace humain, voué au non-être historique et à l'immobilité⁵. Les civilisations non occidentales de l'écrit, sans doute à cause de l'investissement linguistique qu'elles exigent, se voient assigner une place à part : l'Orientalisme, l'Islamologie, la Sinologie, etc. ; elles n'en restent pas moins fondamentalement tenues dans un même type d'exclusion.

Avant que de prétendre à l'universalité, l'histoire apparaît ainsi comme une science europeo-centriste et nationaliste. Elle accompagne, mieux, elle participe de la formation des Etats-nations occidentaux ; elle revendique pour l'Occident le point ultime du Progrès humain et se donne comme la mesure de l'être. Et c'est par là peut-être qu'elle renoue le plus profondément avec des mythes antiques : comme dans la Grèce archaïque, la parole du poète⁶, l'histoire, en se voulant à la fois *mémoire* et *vérité*, s'accorde le privilège démiurgique de création, d'élévation à la dignité d'être. C'est là aussi que l'histoire comme savoir semble rejoindre l'histoire comme concept général qui, au tournant du XIX^e siècle devient, selon la formule de M. Foucault, "l'incontournable de notre pensée"⁷. Si l'histoire apparaît comme ce en quoi, préalablement à tout acte de connaissance, se donnent toutes choses, si elle est le "mode d'être radical"⁸ où vient s'inscrire le destin de tous les êtres empiriques, c'est alors bien à la racine même du pensable que le XIX^e siècle a refusé d'accorder l'être, en leur refusant l'accès à l'histoire, à l'immense majorité des sociétés humaines.

(3) Cf. Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 378.

(4) Sur ce point, voir notamment l'étude très fouillée de Michèle Duchet : *Anthropologie et histoire au siècle des lumières*, Paris, Flammarion, 1977 et F. Furet, *op. cit.*

(5) Cf. F. Furet, *op. cit.* pp. 91 et

(6) Cf. Marcel Détéienne, *Les maîtres de vérité dans la Grèce archaïque*, Paris, François Maspéro, 1967.

(7) M. Foucault, *Les mots et les choses*, *op. cit.*, p. 231.

(8) *Idem.*

2. L'histoire de l'*Autre* : un paradoxe

En écrivant l'histoire de l'Islam, en traduisant *tārikh* par histoire, et en faisant connaître de grands "historiens" musulmans tels qu'at-Tabarī, al-Mas'ūdī, Abū-l-Fidā, Ibn Khaldūn, n'a-t-on pas fait une place à part à l'Islam ? Sans doute. Mais il faut bien préciser la nature et la signification d'une faveur si particulière. Il faut examiner à quel prix et sous quelles conditions une telle exception a pu être possible.

Il est certain que, plus que toute autre civilisation non-européenne, l'Islam s'est constitué depuis la fin du Moyen-Âge comme un des objets d'intérêt privilégiés pour l'Occident. La proximité, une opposition séculaire aux plans économique et politique, des contacts culturels limités mais profonds et constants ne pouvaient pas ne pas inciter à la curiosité et à l'étude, au moment où en Occident le savoir devenait une condition de l'action et un instrument majeur de transformation et de puissance.

Dès que l'Europe, à la Renaissance et à l'Age classique, sécularise le temps par rapport à la chronologie médiévale et commence à s'intéresser au présent, les pays d'Islam occupent une place de choix dans ses préoccupations. Mais plus que l'inventaire du temps, c'est la description de l'espace islamique qui, dès le XV^e siècle, retient l'attention. Les récits de pèlerinage sont innombrables, qui rapportent les curiosités des pays traversés ; la description plus méthodique des pays du Levant mais bientôt aussi du Maghreb fournissent une matière des plus importantes des livres de voyage. On sélectionne principalement les faits relatifs aux "mœurs particulières", aux "coutumes et manières de vivre", aux "singularités et choses mémorables", aux costumes, aux cérémonies, aux lois⁹. On veut connaître aussi - sans doute pour des raisons plus immédiatement utilitaires de commerce ou de diplomatie le type de gouvernement de l'Empire turc qui paraît alors détenir une puissance redoutable, son organisation, son art militaire, sa vie de cour, ses chefs. Des dizaines d'ouvrages lui sont consacrés entre le XVI^e et le XVII^e siècle, où la narration, la chronologie de faits passés se mêlent à la description du présent.

Stimulé par le développement des relations politiques et commerciales de la France avec l'Empire ottoman depuis les capitulations de 1535 et par le renforcement des liens de la papauté avec les sectes chrétiennes orientales, cet intérêt pour l'Islam s'accompagne d'un réveil des études arabes qui, de Paris et de Rome, se propage vers le reste de l'Europe¹⁰. La connaissance de l'arabe sert sans doute avant tout la religion dans sa controverse anti-musulmane¹¹, mais elle n'en a pas moins une utilité beaucoup plus générale. La

(9) Cf. Lucette Valensi, "Histoire et anthropologie des pays d'Islam : fission et fusion", in *L'Anthropologie en France, situation actuelle et avenir*, Paris, 18-22 avril 1977, Colloques internationaux du CNRS, n° 573, pp. 130-131, où on trouvera un inventaire sommaire, mais très éclairant, des ouvrages consacrés à l'Empire turc aux XVI^e et XVII^e siècles.

(10) La première chaire d'arabe est créée pour Guillaume Postel au Collège de France en 1539. Erpénius publie la première grammaire arabe ; F. Ravlonghien enseigne l'arabe à Leyde en 1573 ; Edward Pococke inaugure une chaire d'arabe à Oxford en 1638.

(11) P.M. Holt, "The Study of arabic historians in Seventeenth century England : the background and the work of Edward Pococke", in *Bosnas*, vol. XIX, part. 3, 1957, p. 443.

recherche des manuscrits arabes est très active¹². On y voit "la clé pour un trésor de connaissances qui s'ajoutait à l'héritage de la Grèce et de Rome". Ainsi se constituent d'assez vastes fonds qui vont servir de base pour une première histoire érudite de l'Islam. La collection de la Bodleian Library qu'utilise Pococke compte plusieurs centaines de manuscrits, dont une vingtaine relatifs à l'histoire¹³. Quatre ouvrages d'"historiens" arabes sont publiés et/ou traduits au XVIII^e siècle¹⁴, qu'exploite notamment Pococke. Après *l'Historia Saracenica* d'Erpenius (1584-1624), qui couvre l'histoire islamique jusqu'au XII^e siècle, Pococke publie deux ouvrages qui se situent dans le même sillage : le *Contextio Gemmarum* (1658-59) commence avec la Création et va jusqu'au X^e siècle ; *l'Historia dynastiarum* parvient jusqu'au règne de l'ilkhanide Arghūn, petit fils de Hulāgū, au XIII^e siècle. Dans ses notes, Pococke pousse l'information sur le monde islamique jusqu'à son temps. Il utilise plus de 70 auteurs arabes, s'appuie sur les grands lexiques *aṣ-Ṣiḥḥ* d'al-Jawharī et *al-Qāmūs* d'al-Firūzabādī. Animé d'esprit critique à l'égard des "fables" que le Moyen-Âge avait répandues sur l'Islam, il donne de la fondation de celui-ci, de son dogme religieux, de son histoire, un tableau qui se voulait basé sur les faits les plus solidement établis. Son œuvre servira, un siècle plus tard, à Ockley pour écrire son *History of the Saracens*, et à Gibbon pour intégrer l'histoire de l'Islam dans son histoire universelle, à côté des empires romains et byzantin.

Mais il ne faut pas se faire d'illusion. Si de la fin du Moyen-Âge jusqu'à l'époque des lumières, le monde de l'Islam est l'objet d'une curiosité intense et croissante, celle-ci trouve satisfaction d'abord dans les récits des voyageurs. Ni L. Chalcondylas¹⁵, ni Michel Baudier¹⁶, ni un siècle plus tard, Laugier de Tassy¹⁷, Saint Gervais¹⁸, L. Chénier¹⁹ ne sont des historiens de métier, ni des spécialistes des études arabes ou orientales. L'érudition se développe pour servir en premier lieu les études relatives à l'Ancien Testament, à l'histoire de l'Eglise et aux polémiques religieuses. Et lorsque Ockley, entré dans les ordres, écrit la première histoire continue des Arabes en langue anglaise (1708 et 1718), c'est après s'être écarté de son dessein initial, qui était d'écrire une histoire de l'Eglise orientale²⁰. A

(12) Holt, *op. cit.*, p. 447.

(13) *Ibid.*, pp. 450-51.

(14) Ce sont : la seconde partie de la chronique d'al-Makīn, qui traite de l'histoire de l'Islam (Leyden, 1625) ; *ʿAǧāʾib al-Maǧdūr*, d'Ibn ʿArab Shāh (Leyden, 1636) ; *al-Mukhtaṣar fī-d-duwal* de Bar Hebraeus (Oxford, 1650 et 1663) ; *Nazm al-Jawhar*, d'Eutychius (Londres, 1642 et Oxford, 1658-59).

(15) Auteur du *De Origine et rebus gestis Turcorum* publié à Bâle en 1556.

(16) Auteur de *l'Inventaire de l'histoire générale des Turcs* (1607) et de *l'Histoire générale du sérail et de la cour du Grand Seigneur* (1624).

(17) Auteur de *l'Histoire du Royaume d'Alger avec l'état présent de son gouvernement* (1725) et de *l'Histoire des états barbaresques qui exercent la piraterie* (1757).

(18) Auteur des *Mémoires historiques qui concernent le gouvernement de l'ancien et du nouveau royaume de Tunis* (1726).

(19) Auteur de *The présent state of the Empire of Morocco* (1788).

(20) Cf. Holt, "The Treatment of Arab History by Prideaux, Ockley and Sale" in *Historians of the Middle East*, pp. 290-302.

une époque où l'histoire elle-même est à la recherche d'une nouvelle voie, le monde de l'Islam, qui incarne l'*Autre* par excellence, est en tant qu'objet de curiosité et d'étude, écartelé entre l'ethnographie et les études arabes naissantes. S'il bénéficie des effets d'une aspiration générale à plus d'exactitude et d'objectivité dans l'établissement des faits, c'est dans des limites très étroites, entre les mains de quelques spécialistes. Objet somme toute marginal par rapport au fait national que la laïcisation de l'histoire prend en charge comme sa raison d'être essentielle, il ne répond encore qu'à des besoins pratiques limités, de commerce ou de diplomatie, ou de controverse religieuse largement dépassée dans beaucoup de ses aspects. Cependant, c'est ce savoir qui s'élabore entre le XV^e et le XVII^e siècles qui, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, va nourrir la réflexion philosophique et historique sur l'Islam.

Si le siècle des lumières apporte peu de faits ou de matériaux fondamentalement nouveaux au savoir antérieur sur l'Islam, par contre, il l'intègre beaucoup plus amplement dans le mouvement général de réflexion sur la société et sur la civilisation humaine. Entre autres matériaux, l'Islam est d'abord mis à contribution dans le renforcement de l'idéologie progressiste et nationale. On y trouve l'illustration que la religion est chose purement humaine, et Muhammed, en pendant à la figure du "bon sauvage", est présenté comme l'exemple du "bon prophète"²¹. En contraste avec l'obscurantisme médiéval dont on accuse le catholicisme, l'Islam est regardé comme une religion rationnelle, où se concilient les exigences morales avec le respect qu'on doit au corps et à la vie sociale²². L'expansion même de l'Islam, autrefois regardée avec horreur, est expliquée par l'"enthousiasme et la persuasion" des premiers musulmans, dont on admire la première loi, simple et rationnelle. Mais on le voit : ce n'est guère l'Islam pour lui-même, que l'âge des lumières a cherché d'abord à dépeindre, comme on prétendra le faire un siècle plus tard. Lorsque Boulainvilliers ou Voltaire font l'apologie de Mahomet, lorsque Robertson ou Herder magnifient le rôle des Arabes dans la transmission de la civilisation antique à l'Europe, que Goethe exalte la nature originaire et forte de la terre d'Islam, le mystère de la poésie orientale, ils ne visent pas à construire une image de l'*Autre*, avec sa cohérence propre et sa logique. Ils ne parlent pas tant de l'*Autre* que d'eux-mêmes²³. L'histoire, en ce XVIII^e siècle, ne consacre d'ailleurs que de très rares travaux érudits à l'Islam²⁴. En revanche, il y a une floraison de récits de voyage²⁵, surtout vers la fin du siècle, qui atteignent leur sommet avec le *Voyage en Syrie et en Egypte* de Volney. Alors que le XVIII^e siècle, à travers une littérature foisonnante de

(21) Selon l'expression de J.P. Charnay : *Les Contre-Orient ou comment penser l'autre selon soi*, Editions Sindbad, Paris, 1980, p.85.

(22) Cf. M. Rodinson, *La fascination de l'Islam*, Ed. François Maspéro, Paris, 1982, pp. 69-70.

(23) Dans son *West-östlicher Divan*, Goethe s'excuse de laisser apparaître son origine européenne irrépressible ; et l'orientaliste Merx tient l'Orient de Goethe pour "une fantasmagorie inexistante". Cf. Maxime Rodinson, *op. cit.*, p. 77.

(24) En dehors de l'œuvre d'Ockley déjà citée, on ne peut signaler que le *De religione mohammedica* ... de l'arabisant néerlandais Adriann Reland, publié à Utrecht en 1705.

(25) Voir sur ce point D. Brahimi, *Voyageurs français du XVIII^e siècle en Barbarie*, Thèse, Lille, 1974 ; N. Broc, *La Géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, Thèse, Lille, 1972 ; J.M. Carré, *Voyageurs et écrivains français en Egypte*, 2 tomes.

réécrits de voyage, de mémoires d'administration, de descriptions ethnographiques à proprement parler, à travers les très riches élaborations théoriques des philosophes sur la nature de l'homme, les races et les espèces humaines, le développement et le progrès de l'esprit humain, le mouvement des sociétés, la barbarie et la civilisation, élabore une anthropologie des sociétés non-occidentales, l'Islam ne parvient pas à échapper à une position mal définie entre la dignité d'un être historique et le spectacle édifiant d'un état décadent de la société et de la civilisation. Si la dimension temporelle est une marque irrécusable de l'histoire, les siècles de cohabitation de l'Occident avec l'Islam sont là pour témoigner de l'"historicité" de ce dernier. Mais une histoire de l'*Autre* est-elle possible ? A cette question, le XVIII^e siècle ne répond pas de front. Les histoires continues d'Erpénus, de Pococke ou d'Ockley ne sont qu'un décalque des historiens musulmans. Au mieux, elles établissent une chronologie politique, ignorant les philosophies de l'histoire, préoccupation majeure du siècle. Elles exercent d'ailleurs beaucoup moins d'influence que les biographies de Muhammad²⁶, ou que les ouvrages sur les institutions et les lois islamiques²⁷ qui fournissent matière à réflexion à quelques écrivains et philosophes. Les morceaux d'histoire insérés dans les récits de voyage sont généralement peu documentés et sommaires, s'écartant de leur côté, des méthodes d'établissement des faits historiques élaborées dans les milieux érudits. Et lorsque Gibbon réserve une place à l'Islam dans *The Decline and Fall of Roman Empire*, c'est au point de vue très limité d'un facteur parmi d'autres de l'histoire de la chute de Rome.

S'il ne se constitue pas encore véritablement comme objet d'histoire, le monde de l'Islam est intégré dans une vision de l'Orient qui a sa place entre les nations sauvages d'Amérique ou d'Afrique et les sociétés policées de l'Europe. Dans le schéma sauvage - barbare - civilisé qu'élabore le XVIII^e siècle, l'Orient est décidément du côté de la barbarie. On discute sans doute du caractère relatif de l'intolérance, de la cruauté ou de l'esclavage qui y règnent ; on leur compare les mêmes défauts en Occident ; on tente d'expliquer, par des raisons sociales ou géographiques, le despotisme oriental²⁸. Mais l'idée commence à faire son chemin, qui sera cardinale au XIX^e siècle, que l'Orient, après avoir connu des périodes d'épanouissement de la civilisation, est parvenu au dernier stade de son histoire²⁹. Alors que les nations européennes progressent sans cesse vers le règne des lois et de la démocratie,

(26) Pierre Bayle donne une biographie de Muhammad dans son *Dictionnaire critique* (1697) ; la *Vie de Mahomet* de Henri de Boulainvilliers est publiée après sa mort en 1730 ; Jean Gagnier publie en Angleterre une traduction de la biographie de Muhammad contenue dans *al-Mukhtaṣar fī tārikh al-bashar* d'Abū-l-Fidā ; John Uri édite *al-Burdah* d'al-Busayrī, poème à la gloire du Prophète Muhammad, en 1711.

(27) On peut signaler notamment les ouvrages de George Otho : *Synopsis Institutionu ... arabicarum* (1701 et 1735), Adriann Reland, *De Religione Mohammedica* (arabe-latin) (1705) ; al-Nasafī, *Kalimāt nazzamāha al-Nasafī fī usul Dīn ahl as-Sunnah*. Ed. par J. Uri, Oxford (1770) ; William Jones, *The Muhammadan Law*, Londres (1782). Cf. Josée Balagna, *Limprimerie arabe en Occident* (XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles). Maisonneuve et Larose, 1984.

(28) Voir sur ce point Maxime Rodinson, *op. cit.*, pp. 71-72.

(29) C'est Héliétius qui développe le plus amplement cette idée, en relation avec sa théorie générale du despotisme, mais aussi Voltaire dans ses *Essais sur les mœurs*.

malgré beaucoup d'écarts et d'erreurs sévèrement critiqués par les philosophes, l'Orient végète dans un état de déclin et d'immobilité, dont le signe manifeste est le despotisme, stade suprême de corruption qui ramène les sociétés à leur point de départ³⁰.

Pour la première fois, au XIX^e siècle, l'Islam semble être étudié comme objet d'histoire à part entière. Non sans malaise. A cela plusieurs raisons. Il y a d'abord un problème de sources : au cours des trois siècles précédents, un certain nombre d'érudits ont tant bien que mal préparé le terrain pour la naissance d'une philologie arabe ; des textes assez nombreux d'historiens musulmans, auxquels vont bientôt s'ajouter d'autres³¹, ont été édités et/ou traduits ; mais tout cela ne constitue guère une base suffisante pour une histoire scientifique telle que la conçoit le XIX^e siècle, essentiellement fondée sur l'archive. De là découle un second problème de méthode : comment établir le *fait historique* à partir de sources presque exclusivement littéraires, incomplètes, et encore assez imparfaitement étudiées ? Mais la raison essentielle de ce malaise est ailleurs³² ; car, ce genre de difficultés, après tout, n'était pas propre à l'étude de l'Islam. L'histoire de l'Eglise, par exemple, n'était-elle pas aussi, dans beaucoup de ses aspects, tributaire des textes ? La raison, il faut plutôt la rechercher dans l'ambiguïté fondamentale adoptée à l'égard de l'Islam en général. Même définitivement vaincu, l'ennemi d'hier ne pouvait être réduit, à l'instar des sociétés "ethnologiques", à une dimension purement spatiale, où le temps n'est qu'un perpétuel présent. Certes, les philosophies de l'histoire se sont chargées d'assigner à l'Islam une place dans l'histoire universelle³³. Considéré comme la dernière venue des civilisations orientales, l'Islam est intégré à cette vaste zone de stagnation que constitue l'Orient dans son ensemble (Chine, Inde, Perse, Moyen Orient). Cependant, bien qu'admis dans une histoire du *Même*, l'Islam continue à être essentiellement vu comme *Autre*. *Autre* en tant que représentant un stade dépassé de l'histoire universelle dont l'Occident incarne le point de développement ultime ; mais aussi, *Autre* de par son essence même.

(30) Cf. Brunschvig, "Problèmes de la décadence", in *Classicisme et déclin culturel dans l'histoire de l'Islam*. Actes du Symposium international d'histoire de la civilisation musulmane (Bordeaux 25-29 juin 1956), Paris, 1977, pp. 29-34 ; Michel Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des lumières*, Paris, Flammarion, 1977, notamment p. 328 et sv.

(31) *L'histoire des sultans mamelouks* de Maqrīzī (1837-45), la *Muqaddima* d'Ibn Khaldūn (texte arabe par E. Quatremère, 1857 ; traduction en français par de Slane, 1862-1868) et son *Histoire des Berbères*, extraite des *ʿIbar* (texte arabe publié par de Slane en 1847-51 suivi, en 1852-56 d'une traduction française), *Les Prairies d'or* de Masʿūdī (1861-77), les *Annales* de Tabarī (1867-74), les *Chronicon* d'Ibn al-Athīr (1851-76).

(32) Cf. Cahen signalait que "des stocks de papiers d'archives dorment depuis trois quarts de siècle pas plus loin qu'à Vienne". Cf. *Les peuples musulmans dans l'histoire médiévale*, Damas, 1977, p. 214. Il s'agit des Collections de l'Archiduc Rainer, qui n'ont commencé à être sérieusement exploitées qu'avec Grohmann.

(33) Voir notamment Voltaire, *Essais sur les mœurs et l'esprit des nations et sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII* et Hegel, *Philosophie du Droit*, et *leçons sur la philosophie de l'histoire*.

En fait, l'étude de l'Islam est d'abord presque entièrement livrée aux philologues³⁴, qui donnent le ton à l'Orientalisme en son plein développement. Celui-ci, dans toute l'Europe, est doté d'institutions : bibliothèques, imprimeries, établissements d'enseignement, sociétés savantes, revues spécialisées³⁵. En 1842, l'Amérique consacre ses activités orientalistes en créant l'*American Orientalist Society*. Les *a priori* fondamentaux qui conditionnent désormais la vision de l'Orient et de l'Islam se mettent en place : vocation à subir la suprématie absolue de l'Occident, dégénérescence par rapport à un glorieux mais très lointain passé, immobilisme, spécificité irréductible des paysages physique, social, mental. Certains auteurs y ajouteront quelques touches : inclination marquée pour la religion et inaptitude à la science (Renan), manque d'originalité, trivialité, fanatisme (J. Burkhardt) ; d'autres leur apportent des nuances de compréhension et de sympathie (M. Amari, von Kremer) ou, exceptionnellement les remettent radicalement en cause (Leone Caetani). Partout ils sont présents, sous une forme ou sous une autre.

Et l'histoire se trouve ainsi face à un objet qui n'est pas sa création propre, mais qu'elle est appelée, plus que d'autres disciplines, à accréditer, sinon à réinventer. Elle le fait par le choix des périodes étudiées : naissance de l'Islam, vie de Muhammad, grands califats de Damas, de Bagdad et de Cordoue. La plupart des éditions des textes arabes se rapportent à ces périodes. Les auteurs les plus représentatifs de l'Orientalisme leur consacrent leurs travaux³⁶. Elle le fait aussi par les thèmes traités : d'anciennes ou de nouvelles controverses s'y alimentent sur la nature vraie de Muhammad : sincère ou imposteur, vrai prophète ou incarnation du diable ; sur l'originalité des apports spirituels de l'Islam ; sur ses aptitudes scientifiques et artistiques ; sur la valeur de ses institutions politiques, militaires, économiques, comparées à celles de l'Occident. Mais surtout, une idée qui a fait son apparition dès le siècle précédent dans les philosophies de l'histoire, y trouve confirmation : l'immobilisme de l'Islam. C'est peut-être Sir William Muir, l'historien de l'Islam le plus influent de son époque qui, comme conclusion ultime à son grand ouvrage sur la naissance, le déclin et la chute du califat, l'exprime avec le plus de force :

"As regards the spiritual, social, and dogmatic aspect of Islam there has been neither progress nor material change. Such as we found it in the days of the Caliphate, such is it also at the present day. Christian nations may advance in civilisation, freedom, and morality, in philosophy, science, and the arts, but Islam stands still. And thus stationary, so far as the lessons of the history avail, it will remain"³⁷.

(34) Cf. M. Rodinson, *op. cit.*, p. 85.

(35) Cf. M. Rodinson, *op. cit.*, p. 80 ; J. Fück, *Die arabischen Studien in Europa bis in den Anfang des 20. Jahrhunderts*, Leipzig, 1955, p. 135 et sv.

(36) Weil : *Geschichte der Chalifen* (1846-62) ; Von Kremer, *Kultur geschichte des Islams unter den Chalifen* (1875-77) ; *Ueber das Einnahme budget des Abbasiden-Reiches* (1888) ; Wüstenfeld, *Geschichte der Fatimiden-Chalifen* (1881) ; Aloys Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammed* (1861-65) ; William Muir, *Life of Mahomet and History of Islam et The Caliphate, its rise, decline and fall* (1891) ; Wellhausen, *Das Arabische Reich und Sturz* (1902) ; Noeldeke, *Zur Geschichte der Omayyaden* (1901).

(37) Cf. Sir W. Muir, *The Caliphate, its rise, decline and fall, From original sources*, Edinburgh John Grant, 1924, p. 603.

L'histoire que le XIX^e siècle fait de l'Islam fonctionne ainsi comme l'illustration d'un des chapitres de sa philosophie de l'histoire. Histoire d'un développement sans lendemain, d'un mouvement qui "se fige", le récit du Progrès y tourne court. Au lieu de conduire à l'apparition de l'Etat-nation, stade ultime de l'évolution des sociétés, elle ramène à l'Etat despotique des commencements de la civilisation. Au lieu de suivre la succession des pas accomplis par les sciences, les arts et les techniques, elle marque les étapes précipitées vers une clôture. N'annonçant aucun avenir, arrêtant ou niant le temps, l'Islam rejoint secrètement le socle immobile des "sociétés sans histoire".

Cette vision va rester longtemps dominante. Elle imprègne, avec parfois de légères retouches, les travaux des grands orientalistes et des historiens du début du XX^e siècle : Brockelmann, Huart, Wells, Spengler, Toynbee. Elle résiste aux ébranlements de la première guerre, et dans certains cas, se renforce³⁸. Ce n'est qu'au lendemain de la seconde guerre mondiale qu'elle commence à être radicalement mise en cause. La décolonisation y est sans doute pour quelque chose. Ce qu'on a cru être l'appropriation nationale passe par l'écriture ou la réécriture de l'histoire³⁹. Un certain désenchantement à l'égard de l'idéologie du progrès voit se briser l'unité du temps, multiplie les rythmes et les lignes possibles d'évolution ; en même temps, un repli de l'idéologie nationale dans les pays occidentaux, oriente leurs interrogations vers les sociétés plutôt que de les concentrer sur les nations. Mais il y a surtout la mutation profonde qui, de manière concomitante, s'est produite à l'intérieur de l'histoire comme discipline⁴⁰. Elle ne touche pas seulement l'histoire, dans le sens étroit de la discipline historique, mais aussi ce qu'on appelle l'histoire des idées, des sciences, de la pensée, de la littérature. *Le document*, à la base même de l'écriture de l'histoire, est l'objet d'une complète révision à la fois quant à la façon de le penser et aux modalités de son usage. En même temps, on met en cause le récit, principale forme de l'histoire événementielle. Ces deux attitudes fondamentales emportent une véritable révolution dans la conception de l'histoire et ses méthodes. Le passé n'est plus à "reconstituer" à partir de ce que disent les documents, considérés autrefois en eux-mêmes inertes, traces fragiles d'une voix réduite au silence à recueillir, à déchiffrer. Il n'a plus l'indétermination du temps, à saisir dans sa globalité. On n'a plus affaire qu'à des "périodes", dont les dimensions et les limites se décident entre l'historien et ses sources qu'il "invente", qu'à des "problèmes" que le chercheur tente d'éclaircir dans sa confrontation avec la masse documentaire élaborée par lui. La recherche des causes, des significations, des

(38) En juin 1956 encore, sous la direction de R. Brunschvig et de G.E. von Grunebaum, est organisé un symposium sur "Classicisme et déclin culturel dans l'histoire de l'Islam". Voir les actes publiés par G.P. Maisonneuve et Larose, Paris, 1977.

(39) Le Thème de la réécriture de l'histoire est particulièrement illustré au Maghreb par Sahli : *Décoloniser l'histoire* (1965) et Laroui : *Histoire du Maghreb, un essai de Synthèse* (1970).

(40) La littérature dans ce domaine est déjà très abondante, et il n'est pas question d'en proposer ici un choix quelconque. Deux ouvrages peuvent être toutefois signalés, qui résument assez bien la situation : *L'Archéologie du savoir* de Michel Foucault et *L'Atelier de l'histoire* de F. Furet, déjà cités, et dont je me suis largement inspiré dans ces pages. De cette mutation, on se contente ici de rappeler les grandes lignes.

liens entre les événements qui permettent d'établir des successions linéaires ou de reconstruire des totalités, est remplacée par l'attention aux ruptures et discontinuités, par les interrogations sur les séries construites par l'historien et sur les relations entre elles.

La plus grande conséquence peut-être de cette mutation est la mise en cause d'une histoire globale. Les grandes constructions qui ont galvanisé les esprits au cours du siècle précédent et jusqu'à il y a à peine quelques dizaines d'années autour des destins des nations, des modèles des civilisations, des principes des sociétés, de l'esprit des époques, sont regardées avec scepticisme. Avec leur possible effacement, une forme et un type de fonctionnement de l'histoire comme productrice de grands mythes, où la conscience humaine est posée comme sujet de tout processus d'évolution de la vie des individus et des groupes et de toute pratique, sont peut-être à jamais révolus.

De cet usage "idéologique", l'histoire de l'Islam restera encore longtemps un des derniers bastions. Pourtant, l'Orientalisme ne cesse depuis l'après-guerre d'être en crise, ayant à affronter des attaques répétées de la part de nombreux intellectuels arabes, et des critiques internes, parfois très virulentes. Des deux côtés, ce qu'on a reproché aux historiens orientalistes, c'est d'avoir été de mauvais historiens : pour les uns, parce qu'ils ont volontairement ou involontairement déformé l'histoire de l'Islam ; pour les autres, parce qu'ils ont mal fait leur métier d'historien. Ce dernier reproche est sans doute le plus significatif. Il est clamé très tôt, en une boutade, par Bernard Lewis : "... l'histoire des Arabes a été, en Europe, essentiellement l'œuvre d'historiens qui ne savaient pas l'arabe, ou par des arabisants qui ignoraient l'histoire"⁴¹. "Environ une vingtaine d'années plus tard, Lucette Valensi résume ainsi les bilans de l'histoire et de l'ethnologie des pays d'Islam sévèrement dressés par de nombreux orientalistes"⁴² : "Stérilité, repli sur soi, hyperspécialisation, ségrégation d'avec les sciences sociales, indifférence à leurs débats et à leur production : cette autocritique ne résulte pas seulement d'une comparaison avec les brillants résultats obtenus par l'histoire et l'anthropologie des autres aires culturelles. Elle fait aussi écho au débat qui s'organise, dans les années 60, entre les spécialistes occidentaux des pays de l'Islam et les universitaires nés et élevés dans ces pays et appartenant en même temps à la culture arabo-musulmane et à la culture occidentale"⁴³.

Autocritique à vrai dire étonnamment courte, où on prend les effets pour les causes, et qui masque une réalité plus profonde. Comment, pendant plus d'un siècle, tout un monde de savants a-t-il pu tant manquer de savoir-faire, rester dans l'ignorance des instruments

(41) Cf. *Orientalism and History*, Ed. by Denis Sinor, Cambridge, 1954, p. 16.

(42) R. Brunschvig, dans son intervention au *Colloque sur la sociologie musulmane* (Bruxelles, 11-14 septembre 1961) ; J. Berque, et B. Lewis, au cours de la même réunion ; Chelhod, dans un article intitulé : "L'Orient arabe, un secteur délaissé de l'ethnographie française", in *Objets et Mondes*, 6, pp. 13-39 ; A. Hourani, dans l'article "Histoire" qu'il a rédigé dans le cadre de : *The Study of Middle East Research and Scholarship in the Humanities and the Social Sciences*, New York, London, Sydney, Toronto, 1976. Cf. L. Valensi, op. cit., pp. 132-133.

(43) *Ibid.*, p.133.

essentiels de son activité scientifique (connaissance de la langue arabe, ou de la méthode historique, à en croire la boutade de Bernard Lewis), aveugle à ce qui se passe dans le champ de sa propre discipline ou dans des disciplines voisines ? Étonnante encore, son extrême sévérité, relevant d'immenses lacunes, déniait aux études sur l'Islam tout apport véritable aux sciences de l'homme⁴⁴. A cette attitude, Claude Cahen apporte quelques éclaircissements. Partant de la fameuse boutade de Bernard Lewis, il constate que la plupart des orientalistes ont été soit des hommes d'affaires, des administrateurs, des missionnaires ils ont alors souvent cultivé l'histoire orientale "en fonction d'intérêts ou de pensées qui n'avaient pas leurs sources dans les exigences de l'histoire", soit par des "savants authentiques" mais qui n'ont pu échapper à leur europeo-centrisme, et qui surtout, ont souffert d'une séparation de fait entre orientalisme et histoire, entre "histoire orientale et histoire occidentale"⁴⁵. L'expression est un peu pudique, mais elle dit l'essentiel : l'histoire de l'Orient, c'est une *autre* histoire ou, pour remettre la formule à l'endroit, une histoire de l'*Autre*.

Jusqu'à une date toute récente, une histoire de l'*Autre* constituait, à vrai dire, une contradiction en soi. Le seul passé pensable était celui qui, tout entier, nourrissait l'être-présent, en renonçant à se constituer comme une entité ontologique séparée. La "reconstruction", la "recréation" du passé, impliquait la mort de celui-ci en tant qu'*Autre*. Mais par ailleurs la figure archaïque de l'*Autre*, estompée entre la Renaissance et le siècle des lumières, s'imposa avec le plus de force au XIX^e siècle. Elle prit alors, sur un vague fond d'universalité, soit les traits d'un stade arriéré et, à des degrés divers, inachevé du *Même*, soit ceux du *monstrueux* dans l'ordre de la Raison, de la Morale, de l'Esthétique. L'histoire que le XIX^e siècle (et jusqu'à l'avant-guerre) écrit de l'Islam constitue et reflète à la fois ce processus indéfini où l'*Autre* est tour à tour posé et nié, sommé de produire les titres de son appartenance au *Même* et mis au défi d'y parvenir. C'est sans doute, comme l'a fait remarquer Cl. Cahen, une "autre histoire" ; c'est surtout une histoire paradoxale de l'*Autre*.

Abdeslam CHEDDADI
I. U. R. S. .

(44) Voir notamment les remarques de R. Brunschvig, J. Berque, Bernard Lewis, dans Lucette Valensi, *op. cit.*, p. 132. Voir aussi Cl. Cahen : "L'histoire économique et sociale de l'Orient musulman médiéval", *Studia Islamica*, fasc. 3, 1955, pp. 93-115. M. Rodinson, qui relève que "beaucoup de travaux de cette époque sont donc viciés par le fait qu'ils ne sont pas encadrés par des problématiques scientifiques valables", s'emploie à rétablir l'équilibre en insistant sur les apports de l'Orientalisme en matière d'érudition (immense accumulation d'informations et de matériaux), ce qui est indéniable, mais non pertinent du point de vue de la signification historique de l'Orientalisme. Cf. M. Rodinson, *La fascination de l'Islam*, *op. cit.*, p. 118

(45) Cl. Cahen, *op. cit.*, p. 210.

ملخص

نظرة الأوروبيين لتاريخ الإسلام منذ نهضتهم في القرن السادس عشر إلى القرن العشرين نظرة تشوبها الشوائب. فهي نظرة إلى تاريخ آخر؛ وهي بالتالي تاريخ الآخر، في حين أن النظرة التاريخية الصائبة تقتضي إحساساً بالآنا. ولذلك بدا لهم الإسلام في هذه العصور على أنه الخصم التقليدي الذي قد يُستفاد شيء من تجربته، ثم على أنه مجتمع عاجز عن التقدم، ثم على أنه مجال يُستعمر، ثم على أنه غريب عنهم كل الغرابة. ولذلك أصبح الإستشراق مثارَ نقاش حادٍّ في الفترة الأخيرة.

NUL LAMTA, TABLEAUX EDIFIANTS

Mustapha NAÏMI

Les éléments dont on dispose afin de spécifier la place du Wād Nūn médiéval dans la croissance des échanges trans-sahariens se réduisent à peu d'indices. Pour déduire quelques données présentant le développement historique au sein de cette aire de distribution continue, il convient d'identifier Nul Lamta, jadis ville centrale de cet espace. C'est pourquoi seule l'analyse de la répartition des richesses au sein de la rive N-O du Sahara Atlantique assure l'établissement d'un regard rétrospectif sur les étapes de croissance de l'espace étudié. On en vient de la sorte à trouver un peu d'ordre dans le passage de la société pastorale autour du Wād Nūn à l'épanouissement d'un grand centre de pouvoir économique et politique à Nūl et de ses propres catégories marchandes. Il s'agit en d'autres termes de décrire les indicateurs de la dimension de cette ville et de distinguer quelques aspects de son développement suivant le plan d'évolution socio-économique général.

Localisation d'un site

Où peut-on localiser la Nūl Lamta des premiers géographes arabes ? Si l'on privilégie Tagawst chef-lieu des trois forteresses [Gsabi] à l'Ouest d'Agulmim, on aura pris la version locale comme unique référence. La parenté physique manifeste entre ce site et celui de Bughrayf proposé par Al-Ba^cAmrānī¹ rend compte néanmoins d'un commun accord. Enregistrons en effet que c'est au VIIe / XIIIe siècle que l'expression Tagawst apparaît pour la première fois avec Ibn Sa^cid² et Ibn Khaldūn. Plus précis, ce dernier décrit

(1) Abd Al-Hamid Al Murādī, *Lamaḥat*, 6

(2) Ibn Sa^cid (XIIe siècle) est apparemment le premier à avoir souligner l'existence de Tagawst. Tout en la qualifiant de "capitale d'Iguzuln" à l'Est de Nūl Lamta, il pose un problème de localisation géospatial et d'identification ethnique. Toutefois, son indication fait de Tagawst une réalité historique au VII / XIIIe siècle. *Kitab al Jughrafiya*, p. 113.

Nūl comme l'imposante "capitale de la province du Sūs Al-Aqsa et des provinces voisines"³ la séparant ainsi de Tagawst⁴. En tant que mécanisme de solidarité géospatiale, le rapport à la territorialité se déploie jusque-là, dans la version locale de manière éclatante. Néanmoins, derrière l'apparente simplicité de cette articulation locale se dissimule une vérité historique: le traité du royaume de la Butata affirme l'émergence à la fin du XVe siècle de Tagawst en tant que principale capitale du Wād Nūn. C'est dire que ce traité fait figure en 904/1499 de médiateur dans le remplacement de Tighmart par Tagawst⁵. La progressive décadence de Tighmart exprime la succession de Tagawst comme remplaçante incontestée⁶. En d'autres termes, à l'inverse de Tagawst, se profile derrière Tighmart, l'ombre de l'ancienne Nūl Lamṭa dont l'identification s'affirme a-priori. Avec la récente disparition des ruines d'Argis identifiées par V. Monteil et D. Eustache au fameux atelier monétaire de Nūl⁷, s'effacent à Tighmart les dernières traces de cette métropole élargie jadis sous le regard attentif de l'imposant fort militaire au dessus d'Agadir Asrir. Cette localisation n'est pas seulement de nature à révéler la différence chronologique entre Tighmart et Asrir, mais elle fait apparaître l'alternance cyclique des capitales comme essentielle dans le maintien de l'équilibre géospatial dans le Wād Nūn et le Bāni⁸. Il est vrai qu'environ dix sept siècles séparent l'arrivée des premiers commerçants musulmans des vaisseaux phéniciens. Une période aussi déterminante ne voit-elle pas s'élargir la dimension et la fonction de Nūl Lamṭa au détriment d'Āsa ? Quelques sondages apporteront d'utiles précisions sur un site qu'il convient donc de situer prudemment jusqu'en 904/1499. Du point de vue morphologique, l'évolution de l'environnement considéré s'impose à l'attention, tant ses dimensions sont encore parfois évidentes à l'œil nu. L'édifice architectural d'Agadir Asrir transmet une agglomération de dimension importante orientée S-O/S-E. Situé dans une région que des frontières naturelles viennent fragmenter et différencier en provinces de faibles étendues, l'édifice fortifié est aussi organisé pour la défense rapide au moyen d'une muraille trop épaisse. L'étendue de la

(3) *Histoire des Berbères*, I, p. 115, - II, p. 280.

(4) "La rivière Noul prend sa source dans les montagnes des Neguiça et coule vers l'occident jusqu'à la mer. Elle passe au Nord de la ville de Tagawst, grand entrepôt de marchandises et d'esclaves. On y tient, une fois par an et pendant un jour seulement, un marché auquel les négociants se rendent de tous côtés et qui continue à être très renommé" *H.B.*, II, p. 280.

(5) P. de Cenival et F. de la Chappelle, "Possessions espagnoles sur la côte occidentale d'Afrique : Santa Cruz de Mar Pequeña et Ifni", *Hesperis*, 1935, 2-4 trimestre, pp. 19-77. Un long développement est consacré à ce traité dans l'étude " Le pays Takna, Commerce et ethnicité avant la constitution confédérale", in *le Maroc et l'Atlantique*, Fac. Des Lettres, Rabat, 1992, 121-146.

(6) Au moins un siècle de décalage illustre la décadence de Nūl Lamṭa et la dynamique avec laquelle Tagawst exalte sa propre habilité. Tagawst se trouve à l'Ouest de Tighmart séparée d'environ 18 kilomètres.

(7) D. Eustache, "Les ateliers monétaires du Maroc", *Hesperis Tamuda*, 1970, pp. 95-102, carte, F.C. De la Chappelle, *Les Tekna*, 30-33; - O. de Puigauveau et M. Senones, "Vestiges préislamiques", *J.S.A.* p. 13-14.

(8) Nūl Lamṭa n'est que la remplaçante d'Asa dans le Bani. A son tour Tagawst est remplacée par Agulmīm.

vue que permet le haut de la colline ajoute à la valeur militaire du site. L'importance de la ville disparue et sa dimension peuvent de la sorte, être saisies à travers l'espace séparant aujourd'hui Tighmart d'Asrir⁹. Entourée de jardins irrigués par les eaux permanentes du Warg-n-Nūn¹⁰, un grand nombre de ruines de demeures dispersées débordent même cet espace. L'enquête étant très difficile parce que très technique, il convient d'accueillir les prémisses ci-après comme une trame provisoire de raisonnement qui réclame des enquêtes de terrain. Si l'on enquête sur la morphologie de Nūl, l'hypothèse de l'émergence d'Asrir avant Tighmart assimilée à la capitale de jadis, conforte le maniement des détails observés. Partant des récurrences, les deux localités reflètent non seulement la proximité spatiale et identitaire, mais on peut les décrire comme une ceinture qui s'étire sur une longue partie de la rive Est du Warg-n-Nūn. Citées "jumelles", elles représentent un héritage ancien dont la tradition orale privilégie la dimension ancestrale dans chaque cité au détriment de l'autre. Cela étant, il n'en demeure pas moins vrai que du point de vue architectural rien n'empêche d'isoler de fortes similitudes entre tous les sites archéologiques aux alentours du Sahara Atlantique¹¹. Le caractère superposé des sites et l'utilisation des grottes¹² permettent à la sociologie de reculer ses assises jusqu'au néolithique.

L'un des mérites de la tradition locale est de présenter deux versions faisant de chacune des deux cités, la plus ancienne. Les gens d'Asrir parlent de forêt à l'emplacement de Tighmart où se trouvait alors une zone marécageuse. C'est précisément l'avantage qu'offre la proximité des sources abondantes, disent-ils, qui pousse les fondateurs de Nūl à longer la petite chaîne sur laquelle s'incarne l'actuel Asrir¹³. La difficulté opposée à la prise en considération de cette version est matérialisée par la dimension beaucoup plus importante du site parallèle qui longe la rive Ouest du fleuve. Au premier abord et dans

(9) A quoi peut-on attribuer la différence entre l'annotation d'Al-Idrīsī par Dozy et Goeje et celle faite par Sadok ? Les deux premiers parlent de Nūl Lamta (p. 68) à l'endroit même où Sadok parle de "Nūl Ouest à trois journées de la mer et à treize étapes de Sijilmasa" (p. 65).

(10) "Nūl Lamta est une grande ville au début du Sahara située sur un grand fleuve qui coule vers l'océan" *Istibsar*, p. 213. Cette information est reprise à Al-Bakrī, *Description*, 312/161 ; - Idrīsī, Dozy et Goeje, p. 68 ; - Sadok, p. 66 ; - *Maraṣid Al-Ittīlāʿ*, II, p. 235 Ad-Damashqī, *Nūkhbat*, p. 238.

(11) J. D. Meunié, *Cités Anciennes de Mauritanie, Provinces Du Tagant et du Nodh*, ouvrage publié avec le concours de l'Académie des I B L, du C N R S, de l'I R S., texte et glossaires, 175 p. 80 pl. photogr. in 4°, Klincksieck, 1961.

(12) Henri Basset, *Le culte des Grottes Au Maroc*, thèse compl- Alger, Jourdan - Carbonel, 1920, 8°, 129 p. index, bibl (T) Hist, fonctions (rites solaires et agraires, thérapeutiques) ; - *Tegdaoust* III, 349 ; - p. Pascon, *les Ruines*, 1

(13) Considérés comme les plus anciens, les Imazighan d'Asrīr (cit. Ammazigh) assurent la disposition d'une importante ville entourée de murailles à la limite de l'actuel quartier des Ayt Balqasm, l'un des portails, sinon le portail central avait pour partie inférieure des plaques de métal seules capables de résister aux fers des chevaux et des mulets tant leur nombre était grand. Il reste que l'actuel Asrīr est constitué de quatre qasbas voisines avec quatre mosquées. La mosquée et la zawya de Sidi M'hamad b. A^cmar, saint protecteur des lieux depuis six à sept siècles, est dite la plus ancienne. On assure par ailleurs que le fort militaire au dessus d'Agadir Asrīr abritait bien une autre mosquée disparue récemment. Un ample développement sera consacré à ce point.

leur état actuel, les ruines de Taryfaya se présentent comme une gigantesque série de quartiers résidentiels d'où émergent des jardins irrigués et quelques palmeraies mieux conservés et disposés dans un ordre en apparence anarchique¹⁴. A partir de pareilles données, on peut rapprocher la typologie imaginée de la vallée du Wād Ziz dans le Tafilalt. Il s'y trouve près de six cents forteresses et près de sept cent mille palmiers¹⁵. Durant ces périodes reculées et au moins jusqu'au siècle d'Ibn Khaldun, les neiges des montagnes de l'Anti-Atlas pouvaient encore s'amonceler pendant plusieurs semaines voir plusieurs mois¹⁶.

Etant la capitale de l'Anti-Atlas, Nūl laisse apparaître l'aspect cohérent de ses subdivisions¹⁷. Elle n'apparaît dans la chronique musulmane qu'en tant que limite, non pas

(14) Cette vision nous rapproche de la ville de Drā et de Tarudant au XIII^e siècle, la première "n'est entourée ni de rempart, ni d'un fossé ; c'est seulement une suite de hameaux, d'immeubles proches les uns des autres et de champs cultivés en grand nombre; l'ensemble est occupé par un ramassis de groupes berbères" (Idrīsi, *Description*, Dozy et Goeje pp. 70-71 ; Sadok, p. 68) Le même auteur assure que "Tarudant est formée d'une multitude de bourgades avec peuplement continu". Ibid, pp. 71-69.

(15) Hirschberg, Me - Eretz Mevo - ha - Shemesch, Haniarve, he, - he - Haloutz, Jerusalem, 1957, 123 in A. Chouraqui, *Histoire*, 156. On peut rétorquer à la comparaison le caractère encore verdoyant du Tafilalt et la disposition morphologique de sa vallée allongée sous forme d'une cuvette. Même si l'eau pose problème dans la région dès le VII / XIII^e siècle (At-Tādili, *At-Tashawwuf*, p. 140), il faut apporter des preuves déterminantes de l'aridification du Wād Nūn par la mise en évidence d'une diminution des réserves d'eau de la nappe phréatique. Tenter de déterminer l'origine de ce phénomène, c'est vouloir évaluer la part des causes essentiellement géologiques. Or de nombreux indices indiquent que le régime hydrographique ne constitue qu'un parmi les problèmes socio-économiques. Ainsi la production d'une céramique locale aujourd'hui encore à même le sol, n'indique pas moins la disponibilité, en quantités suffisantes, de l'eau. Elle indique également que comme toutes les villes trans-sahariennes, Nūl s'est comportée comme un organisme parasite excessif dans ses exigences et a rompu l'équilibre plus rapidement que ne l'aurait fait l'inéluctable. Une possible comparaison avec la Sijilmasa du XIV^e siècle peut être effectuée à partir d'Al-ʿUmarī, *Masālik*, pp. 139-140.

(16) *Histoire des Berbères*, IV, p. 377.

(17) L'auteur précise que Nul est "la capitale de la province du Sous Al Aqsa et des pays voisins" *Histoire des Berbères* I, p. 115.

du désert, mais des villes de l'Islam¹⁸. Des étendues de très dense culture sont bordées de hameaux ou de villages au milieu d'immenses pâturages formant de véritables terroirs¹⁹. Entièrement créés par le système naturel d'irrigation, ces terroirs entourent jusqu'à la fin du XIIe siècle²⁰, des villages ouverts uniquement aux chemins qui divergent depuis l'agglomération²¹. L'abondance des forteresses à l'arrivée de l'Islam²² exprime outre le thème d'insécurité, le caractère institutionnel du rempart. La législation en vigueur traduit la liaison causale entre le groupe résidentiel et le primat des conditions dites naturelles. Le

(18) Al-Bakrī dont la description est d'une grande sécheresse s'appuie sur le rapport de Mūman Ibn Yūnīr, le Huwwarien, pour offrir une formule qui combine les observations géo-spatiales et religieuses : "Noul, située sur l'extrême limite du territoire musulman, est le premier lieu habité que le voyageur rencontre quand il arrive du Sahara" *Description*, pp. 175/86. Il déclare plus loin que "Noul est située sur l'extrême frontière du pays musulman, là où commence le désert. Le fleuve de Noul se décharge dans l'océan" 3036/161 Le commencement du désert ne peut être pris au sens propre étant donné que le fleuve connaît encore une permanente activité. On comprend alors que la majesté du fleuve démasque les propos repris d'Al-Bakrī par les auteurs ultérieurs depuis Al-Murrākushi (*Al-Muʿjib*, p. 306) et Ibn Abi Zar', (*Anis*, pp. 19 - 199 - 217 - 230) jusqu'à Ad-Duʿaif, (1986, pp. 56-58). C'est également dans la présente perspective qu'il faut placer la division opérée par Al-Idrīsī. Comme il se doit, celui-ci place Nūl Lamta dans l'orbite géo-économique du Sahara. Il sacrifie de la sorte son aspect géo-morphologique verdoyant à l'homogénéité économique de l'axe Nūl - Azugi.

(19) Décrit par Al-Yaʿqūbī, l'Anti Atlas présente les aspects majeurs d'un espace organisé (*Kitāb Al-Buldān*, p. 359). Sa description est d'ailleurs mieux développée, ensuite par les soins d'Ibn Ḥawqal (*Ṣūrat*, p. 90). Avec ce bon géographe on peut définir la gestion de l'espace par la façon de l'ordonner. Il a l'avantage de démontrer que l'organisation de l'espace est bien le résultat d'un "mode de production domestique". Ensuite Al-Bakrī souligne vigoureusement la ressemblance entre Nūl et Tamdult. Il précise que cette dernière "s'élève auprès d'une rivière qui prend sa source dans une montagne, à la distance de dix milles. Toute la région entre ces deux points est couverte de jardins. La rivière fait tourner un grand nombre de moulins" *Description*, pp. 308-163. En considérant l'Anti Atlas comme la région la plus fertile du "bilād al Maghrib", *Kitāb Al Istibṣār* attribue à Nūl bien des points de comparaison avec Tamdult. (1957, p. 213).

(20) L'absence de toute référence durant les XI-XIIe siècles aux moulins empêche d'envisager les techniques d'irrigation. Le toponyme Aska à la limite Ouest du pays Takna avec les Ayt BaʿAmrān indique bien l'installation d'un barrage. Cependant le problème de la datation demeure un obstacle majeur contre toute interprétation. A cela s'ajoute le caractère très développé de l'élevage signalé par Al-Idrīsī (voir note suivante).

(21) Le pastoralisme encore caractéristique du Wād Nūn au dire d'Al-Idrīsī fait que "les peuplades de cette contrée (qui) viennent se pourvoir de ce dont ils ont besoin", ne peuvent être habituées à la rigidité des espaces. (*Description*, Dozy, p. 69/Sadok, p. 66).

(22) Phénomène signalé par Ibn ʿIdārī, *Bayān*, I, p. 36.

concept d'équivalent fonctionnel d'un modèle résidentiel et d'une institution sociale exprime en matière de droit les obligations à l'égard du groupe et de l'individu²³.

Tighmart : du silence au dialogue.

A Tighmart, le Sūq Al-Khmīs (le marché du jeudi) est localement taxé d'ancestral. Pour apercevoir encore mieux ce qualificatif, la tradition locale intègre dans l'espace du marché le quartier de Tamssugt au S/O de la cité. Aussi pour venir aux conditions d'une articulation pertinente entre la place du marché et Tamssugt, apportons cette précision : Tamssugt encore habité est en fait un site archéologique auto-centré autour d'une rue le long de laquelle sont regroupés des logis avec comme plate-forme d'étalage et de réception des dalles rocheuses de formes géométriques soignées. Ce qui demeure apparent de ces dalles est un rebord d'environ cinquante centimètres de hauteur s'étendant le long des logis. De par son alignement des deux Côtes de la rue, le rebord forme un comptoir encore fonctionnel par endroits. A dimension à peu près égale, les logis sont dotés de cours également groupés autour de la rue commune. S'agit-il d'un quartier commercial ou artisanal ? Les formes géométriques du rebord semblent justifier l'importance structurale de la fonction artisanale s'il n'y a pas absence manifeste des fours. Ensuite, l'érosion qui détache la mosquée et une bonne partie des maisons avoisinantes laisse apparaître un site riche de significations. Tout d'abord, la proximité de la place centrale du marché ne peut être suggestive que si elle se rapporte au soin avec lequel la décoration du jama^c fait d'elle la mosquée principale. Durant cette phase, la transformation architecturale de l'édifice au voisinage des logis en interrogation, annonce combien l'organisation la plus poussée de l'espace est évocatrice du rôle économique central des logis regroupés. L'organisation de cette rue est visible par la façon dont elle est entourée de maisons avec quelques puits dont tous usent en commun. On relèvera d'ailleurs que le mode de construction des demeures, le réemploi des murs anciens révèlent un déclin des techniques de construction par rapport à la précédente occupation. Outre l'abondance, c'est surtout la variété d'objets trouvés à ras le sol qui indique semble-t-il, les phases superposées d'occupation commerciale des logis. Au-delà des rares dinars des Murabitin et quelques mitqals des Muwahidin, la céramique émaillée ou simplement engobée fournit bien des indications avec les objets métalliques ou de parures.

(23) Le terme *lzarf*, *Azarf* ou *lūh* exprime selon E. Laoust "Les prescriptions de la coutume traditionnelle et l'autorité qui en prononçait l'application" (*Mots et Choses*, p. 417). Cependant, il ne peut s'agir là de coutumes puisque le caractère transcrit des *luhs* leur confère la force des lois. Même arabe, la translittération passe en revue l'arbitrage, la fonction de l'assemblée (*jama^ca*), le système des preuves et le serment collectif. On en conclut que l'ordre et la sécurité définissent l'objet même de ces lois, éclairant ainsi l'essence même du concept *makhzan*. L'historique d'un tel concept demeure sujet à caution. Voir à ce propos : E. Levi-Provençal, *Documents Inédits*, 1928, p. 46 ; - G. Surdon, *Esquisses De Droit Coutumier Berbère Marocain*, Rabat, 1928, 230 p. - Luis Navarro Saliquet, "Los canones de Ait Ba Amran", *Mauritania*, Tanger, 1941, pp. 109-110 - 151 - 152 ; J. Lafond, *Les sources du droit coutumier dans le Sous, le Statut Personnel et Successoral*, Agadir, Sind, (1949), 95 p ; G. Marcy, "Le problème de droit coutumier berbère", *La France Méditerranéenne et Africaine*, p. n°1, 1939, pp. 7-70 ; - M. Buret, *E. I.*, 2, VI, 131 - 135. Sur la fonction protectrice ou rempart, cf Ibn Khaldūn, *Discours sur L'Histoire Univ.*, I, p. 255. Toutefois la mention la plus ancienne du terme *makhzan* paraît clairement remonter chez Al Baydaq à l'organisation des Murabitin, *Akhbār Al Mahdi*, p. 57 ; - Ibn Idārī, *Bayān, Muwahidūn*, 28.

On peut donc saisir le principe d'homogénéité spatiale entre la place centrale du marché, la mosquée principale et Tamssugt. Doré et déjà, on peut concevoir cette homogénéité comme totalité autonome. Certes, il n'est pas possible aujourd'hui de se rendre compte du plan logiquement dessiné, en fonction des besoins. Néanmoins, plusieurs éléments architecturaux de nature différente peuvent être distingués sans fouille préalable. On relèvera d'emblée que l'unité d'habitation est constituée par des enclos à peu près identiques à ceux qui prévalent encore sur place. La toiture plate des maisons repose sur un plafond fait de poutres en tronc de palmier comme l'atteste Al ^cUmarī²⁴. La façade principale, probablement abritée du soleil, avec son contrefort, devait donner à la maison une allure imposante. On l'admet d'autant plus qu'Awdaghust recopiée sur le modèle régional, présentait jadis "une ville renfermant de beaux édifices et des maisons très élégantes"²⁵. Chacune des quatre ou cinq pièces de l'unité d'habitation peuvent abriter, si l'on tente une comparaison avec Murrākush du XII^e siècle, un couple et dix enfants²⁶. L'intérêt ici est d'autant plus grand que Nūl connaît encore une prodigieuse fortune dont témoigne Al Idrīsī²⁷. La typologie des sites qui complète les données fournies par les géographes arabes sert à reconstituer l'écologie et les types humains déjà connus dans leurs principaux traits. Illmīdan et Iwillimīdan vivifiant leur espace d'élection posent ainsi à l'observation directe la singularité fugitive du caractère tribal à demi esquissé. Le tableau prospère des géographes et chroniqueurs vient appuyer les traditions concernant l'antériorité des structures commerciales de Nūl. N'étant pas constitués pour faire face à des disettes encore peu connues dans la région, les entrepôts et greniers fortifiés confirment en effet, l'importance de la civilisation villageoise préislamique²⁸. La protection communautaire des biens collectifs s'applique traditionnellement selon le mode de contrôle réglementé par l'assemblée des notables. Ceux-ci assurent le bon fonctionnement du système de défense et de correspondance avec les autres aires socio-économiques. Le littoral paraît parsemé de cités qui semblent réduire les zones inhabitées²⁹. Chaque village est un élément harmonieux du paysage rural au sein duquel on voit des arganiers et des oliviers³⁰. Ceux-ci contrastent, avec les nombreuses sources d'eau et l'abondance des fleuves à longueur d'année.

(24) *Masālik*, p. 158.

(25) Al Bakri, *Description*, 300/158. Sur cet aspect, voir DJ. Meunier, *Cités Anciennes*, 57-86 sqq.

(26) Ibn Tigillat, *Ithmid*, II, p. 408.

(27) Al-Idrīsī assure que "Noul est une ville grande et bien peuplée, située sur une rivière... dont les rivages sont habités par des tribus de Lamtouna et de Lamta", *Ṣūrat*, Dozy et Goije, p. 68 Sadok, p. 75; Ce témoignage est repris par *Kitāb Al Istibṣār*, p. 213; - *Marāsid Al-Iṭṭilāʿ* in Yāqūt Al Hamwī, *Muʿjam*, III, p. 239; - Ad-Damashqī, *Nukhbat*, p. 238. L'image que trace la chronique Nord-africaine au VII^e siècle indique l'importance démographique des formations locales. Ibn 'Idārī, *Bayān*, I, pp. 36-40-41.

(28) A elle seule l'ampleur des prises des armes arabes en biens et captives assure une démonstration parfaite. Ce point sera développé ci-après. Cf J. Gattefosse, "Juifs et chrétiens du Dar'a avant l'islam", *Bull. Soc. de Prehis. du Maroc*, 3-4^e trim, 1935, pp. 36-66.

(29) Ibn Hawqal va jusqu'à assurer une décadence relative de l'espace villageois du Sūs, *Ṣurāt*, p. 100. Cf notes 13 et 18. Voir Tarudant, Tiwiwin, Tanimallat, Cuz, Nul, Tazakkagat et Agarnu in Al-Idrīsī. Sa description est à cet égard suggestive.

(30) Al-Bakri, *Description*, pp. 312-162.

Maisons et greniers s'éparpillent sans plan préétabli, par enclos familiaux plus ou moins bien marqués³¹. Ce modèle exclut logiquement toute forme de dispersion en maisons isolées ou en hameaux. Il suggère que le village comme unité d'habitat est mieux défini par la communauté humaine qu'il rassemble que par son aire territoriale³². Sous sa forme la plus simple, Nūl apparaît comme la conjonction de bon nombre d'agglomérations³³. La relation sociale s'établit dans la communauté de parenté grâce à un système qui distingue sans les séparer les rôles complémentaires entre Illmidan et Iwillimidan³⁴. La communauté villageoise constitutive de Nūl apparaît alors, comme l'élément régulateur de la relation sociale tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du village. Comment donc à partir de ces fragments d'informations faire une lecture des réalités économiques, sociales et politiques locales ?

Quelle production pour quel marché ?

Dans son principe fondamental, la distinction des fonctions de Nūl Lamta recouvre les formes de circulation ou de non-circulation des biens et des personnes et l'accès aux ressources. Cette distinction doit être saisie naturellement, à travers l'identité de l'espace et ses ressources de toute nature. Il convient donc de décomposer soigneusement la hiérarchie des potentialités locales. Pour commencer, le problème immédiat est de caractériser

(31) Le caractère tribal de chaque ville est démontré amplement. Al-Bakri précise qu'"aucun étranger n'est autorisé à habiter Aghmat Ilan" *Description*, pp. 291-153;- Il rappelle en cela que "Nul est d'abord le lieu de résidence des Lamta qui lui ont légué leur nom" *Istibṣār*, p. 213; Dans *Al-Muʿjib*, Al-Murrākushi, affirme qu'Al Kust et Nul sont respectivement les capitales des pays d'Iguzuln et d'Illmidan. Personne d'autre n'est autorisé à s'y rendre. (idée qui revient dans les pages 9-10-508-512).

(32) En tant qu'unité territoriale d'origine familiale, l'agglomération villageoise est à cette époque une adaptation spécifique du processus de sédentarisation. "Si l'on enquête sur l'origine des habitants d'une ville donnée, on a la preuve que les bédouins ont précédé les sédentaires. En effet, la plupart des citadins sont d'anciens Bédouins des campagnes et des villages voisins, qui se sont enrichis, se sont sédentarisés" Ibn Khaldūn, *Discours*, I, p. 245. Voir à ce sujet J. Loubinoux "Considérations sur la délimitation des douars", *R.G.M.*, 8, 1965, pp. 97-100, 1 carte. J. Budgett Meakin a pu décrire les conditions socio-historiques et spatiales dans lesquelles se sont constitués les villages du Sud de l'Atlas, *The Land of The Moors, A Comprehensive Description*, London, 1901, XXXI - 464.

(33) Le caractère double des villes jumelles ou porteuses du même nom est à cette époque chose fréquente. On peut se contenter des exemples suivants : Agmat (Al-Bakri, *Description*, pp.291-153), Ujda (Al-Baydaq, *Akhbār*, p. 20). Fas (Al-Bakri, *Description*, pp. 226-115), Gibraltar (Ibn Ṣāhib Aṣ Ṣalat, *Al Mann*, pp.137-138); Murrākush (Al-ʿUmari, p. 129). Faut-il identifier à Nul les agglomérations occupées par les Illmidan et celles occupées par les Iwillimidan ? Faut-il distinguer Tighmart et Asrīr à partir de ce critère ? Faut-il encore séparer les agglomérations selon qu'elles se situent sur la rive droite ou gauche ? En tant que modèle approprié Nūl ne peut être systématiquement comparée au cosmopolitisme de Murrākush. Une bonne description de celle-ci est fournie par Ibn Saʿid in Al ʿUmari, *Masālik*, p. 131.

(34) C'est ce qui vaut à Iwillimidan d'être confondu avec Illmidan par les informateurs d'Al-Bakri, de ʿAbd Al Wāhid al-Murrākushi et l'auteur d'*Al Istibṣār*. Voir notes précédentes.

succinctement et avec précision la géographie du développement du Nūl et de son hinterland. Il est évident que pour aussi spécifique que puisse être cette caractérisation, le mode d'analyse spatiale se heurte au problème de la limitation du Sahara proprement dit. Peut-on qualifier l'espace Anti-Atlantique durant la période médiévale de pré-saharien ? La réponse ici consiste à faire la différenciation par la sélection des produits agropastoraux. Considérés à part, les variétés de ces produits constituent un excellent noyau d'intégration spatiale dans les variables du développement inter-régional. Pour spécifier l'appartenance géographique de Nūl Lamta par rapport à l'espace Anti-Atlantique, Ibn Hawqal, Al Bakri et Al Idrīsī donnent le pas aux origines de la variante économique sur celle géomorphologique de l'espace. Ignorant le statut du pré-Sahara, le premier inclut Nul dans la description de l'Anti-Atlas (dit Sūs Al-Aqṣā)³⁵. Al Bakri situe Nūl "là où commence le désert"³⁶ tout en la séparant du Sūs entier³⁷. En primant la vocation agro-pastorale, celle du commerce transpose de la sorte, le modèle habituel du port saharien non agricole où la géomorphologie du Wad Nūn demeure insaisissable. Un siècle plus tard, Al Idrīsī s'avère de tous les géographes de cette période, celui qui s'attache le plus à la différenciation géo-économique de l'espace. Son principal objectif est d'isoler les orbites économiques dans leur contexte spatial propre. De substantielles variations interrégionales peuvent ainsi être absentes de leurs propres subdivisions. C'est le cas de Nūl qui se trouve placée avec Tazakkaghāt et Agarnū dans l'espace proprement saharien³⁸. Le Wad Nun qui se sépare encore une fois de l'Anti-Atlas ne peut que perdre ses formes d'organisation agraire. Il faut donc outrepasser l'autorité incontestée de ces trois géographes pour relever ce qui est de nature parmi ces formes à intégrer le Wad Nun dans l'Anti-Atlas. En fait, bien d'autres géographes de cette période imposent à Nūl Lamta le caractère de limite du "Sūs Al Aqṣā"³⁹, d'où son appartenance à l'Anti-Atlas⁴⁰. La position de la ville s'en trouve éclaircie d'autant plus qu'Al Bakri recule le début du Sahara jusqu'à Wād Targā (As-Sagya Al-Ḥamrā). La crédibilité relative de *Kitāb Al-Istibṣār* attribuant aux fleuves Nūl et Targā séparés de 400 km, la même fonction de limite du désert, impose la prudence. Seule la taille imposante des crues hivernales du fleuve Drā signalée par Al-Tādili⁴¹ évoque à nouveau les propos d'Al-Bakri. L'espace présaharien s'ordonnant en terme de fonctionnement des fleuves assigne au siècle Khaldunien une notoriété de taille. "Le Dera après s'être perdu dans les sables, entre Sidjilmessa et le Sous, reprend sa course et va se jeter dans l'océan entre Noun et Wadan.

(35) Ibn Hawqal, *Sūrat*, pp. 90-99.

(36) *Description*, pp. 306-161.

(37) *Description*, pp. 318-168

(38) Al-Idrīsī, *Description*, Dozy et Goeje, p. 65 / Sadok, p. 63 Tazakkaghāt n'est probablement pas Azugi dont il est question par ailleurs dans le texte.

(39) Al-Yāqubi semble l'un des premiers à l'avoir mentionné, *les Pays*, p. 225; Yāqūt, *Muḥjam*, I, 812; Ibn Abi Zar, *Dakhira*, pp. 90-119; Id, *Al-Anis*, pp. 19-119-217-230-340; *Al Istibṣār*, p. 213, *Marāsid Al-Ittilāf*, I, p. 195; Damashqi, *Nukhbat*, p. 236.

(40) La notion de Sūs Al Aqṣā mérite à elle seule un long développement (voir *infra*).

(41) *At-Tashawwuf*, 410.

Ses bords sont couverts de bourgades entourées de dattiers en quantité innombrable⁴². C'est en tout cas ce que semble confirmer la fonction de la Sâgya Al-Ĥamrâ en tant que "dernière limite [méridionale] des courses des Arabes Makil dans leurs cantonnements d'hiver"⁴³. Il s'agit là d'une toile de fond riche d'informations assez précises sur l'espace villageois dans le Wād Nūn. L'éco-système forestier siège à son tour à côté de l'espace villageois agricole avec lequel il développe des relations d'interdépendance multiples et complexes. Plusieurs indices concordants permettent en effet de situer à son juste niveau l'action de l'homme sur le milieu anti-atlassique. "Il n'y a dans le Maghrib entier aucune région plus riche et plus pourvue de produits précieux. On y voit toute espèce de comestibles, tant des régions froides que celle des régions chaudes, comme des lançons, des noix, des amandes, des dattes, de la canne à sucre, du sésame, du chanvre et toutes sortes de légumes qui ne se trouvent guère réunis ensemble en d'autres lieux"⁴⁴. Les produits matérialisent de la sorte un contraste clairement déterminant où le Wād Nūn et l'Anti-Atlas constituent une seule et même zone. S'il faut ajouter l'arganier⁴⁵, le maïs⁴⁶, l'olivier⁴⁷, le

(42) *Histoire des Berbères*, I, p. 120. Nuançons cependant que toute la zone côtière de l'Atlantique est caractérisée par l'absence du palmier dattier à cause de la grande nébulosité. Présent sur N/E du Dra, le palmier dattier est absent du territoire Ayt Aj-Jmal du pays Takna. Il est très peu présent à Tagawst et Tisgnan, pour apparaître non loin à Aglmim (à 80 km de l'océan). La proximité de la mer fait également qu'il est pratiquement absent du bassin de la Sâgya Al-Ĥamrâ et de celui du Rio de Dro. "Sous ces réserves il est commode de prendre la limite des palmeraies comme limite septentrionale du désert, quitte à la corriger le cas échéant, en tenant compte de l'hydrographie et de la végétation naturelle" R. Capot Rey, *Le Sahara Français*, p. 21.

(43) *Histoire des Berbères*, II, p. 280.

(44) Ibn Hawqal, *Ṣūrat*, 89-90. Cet auteur est l'un des meilleurs représentants de la géographie fondée sur l'observation directe. Durant la seconde moitié du Xe siècle, il visite Sijilmasa entre 336-340/947-951. Se limitant ainsi à l'Est de l'Anti Atlas. Il donne cependant des renseignements précieux sur les itinéraires du Sūs et Awdagust. Précisons à propos du sésame qu'il est connu des villageois néolithiques du Sahara Atlantique (A. Naegelé, Nations Unies, Nouakchott, in Th. Monod, "Barth et la Mauritanie", *Annales, I M R S*, n°1, 1975, p. 30). De même, l'existence de la vigne est démontrée par l'importation du vin d'Asa par les Phéniciens. (R. Roger, *Le Maroc*, 11; F.C. de la Chappelle, *Les Takna*, p. 30). Cela présente les traces d'une lente évolution de l'écologisation du sol. Si les roseaux dont l'abondance est prouvée par les toponymes et les traditions orales, sont bien la canne à sucre, on est alors en droit de penser qu'Ibn Hawqal au moins, s'est bien renseigné.

(45) Al-Bakri, *Description*, pp. 306-161. Cet arbre remonte à la 3ème période géologique. Le versant méridional de l'Anti-Atlas est couvert de forêts d'arganiers.

(46) A signaler la difficulté d'obtenir une bonne fécondation en fin de printemps et en été, la chaleur desséchant les pollens. Il importe de signaler cependant que dans l'état actuel des choses, les rendements de maïs sont localement faibles (30 q à 35 q/h). Voir Georges Toutain, *Éléments d'Agronomie Saharienne*, Imprimerie Jouve, Paris, 1979, pp. 122 - 3. Cette graine n'est cependant pas liée aux espaces chauds mais à son caractère préhistorique dans la région comme il a été souligné précédemment.

(47) Les forêts préhistoriques d'olivier (Zammur) au Sahara et plus au Nord indiquent l'origine de cette culture dans la région. (Cf. M. Bananou, *Résistance*, 343). A l'heure qu'il est, l'olivier constitue dans le Wād Nūn une culture d'auto-consommation (olives de bouche et surtout à huile, bois) et de vente (ventes d'olives et d'huile). Production de haute qualité, certains clones sont réputés fournir 25% d'huile. G. Toutain, *Éléments*, p. 191.

figuier⁴⁸, le grenadier⁴⁹, le cognassier⁵⁰, l'orge et le blé tendre⁵¹, on est alors conduit dans la totalité de l'Anti-Atlas à un fondement bio-géographique et en dernière analyse, pluviométrique. Deux siècles plus tard, Al-Idrisi enregistre bien plus qu'Al-Bakri⁵² le stade d'évolution dans ce domaine. "On compte quatre journées de Dar^{ca} au Sous Occidental (al Akca), pays dont la ville principale est Taroudant. Le pays du Sous contient un grand nombre de villages et est couvert de champs cultivés qui se succèdent sans interruption. Il produit d'excellents fruits de toute espèce, à savoir: des coings, des grenades de l'espèce dite amlisi, des citrons d'une grosseur extraordinaire et fort abondants, des pêches, des pommes rondes et gonflées, (comme les mamelles d'une femme) et la canne à sucre d'une qualité tellement supérieure, qu'on n'en voit nulle part ailleurs qui puisse lui être comparée, soit sous le rapport de la hauteur et de l'épaisseur de la tige, soit sous celui de la douceur et de l'abondance du suc. On fabrique dans le pays du Sous du sucre qui est connu dans presque tout l'univers et qui porte le nom de son pays; il égale en quantité les sucres appelés solaimânî et tabarzad, et il surpasse toutes les autres espèces en saveur et en pureté. On fabrique dans le même pays des étoffes fines et des vêtements d'une valeur et d'une beauté incomparables... Les femmes sont... très habiles dans les ouvrages manuels. Du reste, le Sous produit du blé, de l'orge et du riz qui se vendent à très bon marché... Les hommes... sont très riches et jouissent d'un bien-être considérable. Ils font usage d'une boisson appelée *anziz*, agréable au goût et plus enivrante encore que le vin, parce qu'elle est plus forte et plus spiritueuse; pour la préparer, ils prennent du moût de raisin doux et le font bouillir jusqu'à ce qu'il n'en reste que les deux tiers dans le vase; ils le retirent alors du feu, le mettent en cave et le boivent. Cette boisson est tellement forte qu'on ne saurait en faire usage impunément sans y ajouter la même quantité d'eau"⁵³.

Ainsi Al Idrisi rend bien compte d'une diversité qui traverse les siècles tout en incorporant les mutations intervenues. Qu'il s'agisse de la succession non interrompue des champs cultivés ou de la fabrication des étoffes et des vêtements de grande qualité, force est de constater que la liste des produits d'Ibn Hawqal est ici renforcée. La nature même des produits détaillés tend à prouver que l'organisation de l'espace obéit à une intention particulière de développement. La surabondance des produits prouvée par la baisse des prix indique une fixation avancée de la production. Ce schéma d'évaluation vraisemblable repose

(48) Il s'adapte très bien au climat chaud. C'est une culture de rente dans certaines vallées du piémont Sud Atlassique. La récolte est échelonnée sur un mois environ. Les figues sèches font l'objet d'un soin particulier, G. Toutain, *Eléments*, pp. 193-195.

(49) Culture d'auto-consommation. En zone phénicienne, le grenadier est placé en intercalaire des palmiers dattiers de façon à ne pas gêner les travaux culturels; on le mène sur un tronc. En palmeraie, il peut constituer des lignes de séparation de carrés cultivés ou des haies fruitières. G. Toutain, *Eléments*, p. 197.

(50) Très répandu dans le Wād Nūn, il constitue une culture d'auto-consommation et de rente intéressante dans certaines palmeraies. Le cognassier chlorose s'adapte facilement aux sols calcaires, salés et asphyxiants, G. Toutain, *Eléments*, p. 201.

(51) Al-Idrisi précise que le Sūs "produit du blé, de l'orge et du riz qui se vendent à très bon marché", *Description*, Dozy et Goeje, p. 72 / Sadok, p. 69.

(52) *Description*, pp. 315-316-317-161-162-163.

(53) *Description*, Dozy et Goeje, pp. 71-72-73/ Sadok, pp. 69-70.

sur la division sexuelle du travail en tant que composante essentielle du rapport au territoire⁵⁴. L'organisation agricole et artisanale apparaît ainsi comme une sorte de synthèse du cycle annuel. Elle retrace une image plutôt fonctionnaliste d'une société où la vie résulte de la mise en corrélation des deux registres institutionnels : une organisation territoriale et une division sexuelle du travail. On conviendra bien entendu qu'une telle vérité suggère dès maintenant quelques pistes en vue de l'interprétation des données. Les deux registres institutionnels en question concluent-ils au caractère domestique de la production ?

"Nūl est une grande ville, peuplée et arrosée par un cours d'eau qui lui vient de l'Est et sur les rives duquel sont établies des tribus lamtouna. C'est dans cette ville que sont fabriqués les boucliers de Lamta. Rien n'est plus parfait que ces boucliers; rien n'est plus résistant que leur champ d'écu; rien n'est mieux façonné. Les Magribins les utilisent au combat pour leur efficacité défensive et leur poids léger. Dans cette ville, il y a des gens qui fabriquent des selles, des mors de cheval et des bâts de chamcaux. On y vend des vêtements appelés Safsariyya et des burnous dont une paire vaut cinquante dinars, quelques fois moins, quelques fois plus. Les habitants possèdent des bovins et des ovins en très grand nombre et ont des laitages et du beurre. C'est dans cette ville que se rendent les gens de ces régions, pour leurs besoins essentiels et leurs diverses affaires"⁵⁵.

Outre la monofonctionnalité de Nūl avec son hinterland, c'est l'interférence des deux commerces, local et interrégional, qui est ainsi prouvée. Le caractère maghrébin de la production des boucliers et celui continental des vêtements et burnous démontre combien les lois de développement de la ville relèvent de la logique des échanges avec le milieu ambiant. Autrement dit, la production faite pour le marché interrégional et continentale constitue la cellule élémentaire dont la multiplication forme une chaîne régionale et trans-saharienne. Concernant cette catégorie pourvoyeuse de la capitale de la région, il faut souligner l'affirmation non-orthodoxe des ressources de travail illimitées dans tous les secteurs mentionnés. Même si elle ne prend pas en considération les mesures coercitives introduites pour faciliter la création d'une force de travail gratuite et corvéable à merci (*ḥrāṭin* et captifs), une telle affirmation indique la structure d'un processus de transformation continue des produits locaux en marchandises exportables⁵⁶. En somme si, comme on a toutes les raisons de le penser, l'effort systématique dans la production s'exerce à partir des conditions de la circulation, l'environnement anti-Atlasique agit à son tour en tant qu'accélérateur de la dynamique agricole et pastorale. Pour mieux pénétrer cette combinaison, essayons de voir en quoi l'adaptation de Nūl en tant que plaque tournante, prend différentes formes capables de déterminer la marche des différents secteurs productifs.

(54) Al Bakrī avança que "les habitants de Sous et d'Aghmat sont les plus industrieux des hommes et les plus ardents dans la poursuite des richesses, ils obligent leurs femmes et leurs jeunes garçons à exercer des métiers qui puissent rapporter quelque argent". *Description*, pp. 308-163.

(55) Al-Idrīsī, *Description*, Dozy et Goeje, pp. 68-69/Sadok, p. 66.

(56) Al-Istakhri l'indique clairement, *Viae Regnorum*, p. 45.

L'incorporation de Nûl dans le marché mondial

L'ordre même dans lequel les produits de Nûl sont cités révèle que le but initialement poursuivi dans l'organisation de la production relève des potentialités agro-pastorales du milieu ambiant. Cela tient donc à la nature des produits mais aussi aux pratiques qui se sont développées dans cette plaque tournante. C'est alors seulement que le discours sur l'importance stratégique locale peut n'être que la combinaison hiérarchisée des composantes initiales de la structure générale de la ville et son hinterland.

Les boucliers, une spécialisation et un apport historique.

La plupart des géographes⁵⁷ s'accordent à spécifier la production de Nûl Lamta d'abord dans la production des boucliers en peaux de *Lamt* (oryx)⁵⁸. D'origine éthiopienne⁵⁹, cet animal est encore présent dans la vallée du Wād Drā en 1930⁶⁰. Le caractère non isolé du milieu indique ainsi son adaptation à la vie steppo-désertique subtropicale. Cet herbivore sauvage n'est pas dispersé uniformément à travers son aire géographique mais contraint de stationner dans certains biotopes qui constituent son habitat préférentiel. Obligé de s'alimenter quotidiennement, il se développe en harmonie avec les contraintes écologiques; les lois de celles-ci indiquent que la biocénose climatique est celle qui fonctionne avec le meilleur rendement pour l'énergie disponible. On comprend alors que le rôle de la chasse⁶¹ en tant que support matériel, puisse lier le processus de nomadisation aux alentours de Nûl à une forme d'organisation spécifique du travail. D'ailleurs, Al-Bakri n'omet pas de préciser que si la réputation de Nûl est faite autour de la manufacture de boucliers, c'est parce qu'elle se trouve au bout d'une aire économique d'abondance⁶². Il est à

(57) A. Miquel fournit une bibliographie complète in *la Géographie Humaine*, II, pp. 150-182.

(58) Le *lamt* est l'Oryx blanc que l'on rapproche du grec Oryga, de l'éthiopien ôrîgâ, du copte Orêga. In Tanoust cite le maure "ourguiya" et un passage de Pline (II, p. 40) "Orygem appellat Aegyptus", in V. Monteil, *Faune Du Sahara Occidentale*, p. 37. Le mot arabe *lamt* est d'origine inconnue. Peut-être s'agit-il d'une assimilation avec le pays des "Lamta" où il abonde ? Les espagnols familiers de la côte l'appellent *ante*. Voir Th. Monod, *Description De la Côte*, pp. 159-161 note p. 191.

(59) L. Calcaud, "Remarques Zoogéographiques sur le Sahara marocain", *Hesperis*, XI, fasc I-II, 1930.

(60) Ibid, p. 150. On le retrouve persistant avec la gazelle, le *mohr*, le bouvreuil githagine, la gazelle blanche, la vache, l'addax, l'autruche, le guépard. Voir Al 'Umari, *Masâlik*, p. 129; - *Subh Al-A'shâ*, V, pp. 176-177.

(61) Sur la question de la chasse médiévale de l'oryx voir Th. Monod, "La dégradation du monde vivant : faune et flore, la désertification au Sud du Sahara", *Colloque de Nouakchott*, 1973, Dakar, 1976, pp. 92-93; - *Tegdaoust* I, p. 119 R. Mauny, *Tableau*, pp. 256-257.

(62) "Parmi les animaux qui habitent le désert on remarque le *Lamt*, quadrupède moins grand qu'un boeuf, et dont les mâles, ainsi que les femelles, portent les cornes minces et effilées. Plus l'individu est âgé, plus les cornes sont grandes; quelquefois elles atteignent une longueur de quatre empan. Les boucliers les meilleurs, et les plus chers sont faits de la peau de vieilles femelles, dont les cornes, avec l'âge, sont devenues assez longues pour empêcher le mâle d'effectuer l'accouplement" *Description*, pp. 320-231-171.

signaler que la répartition géographique du *Lamt* s'étale jusqu'en bordure de la savane en passant par le Niger, le Sahel et toutes les régions méridionales du Sahara Atlantique⁶³. L'archéologie d'Awadagust fournit la preuve que cet animal "est systématiquement chassé et probablement consommé"⁶⁴. Tout comme à Nûl sa peau est utilisée aussi bien pour sa souplesse que pour sa résistance et son imperméabilité aux flèches.

Le rôle historique des ateliers de Nûl incarne donc le lien direct entre production pastorale et extension de la manufacture. Ce même lien ne peut être détaché des besoins des axes caravaniers en boucliers. Contrastant nettement avec l'absence des indices des boucliers des autres villes sahariennes telles que Azugi et Agdawst, une hypothèse commode pour Azugi, consiste à confondre ses boucliers avec ceux exportés par Nûl vers le Nord⁶⁵. La contribution des ateliers de Nûl dans le perfectionnement de la défense guerrière transalassique et andalouse ne s'en trouve pas réduite pour autant⁶⁶. L'interdépendance entre secteurs émane d'une stratégie dont la diffusion des liens conforte une approche spécifique. Le concept de parcours de nomadisation se rattache inévitablement au renforcement de tels secteurs. Toutefois le cas d'une telle hypothèse n'est perceptible que dans le rapport - Azugi - Nûl dont on sait combien il est perceptible à l'investigation. Quoi qu'il en soit, en 289/902, date qui précède la naissance d'Azugi si l'on croit Al-Bakrî les boucliers de Nûl sont, rapporte Al Ya'qûbî, "bien connus..., le sabre y rebondit, et s'il les entame, il y reste engagé sans qu'on puisse l'en arracher ; ces boucliers de Lamta n'ont pas leurs pareils"⁶⁷. Il faut attendre 646/1248 - 968 pour s'assurer que l'histoire de Nûl se confond avec cette production, ses formes et ses progrès⁶⁸. C'est là un apport historique suffisamment clair pour venir à bout de la thèse faisant de Nûl Lamta une simple station relais du commerce caravanier. Production pastorale et production manufacturière mettent en parallèle le caractère régulier du commerce qui en découle.

Les textiles, un monopole multidimensionnel.

Il ne faut pas se laisser induire en erreur par M. Lombard qui élimine toute possibilité de production cotonnière dans le Wâd Nûn. On lit qu'une large partie des vêtements des voilés de Tadmakka sont "formés de coton de Nouli"⁷⁰. Bien des indices encore, sur place, indiquent toute l'étendue de la culture de cette plante aux alentours de Nûl.

(63) V. Monteil, *Faune*, 37; Ibn Sa'îd, *Kitâb al-Jughrâfiya*, pp. 112-113.

(64) *Tegdaoust*, III, 362.

(65) Sur la commercialisation des peaux d'oryx, H. Palmer fournit de nombreuses informations in *Sudanese memoirs being mainly translations of a number of arabic manuscripts relating to the Central and Western Sudan*, Lagos, 1928, 3 vol.

(66) Sir James Mann, "Notes on the Armour Worn in Spain", *Archeologia*, pp. 83-285; Kuhnelt, *Maurische Kunst*, p. 144; François Buttin, "Les adarques de Fès", *Hesperis-Tamuda* 1960, 409-455.

(67) *Abrégé du livre des pays*, p.99.

(68) Ibn Abi Zar'c; *Adh-Dhakhira*, p. 71.

(69) Al Mu'iz Ibn Zayrî Ibn 'Atyya aurait offert à 'Abd Ar-Rahmân Ibn Abî 'Amir un grand nombre de chargements des adarques de *Lamt* à cordoue, *Al-Bayân*, I, p. 253.

(70) Al-Bakrî, *Description*, pp. 181/339. A propos de M. Lombard voir note 74 ci-dessous.

Par contre, il n'est pas nécessaire de multiplier l'examen des sources pour vérifier la généralité et l'ampleur des effets qu'exerce l'élevage des moutons. Pour Al-Idrisi, "la finesse des couvertures" et "la haute qualité" des lainages de la ville de Sūs⁷¹ n'empêche pas les *Safsaryat* et les burnous de Nūl d'être hautement sélectionnés. Mieux considérés sur le marché mondial, ils jouissent d'une réputation qu'indique amplement leurs prix⁷². Tout comme les boucliers, le caractère dimensionnel de leur commerce se prolonge jusqu'au XIVe siècle lors de l'expansion du même secteur à Tilimṣān⁷³. Incapable de modifier fondamentalement les termes du marché, la concurrence régionale permet le monopole inséparable du volume global de la production. Certes, la comparaison des proportions et de leurs présupposés implicites est chose malaisée. Toutefois l'interrogation des matières végétales, minières ou animales peut servir d'indice de grandeur⁷⁴. La sélection des plantes utilisables dans la teinture privilégie d'abord l'indigo dont la culture connaît une prodigieuse fortune dans l'espace pré-saharien encore suffisamment irrigué. La gomme que produit l'ocacia très abondant au Sahara s'ajoute aux privilèges de Nūl. Elle ne diffère pas en cela de l'alun (le viriol) dont les mines de Tadmakka, Gdamis et le Kura⁷⁵ situent les villes pré-sahariennes en avant-poste par rapport aux autres. Rien ne prouve cependant que le chêne où vit le vermillon Kermès abonde dans l'Anti-Atlas. Le safran qui est également rare paraît être remplacé par le henné trop abondant tout au long du fleuve Dra. Un examen plus systématique des pratiques caravanières permet de faire apparaître les principes réguliers d'importation du bois de teinture⁷⁶.

Production minière et dynamique des échanges.

Sur la production d'argent et du cuivre très recherchés, le premier au Sahara, le second dans sa rive Sud, l'abondance des gîtes anti-Atlassiques⁷⁷ se traduit dans le Wād Nūn, le Bāni et As-Sāgya Al Hamrā par le grand nombre de toponymes. Tout près des

(71) *Description*, Dozy et Goeje, p. 71;- Sakok, p. 69.

(72) *Description*, Dozy et Goeje, pp. 68-9;- Sadok, p. 66

(73) Istakhri, *Viae Regnorum*, p. 34;- Yāqūt, *Muʿjam*, p. 821;- Ibn Al-Wārdi, *Tārīkh Ibn Al Wārdi*, I, p. 84;- Al-ʿUmari, *Masālik*, pp. 66-94-95.

(74) Voir à ce sujet M. Lombard, *les Textiles dans le Monde Musulman* (VII / XIIIe siècle), Paris - Lihaye, 1978, en particulier 90 s q q.

(75) Al Bakrī, *Description*, pp. 183-341; - Al-Ḥimyarī, *Ar-Rawd*, p. 600;- Ibn Saʿid, *Kitāb Al-Jughrāfiya*, p. 114.

(76) En 1007/1599 Jawhar le grand officier d'Al-Manṣur peut encore rapporter dans ses bagages outre les 30 chameaux chargés de poudre d'or, 120 autres charges de bonne quantité de poivre, de cornes de rhinocéros qui sert à faire des manches de poignards et de bois de teinture. Celui-ci pourrait être du Brésil, bois qui est fréquemment importé au Maroc *S.I.* Angleterre, II, p. 146, n°5.

(77) Jackson (James Gray), *An Account*, pp. 126-127-128; Oscar Lenz, "Voyage", pp. 199-226-371 sq; Ch. De Foucault, *Reconnaissance*, p. 340;- Waṭwāt, *Manāḥij*, pp. 46-47;- Al-Murrākushi, *Al-Muʿjib*, p. 510; M. As-Sūsī, *Al-Maʿsul*, I, p. 41, II, p. 352, III, pp. 240-352, VII, pp. 40-42, X, p. 117, XIV, p. 159, XVI, p. 169, XVIII, p. 281, XX, p. 235; Id, *Al-Tiryāq*, 69;- B. Rosenberger, "Les vieilles", *Hesperis* n°17, 71-108, n°18, 59-102; "Tamdukt", 109-110 sq;-

vestiges de Nūl Lamṭa aux environs Est d'Asrir, le toponyme Sidi Ikhfa - U- Ḥmād est doublé de Bū Tazūlt. Le terme Bū est le masculin de Mmu désignant de la sorte un centre métallurgique par rapport au féminin qui signifie l'aspect superficiel de l'exploitation. *Tazūlt* implique la présence d'antimoine (*Kḥūl* en arabe) inséparable de l'argent⁷⁸. Sur place, les déblais en tant que vestiges d'une exploitation ancienne ne masquent pas les filons de surface visibles à l'œil nu. Il semble que les tentatives d'exploitation de 1968 - 9 aient dévoilé l'ouverture d'anciennes galeries souterraines comparables à ceux d'Aglmim et d'Ifran. Les cassures minéralisées sont, paraît-il, l'argement effectuées facilitant de la sorte la descente jusqu'à la couche de quartzites. A cette profondeur, la ferme résistance de la roche ne s'explique que par le mélange de l'argent, de cuivre, de zinc et de plomb confondus. B. Rosenberger indique que ce dernier a pour fonction d'imperméabiliser en recouvrant la vaisselle en poterie⁷⁹. Il rappelle en cela la fête des congés signalée à Asā par certaines indications de Scylax⁸⁰. En tant que récipients étamés, les congés servent dans cette foire du Bāni Occidental à alimenter la dynamique des échanges avec les Phéniciens⁸¹. Faut-il par conséquent, rapprocher cette indication d'Adrār W wanās qui désigne aux environs d'Asā, la légendaire montagne de cuivre animée jadis par les préislamiques Ida - U - Kays⁸² ? A supposer qu'il soit possible de démontrer la relation et de rendre compte de son évolution, quelle est la meilleure technique pour compter tous les toponymes et d'isoler l'utilité historique de chacun⁸³ ? Contentons-nous pour l'instant de signaler que jusqu'en 1098/1686, "les gens de Tagawst" alors capitale économique de l'anti-Atlas, "joignent le courage à la valeur, mais ils ne les emploient qu'à se battre les uns contre les autres pour s'enlever l'argent qu'ils tirent de leurs mines"⁸⁴. A son tour As-Sagya Al-Ḥamra a parmi ses nombreux dérivés Wad al-Faḍḍa (rivière de l'argent blanc). Mais là, on ne saurait parler, malgré la pression des traditions orales, de gîtes aurifères même si l'alliage de l'or blanc n'est que l'or et l'argent⁸⁵. On assurera tout au plus que la production de l'or du S/O saharien traduit la relative importance des échanges préférentiels entre les deux rives. La détention dans chacune des deux de produits miniers est en soi un moyen de pression nécessaire pour amener l'autre rive à abaisser ses propres barrières commerciales. Les contingents bilatéraux font l'objet d'une multilatéralisation progressive. Les gîtes et toponymes de l'actuel pays Takna confirment au moins jusqu'en 1098/1686 le principe de contrôle des potentialités minières comme l'un des piliers du système villageois depuis les

(78) D.M. Dunlop, "Sources of gold and silver in Islam according to Al Hamadani", *S.I.* VIII, 1957, 29-50; INB. Rosenberger, "Tamdult", p. 109.

(79) "Tamdult", 110.

(80) R. Roget, *le Maroc*, 1924, II; - F.C. De la Chapelle, *Les Tekna*, 30.

(81) Ibidem.

(82) Furst, Ait Oussa, *Arch S.I.A.*, 1939, 4; - V. Monteil, "Chronique", 2.

(83) P. Oliva, "Aspects et problèmes géographiques de l'Anti-Atlas occidental", *R.G.M.*, n°21, 1972, pp. 43-77.

(84) *Description De l'Afrique*, Traduit du flamand par . Dapper, 1686, Amsterdam, chez Wolf Gang, Waesberge baon et Van someren, N.D.C, L XXX VI, 136; - voir également, V. Fernandès, *Description*, 61.

(85) Seul Al-Ya^cqūbī signale de l'or et de l'argent aux environs de Tamdult "à la surface du sol, comme les plantes, au point que les vents, dit-on, peuvent les entraîner", *Les Pays*, 225-359, B. Rosenberger, " Tamdult", 106.

périodes préhistoriques. Certes, on ignore si, comme Tudga, Ziz, Tamdult et Sijilmāsa⁸⁶, les villes d'Asā, Nūl et Tagawst sont organisées à l'origine autour des mines ; mais l'efficacité du système de correspondance local explique l'élan économique fondateur. La fonction de ces cités-Etats demeure bien faible historiquement, si elle ne participe pas aux grands courants commerciaux dont elles sont successivement les centres principaux. Il faut signaler leur fonction de capitales successives des axes Awlil et Azugi ; d'où une liaison permanente avec le reste du circuit trans-saharien. D'ailleurs, constatons précisément que le peu d'informations dans les sources contemporaines devance l'absence d'une description plus détaillée et par voie de conséquence toute possibilité de vérifier le secteur minier. L'argent beaucoup plus rare que l'or et le cuivre au Sahara, constitue une marchandise de choix. Cet unique objet de parure des nomades a pour effet l'accroissement des revenus. Il tire de sa nature particulière les valeurs qu'il coûte. En premier lieu, l'argent étant de tous les biens le plus fongible, ne comporte aucune des difficultés que l'on rencontre quand on tente d'organiser la cotation des marchandises présentant des variétés qualitatives. En second lieu, la connaissance exacte par les commerçants locaux des disponibilités rapprochées des besoins permet la régularité de transit au moins jusqu'au XVII^e siècle. Son cours plus élevé que l'or indique l'importance stratégique des places d'Awlil, Azugi et Awdagust en tant que relais de l'or africain.

A propos des indices de la taille transformatrice de Nūl .

L'exportation massive des boyaux (intestins)⁸⁷ et de la fourrure de feneck⁸⁸ démontre combien les professionnels d'un tel secteur ne sont pas logés à la même enseigne. Dans une profession dominée par la place de la tannerie, le secteur des fourrures et des boucliers est défini par une clientèle de marque. Différents niveaux de droits sur les biens de prestige nous amène au point fondamental du rapport entre la propriété commune des ressources pastorales et les groupes sociaux apparentés. C'est dire que Nūl est le lieu de passage et de mise en action d'un flux de richesses brutes apportées par les uns et qu'elle conditionne pour l'usage des autres. Son rôle communautaire se conçoit dans son endettement à l'égard de ceux dont elle reçoit et où d'autres s'endettent à son égard en recevant d'elle. On enregistrera à l'appui de cette idée que la production des selles, des mors de cheval et des bats de chameaux signalée par Al-Idrīsī⁸⁹, permet de toucher à l'assurance dont le fabricant peut bénéficier. C'est une spécialisation maîtrisée où le lien direct entre production pastorale et extension de la manufacture reflète le substrat potentiel des relations entre fabricants, pasteurs et nomades. Un tel substrat est en fait la seule forme de sauvegarde, de défense de la liberté et de la dynamique économique interne à l'espace présaharien dans sa globalité. Nūl apparaît là en tant que cellule essentielle d'une économie de distribution dont elle est l'organe actif, vivant et créateur. Elle a charge de transformer le travail, la matière, pour leur donner formes d'objets et de services consommables. Elle est donc le corps économique intermédiaire qui établit le lien entre le consommateur ou

(86) Jean Mazard, *Corpus Nummorum Numidiae Mauretaniaeque*, Paris, Arts et Métiers Graphiques, 1955, I, p. 14,- D. Eustache, *Corpus*, p. 102, note 70.

(87) Istakhri, *Viae Regnorum*, 3h;- Yāqūt, *Muʿjam*, p. 821;- Ibn Al Wardī, *Tārīkh*, I, p. 84.

(88) Al-Bakrī, *Description*, pp. 321-322-342-171-183.

(89) *Description*, Dozy et Goeje, pp. 68-69/ Sadok, p. 66.

l'utilisateur de ses produits et tout ce qui, en amont d'elle, exerce directement ou indirectement, une action de direction ou d'impulsion sur l'économie. De là découle l'hypothèse d'une possible existence de sucreries compte tenu de l'abondance des roseaux⁹⁰. Ibn Hawqal qui comme tous les autres ne mentionne pas le fait, ne semble pas l'exclure⁹¹. Il est rejoint en cela par Al'Umarī⁹². Les poteries de l'époque phénicienne continuent de toute façon de fournir avec les dattes, les fruits secs et la laine un supplément de trafic rémunérateur. Dans cette perspective Nūl résulte plus directement de l'addition des comportements d'acteurs réagissant en entrepreneurs avisés ayant assimilé la dimension manufacturière de leurs activités. Si comme on vient de le constater, Nūl est productrice de tant de produits, c'est parce qu'elle est reliée par tant de pistes à toutes les cités - Etats et localités de l'anti-Atlas et du Bāni. Pour mieux spécifier son rôle stratégique aux débouchés des axes caravaniers, il faut s'interroger sur ce qui ouvre aux caravanes les routes ; le commerce où la ville ? Quel est l'apport des routes transversales de la rive N - O saharienne dans la croissance de Nūl ?

Les différents indicateurs de la variable Anti-Atlassique transversale.

Entre Nūl et Māssat, aire fondamentale pour la condensation économique de l'espace présaharien, l'ordre marchand paraît stabilisé et prend forme définitive spatialement et temporellement depuis Al Ya'qūbī au IIIe/IXe siècle⁹³. La foire de Māssat ne fait que progresser durant les décennies suivantes⁹⁴. Al-Idrīsī atteste l'existence de Tazakaght et 'Agrnu⁹⁵ assimilables à Tamgat et Aglū d'Al-Bakrī⁹⁶. Il ajoute Tarūdānt, Tawīwīn et Tanimallat où les rares grandes foires mentionnées mettent en jeu un ordre privilégié spatialement affranchi⁹⁷. La complémentarité entre Iznagan (Sanhaga) du Rif et ceux du Sūs ne serait-elle pas pour quelque chose dans l'homogénéité de cet axe ? La concentration des ateliers monétaires semble renvoyer à l'apport des Idrissides⁹⁸. Il n'est donc pas nécessaire d'attendre la compilation de *Kitāb Al Istibṣār* pour s'assurer du caractère villageois dense et continu⁹⁹. En précisant qu'à Igli, la production du cuivre alimente le

(90) Sur la signification du toponyme Ghanim cf V. Monteil, "Choses", p. 397;- F.C. De la Chapelle, *Les Tekna*, 101; voir sur l'abondance des roseaux au Sahara Ibn Sa'īd, *Kitāb Al-Jughrāfiya*, pp. 111-112.

(91) *Ṣūrat*, pp. 89-90.

(92) *Masālik*, pp. 127-128.

(93) *Kitāb Al-Buldān*, et de Goeje, p. 22/ trad p. 136.

(94) Al-Bakrī, assure que "le Ouadi Masset, rivière bordée de villages... où se tient une foire qui réunit beaucoup de monde ... De la rivière de Sous à la ville de Noul on marche pendant trois journées à travers un territoire habité par des Guezoula et des Lamta" *Description*, pp. 306/161.

(95) *Description*, Dozy et Goeje, p. 65/ Sadok, p. 62.

(96) pp. 296-156; Al-Bakrī précise que sur les bords de la rivière de Sūs partant d'Igli "on trouve une série de lieux de marché, qui se prolonge jusqu'à l'océan environnant" *Description*, pp. 305-161; V. Monteil, Al Bakrī, 56

(97) *Description*, Dozy et Goeje, 65/ Sadok, 62; Ibn Sa'īd; *Kitāb Al-Jughrāfiya*, p. 124.

(98) D. Eustache, *Etudes Sur La Numismatique et l'Histoire Monétaire Du Maroc*, 1 *Corpus des dirhams idrisites et contemporains*, Banque Du Maroc, Rabat, 1970-1971, p. 180 et texte.

(99) *Al Istibṣār*, p. 212;- Ibn Sa'īd, *Kitāb Al- Jughrāfiya*, pp. 124-125 .

commerce transsaharien¹⁰⁰, l'auteur d'*Al Istibṣār* met en évidence l'importance de l'axe Est - Ouest. Celui-ci se scinde en une première route reliant Marrākush et Aghmat à Sijilmasa et une seconde rattachant cette dernière à Tamdult¹⁰¹. La permanence d'une civilisation paysanne spécifique peut d'ailleurs être constatée depuis le temps pré-romain jusqu'au XI^e siècle¹⁰². Les facilités d'une forêt peu dense et la pratique de l'irrigation lui confèrent une certaine prospérité qui contraste avec le faible niveau de vie des rares habitants des montagnes littorales beaucoup trop densément boisées¹⁰³. Avec le caractère ancestral d'Ifran¹⁰⁴, Asa¹⁰⁵, Aqqa¹⁰⁶ et Tudgha¹⁰⁷, on admet que le type villageois puisse former une aire homogène¹⁰⁸. Les sources de l'époque indiquent que chaque cité - Etat est en somme un territoire dont la liberté constitue un privilège inhérent au sol aggloméré¹⁰⁹. L'aire de la cité constitue un centre d'attraction des matières premières de l'espace environnant. Le Dra qui englobe un grand nombre de localités satellites offre la topographie du réseau des routes transversales. Nūl Lamta qui se distingue par le monopole de l'axe côtier, n'est pas une simple capitale de service économique. Elle résiste mal à la tentation de se considérer comme une fin en soi¹¹⁰. Son caractère continental cher à Al-Idrisi, la diversité de la population, ses ramifications, sa puissance sociale et financière la portent à mal s'accommoder de la condition dépendante du réseau transversal. Elle dépasse ce stade en faisant sa propre loi du service à la plus grande échelle. Cette donnée structurelle est une

(100) *Al-Istibṣār*, p. 212; Al Murrākūshi, *Al Muʿjib*, p. 187.

(101) B. Rosenberger, "Tamdult", pp. 114-116; - *Al-Istibṣār*, p. 213; M. As-Sūsī, *Al-Maʿsūl*, III, p. 204.

(102) R.I. Lawless, "L'évolution du peuplement de l'habitat et des paysages africains du Maghreb", *Annales de Géographie*, LXXXI, 1972, pp. 451-464.

(103) Ibid, en particulier, pp. 457-459.

(104) De Castries, *S I H M*, Angleterre, I, p. 31; - V. Monteil, "Les Juifs d'Ifran", *Hesperis*, 1948, 1^{er} et 2^{ème} trimestre, pp. 151-162; - Charles Monteil, "Problème du Soudan Occidental : Juifs et Judaisés", *Hesperis*, 1951, 3^{ème} et 4^{ème} trimestre, pp. 256-298 en particulier p. 271; J. Desange et S. Lancel, *Bibliographie Analytique de l'Afrique Antiquité*, Paris, E. De Bouard, VII, 1970, 6; - Id, VIII, 1971, 7; - W. Vycihl, *Oname*, XIX, 1975, 486-488.

(105) J. Gattefossé, "Juifs et chrétiens du Dra avant l'Islam" *B S P M*, n°3-4, 3^{ème} et 4^{ème} trimestre 1935 - 1936; O. Du Puigadeau et Sénones, "Peintures rupestres du Tagant", *J.S.A.*, 1939, IX, fasc I, - A. Ruhlmann, "Les Recherches de préhistoire dans l'extrême Sud marocain", *P S A M*, 1939, fasc 5, 59-60 et 88-89.

(106) V. Monteil, "Choses", 386-405; - B. Rosenberger, "Tamdult", 103-140.

(107) D. Eustache, *Etudes Sur La Numismatique*, pp. 131-135.

(108) Parlant d'Ibn Yāsīn, Al-Bakrī attribue à Sijilmasa "ses dépendances, le Sous entier, Aghmat, Noul et le désert", *Description*, pp. 318-168, Cf. sur cette ville *Al Istibṣār*, pp. 200; *Ṣifāt Al-Maghrib*, 60; - Al-Himyarī, *Ar-Rawd Al Miʿṭār*, pp. 305-306; Al ʿUmarī, *Masālik*, pp. 139-140.

(109) Ibn Hawqal, *Sūrat*, pp. 90-97; - Al-Bakrī, *Description*, pp. 305-161; - Az-Zarkashi, *Tārīkh Ad-Dawlatayn*, p. 3; - Yāqūt, *Muʿjam*, I, p. 415; Levi-Provençal, *Extraits*, p. 85; - M. As-Susi, *Min Khilal*, IV, p. 254.

(110) *Al-Istibṣār*, 213, Ibn Saʿīd est à cet égard plus précis, *Kitāb Al-Jughrafiya*, pp. 123-142.

variante de la forme économique, sociale et politique qui gère toutes les institutions et agglomérations autour de Nūl. Celle-ci voit converger vers elle les caravanes (S-N-S), réceptionne les marchandises et leur fournit le frêt de retour dont elle a, elle-même, assurée la quête dans ses ateliers ou à partir de son hinterland. De la sorte, elle apparaît bien plus qu'un entrepôt où se repartissent les seules marchandises régionales : c'est une capitale du commerce des deux circuits régional et continental.

L'implantation confirmée des Iguzuln (Gazula) et des Ihsurn (Haskura) au Sud de l'espace transatlantique se trouve conjuguée avec les déterminations géographiques. Celles-ci pèsent de tout leur poids sur l'existence de cette société dont la manière d'être est profondément pénétrée par ses liens étroits avec le très proche circuit transsaharien. Malgré les implications menaçant le pouvoir villageois du Wād Nūn, les conflits pour les pâturages ne sont jamais de nature à brusquer les rapports d'alliance mutuelle¹¹¹. Conditionnées par des données politiques et climatiques, ces déplacements impliquent la transhumance. Source majeure de conflits et d'alliances, la transhumance débouche sur ses propres contradictions contribuant principalement à consolider l'alliance des Iznagan face à leurs traditionnels adversaires du Haut-Atlas¹¹². Cette activité indique de la sorte, qu'on ne peut ramener ces mouvements à un modèle unique aussi bien en ce qui concerne leur mobile que leur déroulement.

Le champs des références sahariennes.

Entre grands nomades du Sahara et villageois de l'anti-Atlas, il est rare que les mêmes hommes changent de circuit. Même si les bénéfices sont de plus en plus élevés à mesure que l'on s'éloigne en raison de la valeur ajoutée à la marchandise par le transport¹¹³, l'errance dans le Sahara n'est pas faite pour alléger les inquiétudes de ceux du Nord. L'encombrement du paysage villageois n'est pas de nature à enchanter les grands nomades non plus. La ville centrale se présente ainsi comme une tête de ligne¹¹⁴. Elle permet par sa fonction de terminus d'éviter le déplacement complet vers l'autre circuit. En offrant une suite, quelquefois non interrompue de lieux habités¹¹⁵, l'axe Nūl - Awlīl démontre un aspect très ancien¹¹⁶. Azugi qui est au siècle d'Al-Bakrī "un château entouré d'une forêt d'environ vingt mille dattiers"¹¹⁷, témoigne avec Awdagust des liens qualitatifs

(111) Ibn Hawqal, *Sūrat*, 100;- *Kitāb Al-Ansāb*, manuscrit, B.G, n° 1275 k; *H.B.*, I, p. 131, II, pp. 117-160-28.

(112) *Kitāb Al-Ansāb*, Ibid.

(113) La détention dans chaque rive de produits lointains et rares est en soi un moyen de pression suffisant pour former un marché d'appel. Le caractère irremplaçable des marchands distributeurs explique leur marge bénéficiaire assez large.

(114) Pour Al Bakrī, "Noul, situé sur l'extrême limite du territoire musulman, est le premier lieu habité que le voyageur rencontre quand il arrive du Sahara" *Description*, pp. 368-175.

(115) Le pays des Igudaln (Gudala) offre selon Al Bakrī "une suite non interrompue de lieux habités jusqu'à l'océan environnant", *Description*, pp. 324-172.

(116) Ibidem, pp. 324-172;- J. Devisse, "Routes...", n°1 51. Cependant Ibn Hawqal est le premier à l'avoir décrit.

avec Nūl. On constatera ainsi, avec Ibn Ḥawqal¹¹⁸, la méthode de douane sur les caravanes bien contrôlées. D'un point de vue purement économique, l'aspect contrôlé des routes introduit généralement la notion des besoins organiques et les objets de l'environnement qui les satisfont. Ces objets sont socialement définis mais en ce sens que les besoins deviennent des exigences ou des besoins ressentis. Cependant, il s'agit là d'un problème complexe. Les agencements sociaux, qui confèrent stabilité et récurrence à des ensembles d'actions économiques, sont des unités sociales dont les éléments sont plus ou moins nombreux et complexes et qui existent dans une société à des niveaux divers. En effet, la raison d'être économique des localités temporaires trans-sahariennes naît avec les saisons de pâturages immédiatement liées à l'organisation des *Azalays*. Ibn Saʿīd¹¹⁹ suggère à juste titre que les localités temporaires connaissent un rythme de fréquentation combiné avec le mouvement saisonnier des convois caravaniers. Dans ce sens, ce qui motive pour les tribus apparentées, la fondation d'une capitale, c'est son aptitude physique, économique et politique de constituer une plaque tournante. Le climat, la morphologie et les circuits transatlassique et trans-saharien dépendant l'un et l'autre, font de Nūl Lamta un immense entrepôt. Son rôle stratégique et politico-historique est alors vite explicité. La sécurité du système marchand est en somme l'autre visage du système des alliances inter-tribales.

C'est pourquoi il serait vain d'attendre d'un quelconque schématisme nomades - sédentaires qu'il confère telle particularité plutôt que telle autre. D'ailleurs, contrairement à l'anthropologie et la sociologie, la tendance historiciste générale oppose "la société des pasteurs nomades" par son évolution et ses caractéristiques à celle des sédentaires. Elle omet de la sorte, d'étudier les nuances, les compatibilités et incompatibilités des exigences de ces modes de vie. L'absence d'un modèle idéal envisageable explique-t-il toute la difficulté de la comparaison ? A ce contraste conceptuel, il faut ajouter comme potentialité, la complémentarité des normes en vigueur pour lesquelles il ne s'agit là que d'une société rurale par opposition à la société urbaine. C'est pourquoi, pour mieux situer le degré de centralité de cette capitale, il convient de situer sa place dans les échanges saharo-atlassiques.

Nūl Lamta comme espace de référence.

Avec les descriptions d'Ibn Ḥawqal, d'Al-Bakrī, d'Al Idrisi et d'Ibn Saʿīd, le concept de parcours de nomadisation montre à l'évidence que le découpage de l'espace géographique en zones délimitées englobe Nūl, Awlīl, Azugi et Kukdam dans une même entité. Ce découpage est une variable significative d'autant plus qu'il nécessite un compte rendu de la taille des composantes sociales et du type de production et d'exploitation. Les semi-nomades tenus par des liens à leurs partenaires villageois selon les conditions des pâturages sont souvent confondus avec les semi-sédentaires. Ceux-ci sont des villageois dont, les liens avec leurs propres agglomérations se dénouent selon le calendrier des récoltes. Les insuffisances conceptuelles assimilent ces deux catégories à celle des grands nomades incapables de supporter la proximité des agglomérations.

(117) Al-Bakrī, *Description*, pp. 316-167.

(118) *Ṣīrat*, 99-100.

(119) *Kitāb Al Jughrafīya*, p. 114.

A cela il faut ajouter que dans chacun des principaux axes, les routes commerciales sont orientées principalement suivant les méridiens¹²⁰. On comprend alors que les différences mêmes de genre de vie placent les entités tribales au contact des routes, traduisant ainsi clairement les différences d'aptitudes des régions. La déduction qui s'impose alors est que l'identification du territoire Igudaln (Guddala) à l'axe côtier, du territoire des Iwillimidan (Lamtuna) à l'axe Lamtuni et du territoire des Imssufn (Massufa) à l'axe Gawdar, est une répartition verticale quelque peu rigide de l'espace Ouest-Saharien. La gestion commune des ressources pastorales signalée par Ibn Hawqal¹²¹ ne constitue-t-elle pas un témoignage clair de l'étendue réelle de chaque souveraineté ? La rigidité territoriale est en fait inséparable de la notion de territorialité. L'importance de celle-ci est relative à l'adéquation des segmentations territoriales et lignagères révélée par la dimension du pouvoir tribal. L'autorité et l'obéissance manifeste chez les Iznagan¹²² est un facteur qui permet au seuil de cette interprétation de situer Nāl Lamṭa par rapport à chacun de ces axes.

A - L'axe côtier Nāl - Awlil.

S'étalant sur l'actuel pays des Trarza au bord de l'océan, le territoire des Igudaln touche selon Al Bakri "à celui des noirs"¹²³. Nāl Lamṭa étant au premier plan des activités de cet axe se trouve directement liée à la place d'Awlil. Pour mesurer à sa juste valeur l'importance économique de Nāl, il est nécessaire d'envisager sa liaison avec les flux caravaniers d'Awlil. L'intérêt de cet axe est de poser les problèmes d'adaptation de chacune des deux places à l'autre ainsi que les tendances finales de l'économie caravanrière de la côte. Al-Bakri semble faire de lui l'un des axes principaux quand il décrit avec tant de précision sa spécificité. "Pour se rendre d'Awlil à Nāl on suit constamment le rivage de la mer pendant l'espace de deux mois. Les caravanes qui entreprennent ce voyage marchent presque toujours dans une région dont le sol est couvert d'une couche de pierre qui résiste au fer et qui émousse les pies employés pour la briser. L'on s'y procure de l'eau douce en creusant des trous dans les endroits que la mer laisse à découvert lors du reflux. Si un voyageur meurt en route, on ne peut l'enterrer à cause de la rareté du sol et de l'impossibilité d'y creuser une fosse, aussi l'on se borne à couvrir le cadavre avec de l'herbe et des arbrisseaux desséchés, ou bien on le jette à la mer"¹²⁴.

Est-ce parce que le sol est granitique que l'axe est réduit à un simple anticyclone migratoire ? R. Mauny remet en cause toute activité commerciale importante tant au Moyen Age que durant l'Antiquité. Il ne voit pas bien ce que peuvent transporter les caravanes à Nāl "sinon l'ambre gris et la gomme"¹²⁵. Il pense qu'étant donné le peu de trafic entre

(120) J. Célerier, "L'Atlas et l'orientation au Maroc", 453.

(121) *Ṣūrat*, p. 100.

(122) Ibn Hawqal, *Ṣūrat*, pp. 95-97-98.

(123) *Description*, pp. 324-171. Il assure auparavant qu' "au delà des Beni Lemtouna se tient une tribu sanhadjienne, nommée les Beni Djoddala; elle demeure dans le voisinage de la mer, dont elle n'est séparée par aucune autre peuplade", pp. 311-164; - voir également *H.B.*, I, p. 275; - II, p. 117; - *E.I.*, III, p. 307.

(124) *Description*, pp. 323-171.

(125) *Tableau*, p. 38.

Awlil et Nūl, l'ambre trouve preneur plus facilement à la "cité des cités"¹²⁶ Awdagust par Ayuni, péninsule située près d'Awlil¹²⁷. La fréquence du transit ne peut dépendre selon cet auteur que des échanges avec la rive S-O du fleuve Sénégal. Autrement dit, les ressources qui permettent de maximiser les bénéfices ne risquent pas de déterminer le tracé de cet axe.

Il faut pour vérifier l'hypothèse de R. Mauny la confronter au tableau dressé par Ibn Hawqal contemporain de la période étudiée. Il s'attache à découvrir certains traits morphologiques des circuits relatifs à cet axe. Son exposé rend bien compte des fonctions majeure de la place d'Awlil. Les détails qu'il rapporte sont suffisamment révélateurs pour être longuement cités. "On met deux mois pour se rendre de Sijilmasa à Awdagust, en direction de l'Ouest ce qui fait une ligne brisée avec l'extrême Sūs (Nūl Lamta) à Awdagust... De celle-ci à Gana on met un peu plus de dix jours, en voyageant sans bagages. Sur le parallèle d'Awdagust, que nous venons de citer en direction de l'Ouest, on rencontre Awlil une mine de sel, la principale du Maghrib, à un mois d'Awdagust. D'Awlil à Sijilmasa en venant vers le domaine de l'islam, il y a un peu plus d'un mois, on va de Sijilmasa à Lamta (Nūl) lieu d'origine des boucliers, il y a vingt cinq milles. En-deçà de Lamta, dans le territoire du Maghrib, il y a Tamdult et vers le Sud, Awdagust"¹²⁸.

Il ressort clairement que la route Awlil - Sijilmasa est obligatoire pour consolider l'importance commerciale de cette dernière. Sur le parallèle d'Awdagust, Awlil est à proximité de la région cultivée¹²⁹ qui assure l'écoulement de ses produits et de son sel à partir de Kays. Les barres de sel sont réservées surtout à l'échange contre l'or du Galam plus proche que celui de Bambuk. L'or du Bury arrive également par Kita et Niagasaba. Si en plus de cela, la densité des sites et habitats au Nord de Tigant contribue à l'identification d'Awlil "aux salines toujours exploitées de N'Terert"¹³⁰, l'implantation humaine semble en accord avec les données géomorphologiques de l'axe côtier. Aujourd'hui encore, l'enquête sur les commodités du transit présente au niveau des apparences un espace côtier non accidenté en transhumance active. Au rythme long des pas des dromadaires, les conditions climatiques et pastorales de l'océan ne sont pas pour alourdir la tâche. Cet état de choses diminue notablement l'apport du sol granitique et n'indique nullement la place réduite de l'axe côtier.

(126) Il ne peut s'agir que d'Awdagust bien entendu. Al Muhallabi (Xe siècle) in J. Cuoq, *Histoire de l'Islamisation*, p. 8.

(127) Voir J.M. Lesourd, "Sijilmasa", *Hesperis*, fasc I et II, 1969, p. 29.

(128) *Šūrat*, 91.

(129) J. Cuoq, *Recueil*, p. 73; *Kitāb Al-Istibṣār*, pp. 214-215.

(130) Denise Robert Chaleix, "Nouveaux sites médiévaux", 56-57. Des arguments linguistiques et géographiques sont à ajouter à ceux des techniques d'extraction des plaques de sel gemme. L'aspect verdoyant d'Awlil est cependant clairement indiqué par Ibn Saʿīd, (*Jughrafiya*, p. 90). Il signale l'abondance des roseaux et des plantes. La dimension de la cité fait d'elle une ville élargie comme bien d'autres villes contemporaines. Les célèbres poissons et les tortues sont là aussi nourriture principale. Même si les propos d'Ibn Saʿīd ne sont pas nouveaux concernant la place première de la saline, ils impliquent des difficultés d'écoulement du sel des autres salines à Awdagust, confirmant en cela les propos d'Ibn Hawqal. Et ce n'est pas par la proximité de l'île d'ambre que l'importance stratégique d'Awlil est indiquée.

La texture du sol déjà remué lors d'exploitations antérieures vaut à la cité les formes d'attaches avec le milieu. L'augmentation des activités auxiliaires montre à l'évidence une cité pionnière qui ne cesse à proximité de la savane occidentale de consolider son rôle de relais commercial et de distribution de sel¹³¹. La littérature qui en décide ainsi éclaire combien cette place est d'une extrême importance pour l'économie et l'organisation politico-militaire des Igudaln¹³² nomades et sédentaires¹³³. Autre indication en termes d'intégration de l'espace social entre Illimidan du Wād Nūn et Igudaln est le message de Waggāg Ibn Zallū Al-Lamī après l'échec de la première tentative de son disciple Abdallah Ibn Yāsīn ; le fait qu'il ne se contente pas "de vifs reproches"¹³⁴ et précise que "toute personne qui refuserait d'obéir à ce docteur serait retranchée du corps des vrais croyants et mise hors la loi"¹³⁵; ce qui constitue une référence de taille. Mieux encore, la variante socio-politique de la connexion spatiale entre le Sūs et le Sahara Atlantique peut être trouvée dans la version d'Ibn ^CIdārī qui parle d'assemblée *Imā'a* où les chefs Igudaln sont nommément désignés¹³⁶. Il est vrai que c'est par Yahyā Ibn Ibrāhīm Al-Gudālī que la demeure d'Ibn Yasin est construite à Taghira¹³⁷. Et si celle-ci peut apparaître depuis, comme la place politique centrale des Igudaln au moins, c'est parce que Yahyā b. Ibrāhīm Al-Gudālī assume en 425/1034 sans difficulté la direction des Iznāgan du Sahara atlantique¹³⁸. Cette réalité traduit outre l'importance manifeste d'Awlil, l'interaction spatiale en termes de complémentarité économique et villageoise. Confondue avec Nagira ou Tayart, Taghira peut bien être la même Arat-n-Anna du S-E de la Sāgya Al Hamrā qu'Ibn Yāsīn construit chez les Igudaln et Imssufn¹³⁹. Située, dit-on aussi, sur un fleuve dont la source est à l'Est de Galta Zammūr pour courir près des vallées proches des montagnes qui brillent¹⁴⁰, elle conduit les principales entités locales à un commun accès aux réformes d'Ibn Yāsīn. Rapprocher les représentations que cela implique revient à éclaircir l'apport de l'axe côtier dans la construction spatiale et celle des liens rapprochés entre entités. Cela revient à définir Awlil comme la plate-forme économique dont l'évolution historique et stratégique dévoile indéfiniment l'alliance Illimidan-Igudaln-Takrur. La cristallisation de l'introduction triomphante d'Ibn Yāsīn permet à cette alliance d'entamer la première tentative du processus impérial.

(131) Ibidem, 56

(132) *Al Istibṣār*, pp. 214-215-216; - Yāqūt, *Mu^Cjam*, I, 822; Ibn Battuta, *Tuḥfat*, IV, p. 87; - As Sa^Cdi, *Tārīkh As-Sūdān*, 122; - H. Gaden, "Les Salines d'Awlil", *Rev M.M.*, XII, 1910, pp.436-443; - R. Guitat, "Carte et répertoire des sites néolithiques de Mauritanie et du Sahara espagnol", *Bull I FAN*, B, 34, n°1, 1972, pp. 192-227; H.J. Hugot, "La poterie néolithique saharienne", *Congrès Préhist. Français*, C.R. XVIe session, pp. 645-652.

(133) L'élevage des "moutons et autres bestiaux" est signalé sur la route de Tūqa à Aguni "tout près d'Awlil", Al-Bakrī, *Description*, pp. 323-171.

(134) Al-Bakrī, *Description*, pp. 313-165.

(135) Ibid, pp. 313-165.

(136) *Al-Bayān*, IV, p. 9.

(137) Al-Bakrī, *Description*, pp. 313-165.

(138) Ibid, pp. 311-164; - Ibn ^CIdārī, *Al-Bayān*, IV, p. 8.

(139) Al-Bakrī, *Description*, pp. 313-165. Nous revenons plus loin sur l'identification de cette cité.

(140) H.T Norris, *Saharan Myth And Saga*, pp. 120-121.

Il reste cependant à préciser que les 1600 km qui séparent Nūl d'Awlil, la séparent également d'Awdagust. Dès le Wād Drā, la route côtière se lance d'abord bien du littoral pour terminer chez les populations des pêcheurs¹⁴¹. Mais la sécurité à un moindre titre d'appartenance tribale et la rapidité ne prévalent pas sur telle ou telle portion de cet axe par rapport à celui des chars. C'est dire qu'en appliquant le critère dégagé d'Al Idrisi, on a indubitablement à privilégier la complémentarité Nūl - Azugi. Non pas que l'axe Nūl - Awlil ne voit pas circuler des populations nombreuses et des produits abondants, mais il n'est pas aisé d'évaluer avec précision le volume des marchandises. La question qui demeure posée est de savoir par quel moyen Nūl Lamta s'assure l'écoulement de l'or que draine Awlil? Limitons-nous à la précision suivante : ce n'est qu'une route parmi celles qui relient Nūl aux cités du Sud. Et c'est en dépendant presque entièrement de Nūl, qu'elle lui assure le monopole de la dynamique de l'extrême Ouest Saharien. Nūl peut ainsi se maintenir indépendante de Sijilmasa et jouer un rôle important dans l'administration des affaires de la route côtière. Elle peut également contribuer à l'équilibre socio-économique de son hinterland indiquant l'intensification des activités agro-pastorales des zones méridionales du Sahara atlantique.

L'axe Nūl - Azugi

L'image véhiculée par les sources arabes jusqu'au VIIe / XIIIe siècle veut qu'entre le Wād Nūn et l'Adrār At-Tmar aucune cité-relais ne peut être décelée. C'est seulement l'abondance manifeste des sites médiévaux encore visibles dans l'Adrār au XIXe siècle¹⁴², qui démontre la fréquence des transits. En parfait accord avec les conditions climatiques et pluviométriques du Ve / XIe siècle¹⁴³, le schéma d'implantation est étroitement lié à la diversification et au perfectionnement des méthodes et des techniques commerciales¹⁴⁴. Les habitudes des échangistes structurent les collectivités villageoises tout en matérialisant la position centrale des Iwllimidan (Lamtuna) au milieu du Sahara atlantique. Devenue *Tariq Al-Lamūni Abu Bakr* depuis 445/1054, la route des chars contribue notablement à

(141) Selon Al-Bakrī, le pays des Igudaln "offre une suite non interrompue de lieux habités jusqu'à l'océan environnant", *Description*, pp. 342-172.

(142) Muhammad Mustafa Uld Twayr Aj-Janna témoigne au début du XIXe siècle de l'abondance des sites archéologiques entre Tishit et Wādan tel qu'on pouvait dormir à toutes les étapes au milieu d'un site. Voir *Rihlat Al-Muna Wa-l-Minna*, manuscrit n°380 MKL, B.II; - A.B.W. Cheikh, *Nomadisme*, I, p. 119, note 94; - Le caractère lointain des périodes auxquelles remontent les sites est démontré par Th. Monod, "Gravures, peintures et inscriptions rupestres", 1938; - J. Devisse, "Les routes du trafic en Afrique Occidentale", in *Histoire Générale de l'Afrique Noire*, III, Ch XIV inédit.

(143) Denise Robert Chaleix, "Nouveaux sites médiévaux mauritaniens : Un aperçu sur les régions septentrionales du bilad As-Sudan", in *l'Histoire Du Sahara Et Des Relations trans-sahariennes Entre le Maghreb Et l'Ouest Africain Du Moyen Age à la Fin De l'Epoque Coloniale, Actes du IVe Colloque Euro-Africain*, Erfoud (Maroc) 1985, Gruppo Walk Over, Bergamo - Italie, 1986, pp. 56-57.

(144) On sait globalement qu'un grand nombre de localités se placent comme les cases d'un échiquier.

l'islamisation progressive de la région. La fréquence des échanges sur cet axe semble déterminée par sa capacité de raccourcir les distances et l'abondance relative de l'eau jusqu'à la latitude du tropique¹⁴⁵.

De toutes les sources écrites jusqu'au XIV^e siècle, la description d'Al-Bakri demeure la plus détaillée¹⁴⁶. C'est ce que démontre le collectif *Al Majmūc al-Muftariq* et les autres sources d'Ibn cIdari¹⁴⁷. Le Tableau d'Al-Bakri reflète les repères d'un réseau routier qui malgré quelques problèmes de localisation, emprunte aux axes fondés sur le culte de la rareté. Le rôle marchand des cités et des salines entraîne simultanément de manière induite les limites visibles ou invisibles entre Iwillimidan et les autres. Il y a là l'amorce d'un examen systématique des références capables d'attester les liens réguliers codifiés ou non avec les voisins. On peut relever alors, que l'appropriation des places commerciales se fait au nom de l'appartenance ethnique. L'histoire ne risque pas d'apporter un démenti à cette manière de voir si l'on se contente dans l'Adrār At-Tmar de Azugi d'Abwayr¹⁴⁸, Tinigi¹⁴⁹, Bury¹⁵⁰, Wadān¹⁵¹, Madukan¹⁵², et Sangity¹⁵³. On relèvera effectivement que l'intégration spatiale des Iwillimidan est conçue comme une assimilation dans un vaste panorama d'entités Izgnagan. Al-Bakri n'en cite, il est vrai, que deux¹⁵⁴ ; mais le

(145) PH.C. Rey, *Le Sahara Français*, p. 188.

(146) pp. 296-311-156-165.

(147) *Al-Bayān*, IV, p. 14.

(148) Cette cité n'est que la première fondation longtemps dynamique et prospère à l'emplacement de Shangity. Bien des traditions orales font remonter la date de sa fondation au Ie/VII^e siècle. Voir sur Shangity note 153 ci-dessous.

(149) Elle "aurait été aussi importante que Murakush". Al-Amin Ash Shangity, *Al-Wasit*, pp. 430-431; V. Fernandès, *Description*, p. 155.

(150) Son site laisse apparaître des palais et des édifices de dimension importante selon le témoignage de V. Fernandès, *Description*, pp. 79-81.

(151) Si l'on croit l'auteur du manuscrit *Murib Al cItāb* (trad. I. Hamet, *RMM*, XIX, 1912, 217) cette importante cité - relais est construite non loin d'une saline le jour de Arafat 732/1329 par d'éminents savants et commerçants Id-U-1 Hāg originaires de Twat. R. Mauny, "l'expédition", 136; Pacheco Pereira traduit par R. Ricard, "Deux textes portugais du XV^e siècle", 109. Ph. C. Rey, *Le Sahara Français*, 215.

(152) A la sortie d'Al-Majābat Al Kubrā (la grande solitude), Al-Bakri la qualifie de bourg appartenant à des Izgnagan *Description*, pp. 310-164.

(153) Une multitude de versions locales fait de cette importante cité la remplaçante d'Abwayr. Fondée selon certains en 660/1261, elle risque de voir son histoire propre se confondre avec celle d'Azugi déjà en voie de décadence. Une autre tradition rapportée par R. Mauny donne le IV^e / Xe siècle comme date de fondation par les Ida U^cAli arrivés de Tabalbat par Abwayr "Notes d'histoire et d'archéologie sur Azougui, Chengueti et Ouadane", *Bull I FAN*, B, 1955, XVII, 148. A son tour, F.C. De la Chappelle déclare le IX^e / XV^e siècle comme date de fondation "Esquisse", 43 note 1.

(154) Aux intersections entre Al-Majābat Al Kubrā (La grande solitude) et l'Adrār At-Tmar, les Kal (Bani) Intiār se séparent des Iwillimidan par d'autres Izgnagan dont le bourg principal se nomme Madukan. Al-Bakri, *Description*, pp. 310-164.

règne des Iwillimidan avec bien d'autres, sur *Tariq al-Lamtūni* s'en trouve déjà singulièrement compris. On voit bien que même si leur territoire "s'étend en longueur et en largeur jusqu'à une distance de deux journées de marche"¹⁵⁵, il y a lieu de revoir le champ propre des références sahariennes. De par leur voisinage avec les noirs Gangara, les Iwillimidan touchent comme Igudaln au pays des Noirs¹⁵⁶. Et là aussi, on trouve à cette même frontière Bankalabin en tant que principale cité des Kal Warit constitutifs d'une zone tampon entre les Iwillimidan, les Igudaln et les Gangara¹⁵⁷. Vue sous cet angle, l'extension du cadre politico-marchand des entités autonomes conduit à l'émergence d'une situation où toutes les entités tribales ont une possibilité proportionnelle d'exercer une influence politique et économique.

Mais surtout qu'on veuille bien retenir, de ces nuances observées la rupture entre les Iwillimidan et l'image de grands nomades¹⁵⁸. Il n'y a pas que Nūl et Azugi pour défendre le droit de cette tribu à la semi-nomadisation. Amaltus et Taliwin sont deux contrées qui introduisent le rythme saisonnier des déplacements. En y passant l'été¹⁵⁹, les Iwillimidan apparaissent soumis à un double impératif temporel et climatique. Lorsqu'on met en parallèle nomades, semi-nomades, on est tenté d'éclairer aussi les principes de l'organisation interne de la saline Tantal dominée sur le territoire d'Iwillimidan par un château en barres de sel¹⁶⁰. "Les marchands ne cessent d'affluer vers cette mine, dont les travaux ne s'interrompent jamais et dont le revenu est énorme"¹⁶¹. Les Oasiens sont-ils toujours par dessus les chasseurs, au service permanent de leurs maîtres ? Le "système de protection" entre Imssufn et leurs vassaux¹⁶² transmet la signification socio-politique des innombrables mythes qui hantent aussi les cités, les gorges et les massifs montagneux du Tariq Al-Lamtūni. On pense à l'image véhiculée oralement des envahisseurs nomades venus dévaster la grande richesse accumulée derrière les murailles. A cet égard, il convient de remarquer que le phénomène de fortification est un double indicateur de l'importance commerciale des places. La changeante volonté nomade de destruction s'en trouve nécessairement dominée par l'opportunité des chefs à participer à l'organisation de leur homogénéité spatiale. C'est dire que l'intégration de l'espace social se produit par dessus tout à l'avantage mutuel des cités relais et des routes bien contrôlées. Aussi prétend - on

(155) pp. 310-164.

(156) pp. 311-164.

(157) pp. 310-164.

(158) "Les gens vivent là en nomades et parcourent le désert.. Ils ne savent ni labourer la terre, ni l'ensemencer, ils ne connaissent pas même le pain. Leurs troupeaux forment toutes leurs richesses, et leur nourriture consiste en chair et en lait". pp. 310-164.

(159) pp. 310-164.

(160) pp. 322-171.

(161) pp. 322-171.

(162) V. Monteil, *Notes*, 50. Les Bafours comme les Isbitin représentent chez les Twarig le fond commun des contes Ouest sahariens. La tradition locale et légendaire paraît alors comme porteuse de vérité absolue. Voir sur cette question H. Claudot-Hawad, "Des Etats-Nations contre un peuple: Le cas des Touaregs", *ROMM*, 44, 1987, 2, pp. 48-63 en particulier pp. 51-52-53;- Id, "Les Touaregs ou la résistance d'une culture nomade", *Les Prédicateurs Profanes Au Maghreb*, *ROMM*, n°51, 1989, pp. 63-73 en particulier pp. 65-66.

alors que l'essentiel par rapport à la localisation de la saline demeure dans le rapport entre Tantal et Igil. Faut-il identifier l'une à l'autre ? Igil dont le sel mieux apprécié que celui de Wadān sert, semble-t-il, sur cet axe comme frêt d'aller vers le sud¹⁶³. Il rentabilise de la sorte le transit sur la lisière méridionale du Sahara atlantique où apparaît Tihit à proximité d'Al-Hawd. Après cela le Tagant envoie son produit à destination de Walata qui se charge de sa commercialisation avec Gana et les vallées méridionales de l'empire de Mali¹⁶⁴. Historiquement, Tishit matérialise la succession locale d'autres cités caravanières préislamiques¹⁶⁵. Au Ie/VIIe siècle, la dynamique commerciale de cette place lui assure le rôle d'un grand centre de culture. D'une façon organisée et systématique, elle cède sa fonction à Walata vers 612/1215¹⁶⁶. La tradition locale fait de cette dernière la remplaçante d'Awdagust aussi. C'est ce qui semble lui valoir de rester "le premier royaume de la terre des noirs" jusqu'au IXe / XVe siècle¹⁶⁷.

En résumé, le tableau synoptique que retracent les sources arabes insiste tout particulièrement sur la transplantation du réseau de transports et de communications entre Nūl At-Tmar. Appliqué à l'organisation des liens circulaires entre les deux villes, ce tableau insiste sur l'importance de l'aire économique de l'Adrār. Une telle importance se conçoit aisément à la place stratégique qu'accapare Azugi à proximité de la gorge de Fum Shar. Dominée par le plus haut massif de l'Adrār (500m), elle est fondamentalement liée aux variantes routières. Cela ne se confirme pas uniquement avec le témoignage d'Al-Idrisi mais aussi avec l'observation de la liaison manifeste entre pastoralisme et croissance sectorielle. C'est dans le cadre de la diffusion spatiale que la fortification d'Azugi renvoie à l'élargissement de son réseau commercial. Le fleuve du Niger n'étant pas encore détourné vers le golfe du Bénin permet au Hawd et à l'Adrār de bénéficier alors d'un émissaire de lacs. L'abondance des dromadaires, des chevreaux, d'oryx autour de la montagne du cuivre et

(163) J. Devisse, "Routes", I, 52.

(164) A. Ash-shangīū, *Al-Wasīt*, 433-459.

(165) Entre Tijigja et Walata, Tishit reprend vie semble-t-il au Ie/VIIe siècle. Elle joue un rôle stratégique fondamental dans le Tagant lors du mouvement des Murabiūn. Cependant si la chronique de Tishit lui attribue une troisième naissance en 548/1153, c'est parce que le propre des chroniques de la région est de privilégier la période des Murabitin. La chronique d'Asa et celle de Shangiti constituent avec celles du Sūs un bon exemple. Voir sur Tishit J. Meunié, *Cités Anciennes*, pp. 57 sqq.

(166) Fondation préislamique qui ajoute un rôle stratégique du Hawd dans la circulation et l'échange. Elle se confond cependant avec le site d'Arat-n-anna d'Al-Bakrī. Voir J. Meunié, *Cités Anciennes*, pp. 71-189 sqq.

(167) J.L. L'Africain, *Description*, p. 9.

le nombre de palmiers sont autant de caractéristiques conventionnelles. L'adaptation à l'environnement géographique et humain se retrouve ainsi dans les origines de la variante géospatiale. Le problème immédiat demeure la fondation de la ville selon Al-Bakri par Yannū b. ʿUmar frère de Yahyā b. ʿUmar officier du fondateur des Murabiṭīn¹⁶⁸. On comprend mal comment la vitalité de cette place marchande dans le passage du semi-nomadisme à la sédentarité puisse être à cette période même, à la merci d'une décision individuelle. Il reste qu'en dehors de cette indication, le mérite du texte d'Al-Bakri est de ne pas dichotomiser l'histoire de la route principale. Au moment où les réalités profondes de l'axe Nūl- Azugi nécessitent le passage à l'oralité, l'alliance et le voisinage Ilummidan - Iwillimidan s'ouvrent devant toutes les variables des comportements similaires. Si la parenté exprime les rapports sociaux fondamentaux de la cohésion sociale, le mécanisme de la redistribution des biens et des richesses est relatif au cadre résiduel et aux modes d'attribution.

Mustapha NAÏMI

I. U. R. S.

ملخص

تعمل هذه الدراسة على جرد صورة لمجتمع مدينة نول لمطة، عاصمة وادي نول والساقية الحمراء اقتصادياً واجتماعياً وسياسياً. ولقد أنطلق البحث من دراسة ميدانية تتبّع خلالها المعطيات الأركيولوجية والمصادر الأم. وكانت مدينة نول لمطة تجسّد، باحتكاكها لتجارة المحور الساحلي الرابط بينها وبين مدينة أولليل القريبة من الضفة الجنوبية للصحراء، العاصمة الثانية بعد سبلماسة. وقد أنضافت إلى هذه الخاصية قدرة المدينة على استقطاب تجارة المَحَاوِر القادمة من سبلماسة وباقي مدن سوس والمؤدية إليها.

(168) pp. 316-167.

Abréviations

- A.S.H.A. : Archives du Service Historique de l'Armée
- B.IFAN. : Bulletin de l'Institut Fondamental de l'Afrique Noire, Série B, Dakar
- B.S.P.M. : Bulletin de la Société Préhistorique du Maroc, Rabat
- E. I. : Encyclopédie de l'Islam, Leyde, Paris, 1908-1938, end, 1934
- H. B. : Ibn Khaldun, Histoire des Berbères, par Mac. G de Slane
- J. S. A. : Journal de la Société des Africanistes, Paris
- R. G. M. : Revue de Géographie du Maroc - Rabat
- R. M. M. : Revue du Monde Musulman
- R.O.M.M. : Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée Aix-en Provence
- S.I.H.M. : Sources Inédites de l'Histoire du Maroc, 1ère Série - Dynastie Saadienne (1530-1560) : Angleterre, 3 vol, 1918-1925-1936.

BIBLIOGRAPHIE

A. Principales sources Arabes

Kitāb Al Ansāb, manuscrit, B.G. Rabat, K 1275

Al ʿUmarī (Ibn Fadl Allah), *Masālik Al-Abṣār Fī Mamālik Al-Ansār*, Annot. Mustapha Abū Dayf, 1988, trad. Gaudefroy Demombynes, *L'Afrique moins L'Égypte*, Libr. Orientale - Geuthner, Paris, 1927.

Al Bakrī (Abū ʿUbayd Allāh), *Kitāb Al Masālik*, trad de Slane : *Description de l'Afrique Septentrionale*, libr. d'Afrique et d'Orient, A. Maisonneuve, Paris, 1965.

Al Baydaq (Abū Bakr b. ʿAlī As Sanhajī) - *Akhbar Al Mahdī b. Tumart Wa Bidāyat Dawlat Al-Muwahhidīn*, Dar Al-Manṣūr, Rabat, 1971; - *Al Muqtabas Min Kitāb Al Ansāb Fī Maʿrifat Al-Aṣḥāb*, Dar Al-Manṣūr, Rabat, 1971.

Ad-Damashqī, (Sams Ad-Dīn ʿAbd Allah), *Nukhbat Ad-Dahr Fī ʿAjāʾib Al-Barr Wa-l-Bahr*, Bagdad, 1923.

Ibn Abī Zarʿ (ʿAlī Al Fāsī), *Al-Anīs Al Mutrib Bi Rawd Al Qirtās Fī Akhbār Mulūk Al-Maghrib Wa Tārīkh Madīnat Fās*, trad. Tornberg, Upsala; 1843-1846, 2 vol.

Adh-Dakhīra As-Saniyya Fī Tārīkh Ad-Dawla Al-Marīniyya, Dar Al-Manṣūr, Rabat, 1972.

Ibn ʿIdārī, (Aḥmad b. Muḥammad Al Murrākushī): *Al Bayān Al-Mughrib Fī Akhbār Al-Maghrib*, ed. G.S. Colin et E. Lévi-Provençal, I-II, Leyde 1948-1951, III, éd. Lévi-Provençal, Paris, 1930; ed. Huici-Miranda : III, partie d'*Al-Bayān*, Tétouan, 1961; - Partie sur *Al Muwalahidīn* établie par Dar Al-Gharb Al- Islāmī, Beyrouth et Dar At-Taqāfa, Casablanca, 1985.

Ibn Baṭṭūta, (Abū ʿAbd Allah Ibrahim Al-Luwwātī): *Tuḥfat An-Nuzzar Fī Gharʾib Al-Amṣār wa ʿAjāʾib Al Amṣār*, éd. 1853-1859 et trad franç. de g. de Defermy et J.B.R. Sanguenette, Voyages d'Ibn Baṭṭūta, 4 vol.

Ibn Hawqal, (Abū Qāsim An-Asībī): *Kitāb Ṣurat Al Ard*, trad Kramers et Wiet, *La Configuration de la terre*, 1964.

Ibn Hayyāt, (Khalīfa Abū ʿUmar), *Tārīkh Ibn Hayyāt*, Beyrouth, Dar Al-Qalam, 1977.

Ibn Khaldūn ʿAbd Ar-Rahmān - *Histoire des Berbères et des Dynasties Musulmanes de l'Afrique Septentrionale*, Paris, Librairie Orientale- P. Geuthner, 1968-9, IV Tomes. - *Al Muqqaddima : Discours Sur L'Histoire Universelle*, Le Caire, S.d, trad. revue par V. Monteil, Paris, Sindbad, 1969, 3 t.

Ibn Ṣāhib Aṣ-Ṣalāt, (ʿAbd Al Malik Al Bājī) : *Tārīkh Al Mann Bī Al Imānā 'ala Al-Mustaqʿafīn* annot A. Tāzī, Beyrouth, 1987.

Ibn Saʿīd, (Abū Al Ḥasān Ali b. Mūsā (Al Māghribī) : *Kitāb Al Juḡhrāfiya*, annot. I. Al ʿArabi, 2^o éd., Alger, 1982.

Ibn Tigillat, (Abū ʿAbd Allah, : *Ithmīd Al ʿAynayn wa Nuzhat An Nāzirīn Fī Manāqib Al Akhawayn*, Annot. Rabīat Ad-Dīn, Fac Lettres, Rabat, 1985.

Ibn Az-Zayyat, (Abū Yaʿqūb At-Tādilī,): *At-Tashawwuf Ilā Rijāl Al Taṣawwuf*, annot. Ahmed Tawfiq, Fac des Lettres, Rabat, 1984.

Idrīsī, (Muḥammad Ash-Sharīf, : *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, R. Dozy et J. de Goeje, Leiden, E.J. Brill, 1968, - *Le Maghrib Au 6^{ème} Siècle de l'Hégire*, M. Hadj Sadok, s.d.

Al Istakhrī, (Abū Ishāq Ibrāhīm Al Fārīsī), : *Kitāb Al Masālik wa Al Mamālik, Viae Regnorum* Bib, Géo. Arab, 2) éd., M. J. de Goeje, E.J. Brill, 1927.

Kitāb Al Istibṣār Fī ʿAja'ib Al Amsār, éd. Saʿīd Zaghlūl ʿAbd Al Hamid, Casablanca, Dar An-Nāshr Al Maghribiyya, 1985.

Al-Marrākushi (ʿAbd Al Wāhid), : *Al Maʿjib Fī Tārikh Akhbār Al-Maghrib*, annot. M. Saʿīd Al-ʿAryān et M. Al-ʿArabi Al ʿAlamī, Casablanca, Dar Al Kitāb, 1978-9.

As-Sūsī (Muhammad Al Mukhlār), : *Al Maʿsūl*, Casablanca, 1960-1963, 20 t ; - *Min Khilāl Jazūla*, Tétouan, S.d, 4 t ; - *At-Tiriāq Al-Mudawī*,.

Watwat, (Muhammad Al Ansārī Al Qurtubī), : *Manāhij Al-Fikr Wa Mabāhij Al ʿIbar, Ibn Al Faqīh Kitāb Al Buldān*, Leiden, 1885, trad. E. Fagnan, Alger, 1924.

Yāqūt Al Ḥamwy, (Abū ʿAbd Allah Ar-Rumī Al Bagdādī), : *Muʿjam Al-Buldān*, éd. Wustenfeld, Leipzig, 1866, 6 tomes.

Al-Yaʿqūbi, (Ahmad b. Abī Yaʿqūb), : *Kitāb Al-Buldān*, M.J. de Goeje, Bibliotheca Geographorum Arabicorum, Leyde, Brill 1870-1892;- éd. et trad. G. Wiet, *Les Pays*, le Caire, 1937.

B. Bibliographie Générale

Chappelle, F.C. de la : *Les Tekna du Sud Marocain*, C.A.F, Paris, 1929, "Esquisse d'une Histoire du Sahara Occidental", *Hesperis*, VIIe congrès de l'IHEM, XI, Rabat, Paris, 1930, pp. 35-96.

Chouraqui André : *Histoire Des Juifs de l'Afrique du Nord*, Paris, Hachette, 1985.

Cuoq Joseph : *Recueil des Sources Arabes Pour l'Afrique Occidentale du VIIe au XVIIe siècle*, Paris, C N R S, 1975. - *Histoire de l'Islamisation de l'Afrique de l'Ouest, des Origines à la fin du XVIe siècle*, Paris Libr. Orientaliste P. Geuthner S.A, 1984.

Devisse J.- "La question d'Andagust", in D. Robert, S. Robert, et J. Devisse, *Tegdaoust I*, 1970, 109-156, *Tegdaoust II*, -III.- "Routes de commerce et échanges en Afrique Occidentale en relation avec la Méditerranée", *Rev H.E.S.*, L, 1, 1972, 42-73,- L, 3, 357-397.

Foucauld Charles de : *Reconnaissance au Maroc (1883-1884)*, 2 vol, Paris, Challamel, 1888.

Jacques Meunié : *Cités Anciennes de Mauritanie. Provinces de Tagant et du Hodh*, Klincksieck, Paris, 1961.

Mauny Raymond : *Tableau Géographique de l'Ouest Africain au Moyen Age d'après les Sources écrites, la tradition et l'archéologie*, Mémoires IFAN, n° 61, Dakar, 1960.

Monod, Théodore, et P. de Cenival : *Description de la côte d'Afrique de Ceuta au Sénégal par Valentin Fernandès (1506-1507)*, Larose - Paris 1938.

Monteil, Vincent, : "Choses et gens du Bani", *Hesperis*, 1946, 3-4, XXXIII, pp. 325-405 "Les Juifs d'Ifran", *Hesperis*, 1948, 1-2, pp. 151-162. *Notes sur les Tekna*, IHEM, Notes et Documents, III, 1948, *Cintribution à l'étude de la faune du Sahara Occidental*, Paris, 1957, (P I H E M : N-D; 9). "Chronique de la Zaouia d'Assa", *Mélanges Mohammed El Fassi*, publiés à l'occasion du 10e anniversaire de l'Université Mohamed V, 1957-1967, Rabat, pp. 81-90.

H.T.Norris, *Saharan Myth And Saga*, Oxford, Clarendon Press, 1972.

Pascon Paul, *Les Ruines d'Aguitir khnifis, Province de Tarfaya (Santa Gruz Mar Pequeña)*, Ministère des Affaires Etrangères, Rabat, 1963.

Puigauveau. O. et M. Senones, "Vestiges préislamiques", *J. S. A*, IX, fas 1 .

Lévi-Provençal- Evariste, Six fragments inédits d'une Chronique anonyme du début des Almohades; *Mélanges René Basset*, II, pp. 335-393-1925.- Un nouveau texte d'Histoire Mérinide : Le Musnad d'Ibn Marzuk (1310-1311 à 1379), *Hesperis*, 1925.- *Documents Inédits d'Histoire Almohade*, Collect. de textes ar. relatifs à l'Occident Musulman, I, Paris, 1928.- Un nouveau fragment de chronique anonyme (Notes d'histoire almohade, III), *Hesperis*, 1930.

Ricard, Robert, "Deux textes Portugais" in *Recherches sur les Relations des Iles Canaries et de la Berbèrie au XVIe siècle*, Etudes Hispano-africaines, Tétouan.

Rey P. PH. Capot, *Le Sahara Français*, Paris, PUF, 1953.

Roget R., *Le Maroc chez les Auteurs Anciens*, Textes et traductions, Paris, Les Belles Lettres, 1924.

Rosenberger Bernard, "Tamdult Cité caravanière pré-saharienne IX-XIVe siècle", *Hesperis-Tamuda*, XI, 1970, pp. 103-139.

NOTES ET DOCUMENTS

NOTAS Y DOCUMENTOS

LE MANUSCRIT DE LA LÉGENDE DE LA FONDATION DE TIZNIT :
TRADUCTION ANNOTÉE ET COMMENTAIRE

Brahim AFATACH

Située au sud-ouest marocain, la ville de Tiznit occupe la partie occidentale d'une vaste plaine caillouteuse connue sous le nom de "l'azaghār de Tiznit" : C'est le prolongement naturel de la plaine des "Shūka" qui la borde sur la partie nord.

Sa position géographique à mi-chemin entre la côte atlantique et la montagne de l'Anti-Atlas occidental, des provinces sahariennes et du bassin de l'oued Sūs, lui confère un rôle de relais entre le nord et le sud du pays. Un passage obligé pour les caravanes en provenance de l'oued Nūn, et des régions d'Iḡh et de Tarfāya qui, autrefois, y faisaient halte avant de remonter vers Essawira, Tarūdānt ou Marrakech. Hasan 1er (1873-1894), ne s'est d'ailleurs pas trompé en choisissant en 1882 ce site pour y élever des fortifications et une kasba destinée à contenir les vivres et les munitions nécessaires à d'éventuelles expéditions dans le sud.

L'an 1882 marque de ce fait un tournant dans l'histoire de la petite bourgade que représentait Tiznit. C'est cette année là que Hasan 1er prit la décision de regrouper les différents douars qui la composaient à l'intérieur d'une muraille commune. C'est de cette façon qu'elle fut hissée au stade de ville. En effet, Tiznit avant sa fortification, était formée de quatre gros douars peuplés d'éléments berbérophones et regroupés autour d'une source. La date de la fixation des populations à cet endroit est difficile à établir en l'absence de sources textuelles. Heureusement, la tradition orale a partiellement comblé ce vide et les témoignages qu'elle nous a livrés, complétés par l'observation de l'état archéologique de l'habitat dans chaque quartier, nous permettent de formuler certaines hypothèses¹ : On trouve un premier groupement humain sur le site pourvu d'une source : les Idagfa, lignage venu des Ida Wba^cqil dans le Kerdūs² (Anti-Atlas occidental). Ils construisirent leurs habitations près de cette même source et autour des vestiges d'une mosquée édifiée par Lalla Zeniniyya.

(1) Cf. notre thèse de doctorat, "Approche archéologique de l'architecture domestique de Tiznit (sud-ouest marocain)", Université de Paris I - Sorbonne, 1993, p. 270.

(2) E.A Kahane, The growth and regional centralisation of modern Agadir, S.N. London, 1981; p. 315.

2) Transcription :

بسم الله الرحمن الرحيم اللهم صل وسلم على الحبيب محمد وواله

حكاية رائية^(٥) ومنقبة فائقة تتضمن تاريخ مدينة تزنيت في الزمان القديم وذلك^(١) أن الكاتب سدده الله وغفر ذنوبه وستر عيوبه بجاه عين الرحمة سيدنا محمد رسول الله صلى الله عليه وسلم وجد بخط جدنا الولي الشهير الشريف السباعي الفقير محمد بن عبد العزيز أنه نقل عن بعض الكنائش للدولة الشريفة السعدية أن تزنيت مصرتها امرأة من بنات بعض ملوك البرابر لها جمال بارع فاقت بها قريناتها^(٢) من نساء زمانها بالجاه والنسب والمال، غير أنها شہرت نفسها بالفساد لمن كان من شاكلتها من الملوك والأكابر، فلما دخلت الجيوش الإسلامية والتي مقدمها وقائدها الصحابي الجليل عقبة بن نافع الفهري رضي الله عنه البلاد السوسية عام خمسة وستين من هجرة سيد الأولين والآخرين أذعنت هذه المرأة للدين الحنيفي الإسلامي وأسلمت بيد المجاهد سيدنا عقبة بن نافع المذكور^(٣) فصارت من العابدات الخيرات الصالحات فبعد ذلك سافرت لبلاد الحجاز لأداء فريضة الحج، فلما رجعت بعد أداء الفريضة والزيارة لسيد الأولين والآخرين - وكانت من عباد الله الصالحين - إلى الموضع الذي فيه تزنيت، فهي قاعا صفصفا ما فيها شجر سوى أنكر^(٤) أمرت لعبيدها بان تحفر على الماء هناك فحفرت هي وجوارها معهم فظهر لها الماء في زمان يسير فبنت فوقها^(٥) مسجدا للعبادة وتعليم صبيان المسلمين ودعت لمن يشرب ماء هذا العين المبارك بأن يحفظ كتاب الله بغير شرط، ويسمى هذا المسجد في الزمان القديم بمسجد بني طلحة، وهو الآن مسجد إدأكفا، ومن كرامتها رضي الله عنها أنها قالت أن هذه^(٦) العين عين مباركة^(٧) تزيد ولا تنقص حتى إذا ظهر عليها منكر شرعي من بروز النساء بوجوههن عليه بلا ستر ولا حشمة شرعية، وإذا ظهر فيه ذلك فمن كان من عقلاء الرجال فليجتنب الجوار على الموضع الذي ظهرت فيه هذه العادة الشنيعة، اللهم إننا نسئلك التوبة ودوامها ونعوذ بك من المعصية وأسبابها وتقبل منا العمل بجاه سيدنا محمد رسول الله صلى الله عليه وسلم. نعم والولي المشار إليه عل، نقل ذلك من مدينة تارودانت^(٨) عند أبناء بني^(٩) الثوم هناك، وهو الفقير محمد بن أحمد بن عبد العزيز السباعي من أبناء سيدي حم الملقب بسيدي ورزك المدفون بساحل البحر بين صباوة وإمستيت وقبره ظاهر يزار هناك وفيه^(١٠) مسجد يطعم فيه^(١١) الصادر والوارد فسبحن من يرث الأرض ومن عليها.

(٥) وردت هذه الحكاية بروايات مختلفة مع تعاليق عليها في المراجع التالية :

- مخطوط «ديوان قبائل سوس في عهد السلطان أحمد المنصور الذهبي»، الخزانة الحسنية بالرباط، رقم 10655.
- السوسي، محمد المختار. - خلال جزولة، ج. 2، ص. 188-191.

- L.C. Justinard, **Le Kennach** : une expédition du Sultan Ahmed El Mansour dans le Sous (988/1588), in *Archives marocaines*, vol. 29, 1933, pp. 165-214.

- | | |
|-----------------------------------|--------------------------|
| (1) في المخطوط «ذلك». | (7) في المخطوط «مبارك». |
| (2) في المخطوط «أقرناها». | (8) في المخطوط «تردنت». |
| (3) في المخطوط «المذكورة». | (9) في المخطوط «بن». |
| (4) اسم أمازيغي لنوع من النباتات. | (10) في المخطوط «وفيها». |
| (5) أي العين الذي اكتشفته. | (11) في المخطوط «فيها». |
| (6) في المخطوط «هذا». | |

3) Traduction du document.

Au Nom de Dieu le clément et miséricordieux, que sa prière et son salut soient sur notre prophète Muḥammad et ses proches.

Voici un récit plaisant d'une grande utilité qui rapporte l'origine de la ville de Tiznit dans l'ancien temps. L'auteur { de ce document } que Dieu le garde et lui pardonne ses péchés, au nom de notre Seigneur Muḥammad l'Envoyé de Dieu, prière et salut sur lui, l'a trouvé rédigé par notre ancêtre le saint, ash-Sharīf as-Subā'ī, l'ascète Muḥammad b. Aḥmad b. ^cAbd al-^cAziz. Ce dernier l'a lui-même copié d'un carnet de notes qui remonte à l'époque de la dynastie chérifienne des Sa^cdiens³. Ce récit rapporte que Tiznit⁴ fut fondée par une femme, descendante de rois berbères. D'une grande beauté, elle dépassa les femmes de son temps par sa situation, son origine noble et sa richesse. Mais, elle se fit une réputation de femme dévoyée, ce qui est déshonorant pour les personnes de son rang comme pour les rois et les dignitaires.

En l'an soixante-cinq de l'hégire, quand les troupes musulmanes firent leur entrée dans le pays de Sūs sous la conduite du glorieux compagnon ^cUqba b. Nāfi^c al-Fihri⁵ que Dieu le bénisse, cette femme se soumit à la religion musulmane. Ce fut entre les mains du combattant, notre seigneur ^cUqba b. Nāfi qu'elle embrassa l'islam et devint alors une femme de bien, sage et vertueuse.

(3) Les Sa^cdiens, dynastie marocaine (1517-1618), prirent le pouvoir après la chute des Marinides. Ils ont originaires de la tribu arabe des Banū Sa^cd d'où leur nom de Sa^cdiens qui leur a été donné à partir du XVII^e siècle. A une époque mal précisée, vraisemblablement dans la seconde moitié du XV^e siècle, ils finirent par se fixer dans la vallée du Sūs, à Tidsi non loin de Tarūdānt où ils fondèrent une zāwiya. Le plus célèbre des princes Sa^cdiens fut Aḥmad al-Manṣūr dit adh-Dhahbī (1578-1603).

(4) D'après la légende, le nom de Tiznit tire son origine de l'état d'impureté de sa présumée fondatrice, qui aurait été, une "zaniyya" ou prostituée. Le nom de Tiznit tire donc son origine du mot arabe "azzina" ou prostitution. Mais il semble peu probable que Tiznit ait pour origine une femme dévoyée. Le nom de Tiznit n'est-il pas dérivé du mot berbère "Isni" au féminin "Tisnit" (bijou berbère qui a la forme d'un croissant avec cinq branches que les mariées portent sur leur front). La prostitution était-elle à l'origine de la fondation de la ville au point de justifier son nom ? ou n'est-elle qu'un phénomène ultérieur et l'interprétation de Tiznit n'est-elle qu'une association de mots ou d'idées ? Le nom de Tiznit ne dérive-t-il pas du nom berbère "Izni", plur. "Iznan" ; diminutif "Tiznit" ou "Tiznit" qui signifie "pépin" (amande oblongue de couleur blanche du fruit de l'arganier "Argania Sideroxylon"). Cela semble probable sachant que l'origine des Tizniti était l'Anti-Atlas occidental, région de l'arganier par excellence et dont l'huile extraite du fruit de cet arbre est bien appréciée par les habitants.

(5) ^cUqba b. Nāfi^c b. ^cAbd al-Qays al-Amawī al-Fihri, célèbre conquérant de l'Afrique du Nord. Il fut d'abord nommé gouverneur de l'Ifriqiya par ^cAmr b. al-^cAs en 42 H/662 J.C puis par Mu^cāwīya b. Abi Sufyān 49 de l'hégire (669 de l'ère chrétienne). C'est en 62 H./ 682 J.C qu'il fut à nouveau nommé gouverneur de l'Ifriqiya après avoir été démis de ses fonctions par Moslama b. Mukhlid, l'Emir de l'Egypte. C'est la même année que ^cUqba et ses hommes furent encerclés à Taha par Kusayla à la tête d'un contingent d'armée berbère. "Ils mirent pied à terre, brisèrent les fourreaux de leur sabres, et la mort descendit sur eux, écrit l'auteur de Kitāb al-Istiḡṣa. "Ils étaient environ trois cents, tous des compagnons et disciples célèbres ; ils tombèrent martyrs sur un même champ de bataille". (Ibn al-Athīr: *al Kāmil fī-Tā'rikh*), T.4, p. 108. Voir aussi (an-Nāsiri as-Slāwī, *Kitāb al-Istiḡṣa*). Archives Marocaines, T. 30, 1923, p.183.

Après cela, elle voyagea au pays du Ḥijāz pour accomplir le pèlerinage. Une fois de retour, elle devint un modèle au service de Dieu. Elle se fixa sur l'emplacement actuel de Tiznit qui n'était alors qu'une plaine désertique dont l'unique végétation était *l'angarfe* ⁶.

Elle ordonna à ses serviteurs de se mettre à la recherche de l'eau en se mettant elle-même au travail avec ses servantes. En très peu de temps une source jaillit ⁷. C'est alors qu'elle se mit à construire une mosquée pour la prière et l'éducation des enfants musulmans. Elle pria tous ceux qui buvèrent de l'eau de cette source bénie d'apprendre le Coran sans condition.

Cette mosquée, connue dans l'ancien temps comme étant celle des Banû Talḥ ⁸, appartient aujourd'hui aux Idagfa ⁹.

Cette dame fit des révélations à propos de cette source bénie qui ne tarira que lorsque les femmes auront commis l'action illicite de se dévoiler le visage. Si cette erreur se produit nous implorons Dieu afin qu'il nous accorde son pardon et nous préserve de toute mauvaise action.

Que notre Prophète Muhammad {Paix et Salut sur lui} et le Marabout{ dont nous avons parlé plus haut} intercèdent en notre faveur auprès de Dieu afin qu'il bénisse nos actes !

(6) Terme herbère qui désigne une sorte de buissons épineux (euphorbes à forme cactoïde), qui se développent dans les régions arides et semi-arides comme c'était le cas dans la plaine de Tiznit.

(7) La source dont il est question dans le texte existe toujours. Sise dans le quartier des Idagfa, elle est appelée poétiquement "source bleue" et n'est en réalité que la résurgence d'une rivière souterraine située à 15 km, à Had Reggāda chez les Awlād Jerrār au sud de Tiznit.

(8) Les Banu Talḥ désignent certainement la famille qui occupe le quartier du même nom, c.à.d les Idalḥa. Mais ce qui est paradoxal c'est que la mosquée en question ne se trouve pas dans ce quartier, mais dans celui des Idagfa ! Cela veut-il dire que ce sont les Idalḥa qui furent les premiers à s'installer à cet endroit puis pour des raisons ignorées, ils cédèrent le terrain aux Idagfa pour aller s'établir à l'endroit qu'ils occupent actuellement ? Nous ne pouvons le dire avec précision. Mais la tradition orale nous a révélé d'autres informations qui ne manquent pas d'intérêt.

Ou encore cette autre version d'un homme âgé de 78 ans : "Ce sont les Idalḥa qui édifièrent cette mosquée à l'emplacement exact où Lalla Zeniniyya avait vécu et où elle fut inhumée".

Une autre version d'un homme âgé de 70 ans : "Ce sont les Ida-Wmagnun qui occupèrent cet endroit, mais des conflits les opposèrent aux autres groupes. Des confrontations sanglantes se déroulèrent, car chaque groupe voulait s'appropriier à lui seul la baraka de ses lieux saints. Il a fallu l'intervention du chérif de Tazerwalt pour apaiser les esprits et mettre fin à leurs affrontements. Les Ida-Wmagnun allèrent s'installer sur l'autre rive de l'oued Tukhsine où ils édifièrent leur qasba qui existe toujours et qui porte leur nom.

(9) Nom du lignage qui occupe le quartier qui porte également le même nom "Idagfa", situé sur la rive droite de l'oued Tukhsine qui traverse Tiznit du sud vers le nord. C'est dans ce quartier que se trouve la "source" qui serait à l'origine de la ville.

Toutes ces informations nous ont été rapportées par le savant M'hammed b. Aḥmad b. ʿAbd al-ʿAzīz ash-Sharīf as-Subāʿī, un des fils de Sidi Ḥammū appelé aussi Sidi Warzeg. Ce dernier est enterré {dans un cimetière} situé au bord de la mer, entre les douars des Sablāwa¹⁰ et des Imstūtne¹¹ où son tombeau est célèbre et vénéré. On y trouve aussi une mosquée qui reçoit de nombreux visiteurs. Louange à celui qui héritera de la terre et ses habitants.

4) Commentaire :

Nous avons pu avoir une copie de ce document grâce à la famille *Muhammad Waʿziz*. Le manuscrit est de qualité moyenne et mesure 28 cm sur 18 cm. Il commence par la phrase rituelle de la "*basmala-wa-tasliyya*".

L'auteur nous propose un récit "*hikāya*", qui relate l'histoire de la fondation de Tiznit par une femme de haut rang. Il s'agit d'un récit légendaire que la tradition orale a pu conserver, jusqu'à nous, dans ses moindres détails. Nous avons confronté le texte avec certains témoignages des Tizniti et c'est ainsi que nous avons recueilli le témoignage d'une vieille dame : "*Lalla Zeniniyya*, (*Dieu nous accorde sa bénédiction*), *était une femme d'une grande beauté. On rapporte que, venue avec une caravane, du grand sud, elle s'arrêta près d'une source et s'y fixa avec sa chienne* (voir Fig. 1). *Certaines rumeurs rapportent que cette femme se livrait ici à la prostitution pour les caravanes de passage. Mais le climat désertique a eu raison de sa santé et voyant arriver sa fin, elle invoqua Dieu et l'implora pour qu'il lui pardonne sa mauvaise conduite. On rapporte aussi qu'à ce moment là sa chienne qui avait disparue dans le désert après les prières de sa maîtresse, réapparut toute trempée. Elle conduisit sa maîtresse à l'endroit d'une source abondante. Ce miracle ressenti comme un signe de Dieu amena la dame, en reconnaissance à Dieu, à construire une mosquée à l'emplacement de la source. C'est là aussi qu'elle fut enterrée, par la suite*".

Le témoignage que nous avons reproduit s'accorde, à quelque détails près, avec le texte du manuscrit et avec un document que nous avons reproduit dans notre thèse de doctorat¹². Nous trouvons une autre version de ce récit dans "*Min Khitāl jazūla*" de Muhammad al-Mukhtar as-Sūsī¹³. Ces différentes versions concordent sur l'essentiel, malgré des différences d'interprétation. En conclusion nous pouvons dire que la fondation de la ville de Tiznit est due à une femme, qu'elle ait été une prostituée ou bien une sainte. La question pour nous est de savoir quelle est la part de la réalité historique dans ces témoignages écrits ou oraux ? Peut-on leur accorder un quelconque crédit ?

(10) Forme arabisée du douar des Sbuya, voisins des Imstūtne chez les Ayt Baʿmran à 40 Km au sud de Tiznit.

(11) Les Imstūtne sont au bord de l'océan entre les Ayt Ikhlef et les Sbuya, et à l'ouest des Ayt Khums, dont ils sont séparés par l'asif Under près duquel se tient leur marché, célèbre dans la région, "*arbaʿ* des Imstūtne".

(12) Cf. notre thèse, "Archéologie de l'architecture domestique de la ville de Tiznit (sud-ouest marocain)", Université de Paris I, 1993, pp. 28-38.

(13) al-Hajj Mohammad al-Mukhtar as-Sūsī, *Min khitāl jazūla*, Casablanca, 1956, pp. 189-190.



Fig. 1. La source bleue en 1904 : c'est la source, dont nous parle le texte, et qui est à l'origine de Tiznit.

Plusieurs points nous apparaissent discutables du point de vue historique. En premier lieu, l'année 65 H. considérée par le texte comme étant l'arrivée de *Uqba b. Nafi*^c dans le Sūs et la conversion à l'islam de la fondatrice de Tiznit. En effet, le compagnon du prophète fut tué par le chef berbère *Kusayla* en 62 H. (681 ap. J.C.) à Tahūda dans le Maghreb central. Cette erreur historique est-elle due à l'auteur du texte ou au copiste ?

Dans son ouvrage "*Min Khitāl jazūla* ", as-Sūsī précise que l'authentique récit de la légende a été rapporté par *M. Waʿziz*, faqīh de Tiznit, qui l'avait repris d'un ouvrage écrit à l'époque du Sultan adh-Dhahbī et conservé à Tarudant. Le manuscrit que nous étudions mentionne, quant à lui, la même source. Il s'agit donc de l'unique référence connue de cette légende.

Il semble qu'il existe un seul exemplaire de cet ouvrage, qui est, à l'heure actuelle, la propriété de la famille des "*Bani Tawm* " à Tarūdānt.

Muḥammad b. Aḥmad at-Tāhir al-Hilālī de cette même ville rapporte un récit similaire, avec plus de précision mais la source reste la même. Les différentes versions s'accordent à dire que la fondatrice de Tiznit était une femme impure à l'origine. As-Sūsī réfute ces allégations et considère les passages relatifs aux mœurs de cette femme comme invraisemblables. Le sens étymologique de Tiznit remonterait-il, d'après l'auteur, à "*zānia*" (impure) de l'arabe "*zanā*". La langue arabe était-elle en usage dans cette région à cette époque ? Dans ce cas, le nom de la ville proviendrait plutôt de "*zīna*" qui signifie belle, en arabe. Tiznit signifierait alors la "*belle ville*" ou la ville de la belle (femme). As-Sūsī réfute également la thèse selon laquelle la fondatrice de la ville serait passée de l'état d'impureté à l'état de sainte, respectée, par la suite par toute la communauté. D'après lui, la fondation de Tiznit ne remonte pas à "*une zāniya (femme impure), mais plutôt à zīna (femme belle)*".

Quant à nous, nous pensons que ce récit malgré certaines erreurs d'ordre historique, reste d'une importance première, car il constitue l'unique témoignage dont nous disposons sur la fondation de la ville, antérieure au XIX^e siècle. Les documents concernant l'occupation des sols, le groupement rural, nous font cruellement défaut. Il est difficile donc, faute de preuves matérielles telles que le matériel archéologique, les actes notariaux... de dater l'établissement humain sur le site de Tiznit. Les seuls éléments matériels existants se trouvent dans la mosquée des *Idagfa*, mentionnée par le texte. Il s'agit de deux tombes situées sur une banquette de 0,90 m de hauteur. D'après les Tizniti, ces tombes seraient celles de Lalla Zeniniyya et de l'animal qui ne la quittait jamais.

Peut-on considérer ce document comme historique ? Dans quelle mesure peut-on tirer profit des éléments qu'il mentionne ? N'était-ce pas une manière de matérialiser une légende qui appartenait jusque-là au domaine de l'oralité, tout comme peut l'être le document qui nous occupe ?

Les détails fournis par ce document intéressent l'historien quant à l'aspect concret et précis de la description du récit. Pour le reste, l'historien contemporain doit formuler des hypothèses. Toutes ces interrogations montrent la difficulté que présente l'analyse de ce genre de document qui est certes, exemplaire et riche d'enseignements. Il montre que, si le récit est le fruit de l'imagination dans sa mise en forme littéraire, la légende repose sur des données qu'il importe de déchiffrer et d'analyser avec prudence.

Brahim AFATACH

COMTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES
RESEÑAS BIBLIOGRAFICAS

Halima FERHAT: *Sabta des origines au XIV^{ème} siècle*, Imprimerie du Ministère des Affaires Culturelles, Rabat, 1993, 494 p.

Les monographies apportent beaucoup à la connaissance du passé du Maroc. Aussi faut-il saluer celle consacrée à Sabta car cette ville sur le détroit de Gibraltar a eu une histoire particulièrement riche.

Le livre présente deux volets de poids sensiblement égal : l'un, de cinq chapitres, expose les événements, tels qu'ils ont pu être reconstitués et le second, de six chapitres, est consacré à la vie économique et sociale.

La part des hypothèses est très grande dans le premier chapitre car les légendes sur les origines de la ville sont très difficiles à interpréter et l'archéologie n'est pratiquement d'aucun secours. Les avantages naturels ne semblent pas avoir été exploités avant que Justinien ne fortifie cette place. On ne sait rien sur la situation politique et religieuse de la région au moment de l'arrivée des Arabes ni après. De même, les suites du soulèvement berbère de 740 restent quasiment inconnues et il est bien probable, comme le dit Halima Ferhat, que la ville devenue bien plus tard foyer d'orthodoxie se soit "dotée d'une histoire rétrospective liée à l'islam" (p. 51).

C'est au Xe siècle que Sabta sort de l'ombre, dans un contexte d'affrontement pour la domination de l'espace méditerranéen occidental entre Umayyades et Fāṭimides. Elle fait figure de cité à partir du moment où ʿAbd ar-Raḥmān III l'occupe et la fortifie puissamment pour en faire la clé du détroit. De Sabta, "avant-poste omayyade en Afrique", Cordoue cherche à manipuler les chefs berbères, qui ont aussi utilisé la force califienne à leur profit. Les guerres de la fin du siècle mettent en évidence l'importance nouvelle de l'axe Sijilmāsa-Sabta passant par Fès. La ville du détroit bénéficie pleinement de la conjoncture et des attentions des pouvoirs cordouans.

La chute du califat a ouvert une période nouvelle. Les Banū Ḥammūd ont tenté de s'imposer en Andalus à partir de la rive sud. Quels qu'aient pu être leurs motifs, ou ceux des forces qui les soutenaient, il en est résulté un resserrement des liens entre les régions riveraines de la Mer d'Alboran. Halima Ferhat conclut ainsi : "Tout se passe comme si une province maritime, comprenant Malaga, Algésiras, Tanger et Sabta, et en liaison avec le littoral atlantique, est en train de se dégager et de prendre forme comme entité" (p. 89). Or dans le même temps, remarque-t-elle, naissent dans l'Extrême-Occident musulman des cités-Etats. C'est tout l'environnement qui est en train de changer.

Rien d'étonnant à ce qu'un pouvoir fortement autonome, pour ne pas dire indépendant, apparaisse à Sabta avec Saqūt. Les pages consacrées à ce personnage et à cet épisode (92-103) sont très neuves et fort intéressantes. L'importance prise par la voie maritime du détroit se voit clairement dans l'âpre rivalité entre Sabta et Séville. La réussite incontestable de Saqūt et la prospérité de Sabta suscitent la jalousie d'Ibn al-ʿAbbād. Pour éliminer la cité rivale, il fait appel aux Almoravides, joignant ainsi ses efforts à ceux des *fuqaha* qui cherchent remède à la menace chrétienne favorisée par les désordres des luttes entre *mulūk at-tawaʿif*.

Aussi faut-il lire de près, dans le chapitre 3, intitulé justement "le pouvoir des *fuqaha*", tout ce qui concerne la préparation et le déroulement de la campagne almoravide. Il y est question de conspiration des *fuqaha* contre Saqūt al-Barghwāī. Il subsiste malheureusement des obscurités dans la suite des événements qui ont abouti à la prise de Sabta en 1083 par les Almoravides et à leur passage en Andalus. L'intégration de Sabta dans l'empire des Voilés ne semble pas avoir apporté aux *fuqaha* tout ce qu'ils attendaient et la rupture a été assez rapide. Il en est résulté une lutte ouverte avec des épisodes bien connus. Halima Ferhat s'efforce de restituer la vraie figure du cadi ʿIyyād, souvent mal jugé par les historiens, face aux Almoravides puis aux Almohades.

Le chapitre 4, "l'ordre almohade" est consacré à une période faste de l'histoire de la ville. En effet, l'engagement de ʿAbd al-Muʿmin et de ses successeurs en Espagne confère à Sabta un rôle de premier plan dans le contrôle de l'espace méditerranéen occidental mais aussi du nord montagneux facilement rebelle que l'on commence à appeler le Rif des Ghumāra. Devenue la ville la plus importante de la péninsule tingitane, elle est la résidence d'un prince du sang qui détient l'autorité. Devant un pouvoir connu pour sa poigne, les *fuqaha* perdent de leurs prérogatives, mais les biographies ne font pas état de persécutions envers les malikites. Selon Halima Ferhat il s'agit d'une fiction qui ne résiste pas à l'examen. La continuité doctrinale et familiale avec l'époque précédente est évidente et le prestige des cadis reste grand, lié à leur rôle dans la vie quotidienne. Tout au plus note-t-on une spécialisation qui, en limitant les compétences, réduit quelque peu leur pouvoir.

ʿAbd al-Muʿmin et ses successeurs ont porté un grand intérêt à la mer, dont la maîtrise était vitale pour le maintien de leur empire africain et espagnol. Ils font de Sabta un arsenal et le port d'attache d'une flotte de guerre qui opère jusqu'aux Baléares conquises au début du XIII^e siècle pour éliminer les Banū Ghaniya. S'ils ont combattu la piraterie avec succès, la puissance grandissante des marines chrétiennes leur a donné de plus en plus de mal et ils n'ont pu s'opposer au passage des flottes de croisés en dépit de la demande de Ṣālah ad-Dīn.

La décomposition de l'empire almohade a fait balancer Sabta devenue une des grandes places de commerce de la Méditerranée entre l'affirmation d'une indépendance pleine de risques et la recherche d'une protection qui lui garantisse la sécurité et l'ordre dont elle a besoin. Aussi l'histoire de cette période est-elle agitée au point de paraître chaotique. C'est l'objet du passionnant chapitre 5, où l'on voit à l'œuvre une oligarchie réaliste et ingénieuse qui trouve une formule conciliant les avantages de l'indépendance avec ceux d'une intégration à l'Etat almohade. Elle joue aussi avec habileté dans les relations avec les Européens, Génois et Catalans, et avec Grenade, tirant parti de leurs rivalités. La ville est alors dirigée par un *faqih*, Abū-l-Qāsim al-ʿAzafī, censé exprimer la volonté d'un conseil, *shūrā*, mais le caractère personnel du régime ne fait aucun doute. Sabta, mandataire du faible calife almohade, parvient un temps à s'imposer sur le détroit. Il aura fallu aux Banū Marīn pactiser avec l'Aragon, en 1274 puis en 1304, ce dont les chroniqueurs dévoués à la dynastie ne soufflent mot, pour soumettre cette cité éprise d'indépendance.

Cette première partie s'arrête pratiquement avec la prise de la ville par les Grenadins en 1306 et ne va pas jusqu'à la conquête portugaise.

La seconde partie commence par les bases de la prospérité (chapitre 6). La terre, cultivée là où c'est possible avec assiduité et ingéniosité, ne peut fournir à la population nourriture et matières premières. La mer apporte un complément, mais surtout offre un espace immense aux entreprises des Sabtis qui ont su mettre en place des réseaux commerciaux. Le commerce a stimulé un artisanat qui a contribué à son tour aux exportations. Cette prospérité a été acquise par la valeur des entrepreneurs et favorisée par la conjoncture. Sabta a très tôt établi des relations avec les plaines atlantiques pour s'approvisionner en céréales et revendre à ceux qui manquaient de pain. Elle a aussi accueilli les marchands chrétiens qui en grand nombre ont contribué à sa richesse, avant de tenter de la confisquer. La proverbiale abondance d'or de Sabta reste difficile à expliquer (p.295), si l'importance de la *sikkā* se comprend aisément.

Le chapitre 7, sur les structures sociales et le commerce international, s'enchaîne logiquement avec le précédent. Un curieux type humain est celui de ces commerçants qui en même temps dispensent des leçons de *fiqh*. Si les sources ne disent rien de l'organisation des métiers, elles laissent entrevoir quelques traits de la vie des artisans. Les activités productives, en revanche, nombreuses et importantes, sont assez bien connues. Quant au commerce international, il ne peut être étudié qu'à partir des sources extérieures, européennes et juives de la Geniza du Caire, qui ont fait l'objet de travaux variés. Les relations avec les grandes cités marchandes de la Méditerranée ne sont pas le fait du hasard, mais soulèvent de nombreuses questions.

Le visage de Sabta, auquel est consacré le chapitre 8, ne peut guère être reconstitué qu'à partir de textes et/ou de comparaisons vraisemblables avec d'autres *madīna-s*. A peu près seules les fortifications ont laissé des traces visibles. Les monuments, les quartiers, les espaces publics, la surface bâtie et non bâtie ne peuvent même pas être localisés. Encore moins peut-on dire comment étaient gérées l'eau, la voirie.

On ne peut davantage évaluer la population à laquelle est consacré le chapitre 9 ni retracer son évolution. Les écrits gardent la mémoire de calamités, de quelques grandes familles bien enracinées dont des *shurafā* et, comme partout, distinguent *khāṣṣa* et *ʿāmma*, sans qu'on puisse bien voir ce qui les oppose. Les esclaves domestiques, d'origine chrétienne surtout, semblent avoir été assez nombreux. Les minorités, juive et chrétienne, libre celle-ci car composée de marchands, avaient une place dans la ville même si leur présence n'était pas du goût de tous.

Le chapitre 10 consacré aux mentalités est un des mieux venus. La piété est bien réelle et le rôle des hommes de religion est très grand. Tous n'ont pas la même attitude vis à vis du travail. Les mystiques l'ont dédaigné et parfois tenté de le moraliser. En dépit de la proximité des foyers d'al-Andalus, leur influence reste limitée dans cette ville où les *fuqaha* malikites pèsent d'un grand poids. Si quelques figures de saints émergent, le passage de personnages comme Ibn al-ʿArabī et Ibn Sabʿīn est resté relativement inaperçu. La dévotion populaire pour des gens dont l'attitude et les propos pouvaient alimenter la contestation a suscité des réactions de la part des *ʿulamā*. Ils toléraient tout juste un mysticisme modéré, de bonne compagnie serait-on tenté de dire. Les fondations pieuses sont nombreuses et la recherche du savoir, *ʿilm*, est d'autant plus ardente que c'est une voie d'accès au pouvoir. La réputation de Sabta dans le domaine de l'enseignement attirait beaucoup de monde et ceux

qui sortaient de ses écoles étaient appréciés dans les cercles du pouvoir à Fès. C'est à Sabta qu'est fondée en 1238 et par un particulier, ash-Shārī, la première madrasa du Maroc. A côté des sciences religieuses étaient enseignées médecine, astronomie, mathématiques.

Le dernier chapitre porte sur la vie quotidienne : l'alimentation, le costume, les divertissements.

Enfin une brève conclusion met en lumière le rôle déterminant de Sabta dans l'histoire du Maroc avant sa conquête. Elle a été à bien des égards une sorte de laboratoire. C'est là, au XIII^e siècle, qu'apparaît la première madrasa, la célébration du *Mawlid an-Nabī*. Sa place est importante aussi dans l'histoire méditerranéenne.

La lecture de ce livre, qui procède d'une thèse d'Etat soutenue à Paris en 1990, est stimulante. Il y a dans bien des pages une sorte d'effervescence. En effet, sans dissimuler nos ignorances ni leurs causes, Halima Ferhat remue beaucoup d'idées, lance des hypothèses qui ouvrent des pistes prometteuses. Le contenu est riche. On se dit parfois qu'il aurait pu être ordonné de manière différente. Par exemple à l'époque almohade, l'étude des rouages administratifs, de la fiscalité notamment, rendue malaisée par le manque de sources, aurait pu être renvoyée à un chapitre de la seconde partie. De même l'étude des structures commerciales aurait pu être enrichie par le *Madhāhib al-Hukkam* dont il est assez longuement question à propos du cadi ʿIyyād au chapitre 3. Il aurait fallu tenir davantage compte de la chronologie dans ce qui touche à l'économie et à la société de manière à faire mieux ressortir l'évolution, dans la mesure où on peut la saisir.

Il est impossible de faire ici toutes les remarques que suscitent ces pages, aussi me limiterai-je à quelques unes.

L'incertitude qui règne sur les débuts de la ville reste importante pour les siècles plus proches, mieux documentés. C'est pourquoi il aurait été bon de consacrer quelques pages liminaires au problème des sources : ce n'aurait pas été un exercice purement académique.

Les conditions naturelles sont décisives ici. La comparaison avec Gênes se justifie, de ce point de vue, car les possibilités agricoles très étroites, ont projeté les hommes vers la mer, stimulé le commerce. D'autre part, la position de cette presqu'île, quasiment imprenable de la terre, sur le détroit qui commande l'entrée de la Méditerranée, a été valorisée chaque fois qu'il s'est agi d'affirmer une maîtrise de l'espace maritime. Il en résulte que la vocation portuaire de Sabta est double : marchande et militaire. On doit, dès lors, se demander s'il n'y a pas là un risque de contradiction dangereuse pour la cité. La réussite des XII^e et XIII^e siècles paraît due à un équilibre entre le commerce et l'activité militaire, dans un contexte encore favorable à l'islām maghrébin. Après la défaite des Almohades en 1212, sa perte de puissance, à laquelle les efforts des Banū Marīn n'ont pu porter remède, a fait de plus en plus de la cité un avant-poste menacé, et pas seulement par les puissances chrétiennes. Cette évolution s'est faite au détriment du commerce. Le développement de la piraterie sabtie au XIV^e siècle illustre la nécessité de compenser les richesses qu'il n'apporte plus. Observons que les Portugais assiégés dans leur conquête au début du XV^e siècle ont eu aussi recours à la guerre de course.

Poursuivre la comparaison avec Gênes lorsque Sabta devient au XIII^e siècle une sorte de république marchande est une tentation. C'est un exercice impossible en raison de l'énorme déséquilibre entre les connaissances sur les deux cités.

A propos de la présence byzantine, n'oublions pas que sa flotte domine la mer aux VI^e et VII^e siècles et il est très significatif qu'un empereur de la fin du VI^e siècle ait créé une province maritime, la Maurétanie seconde, comprenant Sabta, la région reconquise du sud de l'Espagne et les Baléares. Un exarque, officier de haut rang, a résidé à Sabta jusqu'à une date inconnue. On discutera encore, pour savoir si Julien était byzantin, goth ou indigène. Le contexte rend vraisemblable la première hypothèse et les contes qui se rapportent à ce personnage et à ses relations avec Tolède ne méritent que la méfiance. Il paraît très probable que, comme Julien a traité avec les conquérants arabes et les a aidés, il a de ce fait conservé son pouvoir tout en faisant bénéficier Sabta d'avantages juridiques et fiscaux. Aussi est-il étonnant de parler à ce moment de "résistance de Sabta" (p. 47).

On peut se poser des questions sur la stratégie de Cordoue. Appuyée sur le malikisme, servie par des savants citadins, aurait-elle rencontré une opposition populaire (p. 72) ? Dans le programme d'al-Hakam, l'élimination des Idrisides viserait, selon Halima Ferhat, "ceux qui pourraient prétendre à une légitimité historique" (p. 80). Est-ce alors parce que les Barghwāta ne sont pas à craindre sur ce plan que de bonnes relations ont existé avec ces "hérétiques" (les guillemets sont de l'auteur) ?

Dans l'opposition aux Hammūdides de cadix malikites fidèles aux Umayyades, ou au symbole d'unité qu'ils étaient, faut-il voir pour autant une conscience du danger chrétien (p. 91) ? Était-il déjà perceptible à cette date, alors que les partis en présence en Andalus faisaient appel à eux ?

Halima Ferhat interprète l'intervention almoravide en Andalus comme la réalisation d'un programme fixé avant même la fondation de Marrakech, en forçant à peine, comme un complot des *fūqaha* andalous. "L'hypothèse que ces hommes qui tiraient la totalité de leur pouvoir de la connaissance des lois religieuses, rêvaient d'installer les Almoravides pour exercer le pouvoir par leur intermédiaire ne saurait être exclue" (p. 119). De même l'idée que les Barghwāta du Tamesna ou de Sabta ont représenté une alternative politique aux Almoravides (p. 125), doit être considérée avec attention. Ces points de vue susciteront sans doute des discussions et des travaux que l'on espère féconds.

Plutôt que de déclin de la côte atlantique au Xe siècle (p. 282), il faudrait parler d'un éveil plus tardif que dans la Méditerranée. En dépit de déclarations officielles almohades, Sabta n'est pas restée le seul port ouvert aux Chrétiens : leur présence est attestée très tôt à Salé. Leur contribution à la prospérité de Sabta est à souligner, en particulier sous les Banū ʿAzafī qui ont dû en tenir compte.

Une partie extrêmement complexe, dans laquelle Sabta est, bien sûr, très impliquée, se joue autour du détroit au moment où Génois et Catalans commencent à l'emprunter régulièrement pour se rendre en Flandre et en Angleterre. Aussi certains documents utilisés dans le chapitre 5 seraient à réexaminer sous un nouvel angle. Il faut dire que tout est loin d'être clair, car bien des pièces manquent pour reconstituer le jeu des différents acteurs. Dans

ce sens, il semble néanmoins que le contexte régional et international à la fin du XIII^e siècle et au début du XIV^e n'est pas suffisamment pris en compte. Halima Ferhat en est consciente et l'explique par les difficultés des chercheurs maghrébins pour accéder aux documents et aux travaux européens. Elles sont bien réelles, aussi faudrait-il s'attacher à une plus étroite collaboration entre les historiens des deux rives.

Le lecteur est surpris et déçu de voir l'étude tourner court après 1306. On a peine à croire que la prise de Sabta par les Andalous ait été "plus traumatisante que sa chute entre les mains des Portugais" (p. 253). La documentation fait-elle à ce point défaut au XIV^e siècle ? Même si la splendeur de la ville est passée, comme des témoignages l'attestent, elle a continué à vivre. On y a encore frappé des monnaies; on connaît par exemple des dinars au nom du Nâgride Muḥammad V (1384-87) et du Marīnide Abū Saïd ʿUṣmān III (1398-1420). Ses marins se sont livrés à la guerre de course jusque sur les rivages de la Catalogne, signe probable d'une mauvaise santé économique, de difficultés du commerce.

Il faut à ce propos faire une remarque sur ce qu'on pourrait appeler l'espace maritime géopolitique et économique de la ville. On a vu que Byzance, peut-être les Umayyades, à coup sûr les Almoravides puis les Almohades ont inscrit Sabta dans un ensemble qui s'étend jusqu'aux Baléares et inclut le littoral oriental de l'Espagne. Il y a là matière à réflexion.

Ce n'est pas le seul point qui appelle l'intérêt, on l'aura compris. Ce livre est riche d'idées neuves. Il faudra en tenir compte désormais. Les discussions qui vont s'engager devraient susciter des recherches nouvelles.

Aussi est-il dommage que la qualité matérielle de l'édition laisse à désirer. Les fautes d'impression sont nombreuses et certaines gênantes dans les notes et la bibliographie. On se dira aussi que des cartes auraient été utiles pour visualiser espaces et réseaux.

Bernard ROSENBERGER
Université de Paris VIII.

Mémorial Germain Ayache: Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Rabat, Série Colloques et Séminaires(32), 1994, pages 375 (arabe) + 104 (français).

Ce mémorial rassemble quelque vingt-sept études dédiées à la mémoire de Germain Ayache, décédé en 1990. Elles sont dans leur quasi-totalité le fruit du colloque organisé par l'Association Marocaine pour la Recherche Historique en janvier 1992 en hommage à ce grand historien qui a consacré sa vie à l'histoire du Maroc.

Les études d'un mémorial ne sont pas toujours homogènes et peuvent traiter de thèmes variés. Cependant la plupart des participants à cet ouvrage ont traité de sujets qui étaient au cœur des préoccupations de Germain Ayache. On peut noter également qu'une proportion importante des auteurs appartient à la jeune génération d'historiens dont beaucoup ont été à l'école du regretté Germain Ayache. Aussi variées soient elles, la plupart de ces études versent, à des degrés différents il est vrai, dans le projet auquel Ayache a voulu consacrer sa carrière de chercheur, à savoir la décolonisation et la réécriture de l'histoire nationale marocaine.

Bien qu'il soit extrêmement difficile de trouver un ordre aux études de ce mémorial, on peut, non sans arbitraire, y distinguer deux grands axes. Il y a d'une part un volet biographique à travers lequel se dessine l'itinéraire d'un intellectuel maghrébin de confession juive, tiraillé entre son appartenance ethno-religieuse, l'attrait assimilateur de la puissance coloniale, l'identité marocaine retrouvée et l'appel d'une idéologie porteuse de l'espoir d'un dépassement de toutes ces contradictions.

Fasciné par les études classiques du grec et du latin, Germain Ayache semblait à ses débuts destiné à la carrière d'un simple enseignant de lycée. Victime de l'hitlérisme puis de la persécution coloniale, il prit part à l'effort de guerre contre l'Allemagne nazie puis milita contre le régime du protectorat par son adhésion précoce au parti communiste marocain créé en 1943. Une fois le Maroc indépendant, Ayache prit ses distances avec la vie politique pour se consacrer presque entièrement à l'enseignement et à la recherche historique. Le restant de sa vie allait être intimement lié à la faculté des lettres de Rabat où il a enseigné, dirigé la revue **Hespéris-Tamuda** et encadré toute une génération de jeunes historiens marocains.

Le deuxième volet de ce mémorial comporte précisément les contributions d'un groupe de jeunes chercheurs dont beaucoup ont accompli leurs travaux sous sa direction. Sans prétendre être exhaustif, nous retiendrons à travers ces études des thèmes qui étaient fort chers au défunt : les sources historiques et la question des archives européennes, la problématique de l'Etat au Maroc et le rôle social du Makhzen, la pénétration impériale et ses effets néfastes sur l'économie et la société, la résistance, la guerre du Rif, etc.

Notons, finalement, que si nombre de contributions étaient essentiellement motivées par la volonté de rendre hommage au défunt, il n'en demeure pas moins que certaines études, basées sur une documentation riche et originale, sont un apport neuf à la recherche historique marocaine.

Mohamed EL MANSOUR
Faculté des Lettres

Shlomo DESHEN: *The Mellah Society. Jewish Community Life in Sherifian Morocco*, The University of Chicago Press, Chicago and London, 1989, 152p.

Given the numerous travel accounts, monographs, and articles dealing - particularly since the beginning of the second half of last century - with different aspects of their life, the Jewish communities of Morocco were for a long time considered as having been, in a way, "over-studied". The voluminous bibliography devoted to them carried in fact considerable data, interesting interpretations and, sometimes, even pertinent speculations on their foreseeable future. Scholars studying past and contemporary Moroccan realities still rely to a large extent on this bibliography. However, the rule of critical approach towards such data is not systematically applied. Therefore, numerous studies remain mere recurrence of long-standing clichés ; they bring no or little genuine novation in the highly sensitive field of Muslim-Jewish relations. This is partly why the "sources", methodology and deductions of Shlomo Deshen are of particular interest.

Being both historical and socioanthropological, the study of "The Mellah Society" in "Sherifian Morocco" lies indeed on an original approach giving priority to the extensive use of rabbinical data broadly still non - available for most of the researchers. Leaving aside his personal experience among Israelis of North African background and the various "reconstructions" built by other anthropologists through interviews with immigrants from the Atlas mountains, the author tried essentially to interpret a wide range of legal responsa of rabbis such as Yacob Abihsera, Abraham Anqawa, Hayim Azulay, Isaac ben Walid, Rafael Elbaz and others known for the high consideration they enjoyed among their own coreligionists as well as among Muslims. These responsa (a sort of Jewish "fetwa-s") dealt with a large variety of social, economic, and fiscal issues that individuals and groups submitted during the 18th and 19th centuries to their rabbis requesting their "wise" arbitration.

Through a careful examination of the disputes brought to court, the comments introducing or accompanying the judgements, and occasional exegesis on specific "taqqanot", Shlomo Deshen explains the *raison d'être* and ways communal institutions functioned at the "jewish" as well as "muslim- jewish" levels, the importance of specific rights of rental and transference of real estate (*i. e* "hazaqa"), the more or less vivid survival of old ritual and other custom differences between the "Tochavim" (native Jews) and the "Meghorashim" ("Expelled" from Spain), the organization and evolution of family life within the mellahs, the charity system, and other typical "cultural" features (*i.e* the practice of saints' veneration).

Particular chapters of the book are devoted to a close analysis of the internal organization of the communities, their political status, extent and limits of autonomy, social hierarchy, economic activities, and relations between individuals and groups inside as well as outside the Jewish "hara". Despite the explicit anthropological dimension of his approach and the preference given to a diachronic treatment of the main topics he selected, the author underlines the changes that the Jewish communities went through. The tensions which opposed individual to communal interests and the ways the mellah society accommodated these conflicts at various stages illustrate this point.

Specific examples in this regard are drawn from the question of the increasing role of private synagogues as well as the delicate problem partly inherent to the lack of fiscal equity that opposed frequently the majority of the mellah population to wealthy "brothers" who took advantage of their personal privileges - initially often as "sultan traders" and later as foreign "protégés" or naturalized subjects - to escape the common tax burden and other compulsory duties. Examining the payment of taxes, especially the "jizya", Deshen puts particular emphasis on their impact on the lower social categories of the mellahs. He stresses the role played in their collection by the "cheikh al yahoud", and reminds that despite Islamic prescriptions insisting on the symbols of humiliation attached to the perception of the poll-tax from the "dhimmis", these levies were generally made collectively through the Makhzen representatives in / or over the mellahs and not individually paid to the *cadi* or his delegate.

Several other aspects of Jewish life in its Moroccan environment, the inter-communal impact of socioeconomic transformations generated during the 19th century by intense colonial pressures, and the deep "cultural" change that the Alliance Israélite Universelle school network conveyed since 1862 are also insisted upon.

Because it is based on a careful interpretation of first-hand and reliable data, "The Mellah Society" represents an important contribution to the study of the Jewish communities of Morocco. The frequent use by Deshen of a preposition expressing geo-historical membership instead of the common "in Morocco" adopted by other authors suggesting *volens nolens* that this country was just a sort of transit area for the "exiled" or "expelled" Jews has as such a great significance. The author adds valuable findings to those of scholars such as Haïm Zafrani, Donath Doris Bensimon and Jane Gerber who have already examined, through their own perspectives and on the ground of various sources and data, similar and other important features of Jewish communal life at different eras.

Despite a judicious selection of original material, a fruitful combination of history and anthropology, and a constant quest for adequate concepts and terminology, this study would perhaps be more usefully read with a few remarks in mind. Especially in paragraphs where the Moroccan political system and some aspects of Muslim-Jewish relations are examined. Even if they are prudently nuanced, some statements remain highly questionable : "the ^CAlawi sultans do not claim merely to be direct descendants of the Prophet" (p. 15), "only the two most powerful ones, Ismail ibn-al-Sharif and Mohammed ibn Abd'Allah, of the seventeenth and eighteenth centuries, respectively, did not adopt the title *amir al-muminin*" (p. 127), and "the Sherifian state had barely any bureaucracy that could serve as an independent organ through which the sultan could exercise his policies Crucially, Sherifian Morocco lacked a state mechanism to obtain revenue from taxation" (p. 16).

Such an assertion can hardly be supported by any scholar who has done extensive research into the voluminous registers of the various categories of "oumana-s" (agents and supervisors of the fiscal and financial administration) stored at the Royal Library (Rabat) and the General Libraries (Rabat and Tetouan) or kept by some urban families. Needless to say, on the other hand, that a stronger emphasis should be put upon the "qualitative" difference between some of the Makhzen structures during, respectively, the 18th and second half of the 19th century.

Similar remarks apply also to the alleged reimposition of spatial "seclusion on Jews during the nineteenth century, at a time when sultanic power was beleaguered by the advance of imperialism" (p. 20) and to the assertion stating that "the Muslim merchants established themselves in the more lucrative niches of trade and drove the Jews to peripheral less desirable ones" (p. 36). Equally hazardous is the de facto assimilation of Jews converted to Islam particularly in Fès - and known in Moroccan historiography as "Islami-s", "Beldiyyine", and "Mohajirine" - to the Iberian "Marranes" and the assertion that "some people lived as crypto-Jews and we hear of converts who considered returning to Judaism" (p. 6).

As an anthropologist the author did not perhaps give enough importance to consider the use of Makhzen archives nor that of European or American consular and diplomatic records dealing with Moroccan Jews. Neither did he refer to some interesting European travel accounts, such as that of an Italian Jew, Samuel Romanelli, who visited Morocco during the last years of the eighteenth century and brought important information about his coreligionists which could have been usefully quoted for comparative purposes.

Such remarks have no substantial incidence on the general value of "The Mellah Society", the originality of an anthropological study giving preference to documentary sources, the indirect contribution of the author to the publication of rabbinical material still unknown or hardly available to scholars unfamiliar with Hebrew, and his balanced approach of Muslim-Jewish relations. A translation of this book into Arabic would certainly be of noticeable academic interest.

Mohammed KENBIB

Faculté des Lettres

R A B A T

Mohammed ENNAJI : *Soldats, Domestiques et Concubines. L'esclavage au Maroc du XIXe siècle.*, Préface de Ernest Gellner. Eddif, Casablanca, Balland, Paris, Cérès, Tunis, 1994, 220p.

Ce livre est à l'origine une thèse d'Etat en économie soutenue en 1990 par Mohammed Ennaji, professeur d'économie à la Faculté des Sciences Juridiques, Economiques et Sociales à Rabat, sous le titre : "Servitude et rapports sociaux au Maroc du XIXème siècle".

L'ouvrage, bien accueilli par le public marocain, est un succès de librairie. Sept mille exemplaires ont été en effet vendus, il a déjà fait l'objet d'une seconde édition et l'éditeur pense à une troisième.

Plusieurs raisons expliquent un tel succès : l'importance du thème abordé, son originalité et son caractère en quelque sorte tabou, la qualité des sources utilisées, et enfin l'approche choisie par l'auteur ainsi que le style alerte, très agréable tout en étant concis.

Pour ce qui est de l'importance du sujet, il faut souligner que l'histoire de l'esclavage au Maroc n'a attiré que partiellement l'attention des historiens, aussi bien les anciens que les contemporains. Pour les premiers, cet aspect de la vie sociale est si bien inscrit dans les mœurs et la vie quotidienne qu'il ne soulève guère un intérêt particulier, même s'il a fait l'objet à certains moments d'interrogations de la part des juristes. Par ailleurs pour les historiens les aspects sociaux attiraient très peu leur attention. On peut compter sur le bout des doigts les articles qui traitent de la question depuis le début du siècle. D'où l'intérêt du livre de Mohammed Ennaji, qui comble une lacune en tirant de l'oubli un aspect fondamental du passé marocain.

Quant aux sources utilisées, elles sont riches, d'une grande diversité, de première main et dans leur grande majorité inédites. Mohammed Ennaji a fourni un effort considérable qui lui a permis de récolter dans divers fonds privés et publics des pièces dont la richesse ressort nettement à la lecture du texte. Les archives de la bibliothèque Hassaniya et de la Direction des Archives Royales à Rabat, ont été mises à contribution de façon systématique. Aux archives qui ont été si heureusement exploitées s'ajoute, l'utilisation des Nawazil, Ajwiba et Fatawi (Al-Fassi, As-Sijilmassi, Al-Alami, Al-Wazani, Ibn Qasim, Zayati...), qui a permis à l'auteur de combler les lacunes laissées par les archives et de répondre à plusieurs questions soulevées tout au long du travail. Quant aux sources historiques classiques, en plus des travaux d'As-Sousi, riches en informations sur l'esclavage, elles ont été largement et judicieusement utilisées. En troisième lieu, l'auteur a intelligemment exploité de nombreux récits de voyageurs européens qui ont brossé des tableaux contradictoires sur la question de l'esclavage au Maroc avant 1912.

Les économistes marocains ont toujours critiqué l'absence quasi-totale de toute tentative de théorisation économique dans les travaux de recherche historique effectués par leurs collègues historiens. Certains déplorent même l'absence d'une histoire économique dans nos universités, ainsi que le manque de formation économique chez la majorité de nos historiens. Mais, voilà que les choses se renversent et que l'on se trouve, avec le livre de

Mohammed Ennaji, face à un économiste qui ne s'est référé qu'à des sources historiques. L'auteur se refuse explicitement, dès le départ, à toute ambition théorique. Ce constat mérite d'être médité dans les deux camps. Le livre relève nombre d'aspects de la société marocaine qui sont encore méconnus de la part des spécialistes et confirme bien que toute théorisation de la formation sociale marocaine au XIXe siècle est prématurée.

Concernant la structure du livre de Mohammed Ennaji, il se compose d'une préface écrite par le Professeur Ernest Gellner, d'une courte introduction qui fait entrer le lecteur directement dans le vif du sujet, et de neuf chapitres. En dépit de son esprit académique, la forme sous laquelle l'auteur a préféré présenter son ouvrage, prouve qu'il voulait à tout prix atteindre, en plus des spécialistes, un public plus large. Les notes et les références, si chères aux chercheurs méticuleux et aux spécialistes, mais qui sont souvent délaissées par les lecteurs profanes, sont placées à la fin du livre. Par ailleurs, l'auteur a également choisi de ne pas alourdir son texte d'une bibliographie et d'un index qui auraient pu être très utiles aux chercheurs. Il faut croire que les arguments des éditeurs ne doivent pas être étrangers à de telles options. Cependant, Mohammed Ennaji a gagné son pari puisque le livre a fait l'objet d'une grande médiatisation au Maroc et en France.

Dans le premier chapitre intitulé "Les esclaves dans la société marocaine" (p. 15-28), l'auteur a essayé de remonter aux origines de l'esclavage au Maroc, en passant par l'époque romaine et l'impact qu'avait eu l'essor du commerce caravanier sur l'afflux d'esclaves noirs au Maroc pendant des siècles. Mohammed Ennaji a préféré, pour plusieurs raisons (notamment documentaires), se limiter à l'état de l'esclavage au Maroc au XIXe siècle. Après avoir signalé la difficulté de donner les effectifs exacts des esclaves au Maroc pendant l'époque étudiée, il a distingué l'esclavage citadin de celui des campagnes, en dressant une carte de sa distribution à travers le pays. Il constate que le nombre des esclaves autant dans les villes que dans les campagnes est proportionnel à la position sociale et matérielle des maîtres.

Dans le deuxième chapitre "Au fil des jours", l'auteur a consacré une trentaine de pages à la description de la vie quotidienne des esclaves au sein de la société marocaine. Si leur situation juridique était partout la même, la position qu'ils occupaient était différente selon leur aptitude et leur savoir-faire, et aussi selon l'assise sociale et matérielle des maîtres auxquels ils appartenaient. Quant au traitement des esclaves au sein de la société, il dépendait surtout des circonstances. Même si beaucoup d'esclaves, surtout au niveau des villes, témoignaient de leur fidélité absolue à leurs maîtres, la violence existait bel et bien dans les villes et les campagnes et entraînait dans certaines circonstances la mort.

Les chapitres qui suivent, du troisième au septième, intitulés respectivement : "Famille et sexualité" (p. 61-76), "La fuite" (p. 77-90), "L'affranchissement", (91-110), "Le rapt", (111-126) et "Ventes des proches et don de soi" constituent un prolongement logique du deuxième chapitre, puisque les faits qui y sont relatés sont tous en relation avec les aspects de la vie quotidienne des esclaves.

En se basant sur des documents makhzénien inédits et inexploités auparavant, l'auteur a réussi à illustrer d'une manière savante et claire les thèmes choisis, et à répondre directement aux questions soulevées. A la fin du cinquième chapitre, il essaie de lier le

passé lointain avec le présent, pour aborder une question très importante : comment les descendants des esclaves affranchis au Maroc ont-ils vécu leur existence après le protectorat et pendant l'ère de l'indépendance ? Ne sont-ils pas restés prisonniers, aux yeux de la société, de leurs origines ?

Le septième chapitre se termine avec un long paragraphe sur "La société et l'esclavage". La ressemblance est grande avec le titre du premier chapitre, mais le contenu est différent. Dans le premier chapitre, on est devant une carte de la distribution des esclaves au Maroc du XIXe siècle, mais dans le dernier paragraphe du chapitre sept, Mohammed Ennaji qui a préféré éviter toute tentative de théorisation, a décidé de nous livrer son point de vue personnel et ses conclusions sur la question de l'esclavage au Maroc. Nous le citons :

"Certes, les esclaves, dans leur écrasante majorité, étaient d'origine étrangère et provenaient de l'Afrique noire de l'Ouest. Il n'en restait pas moins, cependant, qu'une faible partie d'entre eux provenait du pays même. Ce fait est de la plus haute importance, car il met à nu un aspect de la société qui est la réduction à l'esclavage des gens du cru. Le rapport à l'asservissement n'est pas uniquement un rapport à l'étranger, mais aussi un rapport à soi-même" (p. 142).

"Dans la société du XIXe siècle, l'opposition n'était pas tranchée entre la liberté et la servitude. Il y avait toute une gradation qui faisait passer, presque insensiblement, de celle-ci à celle-là même si théoriquement elles restaient aux antipodes l'une de l'autre. On était en présence d'une multitude de statuts qu'il n'était pas toujours aisé de démêler très clairement dans les mentalités de l'époque. (...) La confusion entre l'esclavage et les autres statuts proches est bien réelle à l'époque". (p.143-144).

A notre avis, ces conclusions d'une portée considérable, méritent de clore le livre en guise de conclusion générale et non d'être insérées furtivement à la fin du chapitre sept.

Quant au huitième chapitre intitulé "Les esclaves du Makhzen" (p. 145-170), on se demande pourquoi l'auteur a choisi de le mettre à la fin de son livre au lieu de l'inclure dans le premier chapitre, puisque les esclaves du Makhzen, malgré leur statut particulier, ne vivaient pas à l'écart de la société marocaine. En outre, le lecteur qui s'attendait à des conclusions dans le dernier chapitre, se trouve devant une tentative tardive pour déterminer la terminologie du mot (*ʿabd*) et de ses corrélatifs (*mamlouk... Raqi... Ama... etc*). Il aurait été préférable que le lecteur soit fixé sur ces termes dès les premières pages du livre afin que les lecteurs puissent en connaître le sens et suivre l'auteur dans ses idées et ses analyses.

Mohammed Ennaji termine son ouvrage par un chapitre intitulé "Commerce, l'Europe et l'abolition" (p. 171-798), pour démontrer que le commerce des esclaves au Maroc a subsisté jusqu'à l'avènement du Protectorat français, et que les pressions timides exercées sur le Makhzen par les gouvernements européens n'avaient abouti ni à l'abolition de l'esclavage, ni même à stopper son commerce.

En conclusion, nous sommes devant un livre qui traite d'un sujet épineux qui continue d'avoir des répercussions sur la vie quotidienne du Maroc d'aujourd'hui. Mohammed Ennaji a eu le mérite et le courage de se pencher sur un sujet d'une telle importance. Il faut aussi souligner qu'on est, en réalité, devant un livre d'histoire avec toutes ses nuances sociales, économiques et politiques. Ce livre est en même temps un exemple très significatif qui prouve que les barrières entre les spécialités en matières de sciences humaines ne peuvent être qu'artificielles, puisque l'objet de l'étude reste toujours l'être humain dans sa complexité.

Khalid BEN SRHIR
Ecole Normale Supérieure
RABAT

Rudibert KUNZ / Rolf-Dieter MÜLLER : *Giftgas gegen 'Abd el Krim, Deutschland, Spanien und der Gaskrieg in Spanisch-Marokko 1922-1927*, Verlag Rombach Freiburg, 1990, 239 pp.

Cette étude ramassée éclaire d'un jour nouveau ce que nous savions de la guerre du Rif. Des deux auteurs l'un, Rudibert Kunz, est un journaliste de métier qui s'est spécialisé depuis 1979 dans les recherches sur les armes chimiques et biologiques. L'autre Rolf-Dieter Müller est un historien de formation qui travaille, lui aussi depuis 1979, dans le service allemand de recherche de l'histoire militaire. La thèse qu'ils soutiennent est que la guerre du Rif fut la première guerre aéro-chimique de tous les temps, bien avant la guerre d'Éthiopie. La démonstration en est menée en 177 pages de texte, illustrées en annexe de sept extraits des documents dont ils ont pu disposer, ainsi que de photographies suggestives et d'une abondante bibliographie où domine par la force des choses les travaux allemands. Le livre a d'abord pour lui la clarté de l'argumentation. Les documents produits apportent la preuve que l'Allemagne est bel et bien intervenue dans la guerre du Rif. Non pas du côté des résistants rifains comme les responsables français ont voulu le faire croire pour couvrir les ventes d'armes allemandes auxquelles ils ont eux-mêmes procédé en faveur des Rifains à partir du stock récupéré sur l'Allemagne après sa défaite. Les Allemands sont intervenus dans le Rif auprès des Espagnols pour des raisons politiques, militaires et commerciales. Politiquement, l'Allemagne avait besoin de surmonter les rancœurs accumulées contre l'Espagne en raison de sa neutralité pendant la grande guerre. Les avantages stratégiques du royaume ibérique ne pouvaient permettre à la diplomatie allemande de la boudier longtemps. C'était un terrain de manœuvre placé tout juste sur les arrières de l'*Erbfeinde*, l'ennemi héréditaire, autrement dit la France. C'était une magnifique base maritime également ouverte sur l'Atlantique et la Méditerranée. C'était enfin un tremplin incontournable vers l'espace latino-américain.

Au plan militaire, l'armée allemande était désireuse de se remettre à la manœuvre. Il lui fallait rester dans la course aux armements sans enfreindre les articles 170 et 171 du Traité de Versailles qui lui interdisaient la fabrication et le trafic des armes, et singulièrement des gaz asphyxiants. La guerre du Rif était pour elle une occasion d'observer et de faire des expériences par Espagnols interposés, tout en mobilisant les capitaux et la technologie de l'Allemagne, dans le respect apparemment le plus total de la loi internationale.

En effet la guerre du Rif a intéressé et pour ainsi dire relancé les secteurs de pointe du capitalisme allemand, notamment l'aviation (les hydravions Dornier et les avions Junker) et l'industrie chimique (les firmes Auer Leute et la Firma Carbonit). Mais l'entreprise allemande qui a été la plus active dans la guerre du Rif a été celle de Hugo Stolzenberg, officier et docteur en chimie. En vérité le livre de Rudibert Kunz et Rolf-Dieter Müller repose tout entier sur les activités de ce personnage. Non seulement ce sont ses propres papiers qui étayent la thèse des deux chercheurs, mais l'homme a vécu assez longtemps pour rester, jusqu'aux années cinquante, le maître d'œuvre allemand de la production des gaz et de leur utilisation militaire. Déjà pendant la 1^{ère} guerre mondiale, il était le bras droit du Docteur Fritz Haber, le père de l'ypérite. Après la défaite, Haber menacé de poursuites comme criminel de guerre, dut rester dans l'ombre et laisser agir en public Hugo

Stolzenberg. Celui-ci, d'abord à Breloh, puis à partir de 1923 à Hambourg, créa sa propre usine d'étude et de fabrication des gaz. Bientôt il devint à l'étranger le principal représentant de cette industrie allemande. On le vit en Russie. On le vit en Hongrie. Mais c'est en Espagne surtout qu'il sut profiter de la guerre du Rif. Là-bas, on pouvait procéder à toutes les expériences en dimensions réelles. Sous prétexte de fabriquer des insecticides, prenant par précaution la nationalité espagnole, Stolzenberg a aidé les Espagnols à monter deux usines qui fabriquaient en réalité des gaz asphyxiants, l'une à la Marañosa au nord-ouest de Madrid et l'autre dans les environs de Melilla. Les banquiers allemands installés en Espagne dégagèrent les fonds. Voilà comment l'aviation espagnole fut chargée, pour la première fois dans l'histoire de déverser des gaz sur des populations civiles. Une mission allemande fut dépêchée sur place pour faire des observations dans la discrétion. Elle était composée de rien moins que du contre-amiral Canaris pour la marine et des officiers Grauert et Jeschonnek pour l'aviation, appelés tous plus tard à de grandes responsabilités sous le régime nazi. Le rapport de Grauert et Jeschonnek est de l'aveu des deux chercheurs l'une des deux seules descriptions des attaques aéro-chimiques espagnoles faites dans le Rif *de visu*. L'autre description, d'après eux, serait celle du romancier Ramon Sender dans son livre *"Iman"*.

Evidemment nulle mention n'est faite de l'utilisation des gaz dans les quatre tomes de la très officielle *"Historia de las Campañas de Marruecos"* publiée par le Servicio Historico militar Espagnol. Mais pour les deux chercheurs, il ne fait pas de doute que l'Espagne, dès avant et surtout après la cuisante défaite d'Anoual, a utilisé les gaz asphyxiants par la voie aérienne pour briser la résistance rifaine. Selon eux toujours, les bombardements aéro-chimiques n'expliqueraient pas seulement la victoire finale des Espagnols mais justifieraient aussi le retrait stratégique sur la ligne Tétouan-Larache, à la fin de 1924. Ce retrait voulu par Primo de Rivera contre la majorité de ses officiers, dont Franco en particulier, ne pouvait s'expliquer que par le désir de se venger des Rifains par le gaz tout en mettant les troupes coloniales à l'abri. Stolzenberg a avoué en 1934 qu'il leur en avait livré 700 Kg, soit plus que n'en ont déposé ensemble la France et l'Angleterre pendant la première guerre mondiale. Une dizaine de milliers de bombes auraient été déversées sur le Rif entre 1923 et 1926. Et comme la censure était dictatoriale, peu de témoins ont été à même d'observer le massacre. Or peut-on parler de massacre ? Aucune preuve tangible n'en est en définitive fournie. Les deux chercheurs ont l'honnêteté de le reconnaître. Cependant ils n'hésitent pas à chercher à impressionner le lecteur dans l'espoir de le convaincre. Ils fournissent un scénario complet des effets des bombardements aéro-chimiques à partir d'ouvrages ou de comptes-rendus de leurs effets relevés durant des conflits antérieurs ou postérieurs à la guerre du Rif. Les deux seuls témoignages directs dont ils font état, rappelons-le, sont le rapport Grauert-Jeschonnek et un roman espagnol. Mais un roman n'est jamais qu'un roman et *"Iman"* de Sender, c'est plus Kafka sur un champ de bataille qu'un document historique. Quant au rapport Grauert-Jeschonnek, il y est dit que les bombardements aéro-chimiques efficaces dans le Rif étaient au delà des moyens financiers et techniques des Espagnols. La preuve, disent-ils, c'est que les pertes par accidents et mauvaise manipulation dans l'usine de Melilla ont dépassé toutes les pertes que les bombardements aéro-chimiques auraient provoqués dans les rangs rifains. Ce témoignage est néanmoins récusé par les deux chercheurs. Les deux officiers allemands n'étaient pas des spécialistes. D'après eux, le seul témoignage recevable est celui de Stolzenberg qui déclarait en 1934 que les Espagnols avaient dû leur victoire finale au gaz qu'il leur avait livré. Faut-il

donc faire crédit à un industriel attentif à faire fructifier son entreprise plutôt qu'à deux aviateurs, en mission secrète, qui n'avaient aucune raison de ne pas dire ce qu'ils avaient observé ?

Ce qui pousse encore plus à la perplexité, c'est le silence de Muhammad ben Abdelkrim sur cet aspect de la guerre. Certes, en 1925, une plainte fut introduite sur son ordre auprès de la Croix Rouge contre l'utilisation des gaz. Elle fut bientôt enterrée, les Espagnols n'ayant autorisé une visite de contrôle sur le terrain qu'après la reddition de l'Emir. Par la suite, celui-ci n'a jamais plus évoqué ce sujet, ni durant son exil ni après qu'il avait recouvré la liberté en Egypte. En outre, tous ceux qui ont raconté la guerre du Rif du côté marocain, aussi bien Allal al-Fassi que Muhammad Belhassan al-Wazzani ou que Ahmad al-Būḥayyashi qui a fait la guerre jusqu'au débarquement espagnol à Alḥusayma sont silencieux sur les gaz. Pourquoi aussi tous les Européens qui ont travaillé pour les Rifains n'en ont-ils jamais soufflé mot ? Le journaliste américain Shean était aux côtés de Ben Abdelkrim au moment de l'attaque sur Ajdir. Il décrit les bombardements aériens mais ne dit pas que les gaz aient été utilisés.

Que doit-on retenir ? Sans doute la guerre du Rif a-t-elle servi pour faire avancer la technique des bombardements aéro-chimiques. Sans doute l'Allemagne y a-t-elle joué un rôle de premier plan. Mais quel a été l'impact des gaz sur le terrain ? Ont-ils été la raison directe de la victoire coloniale ? Expliquent-ils vraiment le retrait espagnol de 1924 ? La combinaison des gaz et de l'aviation est-elle le fait historique majeur qui justifie que la guerre du Rif, "qui a fait l'histoire", n'en soit pas oubliée ? Ces questions restent en deçà des réponses fournies. En vérité, ce livre n'est pas consacré à la guerre du Rif qu'il se contente de suivre d'après l'étude de Woolman (*Rebels in the Rif*, 1968). C'est plutôt un livre sur les activités d'un entrepreneur allemand de l'armement chimique, Hugo Stolzenberg, dont les papiers personnels ont été ouverts aux deux chercheurs par son propre fils. Il participe de ce courant historique nouveau en Allemagne qui tient à faire ressortir les responsabilités de ce grand pays partout où la propagande et la contre-propagande tendaient à en estomper les contours. Si les gaz ont été utilisés dans la guerre du Rif, ce fut sans doute plus pour satisfaire la soif de vengeance des Espagnols que pour obtenir la victoire finale. Pour amener les Rifains à résipiscence, il a suffi du blocus économique et de la puissance de feu de deux armées européennes totalisant quelque 500.000 hommes auxquels ne s'opposèrent jamais plus de 20.000 résistants, armés de fusils et de grenades artisanales.

Brahim BOUTALEB
Faculté des Lettres
RABAT

Mohammed KENBIB: *Juifs et Musulmans au Maroc. 1859-1948. Contribution à l'histoire des relations intercommunautaires en terre d'Islam*, Rabat, Université Mohammed V, Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 1994, 756p.

Il faut savoir gré aux Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Rabat d'avoir publié en version allégée, mais non abrégée et encore moins mutilée, la forte et grande thèse de Mohammed Kenbib, avec une brève mais topique préface du regretté Jean-Baptiste Duroselle. Le récitatif de ce bel ouvrage est scandé par deux grands motifs : l'examen d'abord des amorces de rupture irréparable dans le tissu relationnel judéo-marocain, de la guerre hispano-marocaine de 1859-1860 à 1912, et la déchirure irréversible qui s'opère ensuite, de l'instauration du Protectorat à la première guerre israélo-arabe en 1948.

La première grande partie s'ouvre, comme il se doit, par une mise au point à la fois ferme et nuancée sur les relations entre Juifs et Musulmans au Maroc à travers l'histoire. Ce tableau diachronique fait ressortir l'importance de la présence de la communauté juive au Maroc, sans voiler ce qui la précarise. La communauté de destin, qui se tisse entre Juifs et Musulmans et que symbolise l'expulsion commune d'Espagne fin du 15^{ème} - 16^{ème} siècle, est éprouvée périodiquement par le pouvoir central (des Almohades à Mawlāy Yazid en 1790-1792) ou la foule (au temps des troubles provoqués par le changement de souverain). Mais elle est scellée par le partage d'un imaginaire historique commun et par les jeux de l'échange économique et social tissé dans les structures du quotidien et garanti en haut par le pacte de la *himaya* et en bas par la *tata*. Mohammed Kenbib n'assombrit pas le tableau (la "dhimmitude" quasi carcérale de certains essayistes), mais non plus ne l'embellit (nulle mention de symbiose judéo-musulmane sur le refrain nostalgique de "nous nous sommes tant aimés"). Il invoque sobrement Levi-Strauss : à la marge de la cité islamo-marocaine les Juifs ont pu, ont su cultiver "les fleurs fragiles de la différence".

A partir de la guerre hispano-marocaine de 1859-1860 le Maroc est saisi par la question juive, dont l'épicentre se situe ailleurs : en Europe centrale et orientale. Le problème de la condition juive au Maroc contribue du coup à internationaliser le traitement des "affaires marocaines". De puissants lobbies braquent leurs verres grossissants (et déformants souvent) sur les mellahs : l'Alliance Israélite Universelle (A.I.U.), le Board of Deputies of British Jews, le Board of Delegates of American Israelites, etc... Mohammed Kenbib dès lors scrute à la loupe jusqu'en 1912 de micro-événements dont la répétition finit par agir comme une constante structurelle et il isole avec une précision quasi chimique les puissants dissolvants du tissu conjonctif judéo-musulman.

L'accumulation d'éraflures, de meurtrissures et de déchirures qui ponctuent la micro histoire de la fin du siècle est analysée cas par cas : "affaire de Safi", épisode "Aïssa Riffi, l'assassin des Juifs", "affaire de Ntifa", "la bastonnade d'une Juive à Tanger" : il n'est que de suivre le vocabulaire des chancelleries et des media pour retrouver l'ambiance historique dans laquelle roule une époque qui choisit ses victimes et sélectionne son indignation. Mais Mohammed Kenbib retrouve la macro-histoire avec un récit des "événements" de Casablanca en 1907 et de Fès en 1912 prenant pour fil conducteur les deux communautés juives locales.

Il met en lumière de main de maître les facteurs corrosifs de la relation

judéo-musulmane, ayant consacré un excellent 3ème cycle à la protection consulaire et à son inflation déstructurante du pouvoir central à la fin du 19ème et au début du 20ème siècle. La protection inverse la *dhimma* de manière irrecevable pour l'opinion musulmane et finit par métamorphoser certaines catégories de trafiquants d'origine juive de sujets du sultan en hors la loi de la cité marocaine détestables et abhorrés, en premier lieu par leurs correligionnaires. On pense en particulier à ces commerçants qui grèvent le budget du makhzan avec des recouvrements d'indemnités de vols de marchandises montés de toutes pièces avec la complicité de comparses musulmans (soi-disant pillages de caravane en tribu).

Cette détérioration des relations intercommunautaires ne s'opère pas uniformément. Mohammed Kenbib discerne des moles de résistance. Par exemple entre le milieu haut-makhzénien et l'élite juive (*tijjar as sultan* et grand rabbinat) l'entente survit à l'air du temps. On le sent bien lorsque à l'occasion de la conférence d'Algésiras le grand rabbin de Tanger, Mardochee Bengio, décline l'intervention humanitaire des USA actionnée par le bians du Board of Delegates for Civil and Religious Rights, émanation de l'Union of American Hebrew Congregations. C'est entre les jeunes Juifs émancipés par rapport au code de comportement traditionnel (se déchausser aux abords des mosquées, dans le prétoire des qadi, etc...) et le peuple musulman des cités aiguillonné par les *Ulama* que l'écart conflictuel se creuse. Les mellahs s'autonomisent (éclipse du *muhassib* dans le contrôle du mécanisme de l'économie de marché), alors que les Juifs s'immiscent dans la vie économique de la cité musulmane (accès à la location des biens habous).

A vrai dire ces comportements de rupture ne caractérisent qu'une minorité : 2000 à 3000 Juifs selon l'auteur. En présence de l'irruption de la modernité la communauté juive marocaine, en avance d'une à deux générations sur la musulmane, oscille entre deux pôles : avant-gardistes tels les "alliancistes" (les produits de l'A.I.U) et rabbins traditionalistes marqués par le refus de la *haskala* à l'instar des *Ulama* rejetant le réformisme musulman généré par Mohammed Abduh. La tension monte dans les mellahs entre Juifs "éclairés" cherchant à se démarquer des Juifs "dévotés" (nous conservons la terminologie de l'auteur), qui exploitent le filon de la protection et abusent de la déliquescence de l'Etat : c'est un apport substantiel de cette thèse de révéler la vivacité du débat entre générations et surtout entre groupes sociaux à l'intérieur de la communauté juive, qui ne constitue nullement la minorité compacte et unanimement "cheval de Troie" de la pénétration de l'Europe décrite par des analystes succombant aux facilités de l'explication moniste de l'histoire.

L'épreuve du Protectorat tant français qu'espagnol (auquel Mohammed Kenbib restitue son timbre particulier et son poids spécifique) accentue la déchirure intra-communautaire. Le protectorat à la manière Lyautey a pour effet de ravalier les juifs de la condition de sujets protégés et semi-émancipés d'un vieil empire à celle d'indigènes, à l'unisson des Musulmans, d'une république impériale. Cette diminution de statut liée à une réduction d'influence économique (plus le monopole de la médiation entre Européens et Musulmans) diminue le capital d'attraction dont jouissaient les "alliancistes" auprès des jeunes et ouvre une perspective aux premiers groupuscules sionistes (Hibbat Sion à Fès dès 1907). Mais elle favorise également l'essor de l'internationalisme prolétarien au sein de la communauté, encore que les Juifs ne soient guère surreprésentés eu égard à leur importance numérique au sein du PCM (500 Juifs marocains contre 2500 Musulmans et 3500 Européens en 1948). Quant au sionisme son audience reste assez limitée avant la deuxième guerre mondiale. Il est vrai que la première aliya expérimentée par des Juifs fassi en 1921-1922 est un fiasco.

Le travail de Mohamed Kenbib est particulièrement novateur sur un angle mort dans les essais consacrés à cette époque : Tanger, et stimulant sur une période : les années 1930.

A Tanger, jusqu'à la "normalisation" imposée par la France à partir de 1923 prospère une quasi colonie juive semi-autonome dans une ambiance de ville libre méditerranéenne avec sa junte, ses *heqdesh* (habous juifs), sa presse non surveillée et sa dynamique socioculturelle très particulière, qui n'est pas sans évoquer le cas de figure d'Alexandrie et que Mohammed Kenbib, qui se meut toujours à l'aise sur les terrains compliqués, excelle à restituer.

"Turbulences intercommunautaires et velléités de dialogue" : le chapitre consacré aux années 1930 nous révèle des artisans et boutiquiers affectés et, d'une certaine manière, rapprochés par les mêmes effets de la crise de 1929, deux jeunes citadines souffrant de la même infériorisation induite par l'indigénat et vibrant dans la même attente vis à vis de la gauche en France. On est alors frappé par la réceptivité très atténuée de l'opinion musulmane aux appels à la haine antisémite lancés au loin par l'Allemagne nazie et sur place par l'extrême droite coloniale. Et ce en dépit du contexte palestinien qui s'alourdit à partir de 1936. Au contraire ce qui ressort, ce sont les émouvantes tentatives pour rétablir la concorde entre les deux communautés : création en juillet 1936 de l'Union Marocaine des Musulmans et des Juifs, rapprochement entre le Parti pour la réalisation des réformes d'Allal el Fassi et la Lica, pétition en 1938 de notables juifs et musulmans contre l'esprit de croisade adressée au Foreign Office Il n'empêche : l'irrésistible montée en force du "foyer national juif" (lord Balfour) en Palestine engendre une conjoncture marquée par la confusion croissante entre l'anticolonialisme et l'antisionisme.

La deuxième guerre mondiale est l'objet d'une mise au net équilibrée plutôt que d'une recherche découvrant et commentant des sources encore inédites. L'auteur évolue ici sur un terrain suranalysé et arrive au terme ou presque de son exposé. Tant sur la politique du résident général Noguès que sur les prises de position antivichystes du souverain Mohammed V, notre essayiste va à l'essentiel et touche juste en conclusion lorsqu'il constate le déphasage intercommunautaire en mai 1945 : alors que les mellahs fêtent la chute de Berlin, les médina pleurent les massacres du Nord-Constantinois. Dans cette mise au point toujours aussi gorgée de savoir maîtrisé et attentive aux sinuosités d'une conjoncture flottante avant et après le débarquement américain, on eut seulement aimé en savoir plus sur ces 7500 Juifs européens qui cherchèrent au Maroc une escale avant de partir aux USA ou un refuge pour fuir la persécution nazi et vichyste et tombèrent (combien ?) dans un piège (camps d'internement quasi concentrationnaires du Maroc oriental). Quels furent leurs liens avec les Juifs marocains ? De même plus d'attention eut pu être portée peut-être aux Juifs d'Algérie nombreux en particulier dans la région d'Oujda et "défrancisés" comme on sait par Vichy (abolition du décret Crémieux)...

Ce sont là des réserves mineures. Mohammed Kenbib a lu toute la littérature disponible sur son sujet et brassé, voire traqué toutes les liasses d'archives susceptibles de l'éclairer à Rabat, Paris, Londres et Washington. A défaut d'avoir eu accès aux archives du mouvement sioniste : l'Organisation de Réhabilitation par le Travail, l'Oeuvre de Secours de l'Enfance, l'Organisation Sioniste Mondiale. Ce qui ne lui interdit pas d'analyser de manière très circonstanciée les événements qui poussèrent au départ du Maroc 20.000 Juifs dès 1948 et de démonter les circuits qui l'orchestrèrent. Malgré la pondération du parti de l'Istiqlal, l'entente maintenue entre notabilités juives et musulmanes et les appels du Sultan invitant la communauté juive à rester au pays.

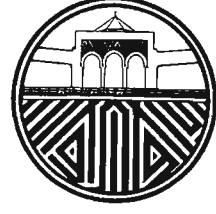
De cet ouvrage irrigué par une quantité de savoir impressionnante le lecteur sort renforcé dans sa conviction que les relations judéo-musulmanes ont été jusqu'à la déchirure finale de 1967 d'une densité et d'une complexité qui défient les raccourcis simplificateurs et la dramatisation à coup de slogans. Au terme de cet intervalle de presque un siècle marqué par l'accélération et la complexification vertigineuse de l'histoire se faisant, les Juifs du Maroc apparaissent simultanément comme les acteurs et les victimes de leur histoire sans qu'il soit peut-être encore possible de démêler d'un trait appuyé la part du subi, du violenté et du déraciné dans leur départ massif à partir de 1948 et celle du choisi, de l'accepté et de l'assumé. Ce dernier chapitre des rapports judéo-musulmans au Maroc postérieur à 1948 gageons que nul n'est plus qualifié que Mohammed Kenbib pour l'écrire. Comme postface parachevant en quelque sorte cette somme qu'il nous livre sur, par delà son sujet stricto sensu, la lente descente du Maroc dans l'épisode colonial et sa traversée du Protectorat. Car on nous a compris : à travers l'angle d'exposition restreint choisi par l'auteur, c'est l'histoire globale du pays qu'il nous donne à voir sur près d'un siècle. Ils se comptent sur les doigts d'une main les historiens de l'ère contemporaine qui s'aventurent au Maghreb dans une histoire au si long souffle.

Daniel RIVET
Université Paris I - Panthéon
Sorbonne

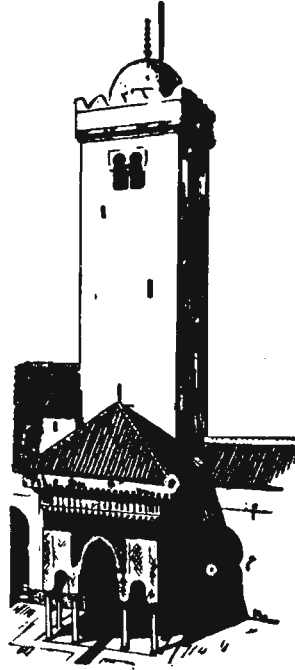
مساهمات باللغات الأجنبية

Contributions en langues étrangères

جامعة محمد الخامس
مشرع كلية الآداب والعلوم الإنسانية
بالرباط

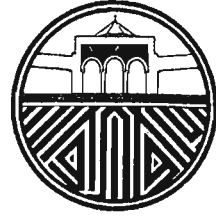


هيسبريس تموكا



العدد XXXIII
1995

جامعة محمد الخامس
منشورات كلية الآداب والعلوم الإنسانية
بالرباط



هيسبريس تهودا

العدد XXXIII
1995

هيسبريس تمودا

تحت إشراف
قيدوم كلية الآداب والعلوم الإنسانية
السيد عبد الواحد بن داود

* * *

هيئة التحرير
ابراهيم بوطالب
عبد اللطيف بن شريفة
رحمة بورقية
عبد الرحمان المودن
محمد كنيب
عبد الأحد السبتي

تعنى مجلة هيسبريس تمودا بدراسة مجتمع المغرب وتاريخه وثقافته وبكل ما يتصل
بمجتمعات الغرب الإسلامي بصفة عامة، وتصدر كل سنة في جزء واحد أو عدة أجزاء،
ويتضمن كل جزء مقالات أصلية ودراسات وعروض بيبليوغرافية ودراسات نقدية بالعربية
والفرنسية والاسبانية والانجليزية أو بلغات أخرى عند الاقتضاء.

وتسلم المساهمات لزوما في ثلاث نسخ مصححة بكامل العناية ومرفونة على واجهة
الصفحة فقط مع أكثر ما يمكن من التهوية بين السطور.

ويُذيل كل مقال بملخص محرر بلغة غير اللغة التي وضع بها في الأصل، ولا ترد
المقالات التي لا تنشر إلى أصحابها الذين يشعرون بذلك.

ويسلم لكل مؤلف خمسون فصلة من مقاله إضافة إلى الجزء الذي يصدر ضمنه.

* * *

تطلب جميع المنشورات من مصلحة التوزيع
بكلية الآداب والعلوم الإنسانية، ص. ب. 1040، الرباط

هیسبریس تهویدا

حقوق الطبع محفوظة لكلية الآداب
والعلوم الإنسانية بالرباط
بمقتضى ظهير 1970/7/29
رقم الإيداع القانوني : 1960/31
رقم التسلسل الدولي : 1005 — 0018

المحتويات

باللغة العربية :

أبحاث :

- محمد غالم. - الشيخ والثورة الفرنسية : نظرة عالم جزائري معاصر لثورة
1789 7
عمر أفا. - الظروف التاريخية لتطور أنماط الأطعمة المغربية : منطقة سوس في
القرن التاسع عشر وبداية القرن العشرين..... 21
عبد العزيز الخمليشي. - منفعة صيد الشابل وغيره من الأسماك بوادي
أبي رقرق (1701-1993)..... 35

باللغة الأجنبية :

- دانييل ريفي. - تأين جاك بيرك 7
محمد المبكر وعبد الرحيم بنحادة. - محمد يخلف في ذمة الله..... 17

أبحاث :

- حليمة غازي. - عودة إلى وفاة بطليموس ملك موريطانيا الأمازيغي 21
كاترين بنيسون. - العلاقات بين مولاي عبد الرحمن والأمير عبد القادر
الجزائري : التصرف بمفهوم الجهاد أو ديناميكية الحكم والمعارضة في شمال
إفريقيا في القرن التاسع عشر..... 39
المرحوم محمد يخلف. - الانعكاسات السياسية في فاس لمظاهرة مكناس يوم
2 شتنبر 1937 57

- عبد السلام الشداددي. – الإسلام موضوعاً للتاريخ في الغرب المسيحي من
71 القرن الخامس عشر إلى منتصف القرن العشرين.....
83 مصطفى النعيمي. – نول لمطة من خلال أوصافها.....

حواش ووثائق :

- 119 إبراهيم أفتاش. – وثيقة أسطورة إحداهت تزيت : ترجمة وتعليق.....

عروض بيليوغرافية :

- حليمة فرحات. – سبتة من الأصول إلى القرن الرابع عشر الميلادي (بيزنار
129 روزنبرجي).....
135 في ذكرى جرمان عيَّاش (محمد المنصور).....
شلومو ديشين. – مجتمع الملاح : حياة الجالية اليهودية في المغرب الشريف
136 (محمد كنيب).....
محمد الناجي. – الإسترقاق في المغرب في القرن التاسع عشر (خالد بن
139 الصغير).....
كونتس ومولر. – الغازات السَّامة ضد محمد بن عبد الكريم : ألمانيا وإسبانيا
143 وحرب الغازات في المغرب الإسباني : 1922-1927 (إبراهيم بوطالب).....
محمد كنيب. – اليهود والمسلمون في المغرب (1859-1948) : مساهمة
146 في تاريخ العلاقات بين الملل في دار الإسلام (دانييل ريثي).....

الشيخ والثورة الفرنسية نظرة عالم جزائري معاصر لثورة 1789

محمد غالم

عالم وكتاب

نجهل الكثير عن حياة ابن سحنون الراشدي وثقافته. فالمصدر الرئيسي للتعريف به يبقى كتابه «الثغر الحماني لابتسام الثغر الوهراني»⁽¹⁾. لسوء الحظ، لم يترك لنا هذا العالم البارز ترجمة لحياته. ولعل السبب في ذلك وفاته المبكرة.

فالمؤرخون الذين جاؤوا من بعده، كمسلم بن عبد القادر وابن يوسف الزباني وابن عودة المزري لم يذكروه في تأليفهم التي خصصوها لتاريخ وهران السياسي والثقافي⁽²⁾.

ينتمي هذا العالم الذي عاش أواخر القرن الثامن عشر وأوائل القرن التاسع عشر، إلى أسرة اشتهرت بالعلم، إذ كان والده محمد بن علي بن سحنون الراشدي قاضي القضاة بمعسكر على عهد الباي محمد الكبير.

تلقى على يد أبيه وعلماء غريس⁽³⁾ ثقافة فقهية وأدبية تدل على أنه ذو اطلاع واسع للأدب والفقه والتاريخ الإسلامي بمختلف أطواره. ويتضح من الإجازات التي تحصل عليها أن الثقافة الجزائرية خلال هذا العصر كانت ثقافة فقهية يغلب عليها المختصرات والهوامش.

(1) الثغر الحماني لابتسام الثغر الوهراني، تحقيق المهدي البوعبدلي، الجزائر، 1973.

(2) وحتى عادل نويهض الذي ترجم لأعلام الجزائر في الماضي والحاضر لم يتحدث عنه، بالرغم من مكانته وقيمة تأليفه الأدبية والتاريخية.

(3) اشتهرت غريس أو «الراشدية» منذ القرن السادس بأنها أحد المراكز الفقهية الهامة في المغرب الكبير. انظر :

H. Touati. — «Itinéraire d'un alem algérien du 18 siècle», URASC, Oran, 1990

لقد كانت غريس أحد المراكز الرئيسية لهذه الثقافة التقليدية التي تتميز بغلبة العلوم النقلية على العلوم العقلية.

وكان ابن سحنون من العلماء البارزين في بلاط الباي محمد الكبير، فقد كان مديرا للمدرسة التي بناها هذا الأخير في مدينة معسكر (المدرسة المحمدية) وأشرف على تعليم الباي عثمان بن محمد الكبير الذي ربطته به صداقة حميمة.

وكان ابن سحنون من العلماء المدافعين على المؤسسة العثمانية في الجزائر. ولم يكن موقفه هذا⁽⁴⁾ رغبة في الكسب أو التزلف وإنما كان نابعا من مفهوم سياسي واضح. لقد أعلن هذا العالم ارتباطه بالسلطة التركية لأنها كانت قائمة - في نظره - على الشروط الشرعية : كالعدل والجهاد والرئاسة القوية.

ولابن سحنون تأليف أدبية منها شرح ضخيم لـ «عقيقة» المنداسي سماه «الأزهار الشقيقة المتצועعة بعرف العقيقة»⁽⁵⁾. وقد تناول فيه موضوعات تتعلق بالأدب والنقد والبلاغة ونال هذا العمل إعجاب عدد من العلماء المعاصرين لابن سحنون كابن عمار واختار أنكراف والمفتي ابن الشاهد.

وله كتاب آخر في الأدب سماه «عقود الحاسن»، وهو مفقود⁽⁶⁾. وابن سحنون شاعر ألف عددا من القصائد في المدح : «الباي محمد الكبير وابنه عثمان» وفي الوصف : «وصف المدرسة المحمدية» وفي الفتح : «مدينة وهران» قيد معظمها في كتابه حول تاريخ وهران «الشجر الجماني». وقد اعتبره المؤرخ سعد الله «متنبّي الباي محمد الكبير»⁽⁷⁾.

غير أن شهرة ابن سحنون الراشدي، ارتبطت بكتابه «الشجر الجماني» الذي يعتبر من «أنفس ما ألف في هذا العصر»⁽⁸⁾. وهو كتاب تاريخ يظهر في شكل مذكرات فتح مدينة وهران في مطلع سنة 1792 وشرح لقصيدة كتبها ابن سحنون بهذه المناسبة : «وقد كنت شرعت فيه أوان الشروع في القصيدة. فما وقع من أمر من متعلقات الجهاد إلا نظمته ولا نظمت شيئا إلا شرحته حتى تمت القصيدة بتمام الجهاد وتم هو بتمام القصيدة»⁽⁹⁾.

(4) انظر مقالنا «التاريخ والمؤرخون في الجزائر خلال القرن الثامن عشر»، منشورات URASC، يونيو 1988.

(5) سعد الله، تاريخ الجزائر الثقافي، الجزائر، ج 2، 1981، ص. 176.

(6) المصدر نفسه، ص. 183.

(7) المصدر نفسه، ص. 269.

(8) العبارة للشيخ المهدي البوعبدلي محقق «الشجر الجماني»، ص. 10.

(9) الشجر الجماني، ص. 466.

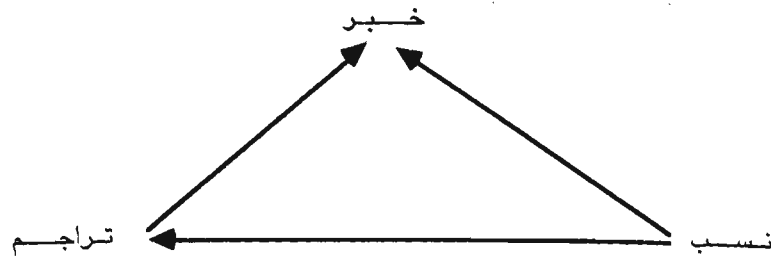
وطريقة ابن سحنون في كتابة التاريخ شبيهة بطريقة علماء القرن السابع عشر كابن ميمون الجزائري صاحب «التحفة المرضية في الدولة البكداشية» وعلماء القرن الثامن عشر كأبي راس العسكري صاحب «عجائب الأسفار ولطائف الأخبار في تاريخ مدينة وهران». هذه الطريقة عرفت رواجاً في شمال إفريقيا⁽¹⁰⁾ وكانت تجمع بين الأدب والتاريخ، إذ يبدأ المؤرخ بكتابة قصيدة موضوعاتها تاريخية ثم ينتقل إلى شرح هذه الموضوعات شرحاً تاريخياً.

أما مفهومه للتاريخ، فلا يخرج عن نطاق المفهوم التقليدي الذي يربط علم التاريخ بالحكمة والاعتبار. فهو يوصي بنهج أسلوب الفرس: «كانت الفرس تكتب سير ملوكها ويتدارسونها»⁽¹¹⁾، ويدعو إلى تدوين الأخبار لإذكاء الوعي الإسلامي: «الغيرة على بلد المسلمين والإسلام أن تعمرها الأصنام، والحر يغار على حرمة الإسلام أشد مما يغار على العيال»⁽¹²⁾.

أما موضوعات الثغر، فتلتقي فيها ثلاثة أجناس تاريخية هي علم الأخبار وعلم النسب وعلم التراجم. وابن سحنون يوظف هذه الأجناس لصياغة النص التاريخي. فمصادقية التاريخ تحيل إلى الحكمة والحكمة لا تتحقق إلا من خلال أعمال الأكابر والعظماء (النسب) وبمباركة الأولياء والعلماء (التراجم).

وهذه هي الرسالة التي يريد ابن سحنون إيصالها حين يخصص لفتح وهران كتابه «الثغر الجماني».

الخبر (فتح وهران) - النسب (محمد الكبير) - التراجم (العلماء والأولياء).



(10) اعتمدها مؤرخون مثل عبد العزيز الفشتالي في مناهل الصفا وغيره.

(11) الثغر الجماني، ص. 140.

(12) المصدر نفسه، ص. 202.

شيخ يكتب عن الثورة الفرنسية

كان ابن سحنون من المؤرخين المعاصرين للثورة الفرنسية. وكان من القلائل في المغرب والمشرق العربيين الذين كتبوا عن هذه الثورة والتطورات التي أحدثتها في أوروبا. فعدا محمد الضعيف الرباطي في المغرب الأقصى ويقولون ترك في مصر، لا يوجد - في علمنا - من اهتم بتدوين أحداث الثورة الفرنسية⁽¹³⁾. لقد تعرض المؤرخ المصري عبد الرحمن الجبرتي⁽¹⁴⁾ لأخبار الحملة الفرنسية التي قادها نابليون سنة 1798 على مصر لكنه لم يشر إلى هذه الثورة. ولا نشك في أن العلماء العرب - في المغرب والمشرق - الذين عاصروا الثورة الفرنسية، كانوا على دراية بما كان يجري في أوروبا خلال نهاية القرن الثامن عشر وبداية القرن التاسع عشر، لكنهم كانوا يعتبرون أن أوروبا وتطوراتها الاجتماعية والثقافية والاقتصادية لا تهمهم في شيء، بل لا تهم الفضاء الحضاري الذي ينتمون إليه.

ولقد أفرد ابن سحنون تحليلات ذات قيمة مؤكدة للحدث الذي غير مجرى التاريخ الأوربي. إلا أن ذلك لم يكن مقصدا من مقاصد تأليفه. لكن القارئ لهذه التحليلات القصيرة⁽¹⁵⁾ يشهد له بصحة المعلومات التي اعتمد عليها وبدقة في العرض لأسبابها الاقتصادية والاجتماعية ولأبعادها ومبادئها. وذلك ما دفعنا إلى البحث عن المصادر التي استند إليها وعن الجهات التي أطلعته على أخبار الثورة الفرنسية.

لا يذكر ابن سحنون هذه المصادر في كتابه. ومن المستبعد أن يكون قد انتقل إلى فرنسا ليشاهد أحداثها، لأنه لو فعل ذلك لذكره. وفي هذه الحالة، قد تكون الجهة التي أطلعته على الثورة الفرنسية هي الجالية المسيحية المقيمة بوهراة قبل فتحها سنة 1792 أو بعده. وقد كانت هذه الجالية تتكون من بعض التجار الإسبان والفرنسيين الذين كانوا يتعاملون مع بايليك

(13) تذكر أمينة عوش أن المؤرخ المغربي الوحيد الذي أشار إلى أحداث الثورة الفرنسية يبقى محمد الضعيف الرباطي (1752-1818) الذي خصّ حروب الثورة الفرنسية وغزو الجيوش النابوليونية لإسبانيا ببعض الفقرات من كتابه عن تاريخ الدولة العلوية. انظر مقالها : «Les «L'historiographie marocaine et la Révolution Française» relations du Maroc avec l'Europe à l'époque de la Révolution Française et de l'Empire».

Hespérès-Tamuda, Vol. XXVIII, fasc. unique, 1990, pp. 29-46.

ويشير برنارد لويس إلى أن يقولوا ترك، وهو لبناني مسيحي عاش بمصر، هو الوحيد الذي خصّ الثورة الفرنسية بدراسة وتحمس لها قبل عصر النهضة بقليل، انظر : B. Lewis, Comment l'Islam a découvert l'Europe, Paris, 1990, pp. 47-48.

(14) عبد الرحمن الجبرتي، عجائب الآثار في التراجم والأخبار، بيروت، 1978، 2 ج.

(15) ورد الحديث عن الثورة الفرنسية في الصفحات التالية 224 و 225 وبداية 226 من الكتاب.

الغرب. وإلى جانب هؤلاء، كان الباي محمد الكبير يستقبل - وهو بمعسكر - بعض القناصلة الأوربيين لأغراض دبلوماسية. ومن المحتمل أن مؤرخنا قد سبق له أن تحدث مع بعضهم حين كان يقيم ببلاط هذا الباي. ويمكن أن نضيف إلى هؤلاء بعض رجال الدين الإسبان المقيمين بوهران، لأن ابن سحنون يشير في كتابه إلى مناظرة حصلت بينه وبين راهب إسباني حول عقيدة التثليث في الديانة المسيحية⁽¹⁶⁾.

ولا نشك في أن هؤلاء الأوربيين قد أطلعوا ابن سحنون، كما لا نشك في أن الباي محمد الكبير كان يولي عناية للتطورات السياسية الجارية في أوروبا بحكم تأثيرها على المبادلات التجارية القائمة بين الغرب الجزائري والجزء الغربي من حوض البحر المتوسط. ولتأكيد هذه الفكرة، نشير إلى أن محمداً الضعيف، المؤرخ المغربي، يذكر أن خبر حملة نابليون على مصر سنة 1798 نقله إلى فاس وفد رسمي من بايليك الغرب جاء لزيارة السلطان المولى سليمان⁽¹⁷⁾.

أحداث الثورة الفرنسية كما يراها ابن سحنون

إن أحداث الثورة الفرنسية التي تعرض لها هذا العالم هي التي وقعت بين سنة 1788 و1793، ولم يذكر الأحداث الأخرى لأنه أنهى تدوين كتابه في منتصف سنة 1793⁽¹⁸⁾.

ولقد حلل ابن سحنون انعقاد جمعية العموم في ماي 1789 التي دعا إليها الملك الفرنسي لويس السادس عشر لمعالجة الأزمة المالية التي كانت سبباً من أسباب اندلاع الثورة الفرنسية. وقد أشار إلى النزاع الذي قام بين وفود الهيئات الثلاث حول توزيع أعباء الدين العام. كما تناول قضية التصويت ومعارضة النبلاء ورجال الكنيسة لمبدأ التصويت الفردي بدل التصويت حسب الطبقة : «فلما بلغ الملك ذلك، بعث لهم، فردّ عليه من كل بلد أربعة، فخرج عليهم وكلمهم في ذلك، فقالوا هذا لا نقبله، ولكن هلم نعمل أمراً فيه قضاء دينك والإبقاء على ملكك، وهو أن يحمل إليك كل واحد ربع ما بيده جلّ أو قلّ. ففرضوا على ذلك. فلما وقع هذا الاتفاق انعزل عنه الأكابر (النبلاء) والعلماء (الإكليروس)، فوقع شقاق آل إلى أن يكتب كل من أراد شيئاً مراده في رقعة ثم يجمعون الرقاع ويحسبونها، فإن خرجت رقاع الرعية

(16) اعتمدنا في هذه الفرضية على المعلومات التي أوردها ابن قادة الصادق في رسالة لنيل شهادة الدراسات المعمقة، تحت

عنوان : Espace urbain et structure sociale : 1792-1831, Institut de Sociologie, Université : Oran :

d'Oran, 1988.

(17) انظر أمينة عوشار، ص. 37.

(18) أنهى ابن سحنون كتابه في الثلاثاء 5 رمضان سنة 1207 الموافق لـ 18 مارس 1793.

(الهيئة الثالثة) أكثر عمل بقولهم ففعلوا ذلك فإذا رقاغ موافقي الرعية أكثر، فانصل الشقاق بينهم وخرج الأمر عن الضبط وتغلب العوام...» (19).

وأدرك ابن سحنون أهمية «جمعية العموم» التاريخية. فالمؤرخون المعاصرون يتفقون على أن انعقاد هذه الجمعية وتحويلها إلى «جمعية وطنية» بعد خروج وفد النبلاء كان بمثابة الحدث الثوري الأول الذي أدى إلى تفويض أسس النظام الملكي المطلق بفرنسا. وهذه الجمعية باعتبارها مبدأ التصويت الشخصي كرس مفهوم السيادة الشعبية وزعزعت المشروع الملكية المبنية على الحق الألهي...

ثم انتقل إلى عرض أحداث صائفة سنة 1789. فأشار إلى أهمها مثل الإستيلاء على قلعة «الباستيل» في 14 يوليوز، وإلغاء الضرائب الإقطاعية في ليلة 4 غشت، وبداية هجرة النبلاء ورجال الكنيسة. قال: «لقد قام هذه السنة الجنس المعلوم بالفرنسيس وهم الفرنج على جميع علمائهم وأشرفهم فنفوههم من البلاد إلى بلاد الإصنيول وغيرها... فحملوا يوما على برج لهم عظيم شديد التحصين بحيث لا يرام فهدموه في أقرب مدة... وأبطلوا جميع المكوس والوظائف السلطانية وأخذوا جميع ما بأيدي علمائهم (رجال الكنيسة) من الألباس والأموال...» (20).

يؤكد ابن سحنون في هذه الفقرة الأبعاد الاجتماعية للثورة الفرنسية بقلبها لأسس المجتمع الإقطاعي، إذ أن تصفية الضرائب الإقطاعية والكنائسية كانت في الواقع بمثابة الحدث الذي أدى إلى تكسير القاعدة المادية لطبقة النبلاء والإكليروس.

وفي سياق الحديث عن الأحداث الهامة لهذه الثورة، يشير إلى الأحداث التي ميزت سنتي 1790 و1791. فقد تعرض لبداية تحرك المهاجرين في الخارج وعزم ملوك أوروبا على إخماد نيران الثورة حتى لا تنتقل إلى أقطارهم. قال: «ونفوههم من البلاد ففرقوا في البلاد النصرانية، فقاموا بحقهم... وقد كان الملوك عزموا أن يقوموا عنهم قومة واحدة ليردعوهم عن سلطانهم» (21).

لقد أثارت مؤامرة المهاجرين وتدخل الملوك هبة وطنية في فرنسا وتسببت في الحروب الثورية، أي الحروب التي قامت بها الثورة الفرنسية من أجل تصفية النظم الملكية الإقطاعية في

(19) الثغر الجمالي، ص. 224.

(20) الثغر الجمالي، ص. 224 - 225.

(21) الثغر الجمالي، ص. 225.

أوريا. قال المؤرخ : «... وقاموا قومة واحدة على من يعاديهم، فأخذوا أكثر ما يجاورهم من بلاد الأنبلادور وإذا ظفروا ببلد قالوا لأهلها إنما قمنا لأن نخلصهم من الظلم فكونوا على مثل رأينا فتسارع الرعايا على موافقتهم وبعثوا إلى جميع أجناس النصارى يأذنوهم بالعداوة... فلما رأوا (أي الملوك) فعلهم وتغلبهم على من حاربوه تقاعدوا عنهم وصار كل يطلب أن يكفوا عنه وهم إلى الآن على ذلك...» (22).

ثم يشير إلى الأحداث التاريخية التي أدت إلى سقوط النظام الملكي بفرنسا وقيام الجمهورية قائلا : «وتغلبوا على ملكهم فبقي تحت يد قهرهم فأجروا عليه رزقا تكفيه مؤنته وفصلوه عن الأمر والنهي واتفقوا على أن يكون الأمر للديوان... وازداد التضيق على ملكهم فهرب منهم فظفروا به وقد كاد أن ينجو ثم آل الأمر أن عزلوه عن الملك بالكلية وصيروهم من جملة السوق لا يلقب بألقاب الملك ولا غيرها ليكون لهم العذر إذا قتلوه بأنهم لم يقتلوا ملكا وإنما قتلوا شخصا من عوام الناس... ثم قتلوا ملكهم» (23).

وينتهي ابن سحنون من سرد هذه الأحداث ثم ينتقل إلى تحليل أسباب هذه الثورة. ولم يتوسع في تحليلها لكنه أشار إلى الأزمة المالية الناتجة عن مصاريف القصر الباهظة وإلى المحاولات التي أجراها القائمون بالثورة لتجاوز هذه الأزمة كإصدار «العملة الورقية» للتخفيف من حدة الأزمة المالية. وكان هذا الإجراء يهدف إلى حمل البرجوازية الفرنسية على شراء الممتلكات الإقطاعية والكنائسية التي صادرتها السلطة الجديدة والاستفادة من هذا الرصيد المالي لتسيير شؤون الدولة والحد من غلاء المعيشة الذي أصاب الشرائح الاجتماعية الفقيرة التي تساند الثورة. قال : «والسبب في ذلك أن ملكهم كثر مصروفه حتى ضاق عنه ما في بيت ماله وخاف من الفضيحة بين الملوك فاستشار وزراءه فأشاروا باتخاذ «رقاع» مطبوعة لا يسوغ بيع ولا شراء ولا نكاح ولا شيء من المعاملات إلا بها وعين لها ثمنا قليلا لكي يجتمع منه ثراء كثير ففعل ذلك...» (24).

ثم تنبه إلى التناقض الحاد الذي يميز المجتمع الفرنسي ليلة الثورة. لقد كان هذا المجتمع

(22) الثغر الجماني، ص. 225. يشير في هذه الفقرة إلى معركة «فالمي» (20 سبتمبر 1792) والحرب مع ملك المجر وفتح بلجيكا (6 نوفمبر 1792).

(23) الثغر الجماني، ص. 225. قتل الملك لويس السادس عشر في 21 جانفي 1792.

(24) الثغر الجماني، ص. 224. أصدرت الدولة «العملة الورقية» بتاريخ 19 ديسمبر 1789 وفي غشت 1790 أصبحت هذه الأوراق عملة وطنية «Les assignats».

منقسما إلى ثلاث هيئات متميزة تضم كل منها فئات متباينة من حيث مواردها ومستوى معيشتها ونفوذها.

فهيئة الإكليروس (العلماء، على حد تعبيره) كانت تستحوذ على أراضي شاسعة وتمتتع بعدة حقوق.

وكانت هيئة النبلاء (الأشراف والأكابر، على حد تعبيره) تحتل المرتبة الأولى في المجتمع : فلها أراض شاسعة، وهي معفية بدورها من الضرائب.

أما الهيئة الثالثة، فكانت تمثل أكثر من 95% من المجتمع الفرنسي ؛ ويؤلف الفلاحون القسم الأكبر منها. غير أن البرجوازية كانت تمثل الفئة الحية فيها. فقد عانت هذه الفئة من الظلم الاجتماعي وناءت تحت ثقل الضرائب التي تدفعها للدولة وللنبلاء وللإكليروس. قال : «وكانوا على ثلاث فرق : فرقة رعية وفرقة علماء وفرقة الأكابر الذي لا ينالهم مغرم ولا غيره»⁽²⁵⁾.

مبادئ الثورة الفرنسية كما يراها ابن سحنون

لقد أدرك ابن سحنون المبادئ الجديدة التي أتت بها الثورة الفرنسية وفهم مغزاها فهما صحيحا. فالقارئ للفقرات التالية لا يسعه إلا أن يشهد له بصحة الفهم ودقة التمعن. وأول ما فهمه هذا المؤرخ أن الثورة الفرنسية قامت لنشر أفكار جديدة يقوم عليها المجتمع الحديث. وقد لخص هذه الأفكار في الحرية الدينية (أو العلمانية) والمساواة والمواطنة. قال : «ويقول بلا دين يفعل كل منهم ما أراد من جهة الدين ولا ينكر عليه... فهم يتصرفون في أمور الدين والدنيا كيف شاؤوا... واتفقوا على ألا يسود أحدهم بعلم ولا غيره وأن الناس كلهم سواء لا شريف ولا دنيء، ينادي بعضهم بعضا يا أخي ومتى ظلم أحد أحدا انتصروا له جميعا فأزالوا ظلامته وأخذوا الحق من الظالم...»⁽²⁶⁾.

ولا نجد هذا الإدراك الصحيح عند المؤرخين المعاصرين له في العالم العربي كالجبرتي مثلا. لقد تحدث هذا الأخير عن أخلاق الفرنسيين وتقاليدهم وعلومهم، لكنه لم ينتبه إلى الأفكار التي حركت الحملة الفرنسية بقيادة نابليون. فإن هذه الأفكار لم تثر اهتمامه بتاتا.

(25) الثغر الجماني، ص. 224.

(26) الثغر الجماني، ص. 225.

وكذلك كان شأن بعض المؤرخين الجزائريين الذين عاشوا في القرن 19 مثل ابن عودة المزري، الذي خص تاريخ فرنسا بدراسة مطولة لكنه لم يتحدث عن ثورتها الكبرى⁽²⁷⁾.
إذا وقفنا على مضمون الفقرات التي خصصها ابن سحنون للثورة الفرنسية، أمكننا أن نخلص إلى النتائج التالية :

– لقد أدرك هذا العالم التقليدي مغزى الثورة الفرنسية التي قامت لقلب النظم الإقطاعية البالية ولإستبدالها بنظم سياسية واجتماعية جديدة تكرر عصر النهضة والحداثة.

– لقد تنبه كذلك لبعدها العالمي : إذ كان الثوار الفرنسيون يسعون بحروبهم الثورية إلى تحقيق نظام دولي جديد يقوم على قيم فلسفة الأنوار : المساواة والحرية والمواطنة والعلمانية.

– غير أن هذا الإدراك لم يدفع ابن سحنون إلى التحمس لهذه الأفكار الجديدة والدعوة إليها، بل كان موقفه من الثورة الفرنسية يتلخص في «الإستغراب» الذي يصل إلى درجة الرفض والإستنكار ويتضح ذلك من الحكم الذي انتهى إليه قائلا : «وعلى ذلك، يبلغنا العجب من أخبارهم والله المسؤول أن يبقى كيدهم بينهم ويشغلهم بأنفسهم آمين...»⁽²⁸⁾.

ولا يعني هذا الموقف حيادا بقدر ما يعني عدا للثورة الفرنسية. فإن ابن سحنون بحكم تكوينه الثقافي وملازمته لبلاط الباي محمد الكبير يعتبر حركات «الإنتفاض» مثل الثورة الفرنسية «فتنة» ترمي إلى زعزعة النظام والمجتمع، وأنها تركت «الناس فوضى لا ملك لهم ولا عالم : فهم»⁽²⁹⁾ يتصرفون كيف شاؤوا...». وهو، بحكم انتمائه إلى فئة العلماء (أي رجال الدين) يرفض الثورة الفرنسية مبدئيا، لكنه يأمل أن تبقى مشتعلة نيرانها في البلاد المسيحية (أوروبا) لسبيين رئيسيين :

– لو انتقلت إلى العالم الإسلامي، أي الفضاء الحضاري الذي ينتمي إليه، لقلبت الأوضاع وزعزعت القيم السياسية والاجتماعية التي تقوم عليها النظم الإسلامية. فابن سحنون يتمسك بهذه القيم التي تحفظ حقوق الملوك وامتيازات الأرستقراطيات الدينية والسياسية. فالحرية الدينية تعني في نظره دعوة إلى الكفر والردة، أما المساواة السياسية بين أفراد المجتمع، فتعني تطاولا على الحقوق الشرعية للخاصة : «الأكابر والعلماء»؛ والمواطنة تعني في آخر المقام

(27) ابن عودة المزري، طلوع سعد السعود، تحقيق يحيى بوعزيز، بيروت، 1990، ج 2، ص. 5 – 79.

(28) الثغر الجماني، ص. 226.

(29) الثغر الجماني، ص. 224.

خرقا للاستقرار الاجتماعي والسياسي، وأنه يبدي تعاطفا ضمنيًا مع النبلاء ورجال الإكليروس لأن المجتمع الفاضل يقوم في نظره على الاعتراف بحقوقهم على العامة.

ولأسباب تتعلق بضعف الدول الإسلامية والدولة العثمانية على الخصوص، يعتبر ابن سحنون الثورة الفرنسية نعمة ربانية لأنها ستشغل بدون شك الدول المسيحية القوية عن الاهتمام بالعالم الإسلامي. فالخطر الاستعماري احتمال يتعين اجتنابه لأنه وليد أوروبا المسيحية.

ولقد بذل ابن سحنون جهودا معتبرة في فهم مغزى الثورة الفرنسية. غير أنه لم يتحمس لمبادئها، لأن العالم التقليدي في البيئة الحضارية الإسلامية لم يكن مهتما - لا إيديولوجيا ولا ثقافيا ولا سياسيا - لتقبلها. ويعود ذلك إلى جملة من الأسباب نعرضها بإيجاز :

أولا : تحدث ابن سحنون عن الثورة الفرنسية في سياق التاريخ للمسيحية ومذاهبها. فلقد حلل بعمق المذاهب المسيحية التي ظهرت في العصور الوسطى كالنسطورية واليعقوبية وغيرهما. ولا شك في أنه اعتمد في تحليله لها على مصادر عربية كتبت في عصر كان فيه العلماء المسلمون يولون عناية لشؤون أوروبا والمسيحية. ففي العصر الذهبي، كان المسلمون يهتمون بأوروبا وتطوراتها السياسية والدينية والثقافية. وكانت دراستهم بشؤونها دراية شاملة كاملة. أما في العصر الحديث، فقلت عنايتهم بها بفعل الانحطاط والعزلة التي عانى منها العالم الإسلامي. فلا النهضة ولا الإصلاح الديني ولا فلسفة الأنوار شغلت علماء الإسلام أو أثرت فيهم.

لهذا السبب، نلاحظ أن ابن سحنون يجد صعوبة كبرى في فهم أصول الإصلاح الديني في أوروبا. فبينما جاء حديثه عن النسطورية واضحا صحيحا، كان حديثه عن المذاهب المسيحية الحديثة التي ظهرت في عهد الإصلاح غامضا وبه أخطاء. وقد انتهى الحال به إلى اعتبار هذه المذاهب الدينية الحديثة جنونا. حيث قال : «ومن أكبر حمقهم أنهم يدلون دينهم مرة بعد مرة»⁽³⁰⁾.

في الواقع لم يدرك ابن سحنون، على غرار علماء عصره، أن الثورة الفرنسية تشكل قطيعة حقيقية مع الإيديولوجيا المسيحية ؛ لأنه كان مفتقدا للتراكم المعرفي والعلمي الضروري للتمكن من استنباط حقيقة هذه القطيعة، وبالتالي علمانية الثورة الفرنسية.

ثانيا : إن العالم التقليدي كان ينظر إلى أوروبا من خلال النظرة إلى المسيحية. فأية رؤية معزولة عن هذه المرجعية الدينية تتعذر عليه، لأنها تعني في آخر المقام تجاوزا للوعي الذي

(30) الثغر الجماني، ص. 224.

يؤسس العالم التقليدي. فهذا الوعي لا يفصل بين أوروبا والمسيحية. ويؤكد عبد الله العروي هذه الحقيقة قائلاً: «ينظر العلماء التقليديون إلى أوروبا من خلال النظر إلى المسيحية، وأي تعريف لأوروبا لا يكرس المسيحية كعلتها الثابتة يتعذر لهم، لأن ذلك يعني إعادة النظر في مفهومهم لأوروبا. فهم يرفضون التنازل عن اعتقادهم»⁽³¹⁾.

ثالثاً: في أواخر القرن الثامن عشر، لم يكن الوضع السياسي في العالم العربي قد نضج حتى يصبح التأثير الأوربي فعالاً وإن تجربة محمد علي في مصر هي التي مهدت لانتشار الأفكار الجديدة وكرست الحداثة في أقطاره. ورفاعة الطهطاوي هو طليعة العلماء المسلمين الذين تأثروا حقاً بأفكار الثورة الفرنسية. وكتابه «تخليص الإبريز في تلخيص باريس» يعتبر حقاً كتاباً طلائعياً، لأن مبادئ الثورة الفرنسية تمثل الرسالة التي أراد إيصالها (حقوق الإنسان والمواطن). وقد بين بوجه خاص أنها لا تتناقض مع الإسلام في قيمه وعقائده⁽³²⁾.

ويختلف العالم «التقليدي» عن العالم «المصلح» في أن الأول لا يهتم بالحداثة، بل يرفضها - جملة وتفصيلاً - لأنها وليدة أوروبا، وأوروبا وليدة المسيحية الغربية عن الإسلام والمسلمين. أما الثاني، فيتعامل مع الحداثة ليقبلها - جزئياً أو كلياً - بعد إخضاعها لعملية تكيف يسميها اجتهاداً. والعالم المصلح هو الذي يفتح باب الاجتهاد لإبطال التناقض بين الحداثة الوافدة والأصالة الحققة.

محمد غالم

مركز البحث في الأنثروبولوجيا
الاجتماعية والثقافية - وهران

Résumé

Comment un lettré d'Oran, contemporain de la révolution française, a-t-il pu la juger? C'est l'intérêt de cette étude qui montre le Shaykh Saḥnūn ar-Rāshidi évoquant le grand événement, ses épisodes et ses enjeux avec les seuls mots et les seuls concepts dont il était nourri, ceux de la société arabo-musulmane classique. Les citoyens français étaient la *raḥiya*. Le clergé, c'étaient les *Ulama*. Les biens du clergé, c'étaient les *Ḥabous*. Les nobles, c'était le *Khassa* par exemple; ce qui rend doublement précieux ce type de témoignage, du fait de sa rareté dans la littérature arabe et du fait qu'il renseigne sur le moi plus qu'il ne renseigne sur l'Autre.

(31) A. Laroui, *Islam et modernité*, Paris, 1989, p. 163

(32) أ. عبد الملك، الفكر العربي في عصر النهضة، بيروت، 1981، ص. 86.

ملحق :

الفقرات الخاصة بأحداث الثورة الفرنسية

ص 224 «ولقد قام في هذه السنة منهم الجنس المعلوم بالفرنسيس وهم الفرنج، على جميع علمائهم، فنفوهم من البلاد إلى بلاد الإصبنبول وغيرها، وقتلوا ملكهم، وتركوا الناس فوضى لا ملك لهم ولا علم، فهم يتصرفون كيف شاؤوا في أمور الدين وأموار الدنيا.

والسبب في ذلك أن ملكهم كثر مصروفه حتى ضاق عنه ما في بيت ماله وخاف من الفضيحة بين الملوك فاستشار وزراءه فأشاروا باتخاذ «رقاع» مطبوعة لا يسوغ بيع ولا شراء ولا نكاح ولا شيء من المعاملات إلا بها. وعين لها ثمنا قليلا لكي يجتمع منه ثراء كثير. ففعل ذلك. فلما وقف الناس عليه أنكروه وأعلنوا بعدم قبوله. فلما بلغ الملك ذلك، بعث لهم فقدم عليه من كل بلد أربعة، فخرج عليهم وكلمهم في ذلك، فقالوا هذا لا نقبله ولكن هلم نعمل أمرا فيه قضاء دينك والإبقاء على ملكك وهو أن يحمل إليك كل واحد ربع ما بيده جل أو قل، فتراضوا على ذلك.

وكانوا على ثلاث فرق : فرقة رعية وفرقة علماء وفرقة الأكابر الذين لا يناههم لا مغرم ولا غيره. فلما وقع ذلك الإتفاق انعزل عنه العلماء والأكابر، فوقع شأن آل إلى أن اصطلحوا على أن يكتب كل من أراد شيئا مراده في رقعة ثم يجمعون الرقاع ويحسبونها فإن خرجت رقاع الرعية أكثر عمل بقوهم ففعلوا ذلك فإذا رقاع موافقي الرعية أكثر.

ص 225 فاتصل الشقاق بينهم وخرج الأمر عن الضبط وتغلب العوام فحملوا يوما على برج لهم عظيم شديد التحصين بحيث لا يرام فهدموه في أقرب مدة وتغلبوا على ملكهم فبقي تحت يد قهرهم فأجروا عليه رزقا يكفيه مؤنته وفطموه عن الأمر والنهي واتفقوا على أن يكون الأمر للديوان بأن يجتمع كل سنة إثنان من كل بلد فيبرموا من الأمور ما شاؤوا لإبرامه ويفترقون، وازداد التضيق على ملكهم فهرب منهم فظفروا به وقد كاد أن ينجو، ثم آل الأمر أن عزلوه عن الملك بالكلية وصيروه من جملة السوق لا يلقب بألقاب الملك ولا غيرها ليكون لهم العذر إذا قتلوه بأنهم لم يقتلوا ملكا وإنما قتلوا شخصا من عوام الناس.

واتفقوا على أن لا يسود أحد أحد بعلم ولا غيره، وأن الناس كلهم سواء لا شريف ولا دنيء، ينادي بعضهم بعضا يا أخي، ومتى ظلم أحد أحد انتصروا له جميعا فأزالوا ظلامته وأخذوا الحق من الظالم، وأبطلوا جميع المكوس وبوصف السلطانية وأخذوا جميع ما بأيدي علمائهم من الأحباس والأموال ونفوهم من البلاد ففترقوا في البلاد النصرانية فقاموا بحقهم وبقوامهم بلا دين الأحباس والأموال ونفوهم من البلاد ففترقوا في البلاد النصرانية فقاموا بحقهم وبقوامهم بلا دين يعاديه فأخذوا أكثر ما يجاورهم من بلاد الأنبالادور وإذا ظفروا ببلد قالوا لأهلها : إنما قمنا لأن نخلصكم من الظلم فكونوا على مثل رأينا فتسارع الرعايا إلى موافقتهم وبعثوا إلى جميع أجناس

النصارى يأذنوهم بالعداوة. وقد كان الملوك عزموا أن يقوموا عنهم جميعا ليردعوهم عن سلطانهم فلما رأوا فعلهم وتغلبهم على من حاربوه تقاعدوا عنهم وصار كل يطلب أن يكفوا عنه وهم إلى الآن على ذلك، يبلغنا.

ص 226 العجب من أخبارهم. والله المسؤول ان يبقى بينهم كيدهم ويشغلهم بأنفسهم آمين...

الثغر الجماني لابتسام الثغر الوهراني

الظروف التاريخية لتطور أنماط الأطعمة المغربية

منطقة سوس في القرن التاسع عشر وبداية القرن العشرين(*)

عمر أفا

أصبح «تاريخ التغذية» بمختلف أبعاده مجالا خصبا، استقطب - في الآونة الأخيرة - اهتمام الأبحاث والدراسات التاريخية والأنثروبولوجية، وبالمخصوص في إطار «مدرسة الحوليات»⁽¹⁾. ففي نهاية الخمسينات من هذا القرن نُشرت الأبحاث الأولى في هذا الموضوع تحت عنوان «من أجل تاريخ للتغذية»⁽²⁾. ولقد توسعت أبعاد هذه الدراسات والأبحاث فشملت : أنواع الأطعمة وتطور الإنتاج الغذائي وعلاقته بالجانب الديموغرافي، والوضعية الاقتصادية للمبادلات والتوازنات الغذائية، وكذلك الكشف عن العادات والأنظمة الغذائية ومن خلالها تحديد الفوارق الاجتماعية وقياس مستويات العيش بدلالة تشكّل أصناف الطعام وأذواقها. وكانت هذه الدلالة تبلور الأنساق الثقافية لمختلف الفئات في ما عرف في هذه الدراسات بـ«الإحساس الغذائي»⁽³⁾.

ولقد كان الوسط الأوروبي منطلقا لهذه الدراسات التي اعتمدت منهجية حديثة تتميز بتحري الضبط في التحليل، والاستقصاء في الاستنتاج.

(*) أنجزنا هذا البحث برسم المساهمة في الندوة المنظمة في إطار أعمال المهرجان الوطني لفنون الطبخ بمدينة أكادير (فبراير 1990).

(1) أندري بوركيير. - «الأنثروبولوجيا التاريخية»، (ترجمة محمد حبيدة)، أمل (مجلة) عدد، 5، 1994، الدار البيضاء، 125-97.

(2) J.J. Hemardinquer. — «Pour une histoire de l'alimentation», in *Cahier des Annales*, n° 28, 1970.

(3) J.P. Aron. — «Essai sur la sensibilité alimentaire à Paris au 19e siècle», in *Cahier des Annales*, n° 25,

1975. اختزل بعض مضامين هذا الكتاب هيري مارتان بتعاون مع كني بوردي في مقال بعنوان «التاريخ الجديد وريث مدرسة الحوليات» وترجم المقال إلى العربية المصطفى ناجي انظر: أمل (مجلة)، عدد 6، سنة 1995، الدار البيضاء، ص. 94.

وكانت الكتابات العربية – قديماً وحديثاً – مهتمة بهذا الموضوع وسجلت في المشرق والمغرب كثيراً من جوانب التغذية وأنواع الأطعمة في مجالات الشعر والنثر، بل خصصت له كتباً بكاملها. غير أن هذا البحث ليس من اهتمامه أن يقدم عرضاً جغرافياً عما أنجز من الكتابات والبحوث العربية، ويمكن للباحث أن يرجع إلى تلك الإنجازات في بعض مظاهرها⁽⁴⁾.

ويتجه قصدنا إلى تناول جانب من تاريخ التغذية بالمغرب في القرن التاسع عشر، مهتمين خصوصاً بدراسة ظروف تطور أنواع الأطعمة الشائعة في منطقة سوس إحدى الجهات الواقعة بالجنوب المغربي، وذلك من خلال النقاط التالية :

– الظروف العامة على مستوى الأحداث الوطنية؛

– الظروف المحلية على مستوى الإنتاج بسوس؛

– صورة عن تكاليف الأطعمة بمنطقة سوس.

I – الظروف العامة على مستوى الأحداث الوطنية

تؤكد الإشارات المتفرقة في العديد من المراجع المغربية أن فهم التطورات الحاصلة في الأنماط الغذائية يرتبط بالأحداث والوقائع التي انتابت البلاد، لا سيما تلك التي تمت في إطار الاحتكاك بالدول الأجنبية عبر الأحقاب التاريخية ابتداء من العهد الفينيقي والروماني مروراً بالهجرات العربية من المشرق والأندلس وحركات الجالية اليهودية، إلى نشوء الحماية الفرنسية. كل هذه الأحداث والتقلبات خلفت آثاراً متفاوتة العمق في تطور أنماط الأطعمة المغربية.

وإذا كنا لم نقف بعد على حدود هذه الآثار نتيجة غياب التراكم المطلوب في موضوع الدراسات الخاصة بتاريخ التغذية⁽⁵⁾، فإن التأثير الحاصل في أنماط الطبخ المغربي والذي اجتاحت البلاد بكيفية عميقة، ثم أدى إلى ترسيخ تقاليد الطبخ في جميع أنواع الأطعمة التي نعرفها إلى

(4) انظر الجيولوجيا التي أنجزها ماكسيم رودنسون عن «الوثائق العربية المتعلقة بالأطعمة والطبخ» بعنوان :

M. Rodinson, «Recherches sur les documents arabes relatifs à la cuisine», in *Revue des Etudes Islamiques*, 1949, pp. 95-165
وتنظر كذلك لائحة المراجع التي أنجزها الأستاذ محمد بن شقرون ضمن مقدمة تحقيق الكتاب التالي : ابن رزين التجيبي. – فضالة الخوان في طبيايات الطعام والألوان (فن الطبخ في الأندلس والمغرب في بداية عصر بني مرين)، مطبعة الرسالة، الرباط، 1981.

(5) بدأت تظهر على مستوى الدراسات المنهجية أبحاث في مجال «تاريخ التغذية» بالمغرب نذكر منها على سبيل المثال : أطروحة جامعية للباحث محمد أوباحلي، عن موضوع «الحبوب في العصر الوسيط» بفرنسا تحت إشراف Jean Louis Flandrian ؛ دراسة للأستاذين عبد الأحد السبتي ومحمد الإحصاضي (كلية الآداب – الرباط) حول موضوع «تاريخ الأمازيغ». وكلا العملين ما زالا في طور الإنجاز.

اليوم، إنما حصل - حسب اعتقادي - في النصف الثاني من القرن التاسع عشر، هذه الفترة التي تشكل «مرحلة إثبات الذات» والتي انبعثت نتيجة للمواجهة القائمة في البلاد تجاه زحف الدول الأوربية أثناء اندفاعها نحو استعمار جهات من إفريقيا، ومن بينها المغرب، وجهات أخرى من المعمور.

وكان أسلوب المواجهة المنبعث من المغرب متاخلا بسبب عنصر المفاجأة : فهو يتراوح بين أسلوب الرفض لكل ما هو دخيل مقابل الاحتفاظ بكل ما هو أصيل، وبين أسلوب الاقتباس المباشر من الأجنبي. ويتم الخروج من هذا التعارض بين الرفض والقبول انطلاقا من الفصل بين الحلال والحرام في الحالة الأولى كما هو الشأن في تحريم السكر في بداية ظهوره⁽⁶⁾، وانطلاقا من ضرورة حصول المسلمين على «المماثلة» اللازمة للغلبة على العدو، كما هو الشأن في اقتناء الأسلحة والبارود⁽⁷⁾ في الحالة الثانية.

فكان للتدخل الأجنبي - من هذه الوجهة - مساس بكثير من جوانب الحياة المغربية : ففي هذه الحقبة التاريخية سعت الدولة المغربية - كرد فعل - إلى إحداث تغييرات «إصلاحية» كثيرة شملت المجالات العسكرية والإدارية والاقتصادية والمالية⁽⁸⁾، كما كان لهذا التدخل أيضا أثر في التغييرات التي وقعت في مجال الطبخ المغربي كما يتضح لنا ذلك في السياق الآتي : فقد اضطر المغرب إلى عقد عدد من المعاهدات مع الدول الأوربية طوال النصف الثاني من القرن التاسع عشر، وبالحصوص ما بين 1844 و 1894؛ فكان من نتائج المواجهة :

1 - تصاعد في نمو الإتصالات بين المغاربة والأوربيين في إطار المجتمع المغربي، وخاصة على أثر شيوع ما عرف بنظام «الحمايات الأجنبية»⁽⁹⁾ التي جعلت فئة غير قليلة من المغاربة تحتمي بالأجانب وتخالطهم، فكان لذلك أثر في مجال الطبخ حينما أصبح عدد من المغاربة يحتكون بالأوربيين في إطار حياتهم اليومية.

(6) اعتقد الناس بتحريم السكر في أول الأمر فحاربوا تجارته واستهلاكه، وبعد ذلك صدرت فتاوي كثيرة تؤكد جليته من بينها : محمد العربي الزرهوني. - تحفة السائل الراغب في بيان الحكم في سكر القالب (نسخة خاصة) ؛ العابد بن أحمد بن سودة. - تقييد في حكم استعمال السكر (نسخة خاصة) ؛ أبو الربيع سليمان الحوات. - تغيير المنكر فيمن زعم حرمة السكر (نسخة خاصة).

(7) جعل المغاربة اقتناء الأسلحة سبيلا إلى «مماثلة» العدو، وهي فكرة دفاعية، والأخرى أن يجعلوه سبيلا «للتفوق» لأن المماثلة تؤدي إلى المعادلة، والتفوق يؤدي إلى المغالبة. وقد ترددت المماثلة في كثير من كتابات القرن التاسع عشر، نذكر منها كتاب «مَقَمَع الكفرة...» (انظر : محمد المتوني. - مظاهر يقظة المغرب الحديث، ط 2، دار الغرب الإسلامي، بيروت، 1985، ج 1، ص. 338).

(8) أعمال ندوة الإصلاح والمجتمع المغربي في القرن 19، منشورات كلية الآداب، الرباط، 1983.

(9) عبد الوهاب بن منصور. - مشكلة الحماية القنصلية بالمغرب، المطبعة الملكية، الرباط، 1977.

2 - وعلى المستوى الدبلوماسي، فإن نمو علاقات المخزن مع الأجانب أدى إلى تعدد استقبال هؤلاء سواء في طنجة أو في فاس ومراكش، مما استلزم تطوير مستوى موائد المخزن أمام الهيئات الأجنبية من القناصل والسفراء والعسكريين والتجار وغيرهم. وتجدر الإشارة إلى مدى الاستفادة من وصفات المطبخ الأوروبي عبر مشاهدات السفراء المغاربة الذين دونوا رحلاتهم بعد عودتهم من مهامهم بأوروبا⁽¹⁰⁾.

3 - أضف إلى ذلك أن تلك المعاهدات فتحت الطريق أمام التجارة الأوروبية، فأصبحت الموانئ المغربية تستقبل سلعا جديدة وأنواعا من المواد الغذائية التي لها أكبر الأثر في تطوير فن الطبخ المغربي. وأكثرها أهمية هي السكر والأرز وأنواع السميد والشاي وغيرها من التوابل الوافدة مع السفن الأوروبية من الهند ودول آسيا.

4 - وإلى جانب تراث مغربي يهودي في ميدان الطبخ، هناك حدث أدى إلى تطوير أنماط الأطعمة عند اليهود. فقد توارد على المغرب كثير من اليهود من الجزائر سنة 1870 حينما أقدمت الجمهورية الفرنسية الثالثة على إصدار قرار بتجنيس 30.000 يهودي بالجزائر واعتبارهم وطنيين فرنسيين، فاضطر من لم يقبل منهم هذا القرار إلى أن يتجه إلى المغرب، وأصبحوا مغاربة حيث لا يطالبون بالتجنيس⁽¹¹⁾. وكان هؤلاء قد حملوا معهم خبرات جديدة في مجال الطبخ.

5 - وفي مجال الإصلاح الإداري بالمغرب، فقد نصَّب المخزن عدداً من القواد والعمال في مختلف أرجاء البلاد، مما كان له أثر في إشاعة التقاليد المطبخية على المستوى الخزني.

فسوس - وهي المنطقة التي تهمنا في هذا البحث - كان حظها وافراً، إذ جاء هذا التنصيب عقب الرحلتين اللتين قام بهما السلطان مولاي الحسن خلال 1882م

(10) هناك عدد كبير من الرحلات السفارية نذكر منها مثالين : إدريس العمراوي. - تحفة الملك العزيز بمملكة باريز، تحقيق زكي مبارك، طبع مؤسسة التغليف والطباعة، طنجة، 1989، ص. 60 ؛ - سوزان ميلار. - صدفة اللقاء مع الجديد - رحلة الصفار إلى فرنسا، تعريب خالد بن الصغير، منشورات كلية الآداب، الرباط، مطبعة النجاح الجديدة، الدار البيضاء، 1995، ص. 170.

(11) موسى عبود. - حديث إذاعي، الإذاعة الوطنية بالرباط، الساعة 6 مساء يوم 1990/2/21.

و1886م⁽¹²⁾، فعُيِّن في المنطقة ما يزيد على سبعين قائداً⁽¹³⁾، وكان بعضهم يتقاضى «تنفيذات» سخية من أمناء مرسى الصويرة أو من أحباس تارودانت، مما جعل فن الطبخ في سوس يعرف نمواً واسعاً، بفضل ما كانت تقوم به دار القائد من استقبال دائم لكل وافد من رجال القبائل ومن بعض الأجانب، حتى كان هؤلاء العمال والقواد وبعض الأثرياء يَعْمَدون إلى استيراد الطباخين المهرة من مراكش المشهورة بفن الطبخ - وخاصة في دور القواد أمثال : الكلاوي، والمتوكي، والعيادي وغيرهم من الموسرين - زيادة على استيراد المُغَنِّين والعازفين من قبل القواد السوسيين حسب ما نجده في بعض الوثائق والمراسلات المحفوظة لدى أسر هؤلاء القواد⁽¹⁴⁾، ممن تأخر منهم، خصوصاً في منطقة كسيمة مثل : القائد محمد الكسيمي، وفي هشتوكة : إبراهيم الديلمي، وفي تزنيث : سعيد الكيلولي، والقائد عياد بأولاد جرار، وفي مدينة تارودانت وضواحيها أمثال : القائد ناصر التومي بأولاد يحيا (ت 1927) والقائد المهدي بمنتاكة والحاج أحمد الضروري بأولوز والقائد حماد بن حيدة مايس قائد تارودانت (ت. 1937)⁽¹⁵⁾. وفوق ما تزخر به قصور هؤلاء القواد من أنواع الأطعمة الفاخرة، فإنها تعتبر مسرحاً رحباً لأنماط مختلفة من النشاط الموسيقي والغنائي⁽¹⁶⁾.

II - الظروف المحلية على مستوى الإنتاج بسوس : أنواع الأطعمة السوسية : نموذج إيلغ :

يستجيب تحضير الأطعمة عادة لنوع المنتجات الفلاحية والرعية الشائعة بالمنطقة، ثم إلى سهولة الحصول عليها أو عسره : فالأطعمة من حيث غناها ورفاهيتها أو من حيث فقرها وشحها آتية من الأرض أو جديده، وانعكاس أيضاً لما يعيشه الناس من ترف أو خصاصة.

(12) عمر أفا. - مسألة النقود في تاريخ المغرب في القرن التاسع عشر (سوس 1822-1906)، منشورات كلية الآداب، أكادير، مطبعة النجاح الجديدة، الدار البيضاء، 1988، ص. 106-108.

(13) Charles de Foucauld. — *Reconnaissance au Maroc, 1883-1884*, Paris, Challamel, 1888, pp. 345-346.

(14) أمثلة عن ذلك في وثائق القائد ناصر بن علي قائد قبيلة أولاد يحيا بضواحي تارودانت توفي 1927 (انظر : أحمد بوزيد. - تاريخ الزجل الشعبي بتارودانت - (الملحون)، منشورات عكاظ، الرباط، 1993، ص. 104).

(15) محمد المختار السوسي. - المعسول (م. س)، ج 19، ص. 172؛ وخلال جزولة، مطبعة المهدية، تطوان، ج 4، ص. 156.

(16) أحمد بوزيد. - تاريخ الزجل الشعبي بتارودانت (الملحون) (م. س)، ص. 104-105.

ولا يمكن أن تتساوى أطعمة المدن والخواضر بأطعمة البوادي والقرى، ولا أطعمة السهول بأطعمة الجبال من حيث معطياتها. غير أنه يوجد عادة تقارب في الأشكال والأنماط الغذائية في إطار المجموعات البشرية المتقاربة.

ويخضع تطور الأطعمة للمؤثرات الحضارية بكيفية موازية للمستويات الأخرى : اللغة واللباس والعادات المختلفة، ومظهر الناس، وشكل منازلهم - وذلك تبعاً لسهولة الاتصال البشري وبالأخص عن طريق الهجرات المحلية أو الجهوية، ومدى انتشار شبكة الطرق والمسالك.

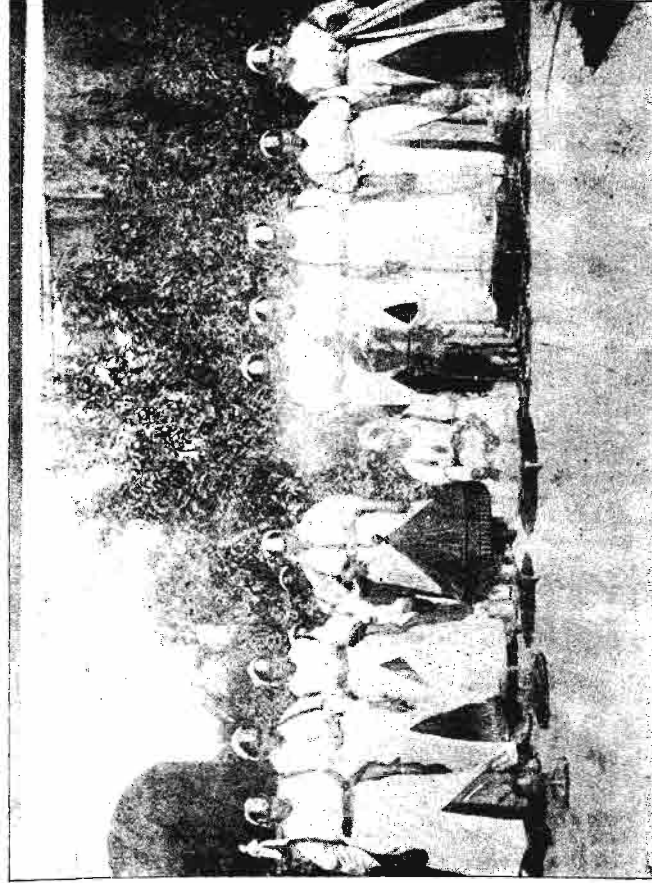
وعليه، فالسهول السوسية والمناطق المجاورة لطرق المواصلات على السواحل أسرع خضوعاً للمؤثرات الحضارية الوافدة، بالقياس إلى المناطق الجبلية الوعرة المسالك. فاللغة والعادات والأطعمة في سهول كسيمة وهشتوكه نحو أيت باعمران أكثر عرضة للتأثر بغيرها. وحتى يمكن أن نطلع على أنماط من الأطعمة الأصلية قبل تعرضها للتأثيرات الحضارية الوافدة على سوس، فإننا نقترح نموذجاً من الأطعمة السوسية - الجبلية منها بالخصوص. ولحسن الحظ فقد احتفظ لنا العلامة محمد المختار السوسي في أحد كتبه الكثيرة بلاثحة لأنماط هذه الأطعمة⁽¹⁷⁾ التي كانت شائعة في منطقة إيلغ كنموذج أصيل للأطعمة التي احتفظت بخصوصياتها حتى القرن العشرين.

ففي البداية، يذكر بالإطار الاقتصادي⁽¹⁸⁾ وبمستوى الإنتاج، معلنا ما كان يتميز به سكان هذه الناحية من اكتفاء ذاتي في إطار ما يدعى بـ«إنتاج القلة»⁽¹⁹⁾، سواء من حيث الفلاحة أو من حيث الرعي والتجارة. فهم يعتمدون غالباً على حبوب الشعير - شأن أغلب القبائل السوسية -، وكانوا يحصلون على الذرة من المناطق الفلاحية الواقعة في أحواز «ماسة» أو الواقعة جنوباً في ضواحي «إفران»، في الأطلس الصغير، وكانت الذرة البيضاء هي الأساس في كثير من الوجبات الغذائية وخاصة مع وجود اللبن الذي هو مُنتَج رعوي. فإذا تهيأ العنصران، فإن نفقات الأسرة في التغذية تعتبر يسيرة؛ وقد اشتهر ذلك عند الناس وردده الألسنة في الأهازيج الشعبية :

(17) محمد المختار السوسي، المعسول، مطبعة النجاح، الدار البيضاء، 1960، ج 1، ص. 43-54.

(18) المرجع نفسه (ن. م)، ص. 26-27.

(19) أحمد التوفيق. - المجتمع المغربي في القرن التاسع عشر، منشورات كلية الآداب بالرباط، طبعة 2، 1983، ص.



فرقة من الطباخات بدار القائد الحاج حماد بن حيدة
بأولاد برجيل - مدينة تارودانت



قائد تارودانت الحاج حماد بن حيدة ميس
تولى بين (1917 و 1927)

إيغ إلا أوغُو دوسنكار ترخيت أتاكاث
إيغ إلا أوغُو دوسنكار نرويت نكسي نيث⁽²⁰⁾

ترجمته :

فعند وجود الذرة واللبن تهون علينا أمور العيال
وعند وجود الذرة واللبن أصير خبيراً في لث العصيد⁽²¹⁾

وهكذا تشير الأزوجة إلى مدى اعتماد اقتصاديات التغذية على المواد الفلاحية (الذرة) وعلى المواد الرعوية (اللبن) كما تشير إلى أن توفر هذه المواد يسهل على الرجل أمرين أحدهما النهوض بأعباء الأسرة، والثاني سهولة القيام بالطبخ الذي يعتبر - عرفاً - من المهام التي تُظهر فيها النساء براعتهم.

وقبل أن يستمر العلامة المختار السوسي في ذكر أصناف الأطعمة الشائعة بسوس (نموذج إيغ)، فقد أدرك ضرورة المواكبة التاريخية للتطور الذي عرفه فن الطبخ في الفترة التي عاشها شخصياً. ولذلك قدم لنا تلك الأصناف متزامنة مع ثلاث مراحل من التاريخ المغربي : مرحلة ما قبل الاحتلال، ومرحلة الاحتلال الفرنسي، ثم مرحلة ما بعد الإستقلال.

المرحلة الأولى :

تعود هذه المرحلة لنهاية القرن التاسع عشر وبداية القرن العشرين. وتعتبر الأطعمة الشائعة في تلك المرحلة أطعمة بسيطة، ذكر منها :

- الكسكوس المفتول من دقيق الشعير، محضراً باللف والجزر والقرع وغيره من الخضار، ومسقياً بماء القدر الذي أعدّ عليها.
- نوع من العصيد يحضّر من دقيق الشعير، ويسمى «بوفي»، ويكون مدهونا - أحياناً - بقليل من السمن أو زيت أركان.
- الحرية من دقيق الشعير، وكان الشعير عموماً عماد المعيشة، ولا يستعمل القمح إلا نادراً.
- التمر وبعض الفواكه المجففة.

(20) تتردد هذه الأزوجة على ألسنة أغلب سكان جبال جزولة، الأطلس الصغير، وقد أفادني بها قاضي بيكري الفقيه الحسن السملالي رحمه الله (ت 1975).

(21) المعاني الشعرية في هذه القطعة تبدو مجرد تلويح، وقد عربناها مصرحة لعسر نقل المعاني بتلويحاتها المتعلقة بالألفاظ الأمازيغية، فلفظ (تاكات : الموقد) يشير إلى الأسرة وتأسيسها، ولفظ (نرويت : ثلثها) أي ثلث العصيد، وهو ما صرحنا به في المعنى.

وإن كثيرا من السكان - يقول المختار السوسي - إنما يقتصرون على تناول هذه الأطعمة في معظم الأيام⁽²²⁾. وكان إعداد الخبز وتناول اللحوم شيئا نادرا، واللحم لا يتناول إلا فينة بعد فينة حينما يقوم سكان القرية بتقسيم ذبيحة تسمى «الوزيعة»⁽²³⁾، وفي أيام المناسبات، وعند قدوم الضيوف، وفي بعض البيوتات الكبرى للأغنياء والقواد. ويؤكد المختار السوسي هذه المرحلة بقوله «هذا ما فتحنا عليه أعيننا»⁽²⁴⁾.

المرحلة الثانية :

عن مرحلة الاحتلال، وهي التي تمتد ما بين 1912 و1956، يقول المختار السوسي : «وبعد الاحتلال صارت المعيشة تتغير»⁽²⁵⁾. وقد أشرنا إلى ظروف هذا التغير - قبل الآن - والتي تكمن في أحداث التوافد الأجنبي، ولذلك كان يذكر أصناف الأطعمة التي ظهرت شيئا فشيئا كالتالي :

- ظهرت أصناف من الخبز منها :
- خبز «توفديلت» تحضر بوضعها في فرن خاص، وبها يتزود المسافر لأن استعمالها يدوم عدة أيام.
- كما ظهر خبز «الكانون» وخبز «المجبود» وخبز «الرقاق» وخبز «الفران»⁽²⁶⁾. وقد تزايد استعمال القمح بدل الشعير.
- ازداد استعمال اللحم في كل دار دار.
- شاع استعمال الشاي حتى عم البيوت شيئا فشيئا.
- زاد انتشار مادة «أملو»، وهو طحين اللوز والأركان مخلوطا بالعسل.

لقد لاحظت تزايد استهلاك اللحم وتحضير أنواع من الخبز، كما لاحظت تزايد استهلاك عناصر غذائية مستوردة، خاصة القمح والشاي والسكر دون أن يعلل ذلك بتزايد آثار التدخل الأجنبي واكتساح اقتصادياته كل أرجاء البلاد، متمثلة في تلك البضائع التي غزت أعماق البوادي المغربية وشكلت جزءا من عادات سكانها وزاحمت منتوجاتهم.

(22) محمد المختار السوسي. - المعسول، المرجع السابق، (م. س)، ج 1، ص. 44.

(23) عمر أفا. - مسألة النقود في تاريخ المغرب في القرن التاسع عشر، (م. س)، ص. 91.

(24) محمد المختار السوسي. - المعسول، نفس المرجع والصفحة.

(25) المرجع نفسه.

(26) اكتفينا بذكر أسماء الأطعمة دون ذكر أوصافها. ويمكن الرجوع إلى أوصافها وطرق تحضيرها في صفحات 43-46 من المعسول (م. س).

المرحلة الثالثة :

في مرحلة ما بعد الإستقلال، يرى المختار السوسي أن منطقة سوس دبت نحوها رفاهية ظهرت على موائد السوسيين وخاصة لمن له موارد مالية، وذكر الهجرة كأحد روافد الإغتناء سواء منها الهجرة الداخلية نحو المدن ومزاولة الإتجار فيها، أو الهجرة الخارجية نحو الدول الأوربية، بحثا عن الشغل، كما ذكر آثار سهولة المواصلات في انتشار أنواع مختلفة من الأطعمة، وذكر الأنواع المستجدة⁽²⁷⁾ ومنها :

- خبز السميد ؛
- الطواجين المزعفرة والدجاج المحمّر ؛
- الشواء المحمّر والكسكوس المنسوم.
- الصحنون المكّلة باللحوم والمدققة بالمرق ؛
- زياديات السمن والعسل وأملو مدورة بالسفنج ؛
- صواني الشاي المننع.

بعد عرض هذه الأنواع المختلفة من الأطعمة التي تكاد تتوحد في جميع جهات سوس، أبرز أن هناك بعض الأطعمة الخاصة التي تُحضّر في المناسبات أو تختص بها جهة دون أخرى، وأعطى أمثلة على ذلك :

- ففيما يتعلق بالمناسبات، هناك طبخ بسيط يهيأ في ليلة رأس السنة الفلاحية ويسمى «أوركيمن» يصنع من حبوب القمح والدّرة والبقول والعدس وغيره ويطبخ الجميع في قدر طوال النهار، ولهم في ذلك معتقدات.

- وفيما يتعلق باختصاص الجهات، فهناك أنواع من «البسيس». واللفظة عربية فصيحة، وتختلف أنواعه حسب المواد الداخلة في إعدادة : فهو يحضر بالسمن والعسل الملتوتين بدقيق الزرع المقلي، وأحيانا يحضر من هذا الدقيق مضافا إليه زيت أركان فقط. وبعد الإنتهاء من ذكر هذه الأصناف من الأطعمة ساق كثيرا من القصائد الشعرية وأدبيات تمجد فنون الطبخ وأنواع الشاي⁽²⁸⁾، مما له أعمق الدلالات على المستويين الإجتماعي والثقافي.

(27) عاد الكثيرون من السكان من أماكن الهجرة سواء من أوروبا أو من المدن المغربية إلى مختلف البوادي بعد الاستقلال مما أدى إلى رفاهية الموائد، وهي وضعية مستجدة.

(28) السوسي. - المعسول (م. س)، ج 1، ص. 45-54.

III - صورة عن تكاليف الأطعمة بمنطقة سوس

والآن هل يمكن أن نستكمل هذا التصور عن أنواع المطعومات السوسية وتطورها بمحاولة الحصول على مقدار التكاليف المادية التي تتطلبها الوجبات الغذائية في إطار المعيشة المعتادة في الوسط القروي؟ وبالتالي هل تستطيع الوثائق التاريخية أن تمدنا في مجال «تاريخ التغذية» بأجوبة كافية عن مثل هذه التكاليف؟

الواقع أننا لا نجد - عموما - من يعتني من الأفراد العاديين بتسجيل تكاليف معيشتهم اليومية بدقة، وإنما نجد بعض قواد المخزن يتخذون أحيانا سجلات لتدوين المؤن في فترات محدودة⁽²⁹⁾. وعلى العكس من هذا، نجد نماذج مهمة من السجلات والكتايب المخزنية⁽³⁰⁾ وقع الإعتناء فيها بتسجيل دقيق لمؤن الجيش ونفقات الحاميات على الثغور وصوائر القصور السلطانية، إلى جانب سجلات المداخيل.

وبخصوص منطقة سوس، فإن الوثائق التي عثرنا عليها إذا كانت تجسد الإرتباط بين تغذية السكان والوسط المعيشي، وتؤكد أنه - باستثناء سنوات الجفاف - تعتبر كلفة المعيشة عادية : بحيث تحقق المواد الفلاحية والرعية الاكتفاء الذاتي للغالبية العظمى من السكان، بل توفر نوعا من الإسراف المفتقر إلى التنوع لفئة محدودة منهم - إذا كانت هذه الوثائق كذلك، فإننا لا نجد فيها إلا نماذج مبعثرة لضبط بعض تكاليف الأغذية والمؤن. ونذكر ثلاثة نماذج من هذه الوثائق :

- 1 - لوائح تحدد كلفة إطعام عمال البناء، تسجل أنواع الأطعمة ومقاديرها وقيمتها بالنقود الرائجة في تلك الفترة.
- 2 - تقايد هامشية نجدها - عادة - على طرر الكتب، وهي تسجيل أثمان الأطعمة في الأسواق وخاصة الحبوب، إما عند غلاء الأثمان أثناء انتشار القحوط وإما عند رخصها أيام الخصب وكثرة الغلل.
- 3 - عقود شرعية تحدد نفقات الزوجة المطلقة، ويتم ذلك على يد القاضي الشرعي الذي يراعي المستوى الاقتصادي ووضعية المعيشة من جهة، والحالة المادية للزوجين المطلقين من جهة أخرى.

(29) مثل سجلات العجدامي الدمناتي (انظر، كتاب أحمد التوفيق. - المجتمع المغربي (م. س)، ص. 332، وسجلات أسرة آل بودمعة (نسخة خاصة)).

(30) توجد مجموعة كبيرة من هذه الكتايب ضمن مخطوطات الخزنة الحسنية بالرباط، ولها فهرس خاصة.

ولقد اخترنا نموذجاً من هذا النوع الأخير من الوثائق لإعطاء تصور عن هذه التكاليف، وذلك لكون هذا النوع أكثر دلالة باعتبار قيمة واضعه من ناحية، وباعتبار الجهة الجغرافية التي تنتمي إليها من ناحية أخرى : فهي وثيقة شرعية صدرت عن القاضي بزاوية أفيلال شمال شرق تارودانت، والمنطقة تقع بين السهل والجبل. وذلك مما يحفظ معيارية النموذج.

وفيما يلي لائحة المواد الغذائية التي حددها القاضي في عقد النفقة⁽³¹⁾، وهي تؤدَّى كل شهر :

– 10 «فطرات» من حبوب الشعير والدَّرة تؤدَّى منها سبع فطرات ونصف (5,7) من الشعير والباقي فطرتان ونصف (5,2) من الدَّرة. [وزن المجموع حوالي 25 كيلوغرام].
«فطرتان» من الخضر المختلطة : لفتا وجزرا وعدسا وفولا وبصلا وكرموسة. [حوالي 5 كلغ].

– نصف «رَّبعة» من الزيت. [حوالي 1 لترا].
– نصف «رَّبعة» من الملح.
– «مئقال» لحم في كل أسبوع. [حوالي 500 غ].
– 15 فلفلة غير مدقوقة أو الكأس المتوسط ذو الضلوع من الفلفل المدقوق. [حوالي 50 غ].

– كأس من الإبرار. [حوالي 50 غ].
– 3,5 «أرطال» من السكر. [حوالي 2 كلغ].
– 3,5 «أواق» من الأتاي. [حوالي 100 غ].

وهكذا حدد القاضي في هذه الوثيقة مجموع النفقة بمبلغ خمس ريات من السكة الحسنية⁽³²⁾، واعتبر أن رياتاً ونصف الريال منها بمثابة أقساط شهرية لشراء الألبسة والغطاء والوطاء⁽³³⁾، فبقي مبلغ ثلاثة ريات ونصف الريال (3,5 ريال) هو كلفة الأطعمة اللازمة للفرد الواحد لمدة شهر.

(31) أمدي بنسخة من هذا العقد قاضي بيكر الحسن بن أحمد السملالي، وهو ضمن تقايدده. وقد توفي رحمه الله سنة 1975.

(32) أسم كاتب العقد هو أحمد بن محمد السملالي، وأرخه بآخر ذي الحجة 1340 هـ (1932).

(33) حدد قيمة الملابس كما يلي : تبرجيت = ربع ريال، ملحفة = ثلثي ريال، الغطاء والفراش = ربع ريال.

وحينما نود استخلاص صورة واضحة عن هذه التكلفة، نجد أمامنا صعوبتين تطرحهما هذه الوثيقة : صعوبة تحديد المقاييس وصعوبة تحديد الأسعار. وإذا استطعنا تذليل الصعوبة الأولى وحددنا أن «الفطيرة» تساوي حوالي 2,5 كلف، و«الرطل» و«المثقال» كل منهما يساوي 500 غ، و«الأوقية» تساوي 32 غ، و«الرّبعة»، وهي ربع «الصاع»، تساوي مقدار لترين⁽³⁴⁾، فإن الصعوبة الثانية التي تهم الأسعار مستعصية. ذلك بأن هذه الوثيقة لم تبين ثمن كل مادة غذائية على حدة، وبأن ثلاثة ريالات ونصف المذكورة كمبلغ إجمالي، لا تفي بأسعار واضحة، لأن معرفة أسعار دقيقة لكل بضاعة كان يستوجب ذكر أسعار السوق، وهو ما لم تقم به الوثيقة.

والنتيجة الإيجابية التي نستفيد منها من هذه اللائحة، للوصول إلى تصور واضح عن تكلفة المطاعم، هي ما توصلنا إليه من تحديد أوزان تلك الأطعمة وقيمتها الإجمالية، مما يتيح لنا معرفة مقدار «القوة الشرائية» لذلك المبلغ من الريالات الحسنية الفضية⁽³⁵⁾، وذلك بمعرفة الأسعار الحالية في الأسواق لنفس الكمية من المواد الغذائية المقدرة في الوثيقة، وبالتالي يتيح لنا ذلك معرفة قيمة الوجبة الغذائية اليومية بمقارنة الأسعار الحالية لنفس الكميات، وهذا يتطلب إجراءات ميدانية مما هو خارج عن مهمتنا في هذا البحث.

أما الإستخلاصات الأولية التي يمكن أن نتوصل إليها من خلال هذا البحث، فنوجزها كالتالي :

1 - فقد أدت مجمل الأحداث التي انتابت المجتمع المغربي في مختلف العهود إلى تغيرات في الأوضاع الاقتصادية والبنيات الاجتماعية، وبالأخص في القرن التاسع عشر، حين كان للتدخل الأجنبي ومستجداته ردود فعل نشأت عنها بوادر إصلاحية في مجالات مختلفة، وكان التغير الحاصل في مجال التغذية وتطورها موازيا لذلك. غير أن معالم تلك التطورات لم تكتمل إلا بعد مرحلة الاستقلال.

2 - تستوعب الكتابات المغربية معطيات وعناصر إيجابية، شعرا ونثرا، ويمكن للباحث أن يتتبع من خلالها تفاصيل عن أصناف الأغذية ومراحل تطورها وأحيانا تحديد مقاديرها وتقييم

(34) للرجوع إلى أغلب هذه المقاييس والأوزان، انظر : عمر أفا. - النقود المغربية في القرن الثامن عشر، أنظمتها وأوزانها في منطقة سوس مع تحقيق رسالتين في النقود والأوزان لعمر بن عبد العزيز الكرسيقي، منشورات كلية الآداب - الرباط، مطبعة النجاح الجديدة، الدار البيضاء، 1993.

(35) يلاحظ أنه لا يزال الريال الفضي الحسني يروج في جبال سوس في سنة 1932، علما أن سلطات الحماية ألغت التعامل به رسميا منذ سنة 1920. وهذا له دلالة بارزة في مجال الأسعار والصرف.

أسعارها، مع إدراك تفاوتات في أنماط الطبخ تتعلق بالأوضاع المحلية ومستوى الثروات ودرجات الإحتكاك بالموثرات الحضارية الأخرى.

3 - إذا كانت كل هذه المعطيات تشكل رصيذا يدعّم كتابة تاريخ التغذية بالمغرب على أسس منهجية بدأت تظهر بوادرها⁽³⁶⁾، فإنها توفر للباحث - في الوقت نفسه - إمكانية التعبير عن خصوصيات أصيلة لأحد الجوانب الحية من الحضارة المغربية.

عمر أفا

كلية الآداب - الرباط

Résumé

Cet essai tend à retracer l'évolution des divers types d'alimentation marocaine aux XIXe et XXe siècles, en tenant compte de la conjoncture politique internationale et du cas particulier de la production économique et du coût de la vie dans les provinces du Sūs.

(36) انظر هامش 5 من هذا البحث.

منفعة صيد الشابل وغيره من الأسماك بوادي أبي رقراق (1701-1993)

عبد العزيز الخمليشي

تقديم

إذا كانت أودية المغرب، إلى حدود الماضي القريب، خصوصاً منها سبو وأم الربيع وأبي رقراق ولوكوس قد اشتهرت بوفرة أسماكها وبخاصة منه السمك الرحال المسمى بـ«الشابل»، فإن هذه الوفرة ما فتئت تتدهور بشكل سريع : فمن ألف طن سنة 1968، إلى ثلاثمائة وخمسين طناً سنة 1976، إلى مائة طن سنة 1983، إلى أقل من عشرة أطنان مع نهاية الثمانينات، اصطيدت، تقريباً برمتها من وادي سبو⁽¹⁾.

وعلة هذا التدهور – أو بالأحرى هذا الانقراض – تعزى إلى ثلاثة أسباب أساسية : عدم احترام قوانين الصيد في الأنهار أولاً، وتلوث المياه ثانياً، ثم أخيراً، وهذا هو السبب الحاسم، بناء السدود على مقربة من مصبات الأودية، ما شكل حواجز حالت دون مرور الأسماك، وبالتالي دون وصولها إلى المياه العذبة حيث أماكن ولادتها الطبيعية⁽²⁾.

ومن المعلوم أن الدولة كانت – وما تزال – هي المالكة لحق استغلال مصايد الأسماك بالأودية المغربية – الممتدة من سوس إلى ملوية – على أساس أنها جزء من أملاكها التقليدية. إلا أن الأمر لم يكن كذلك بالنسبة لمصايد أسماك وادي أبي رقراق التي عرفت مساراً مختلفاً، تمثل

(1) سلمت لنا هذه المعطيات وغيرها من طرف إدارة المياه والغابات والمحافظة على التربة بعنوان : Fiche sur l'aloise au Maroc، ونعتزم هذه المناسبة لنعرب عن شكرنا وامتناننا إلى كافة المسؤولين والمحافظين والموظفين الذين لم ييخلوا علينا بأي مساعدة أثناء ترددنا الطويل على الخزانات المغربية وبعض إداراتها، سواء لجمع مادة هذه الدراسة أو غيرها من المواد الأخرى.

(2) انظر مصدر الهامش 46.

في انتقالها التدريجي، مع مطلع القرن الثامن عشر، من يد المخزن – وبيت ماله – إلى يد أحباس المسجد الأعظم بسلا أولاً، ثم ابتداء من بداية القرن التاسع عشر إلى الآن، مناصفة بين أوقاف نظارتي العدوتين⁽³⁾.

تري ما هو السياق الخاص لهذا الانتقال، وما هي أهم المراحل التي مرت بها هذه المنفعة منذ أن تولت الأحباس حق استغلالها؟ ثم ما هي خاصيات هذا الاستغلال ومشاكله، سواء في شكله المباشر أو غير المباشر؟

أولاً : السياقات والمراحل

مرت هذه المنفعة، منذ انتقالها من يد المخزن إلى يد الأوقاف، بأربع مراحل : المرحلة الأولى تمتد من 1701 إلى 1808 ؛ والثانية من 1808 إلى 1876 ؛ والثالثة من 1876 إلى 1916 ؛ ثم مرحلة رابعة تبتدئ من نفس السنة السابقة وما تزال مستمرة إلى الآن.

فما هي خاصيات كل مرحلة من هذه المراحل ؟ وقبل ذلك، ماهو السياق الخاص لكل مرحلة ؟

1 - المرحلة الأولى : انفراد أحباس المسجد الأعظم بسلا بمنفعة صيد الشابل (1701-1808)

حظيت المساجد الكبرى، على امتداد تاريخ الدولة المغربية – والإسلامية عموماً – بعناية خاصة من قبل السلاطين نظراً لأهمية الوظائف، التي كانت تقوم بها إن على المستوى

(3) لفك رموز بعض كنانيش منافع وأملاك المخزن بالرباط في القرن التاسع عشر، وبخاصة منها كنانش 80 و 82 (خ.ح.)، يجب التمييز بين مصطلحين : الأول كان يرد بعنوان «حجاز الوادي» أو «الوادي» فقط، والثاني بعنوان «مجاز المهدية مع اصطيداد الحوت». فأما الأول فيعني مكس العبور، أي العبور من الضفة اليمنى إلى الضفة اليسرى للوادي، أو العكس، وقد كان بمثابة مكس الأبواب أو مكس الحافر (حول هذا «الوادي» انظر: عبد العزيز الحليلي. – المخزن والضرائب المفروضة على التجارة الداخلية، مكوس الحواضر (1856-1896)، رسالة د.د.ع، كلية الآداب، الرباط، 1989، ص. 185). وأما الثاني فكان يجمع، في آن واحد، بين مكس العبور واصطيداد الحوت الشابل بوادي سبو بالمهدية، حيث كان أمين مستفاد الرباط يقوم بكرائهما، معاً، لنفس المكتري، سنوياً، ويدمج مداخلهما ضمن مجموع مستفادات مدينة الرباط. وقد أشكل هذا الأمر على التوزاني حيث استنتجت من هذين المصطلحين استنتاجاً ينص على أن «مصايد الأسماك بالأهبار» مثل «واد الحوت الشابل بواد العدوتين» كانت تندرج ضمن أملاك المخزن التي كان يشرف عليها أمناء المستفادات. انظر: نعيمة التوزاني. – الأمناء بالمغرب في عهد السلطان مولاي الحسن (1873-1894)، مطبعة فضالة، المحمدية، 1979، ص. 132. ونود أن نضيف بأن مداخل منفعة حوت الشابل بوادي أي رقرق لم يكن يشرف عليها بتاتا أمين مستفاد الرباط وإنما نظار العدوتين، وضمن كنانيشهم كانت تسجل مداخلها.

الديني أو الثقافي أو العلمي أو السياسي أو الاجتماعي. ومن بين أبرز مظاهر تلك العناية كثرة الأملاك الموقوفة على تلك المساجد، وذلك حتى يتأتى لها - بفضل مداخيل تلك الأملاك - الإستمرار في أداء وظائفها، دون توقف أو انقطاع، وكذا جلب المياه إليها ولو من مصادر بعيدة، كما هو الحال بالنسبة للمياه التي كان يتزود بها المسجد الأعظم بسلا والتي كانت تفد من عيون البركة الواقعة بغابة المعمورة، شمال شرق المدينة، على بعد حوالي أربعة عشر كيلومترا⁽⁴⁾.

هكذا إذن كان يعقوب المنصور الموحي أول من دشن مشروع جلب الماء إلى هذا المسجد سنة 593هـ/1196م⁽⁵⁾، لكن هذا المشروع لم يعمر طويلا. وكان يلزم انتظار وصول أبي الحسن المريني إلى الحكم الذي ارتبط اسمه - من جملة ما ارتبط به - على حد قول ابن مرزوق، بتشديد السقايات والميضات وكذا «جلب الماء لداخل مدينة سلا وإنفاقه في ذلك الأموال الطائلة حتى أوصله من الموضع المعروف بمرج حمام⁽⁶⁾ إلى الجامع الأعظم بداخل المدينة»⁽⁷⁾، وذلك في العقد الرابع الهجري/العقد الرابع من القرن الرابع عشر الميلادي⁽⁸⁾.

لكن لأسباب متعددة، في طليعتها غياب التعهد والصيانة، ثم النزاع التقليدي بين المدينة وباديتها، خصوصا في فترات ضعف السلطة المركزية، كانت تلك الجهود غالبا ما تذهب أدراج الرياح، مما كان يستلزم، من وقت لآخر، إعادة الكرة من جديد، وهذا ما قام به المولى إسماعيل (1672-1727)، لكن في ظل تجربة جديدة.

وفي الواقع، فإن تجربة هذا السلطان مرت بمرحلتين : الأولى، تعود إلى وقت سابق عن سنة 1701، وإن كنا لا ندري بالضبط متى ابتدأت. وخلالها تم الإقتصار على تخصيص ربع مداخيل السمك المصطاد من مشاريع وادي أبي رقرق لإيصال الماء - من جديد - للمسجد الأعظم. إلا أن هذه التجربة لم تعط أكلها المرجو، بسبب ضآلة مداخيل ذلك الربع. (وهنا يلزمنا أن نستحضر جملة ابن مرزوق بخصوص «الأموال الطائلة» التي كان أنفقها أبو الحسن

(4) محمد بن علي الدكالي. - الإتحاف الوجيز - تاريخ العدوتين، تحقيق مصطفى بوشعراء، من منشورات الخزنة العلمية الصبيحية بسلا، مطبعة المعارف الجديدة، الرباط، 1986/1406، ص. 51.

(5) المرجع نفسه.

(6) كانت عيون البركة تسمى في هذه المرحلة بمرج حمام.

(7) محمد التلمساني بن مرزوق. - المسند الصحيح الحسن في مآثر ومحاسن مولانا أبي الحسن، دراسة وتحقيق ماريا خيسوس بيفيرا (Maria Jesus Bivera)، الشركة الوطنية للنشر والتوزيع، الجزائر، 1981/1401، ص. 417.

(8) أحمد بن خالد الناصري. - الإستقصا لأخبار دول المغرب الأقصى، دار الكتاب، الدار البيضاء، 1954، ج 3، ص. 175-176.

المريني في إنجاز هذا المشروع). ومن ثم كانت المرحلة الثانية، وبدايتها فاتح جمادى الأولى 14/1113 أكتوبر 1701، وهو تاريخ صدور الظهير الإسماعيلي الذي نص، من جملة ما نص عليه، على أن «الربع الذي كان قبل هذا لإصلاح الساقية التي هناك يضاف للثلاثة أرباع الباقية للماء المذكور، ويصرف الجميع في الماء المذكور، في إيصاله وتعاهده بالبناء وغيره، من جملة أوقاف المسجد المذكور، يحترم باحترامها حسباً مؤبداً ووفقاً مخلداً لا يبدل عن حاله ولا يغير عن سبيله، ومن بدل أو غيّر، فالله حسبي وسائله وولي الانتقام منه»⁽⁹⁾.

ومنذ هذا التاريخ والأشغال قائمة في إنجاز هذه القناة المائية إلى حدود سنة 1712، تاريخ وصول الماء إلى المسجد الأعظم. وبوصوله بادر السلطان، مرة أخرى - تخليداً لهذا العمل - إلى إصدار ظهير ثان مؤرخ في فاتح صفر 10/1124 مارس 1712، لا يختلف عن سابقه في شيء، اللهم إلا ما كان من الإخبار، وتبشير أهل سلا، بوصول الماء من جهة، ومن جهة ثانية الزيادة في الإيضاح بخصوص كيفية تصرف المسؤولين في مداخيل هذه المنفعة: «ويصرف ما يستفاد من الوادي المذكور في إصلاح مجاري الماء المذكور وقنواته ويعد ما فضل من المستفاد المذكور لمصالحه ومنافعه»⁽¹⁰⁾، أي، بعبارة أخرى، يؤكد الظهير على مباشرة الصيانة المستمرة للقناة، حتى إذا بقي شيء من الفضل، آنذاك، وأنداك فقط، يمكن صرفه في بقية مصالح المسجد.

لكن بعد حوالي مائة سنة من هذا التاريخ، وبالضبط ابتداءً من السنة 1808/1223 وقع تطور جديد في هذه المنفعة، ذلك أنها أصبحت تستغل مناصفة بين المسجد المذكور وأحباس كبرى الرباط.

ضمن أي سياق يمكن تفسير هذا التطور ؟

2 - المرحلة الثانية : من انفراد أحباس المسجد الأعظم بسلا بمنفعة صيد الشابل إلى اقتسامها مناصفة مع أحباس كبرى الرباط (1808-1876)

سبق لبرونو (Brunot) أن قدم حول هذا السؤال محاولة جواب، أو بالأحرى فرضية تدور حول عنصري التداخل والغموض : تداخل من الناحية الإدارية، حيث إن المدينتين كانتا تشكّلان كلا واحداً ؛ وتداخل من جهة الاسم (سلا القديمة وسلا الجديدة - أي الرباط -

(9) توجد نسخة من هذا الظهير بالحالة الحبسية السلاوية الكبرى، ميكروفيلم رقم 152، خ.ع.ر، ص. 170؛ وكذا

بالحالة الحبسية الرباطية الكبرى، ص. 104 (توجد بنظارة الرباط).

(10) المصدرين نفسهما، والصفحتين نفسهما.

أو العدوتان) ؛ ثم أخيراً تداخل من جهة الأملاك الموقوفة على المسجدين الأعظمين ؛ لينهي فرضيته بتقديم الخلاصة التوجيهية التالية : «على الأقل، في ظل هذا الغموض أو اللبس الإداري القائم بين المدينتين يلزم البحث عن أساس حقوق الرباط بخصوص السمك المصطاد من وادي أبي رقرق»⁽¹¹⁾.

إلى جانب هذه الفرضية، هناك إضافة قدمها كايي (Caillé) يقول فيها : «هناك أسطورة معروفة جدا في المدينة تفسر هذا التحجيس بطريقة بسيطة، مفادها أن أميراً تقدم لخطبة فتاة جميلة وفاضلة، إلا أنها اشترطت عليه، مقابل موافقتها، شرطا يتمثل في تحجيس شابل وادي أبي رقرق لفائدة بحارة وصيادي وجوم مدفعية الرباط». ثم يختم كلامه - دون أي تعليق على هذه الرواية الشفوية - قائلا : «ويمكن أن تكون هناك أسباب أخرى وراء اتخاذ هذا القرار»⁽¹²⁾.

وهكذا، إذا تجاوزنا هذه الأسطورة التي يمكن إدراجها ضمن «باب الخرافة»، وفي انتظار أن تثبت أن ما افترضه برونو لا يستند إلى أي أساس، نتساءل بدورنا : ما عسى أن تكون تلك الأسباب أو بالأحرى ذلك السبب ؟

إنه الماء، مرة أخرى، وليس سوى الماء. كيف ذلك ؟

نعرف أن الرباط منذ تأسيسها في النصف الثاني من القرن الثاني عشر الميلادي وهي تزود من مياه عين غبولة، الواقعة على مبعدة من المدينة، في اتجاه الجنوب الغربي، بتسعة عشر كيلومترا⁽¹³⁾. بيد أن مياه هذه العين لا تهمنا في هذا السياق، بسبب أنها كانت، دوماً، من بين الأملاك المخزنية. إن العين التي تهمنا هي عين عتيق، الواقعة في بلاد سيدي يحيى مول الدردارة، على مقربة من العين السابقة، والتي تبعد عن المدينة بثمانية عشر كيلومترا⁽¹⁴⁾، باعتبار أنها هي التي حبست لفائدة أوقاف الرباط الكبرى، وهي التي وجدناها تزود - مع نهاية القرن التاسع عشر - بالإضافة إلى المسجد الأعظم، بقية المساجد، والسقايات العمومية، والميضات،

(11) Louis Brunot. — *La mer dans les traditions et les industries indigènes à Rabat et Salé*, Paris, éd. Ernest Leroux, 1920, pp. 208-209.

(12) Jacques Caillé. — *La petite histoire de Rabat*, Casablanca, p. 86

(13) ضمن تقرير، بالفرنسية، أنجزه لوسيان روسيل (Lucien Roussel)، مساعد رئيس المصالح البلدية بالرباط. ويوجد في

الملفات المسماة بوثائق ميشلو بيلير (Ed. Michaux-Bellaire) خ.ع.ر، وهي وثائق غير مصنفة وغير مرقمة.

(14) المصدر نفسه.

والحمامات الحبسية، والقصر السلطاني الموجود بالقبيبات⁽¹⁵⁾، ثم ثلاث دور خصوصية : دار مولاي رشيد⁽¹⁶⁾، ودار شرفاء وزان، ودار القائد⁽¹⁷⁾.

إن السؤال الذي يلزمنا الإجابة عليه – بناء على هذه المعطيات – هو التالي : متى تم بناء القناة المائية الممتدة من عين عتيق إلى الأماكن المشار إليها أعلاه ؟

بالإستناد إلى المعلومات التي قدمها مؤرخ الرباط، الضعيف، نخرج بخلاصة تبدو للوهلة الأولى غير قابلة لأي طعن، خصوصا أنه يتكلم عن أمور عاصرها وعاشها من الداخل. ومما ذكره في هذا الصدد، وهو يشيد بمآثر السلطان سيدي محمد بن عبد الله، أنه في السنة 1775-74/1188 «أمر بإيصال الماء الجاري من عين عتيق»⁽¹⁸⁾. كما أضاف، ضمن سياق أحداث السنة 1778/1192 : «وفي هذه السنة دخل ماء عين عتيق للرباط»⁽¹⁹⁾.

ومن بين عدة روايات تطرقت إلى محاولة تحديد تاريخ بناء هذه الساقية تبنى كايي رواية الضعيف، وقال إنها أصدق الروايات⁽²⁰⁾. لكن إذا اعتمدنا رواية بوجندار – التي سكت عنها كايي⁽²¹⁾ – فإن رواية الضعيف، إن لم تفقد كل أهميتها، يمكن أن تقرأ قراءة جديدة. فحسب بوجندار، الذي استند إلى ديوان القاضي أبي عبد الله مرينو الكبير «بأن إجراء عين عتيق هو من مآثر السلطان مولاي إسماعيل، (و) إنه هو الذي أدخلها وأجرها داخل المدينة ومساجدها بتاريخ يوم الجمعة 10 صفر عام 1135 هـ/1722»⁽²²⁾.

(15) مما أورده الضعيف في هذا الصدد : «وفي هذا اليوم [الإثنين 4 ربيع الثاني/4 مارس 1816] دخلنا لدار السلطان التي بساحل البحر بالقبيبات وشربنا من ماء سقايتها». محمد الضعيف الرباطي. – تاريخ الضعيف، تحقيق أحمد العماري، دار المآثورات، الرباط 1986/1406، ص. 395. ونشير إلى أن هذا القصر الذي بناه السلطان المولى سليمان تحول مع بداية فترة الحماية إلى مستشفى عسكري، ما يزال قائما إلى الآن، يعرف باسم Marie-Feuillet (ماري فويي).

(16) انظر الهامش 66 وإحالاته.

(17) Jacques Caillé. — La ville de Rabat jusqu'au protectorat français, histoire et archéologie, Paris, 1949, T. I, pp. 541-542.

(18) محمد الضعيف. – م. س، 198.

(19) المصدر نفسه، ص. 179.

(20) مرجع الهامش 17، ص. 541.

(21) استعملنا مصطلح «السكوت» لأنه أشار إلى كتاب بوجندار في لائحة بيبليوغرافية بصفحة 575. والكتاب المقصود هو المشار إليه في الهامش أدناه.

(22) محمد بوجندار. – مقدمة الفتح من تاريخ رباط الفتح، مطبعة الجريدة الرسمية، الرباط، 1345، ص. 140-141.

وبالفعل، انطلاقاً من ظهور موجه من السلطان مولاي إسماعيل إلى قائدي الرباط وسلا، الحاج مرين والحاج محمد بن معنين، مؤرخ في 6 رجب 1121/11 شتنبر 1709⁽²³⁾، يتضح، مما لا يدع مجالاً لأي شك، أن رواية بوجندار، التي اعتمدت كناش قاضي الرباط، هي الصحيحة، كما يتضح أيضاً أن بداية الأشغال في هذه القناة كانت قائمة قبل مدة من تاريخ تحرير هذا الظهير، ومعنى هذا أنه إذا كان تاريخ إنجاز هذه القناة قد تزامن - في جزء منه - مع تاريخ إنجاز قناة عيون البركة بسلا، فإن الأعمال في قناة عين عتيق استمرت إلى سنة 1722، أي بفارق حوالي عشر سنوات عن تاريخ إنجاز القناة السابقة.

إلا أن هذا الظهير يتيح لنا، من جهة ثانية، فرصة الوقوف على نقطة غاية في الأهمية. وهي أن السلطان كان يتصرف في مداخليل منفعة صيد الشابل - المحبس على المسجد الأعظم بسلا - تصرفاً مطلقاً. ومن ذلك، توجيه الأمر إلى قائدي الرباط وسلا، المشار إليهما أعلاه، ببيع هذه المنفعة إلى ستة عشر رجلاً - نصفهم من الرباط ونصفهم الآخر من سلا - بأربعمائة مثقال، واقتطاع ستين مثقالاً منها، «على العادة المألوفة»، ودفعها لناظر أحباس الرباط حتى يسرع في إيصال «ذلك السبيل المبارك الذي بالرباط».

ومهما بدا من تناقض بين هذا الإجراء ونص التحبيس («حبسا مؤبداً ووفقاً مخلداً لا يبدل عن حاله...») فإن ما يمكن تأكيده، هو أن مداخليل أوقاف الرباط كما كانت عاجزة عن القيام لوحدها بتحمل أعباء الإنفاق على هذا المشروع، كانت عاجزة كذلك عن تحمل صوائر التعهد والصيانة فيما بعد، مما أدى إلى اضمحلاله ودخوله طي النسيان - حيث ألف الناس العودة إلى الاعتماد على مياه الآبار - إلى درجة أن الضعيف انتهى به الأمر إلى الإعتقاد أن الذي قام بجلب الماء لأول مرة من العين المذكورة هو سيدي محمد بن عبد الله وليس جده المولى إسماعيل.

ومرة أخرى، نجد أنفسنا، وجهاً لوجه، أمام السؤال التالي : ترى، ما يكون نوع الدعم الذي تلقتة أوقاف الرباط من قبل السلطان سيدي محمد، سواء خلال مرحلة إنجاز القناة، أو بعد الانتهاء من إنجازها، وذلك حتى تتمكن من القيام بمباشرة أمور الصيانة لضمان استمرار جريان الماء ؟

(23) أورده جعفر أحمد الناصري. - سلا ورباط الفتح وأسطولهما القرصاني الجهادي، مخطوط مستنسخ بالخزانة النصيرية بسلا، رقم 402، ج 1، ص. 125.

إن أهم دعم قدمه لها - في حدود ما توصلنا إليه - هو تحبيسه لعدد من الأملاك لفائدة المسجد الأعظم، وهي عبارة عن أربع سوان أو عرصات⁽²⁴⁾ وحمام⁽²⁵⁾ وعدد من الحوانيت⁽²⁶⁾، وإن كان مسجد القصبة استفاد بدوره من تحبيسات محدودة لجزء من هذه الحوانيت⁽²⁷⁾.

كما يجوز أن نشير هنا إلى دعم آخر، يتعلق بأوقاف الخواص، ولو أننا لا نتوفر على أي معطيات ملموسة حول هذا الجانب، خلال هذه الفترة⁽²⁸⁾.

حتى إذا وصلنا إلى فترة حكم المولى سليمان (1732 - 1822) وبالضبط ابتداءً من السنة 1808/1223 وجدنا أحباس الرباط تستغل منفعة صيد الشابل على الشيع مع أحباس سلا، دون أن يصدر في ذلك أي ظهير أو ضابط أو ما إلى ذلك. فذلك ما يمكن استنتاجه من إحدى الفقرات الواردة في ظهير أصدره مولاي يوسف بتاريخ 15 جمادى الأولى 1334/20 مارس 1916 : «... كما إطلع علمنا الشريف على ما تبين من تصفيح ما وجد من كنانيش الأحباس الرباطية من تاريخ 1223 إلى الآن أن مستفاد وادي العدوتين تستغله أحباسهما على الشيع»⁽²⁹⁾ بينهما وما صدر بعده أمر مولوي يخالف ذلك⁽³⁰⁾.

(24) الحوالة الحسبية الرباطية الكبرى، نظارة أوقاف الرباط، ص. 77.

(25) المصدر نفسه، ص. 44.

(26) المصدر نفسه، ص. 45.

(27) المصدر نفسه، ص. 12.

(28) أقدم نص تحبيسي من تحبيسات الخواص وقفنا عليه - إلى حد الآن - مؤرخ في 8 جمادى 1 1228/29 ماي 1813. ويتعلق بتحبيس الفقيه الغازي المدني الشاوي لعرضته الواقعة خارج باب العلو - والمسماة بالعرصة الغازية - مناصفة على الحزبين بالمسجدين الأعظمين لمدينتي الرباط وسلا (انظر نسخة من هذا الرسم التحبيسي بالحوالة السلاوية الكبرى، المشار إليها في الهامش 9، ص. 186). وقد لوحظ أن تاريخ هذا التحبيس تزامن مع الخصاص الحاد الذي كانت تعانيه بشكل خاص أوقاف الرباط (انظر تفاصيل ذلك بمثن الهامشين 31 و 32). ونشير من جهة أخرى إلى أن النصف الخاص بمسجد سلا وقعت معاوضته بأرض كانت محبسة لجانب المسجد الأعظم للرباط بوجة سلا وذلك سنة 1929. ومن ثم أصبحت العرصة المذكورة بكاملها من جملة الأوقاف الخاصة بمسجد الرباط. انظر نص هذه المعاوضة بالحوالة الحسبية أعلاه، ص. 166 (مؤرخ في أواخر قعدة 3/1244 يونيو 1929). ولمزيد من التفاصيل حول هذه العرصة انظر أيضا : Contrôle des Habous, Rabat, carton 21. B.G., Rabat. ولا يفوتنا أن نشير - بعد كل هذا - إلى الخطأ الذي ارتكبه الضعيف بخصوص هذه العرصة لما قال بأنها من تحبيسات السلطان المولى سليمان. انظر : محمد الضعيف. - م. س، ص. 376.

(29) كلمة الشيع تعني لغة المشترك غير المقسوم.

(30) الحوالة الحسبية الرباطية الكبرى، ص. 101.

إن نقطة الإرتكاز لفهم بعض جوانب هذا التطور الجديد هي الإجابة على السؤال التالي : ما هي المستجدات التي وقعت بخصوص هذه القناة المائية ؟

إن أهم تطور يمكن إثارته يتعلق بإحدى الإشارات العابرة التي أوردها الضعيف، والتي يقول فيها إن السلطان، على أثر الانتهاء من أداء صلاة الجمعة بتاريخ 16 محرم 1219/27 أبريل 1804، «أمر بغطاء الماء الجاري من عين عتيق»⁽³¹⁾. ومعنى هذا أن نفقات جديدة، ولا شك باهضة، طرحت على عاتق أوقاف الرباط. ولتقدير ثقل هذا «الغطاء»، يكفي أن نشير إلى أن المولى سليمان إلجأ في منتصف صفر 1227/آخر يناير 1812 إلى «النقص من راتب طلبة العلم ومن راتب الخزاين وكذلك المؤذنين»⁽³²⁾، هذا في وقت كانت فيه أحباس الرباط قد بدأت تستغل نصف المنفعة منذ ما يقرب من أربع سنوات.

نستخلص من كل ما سبق أن مشكل جلب الماء من مسافة بعيدة كان العامل الحاسم في هذا التحجيس. ومن ثم يتضح أن الفرضية التي قدمها برونو - والتي سبق أن قلنا في حقها إنها لا تستند إلى أي أساس - تبدو الآن مجرد تعمية، ولعب بالكلمات ليس إلا، وتلك خطورة التنظير في ظل غياب الحد الأدنى من المعطيات الملموسة. لكن إذا جاز أن نبحت عن معطيات إضافية جعلت أحباس سلا تقبل، دون شئان أو احتجاج، هذه «النتيجة المفروضة» ودون أن يتطلب ذلك أي تدخل من جهة السلطان، فهي، ببساطة، المعطى الجغرافي، أو ما يمكن تسميته بـ«الحقوق الجغرافية» للرباط، بحكم موقعها على الضفة اليسرى للوادي، هذا فضلاً عن بعض «الحقوق التاريخية» التي سبق أن سنّها ظهير مولاي إسماعيل المشار إليه سابقاً⁽³³⁾.

وظل الأمر على هذا الحال إلى آخر سنة 1876، حيث صدر ظهير حسني في شأن هذه المنفعة دشن مرحلة جديدة، في سياق جديد، هو سياق المد الأمبريالي.

3 - المرحلة الثالثة : استفادة الصيادين القاطنين بجوار الوادي من حق الصيد مقابل أداء الربع للأحباس (1876-1916)

يجب القول، بدءاً، بأننا لا نتوفر على نسخة من هذا الظهير الذي وجه إلى ناظري العدوتين بتاريخ 9 حجة 1293/26 دجنبر 1876 ؛ بل كل ما نتوفر عليه هو الملخص الذي ورد في مقدمة ظهير 20 مارس 1916، والذي أكد في الفصل الثالث منه بالصيغة

(31) محمد الضعيف. - م. س، ص. 331.

(32) المصدر نفسه، ص. 370.

(33) أورده جعفر أحمد الناصري. - م. س، ص. 125.

التالية : «يسوغ للقبائل المجاورة لوادي العدوتين والأودية المنصبة فيه أن يصطادوا أنواع الحوت التي هي غير الشابل، ويسلمون للأحباس ربع الحوت الذي يصطادونه»⁽³⁴⁾.

من المؤكد أن الملاحين المشار إليهم في هذا الظهير - وهم أساسا من قبيلتي السهول وزعير بالإضافة إلى بحرية العدوتين - كانوا يسترزقون من حرفة صيد الشابل من قديم. ويمكن - دون كبير مجهود - أن نتصور مدى الضرر الذي تعرضوا له ابتداء من تاريخ صدور ظهير المولى إسماعيل (1701) الذي فرض عليهم إما أن يعملوا لحساب الأحباس ووفق شروطها - كما سنوضح ذلك بخصوص طريقة الاستغلال المباشر - أو أن يتوقفوا بالمرّة عن العمل لحسابهم الخاص، وإن كان هذا لا يمنع من القول إن البعض منهم ظل يمارس هذه المهنة بطريقة غير شرعية، ممثلا المثل الشهير : «اللي يَحْصَلْ إيودّي».

ومما لا شك فيه، أن النزاع بين هؤلاء البحرية والأحباس لم يتوقف قط، إلا بعد انقراض الشابل. لكن في انتظار أن نعود إلى التعريف ببعض جوانب هذا النزاع، أو بالأحرى هذه «الحرب» في شكلها المعاصر^(34م)، فإن ما يهمنا هنا هو محاولة استقصاء السياق الخاص الذي كان وراء صدور هذا الظهير، في هذا التاريخ (1876)، وبهذه الصيغة.

إلا أن الوثائق في هذا المجال شحيحة إن لم تكن منعدمة. وقصارى ما وصلنا إليه هو الوقوف على معطى معزول، يتمثل في «انخياش» واحد وخمسين من بحرية العدوتين إلى السفير الفرنسي لما زار العدوتين، في شهر رجب 1281/30 نونبر - 29 دجنبر 1864، بهدف ملاقاته السلطان، مستغلين مناسبة احتفائهم به⁽³⁵⁾.

فما عسى أن يكون هذا الانخياش ؟ إنه يعني، في «قاموس» وثائق القرن الماضي، أحد أمرين : إما الدخول في حماية شخص ما، أو مجرد الدخول في دائرة ولاء، إما لشخص أو لقبيلة. ومعنى هذا أنهم في كلتا الحالتين استنجدوا به طلبا «لحماية ما» بهدف تحقيق بعض المكاسب، والتي لا يمكنها أن تكون إلا حق الصيد في الوادي، دون أن يمسه أي أذى، بدل أن تبقى الأحباس منفردة بهذا الإمتياز.

(34) توجد نسخة من هذا الظهير بالحوالة الحسبية الرباطية الكبرى، ص. 101.

(34م) انظر تفاصيل هذا النزاع من مصدر الهامش 137 إلى مصدر الهامش 147.

(35) ورد في إحدى القوائم الحسابية في شهر رجب 1281 : «ثم يزد ثمن الكسوة التي كان أنعم بها مولانا على من كان بالقرب والفلك من البحرية يوم ورود باشدور الفرنضيص للرباط بقصد اللقاء مع مولانا أيده الله، وأُسند تعيينهم لنائب مولانا السيد محمد بركاش لكونهم انخاشوا للباشدور المذكور، كما ذهب به القارب لبر سلا ونزل هناك قرب سيدي موسى نفعنا الله به، فيصير عدد الجميع واحداً وخمسين»، خ.ح. ونشير إلى أن هذا الصنف من الوثائق - أي القوائم الحسابية - غير مصنفة وغير مرقمة.

إذا كانت الأمور تمت وفق هذا السياق - وهو ما يحتاج إلى مزيد من التدقيق - علما بأن ميزة المرحلة هي استفحال داء الحماية، فإن ظاهرة الصيد في الوادي، من باب الإفتيات، ما فتئت تستفحل مع مرور الأيام، مما أخل بحقوق الأحباس من جهة، ومما استدعى ضرورة تدخل المخزن لإيجاد مخرج لهذه المشكلة من جهة ثانية، ومن ثم جاء الظهير الحسني أعلاه.

ومهما يكن من أمر، فما هو المخرج الذي قدمه هذا الظهير ؟

نلاحظ، أول ما نلاحظه، أنه لم يخرق، من حيث المبدأ، نص التحجيس الإسماعيلي. ذلك أنه نص على منح حق الصيد فقط في حدود الأسماك الخارجة عن صنف الشابل، مع ضرورة أداء الربع للأحباس، مما يفيد، للوهلة الأولى، أن الأحباس هي التي استفادت : بمعنى أنها ظلت تحتكر حق صيد الشابل، وأضيف إليها، بجانب، الربع مما يُصطاد من غير الشابل، هذا فضلا عن استفادتها من امتياز استثنائي، كما نص على ذلك ظهير ثان صدر في نفس اليوم⁽³⁶⁾.

بيد أن الأمور تطورت في اتجاه مخالف تماما لروح هذا الظهير، الذي ظل مجرد «وثيقة نظرية». فالأحباس، عمليا، كانت تستفيد قبل هذا التاريخ من امتياز حق اصطياد الأسماك الخارجة عن صنف الشابل⁽³⁷⁾. أما الربع الذي أصبح الحوطة ملزمين بأدائه للأحباس فإنه اقتصر على البوري أو المجذبة في مرحلة أولى، وإن لم يبق على هذا الوجه لما أصبحت هذه المنفعة تكرر للخواص مع بداية الحماية، بل أصبحوا ملزمين بأداء الربع من كل ما يصطادون، شابلا وغيره، ويكفي أن نشير هنا إلى أن أحد «فصول كناش الشروط» يذكر، في هذا الخصوص، بكل وضوح : «يحل المكثري محل الأحباس في قبض ربع الشابل أو غيره من الحوت المصطاد في وادي أبي رفاق والقبائل المجاورة له»⁽³⁸⁾. زد على ذلك أن الحوطة أصبحوا يعتقدون لاحقا بأنهم يملكون لوحدهم الثلاثة أرباع من حقوق الوادي وأن الأحباس تملك حقا واحدا⁽³⁹⁾.

(36) توجد نسخة منه بالخزانة الصبيحية بسلا، السلسلة II، الوثيقة رقم 3980.

(37) انظر، على سبيل المثال، الجدول، رقم 2 حيث الإشارة إلى سمك المجذبة.

(38) الفصل الثامن عشر من «كناش شروط اصطياد الشابل وغيره من الحوت». ويتعلق الأمر بكناش يعود إلى السنة 1929، وهو الكناش الوحيد الموجود عن فترة الحماية، ويوجد بنظارة سلا. وبعد الإستقلال أصبح يدرج في الوثيقة المسماة بـ«ملحق كناش الشروط»، وبالضبط في الفصل التاسع.

(39) هذا ما نجده، على سبيل المثال، في رسالة وجهها أمين الصيادين محمد الخليفي إلى عامل الرباط وسلا ورئيس المجلس البلدي بالرباط بتاريخ 2 غشت 1964، وكذا في رسالة من لجنة حوطة بوركراك إلى عامل الرباط وسلا بتاريخ 9 نونبر 1970، وكلاهما من وثائق نظارة الرباط.

هذا فيما يخص بعض الجوانب الخفية والظاهرة من هذا «الربع» الذي أثاره الظهير الحسني أعلاه، وهو لا يمت بصلة - كما أكد برونو ومن نقل عنه -⁽⁴⁰⁾ إلى الربع الآخر الذي فرض فيما بعد على المحترفين، من مغاربة وأجانب وإن هذا الربع «الجديد»، لم يطرح إلا في ظل الإحتلال الأجنبي للبلاد، وتلك كانت المرحلة الرابعة والأخيرة من مراحل تطور هذه المنفعة.

4 - المرحلة الرابعة : استفادة الأجانب من حق الصيد (1916 إلى الآن)

من بين الإضافات الجديدة التي جاء بها ظهير 20 مارس 1916، ما ورد في الفصل الرابع، وهو آخر الفصول : «سيصدر قرار وزيري بضبط صيادة المولعين بذلك والملاحين المحترفين بصيادة الحوت بالوادي المذكور وما ينصب فيه من الأودية مع بيان ما يجري على من يخالف الأوامر الصادرة في ذلك من العقوبات»⁽⁴⁰⁾ ؟

من الواضح أن هؤلاء الذين أشار إليهم هذا الفصل هم فئتان : الصيادون بالقصبة، وقد كانوا، أساسا، من الهواة ؛ ثم الصيادون بالشباك، وهؤلاء كانوا من المحترفين. ولأن من بينهم أجانب، فقد كان من الطبيعي أن توزع سلطات الحماية هذا الإمتياز على رعاياها وكذا على رعايا الدول الأجنبية المقيمين بالعدوتين، خصوصا بالرباط التي اتخذتها الإقامة العامة عاصمة للبلاد. كما كان من الطبيعي أن يقع التمييز بين كل فئة من هاتين الفئتين.

فبخصوص فئة الصيادين بالقصبة أو بالصنارة، فقد تم إعفاؤهم من شرط الحصول على رخصة الصيد. إلا أنه بالمقابل كان يلزمهم أداء الربع للأحباس أو لمن ينوب عنها من المكترين⁽⁴¹⁾.

وفيما يتعلق بالصيادين بالشباك، أو كما أسماهم ظهير 11 أبريل 1922 بـ«أصحاب الصيد الصغير»، فقد اتخذ معهم إجراء مزدوج : أحدهما ينص على أن هذا النوع من الصيد يمكن أن يباشره كل من يتوفر على قارب صيد يشتغل فيه لحسابه ودون استعانة بأي مستخدم آخر، ويتوفر على رخصة من إدارة المياه والغابات⁽⁴²⁾، بحكم أنها أصبحت هي المكلفة «بإدارة

(40) Brunot, op. cit, p. 209, et Caillé, La petite histoire... p. 86

(40م) توجد نسخة منه بحواله الأحباس الرباطية الكبرى، ص. 101.

(41) انظر الفصل السابع عشر من «كناش الشروط»، بنظارة سلا.

(42) نفسه.

شؤون الصيد النهري ومراقبة نظامه»⁽⁴³⁾. والآخر يتمثل في ضرورة أدائهم الربع للأحباس، أو لمن يحل محلها من المكترين⁽⁴⁴⁾.

خلاصة القول أن الأمر يتعلق، هنا، بفئة جديدة لا علاقة لها بفئة الصيادين الذين كان قد أثارهم ظهير مولاي الحسن. وإن كان هناك من عنصر مشترك بين الطرفين، فهو أن الجميع أصبح ملزماً بأداء الربع للأحباس، أو للمكترين حق الصيد، باعتبار أن الأحباس ابتداء من السنة 1916، أصبحت تقوم بكراء هذه المنفعة للخواص.

تلك، عموماً، كانت أبرز المراحل التي مرت بها هذه المنفعة، منذ بداية تحييسها إلى آخر ظهير صدر في الموضوع، وهو ظهير 1916، وإلى جانبها سياقات كل مرحلة. بيد أن هذه المنفعة مرت، بالمقابل، بمراحل أخرى على مستوى الاستغلال، إن في شكله المباشر أو غير المباشر.

ثانياً : طريقة الاستغلال المباشر (قبل 1916)

إن التعريف بهذه الطريقة، التي كانت سائدة، على الأقل، خلال القرن التاسع عشر⁽⁴⁵⁾ واستمرت إلى موسم صيد 1916، تقتضي ضرورة التمييز بين مرحلتين : مرحلة ما قبل ظهور مشكلة التنافيذ، ومرحلة ما بعد «إنفجار» هذه المشكلة، التي أدخلت بحقوق الأحباس، وفرضت شكلاً جديداً على عملية اقتسام مداخيل هذه المنفعة.

1 - مرحلة ما قبل ظهور مشكلة التنافيذ (قبل 1880)

يبدو من المفيد، في البدء تقديم بعض المعلومات الأساسية المتعلقة بسمك الشابل، باعتباره أهم سمك كان يصطاد في وادي أبي رقرق، وذلك حتى يتأتى لنا فهم آليات هذا الاستغلال - سواء في شكله المباشر أو غير المباشر - وكذا فهم سياقات بعض النصوص القانونية المنظمة لعملية الصيد.

(43) كما نص على ذلك الفصل الثالث من ظهير 12 شعبان 1340/11 أبريل 1922، انظر نص هذا الظهير بالجمريدة الرسمية، عدد 676، السنة الثامنة 1922، ص. 693-698 ويتكون من خمسة وثلاثين فصلاً، وبخصوص هذا الفصل، ص. 695.

(44) مصدر الهامش، 41.

(45) نثر الإنتباه - من باب التذكير - إلى أن ظهير مولاي إسماعيل، المشار إليه في الهامش 23، يفيد أن هذه المنفعة كانت تستغل بطريقة غير مباشرة، حيث أن السلطان هو الذي كان يقوم بتحديد ثمن الكراء ويفرضه على قائدي الرباط وسلا.

وما يجدر ذكره هنا، قبل كل شيء، هو أن الشابل من الأسماك الرحالة. بمعنى أنها تتوالد في المياه العذبة⁽⁴⁶⁾، وتكبر في مياه البحر. إذ بعد فترة وجيزة من ولادتها، تبدأ الفراخ رحلتها في اتجاه البحر وتمتد من شهر مارس إلى شهر يونيو. حتى إذا بلغت «سن الرشد»، وذلك ما بين ثلاث إلى أربع سنوات، حيث يكون وزنها متراوحا ما بين ثلاثة إلى أربعة كيلو غرام، تأخذ طريق العودة، بشكل غريزي، إلى نفس المكان الذي ولدت فيه لتضع بدورها بيضها. وتبدأ هذه الرحلة، رحلة العودة، من شهر نونبر، وتستمر، أحيانا، إلى شهر ماي إذا لم تعترضها الحواجز، المتمثلة في السدود التي كانت تقيمها الأحباس خلال فترة الصيد⁽⁴⁷⁾.

لأجل هذا السبب نص الفصل الثامن من ظهير 12 شعبان 1340/11 أبريل 1922، المتعلق بالصيد في الأنهر على حظر إقامة سدود أو كل ما من شأنه أن يمنع السمك من المرور منعاً تاماً⁽⁴⁸⁾، وبموازاة ذلك، نص الفصل الأول من القرار الوزيري، المؤرخ في 15 شعبان 1340/14 أبريل 1922، على منع صيد الشابل ما بين منتصف أبريل ومنتصف يونيو⁽⁴⁹⁾، باعتبارها فترة الولادة وعودة الفراخ إلى البحر.

لكن، ما الذي كان عليه الأمر قبل صدور هذه القوانين المنظمة لصيد الأسماك بالأنهر؟ ما يمكن تأكيده هو أن موسم الصيد كان يبتدئ، عموماً، في شهر نونبر وينتهي في شهر ماي. وقد أمدنا أحد الكنائش المتعلقة بصيد الشابل بمدينة الرباط، خلال موسم صيد سنة 1330-1331، بأول يوم ابتداء فيه موسم الصيد، وهو يوم الخميس 27 قعدة 1330/7 نونبر 1912، ثم بآخر يوم توقف فيه، وهو يوم الإثنين 12 جمادى الثانية 1331/19 ماي 1913⁽⁵⁰⁾. ومعنى هذا أن نفس التوقيت الذي كان سائداً من قبل، هو نفسه، تقريبا، الذي سنته سلطات الحماية فيما بعد.

(46) إن تفقيس بيض السمك يتم، كما هو معلوم، بعد تلقيحه بسائل الذكر. وإن أنثى الشابل يمكنها أن تبيض ما بين خمسين ومائة ألف بيضة، وذلك في عمق محدود لا يتجاوز خمسين سنتمتراً، فوق حصى أملس، وفي مياه غير عكرة. ويمكن أن يتم ذلك على مبعده حوالي خمسمائة كيلومتراً من مصب الوادي، حيث تكون المياه، فعلاً، عذبة. (ضمن المعلومات الواردة في: Fiche sur l'aloise au Maroc، م. س.) وبالنسبة للأنثى، بعد وضع بيضها يقع تغيير في طعم لحمها الذي يفقد طراوته. وهناك مثل محلي، بآزموور الجديدة، يقول: «إن سمك مارس لا يأكله إلا الثعس». انظر في هذا الخصوص: Charles Lecœur, *Le rite et l'outil*, Paris, Félix Alcan, 1939, pp. 117-118.

(47) Fiche sur l'aloise au Maroc، م. س.

(48) الجريدة الرسمية، عدد 676، 1922، ص. 694-695.

(49) انظر نص هذا القرار الوزيري - المتكون من ثمانية عشر فصلاً - بنفس الجريدة الرسمية أعلاه، ص. 698-699.

(50) كناش الداخل والخارج من الحوت الشابل على يد الناظر عبد الخالق فرج خلال موسم صيد 30-1331، رقم 801، خ. ح، ص. 1 و16.

هذا من ناحية، ومن ناحية ثانية، لأخذ فكرة ملموسة عن هذه الطريقة قمنا بتسطير جدول - هو الجدول رقم 1⁽⁵¹⁾ - حاولنا من خلاله تصنيف مجموع ما أنفقه ناظر سلا، محمد الصبيحي، خلال موسم صيد سنة 1275/58-1859.

وهكذا، انطلاقاً من هذا الجدول يمكن تسجيل الملاحظات التالية :

أولاً، لم تكن الأحباس تملك، من بين أدوات الصيد، سوى الشباك. ويمكن أن نضيف إليه كذلك «كلابروط» الذي كان يُصنع من الحبال، والذي كان يستعمل - إلى جانب الحصر - كحاجز في إقامة السد لحصر الأسماك. وبانتهاء موسم الصيد، وإزالة السدود، كان الناظر حريصاً على جمعهما (أي الشباك وكلابروط) وحفظهما في محل خاص، في انتظار استخدامهما لموسم الصيد المقبل، وبالطبع، مع تسجيل أجرة نقلهما. وعموماً، فمجموع النفقات التي رصدت لترقيع الشباك، وعقده بالحبال، وصنع «كلابروط» واحد، وإقامة سدين لم تتجاوز الربع من مجموع النفقات : (25%).

ثانياً، إن قوارب الصيد التي تم كراؤها من أصحابها لم يتجاوز عددها قارين : فلك كبيرة، وأخرى صغيرة. وإن مجموع أيام هذا الكراء، على امتداد موسم الصيد، بلغ خمسة وخمسين يوماً، كلفت الأحباس خمسة عشر مثقالاً وست أواق، أي حوالي 5,7% من مجموع النفقات.

لكن يجب أن يكون واضحاً، باعتبار أن المنفعة كانت تستغل مناصفة مع أحباس الرباط، أن ما يوازي عدد هذه الأيام كان من نصيب أحباس الرباط، ومن ثم يكون مجموع أيام الصيد، خلال سنة، حوالي مائة وعشرة أيام.

ثالثاً، إن أهم نفقة سجلت على الإطلاق، هي التي أنفقت على البحارة، بما في ذلك أجرة نقل الحوت من الوادي إلى محل البيع : أزيد من نصف مجموع النفقات. وقد كانت تلك النفقة تدور، أساساً، حول القوت اليومي، من خبز وزيت وتوابل، دون أن ندري فيما إذا كانوا يستفيدون في هذه المرحلة من السكر والشاي أم لا⁽⁵²⁾. هذا دون احتساب ما صير على بناء «نواله» لهم بجوار الوادي، وشراء «برمة» من القصدير لطبخ العصيدة أو الحريرة، وكذا عادة

(51) سطرناه بالاعتماد على «كناش أوقاف المسجد الأعظم بسلا من فاتح محرم 1272 إلى مم سنة 1275»، رقم 249، الخزنة الصيحية بسلا، ورقة 132 ب و 133 أ.

(52) لوحظ من إحدى الإشارات الواردة في كناش 801، المشار إليه في الهامش 50، أن من بين النفقات التي سجلها ناظر الرباط شراء «بقراج».

شراء التيس وذبحه في محل بيع الحوت، وهي العادة التي استمرت، على الأقل، إلى بداية الحماية⁽⁵³⁾.

جدول رقم 1

ما أنفقه ناظر سلا على الحوت المشترك بين أحباس سلا والرباط مدة الصيد وقبلها
عن سنة 11/1275 غشت 1858-30 يونيو 1859

النسبة المئوية	مقاديرها (بالمناقل)	أنواع النفقات
% 51,49	149,6	نفقة البحارة مدة الصيد وأجرة النقل
% 22,68	65,9	شددود (لترقيع الشبكة) وحبال (لعقدها) وأجرة ذلك
		20,1 شراء حوت حظ البحارة الموجه للسلطان (مرتين) وابنه الخليفة
% 11,84	34,4	سيدي محمد (مرة واحدة)
		14,3 نفقات إرساله (العون والجمال وشراء الملح وشواري وقفف
% 5,37	15,6	كراء فلكين (واحد كبير والآخر صغير) وشراء حبال
% 4	11,8	بناء نواله للبحارة بجوار الوادي
		2,6 واجب نفقتين قبل بناء السد وأجرة ذلك
% 2,23	6,5	1,6 نفقات لأجل بناء السد الأول (فخار وجاوي وحصيرتين)
		2,4 نفقات لأجل بناء السد الثاني (فخار وجاوي وكلايروط)
% 0,34	1,0	شراء تيس لذبحه بمحله المعتاد وحبال
% 1,96	5,7	متنوعات : «برمة» من قصدير وخيوط وحبال وقفف وفرشي
		وأجرة نقل
% 99,91	290,5	المجموع

(53) المصدر نفسه، ص. 41 وما بعدها.

جدول رقم 2

مداخيل أحباس سلا من الحوت الشابل والمجذبة والنفقات التي اقتطعت منها
والفاضل الذي بقي للأحباس ما بين 1272 و 1275/56-1859

الفاضل بالمناقل	النسبة المئوية للمصاريف	المصاريف (بالمناقل)	المداخيل (بالمناقل)	السنوات
702,8	%12,98	104,9	807,7	1273/فاتح شتبر 1856- 21 غشت 1857
701,0	%30,92	313,9	من الشابل : 1009,8 من المجذبة : 54 يجمع : 1014,9	1274/22 غشت 1857- 10 غشت 1858
423,3	%40,69	290,5	من الشابل : 687,4 من المجذبة : 26,4 يجمع : 713,8	1275/11 غشت 1858- 30 يوليوز 1859

وموازاة مع هذه النفقة التي كانت تصرف على البحارة تتساءل : ماذا كان نصيبهم من السمك المصطاد ؟ حول هذا السؤال يجيبنا ظهير حسني، مؤرخ في 9 حجة 1293/26 دجنبر 1876، بما يلي : «نأمر نظار أحباس ثغري رباط الفتح وسلا أن يجروا جميع ما يصاد في الشبكة من أنواع السمك مجرى ما يصاد من الشابل من حيازة الثلثين منه لجانب الأحباس، وإبقاء الثلث الواحد للبحرية، لكون صائر الآلة والأجرة على الحبس»⁽⁵⁴⁾.

من السهل، إذن، أن نستنتج من خلال هذا الظهير أن نصيبهم، على الأقل، من الشابل كان الثلث، مقابل الثلثين لجانب الأحباس، نظرا للإعتبارات السابق ذكرها، والتي أشار إليها الظهير الحسني بإيجاز : «لكون صائر الآلة والأجرة على الحبس». بيد أن هذا الظهير يفتح المجال لطرح سؤال آخر، يتعلق بكيفية قسمة الأسماك الخارجة عن صنف الشابل، قبل هذا التاريخ (أي قبل 1876)، بخاصة منها سمك المجذبة، باعتباره السمك الوحيد

(54) الخزنة الصبيحية، سلا، السلسلة 11، مع 29، الوثيقة رقم 3980.

الذي كانت تصطاده الأحباس خلال هذه الفترة، كما يتضح من الجدول رقم 2⁽⁵⁵⁾.

وفي غياب أي معطى يمكن الاستناد إليه، لا يسعنا إلا تقديم الملاحظة التالية : إن مداخيل الأحباس من هذا الصنف من السمك كانت هزيلة، وهزيلة جداً، مقارنة بمداخيل الشابل : خمسة مثاقيل وأوقية عن موسم صيد سنة 57/1274 - 1858، وهو ما يساوي 0,5% من مجموع المداخيل ؛ ثم ستة وعشرون مثقالاً وأربع أواق عن موسم صيد سنة 58/1275 - 1859، أي حوالي 3,7% ؛ وهذا إن دل على شيء فإنما يدل على أن أهم سمك كان يصطاد في الوادي هو سمك الشابل، ومن ثم يتضح أنه مهما كان نصيب البحرية من هذا الصنف، فإن المداخيل التي كانوا يستفيدونها منه تبقى دون اعتبار، تماماً كما هو الشأن بالنسبة للأحباس، بعد هذا التعديل⁽⁵⁶⁾.

وهكذا، بالاستناد إلى نتائج هذه الملاحظة يمكن صياغة الفرضية التالية : إن هذا الظهير لا يعدو أن يكون مجرد رد الاعتبار للأحباس، على المستوى الرمزي، عوض الظهير الآخر، الصادر في نفس اليوم لفائدة الصيادين القاطنين بجوار الوادي⁽⁵⁷⁾.

نعود، بعد هذا، لمتابعة بقية النفقات، وآخرها تلك المخصصة للسلطان مولاي عبد الرحمان (1822 - 1859)، وابنه الخليفة، سيدي محمد، وتلك هي الملاحظة الرابعة والأخيرة.

سواء كان الإنطلاق من الجدول رقم 1، أو من قائمة نفقات سنتي 1273 و1274⁽⁵⁸⁾، فإن النتيجة واحدة : لقد كان ناظر سلا يبعث بانتظام بما يمكن تسميته بـ«هدية الشابل» إلى السلطان وابنه الخليفة : مرتين في السنة بالنسبة للأول، ومرة واحدة للثاني. وكما حاولنا توضيح ذلك في الجدول رقم 1 فإن هذه الهدية كانت خاصة بالأحباس، دون أن يساهم فيها البحارة بأي قسط، بل إن الأحباس كانت تقوم بشراء جزء من حظهم

(55) سطرناه بالإعتماد على الكناش المشار إليه في الهامش 51. انظر الصفحات : 49 أ - 85 ب - 104 ب - 113 ب - 132 ب - 133 أ.

(56) مما سجله ناظر سلا من مستفاد الحوت المصطاد من مشاريع السهول عن عام 1331، نجد : من حوت الشابل : 193 ريالاً و16 بليوناً؛ ومن حوت المجذبة : 7 ريالات و16 بليوناً، أي ما يساوي 3,56% من مجموع المداخيل. انظر: حوالة الأحباس الكبرى والمضاف بسلا، نظارة سلا، ص. 16.

(57) أي ظهير 26 دجنبر 1876، المشار إليه ضمن ظهير 20 مارس 1916، الوارد بالحوالة الحسبية الرباطية الكبرى، ص. 101.

(58) نفس الصفحات المشار إليها في الهامش 55.

وتدججه مع حظها حتى يكتمل «النصاب» الذي يرسل دفعة واحدة، اقتصاداً في نفقات الإرسال، سواء في اتجاه فاس أو مراكش⁽⁵⁹⁾.

وكما أننا لا ندري متى نشأت هذه الظاهرة، لا ندري كذلك متى نشأت ظاهرة أخرى، تمثلت في توجيه ما كان يسمى بـ«باكورة الحوت». وأقدم وثيقة عثرنا عليها بخصوص هذه البواكير – والباكورة تعني لغة أول كل شيء – تعود إلى السنة 1285/1867، وهي تشير إلى أن ناظري العدوتين وجهاً لمقر الإقامة السلطانية بمراكش «عشرين زوجة من باكور الحوت الشابل»⁽⁶⁰⁾ وقد كان إرسال هذه البواكير مقروناً بالتماس الدعاء الصالح من السلطان بأن يكون موسم الصيد موسم خير وبركة، وبموازاتها استمرت عادة إرسال هدية الشابل، لكن لعدة مرات في السنة، بدل مرتين. وهنا نفتح قوساً لنشير إلى أن هذا التقليد لم يكن مقتصرًا على ناظري أوقاف العدوتين، بل كان موجوداً كذلك بكل من فاس وآزمور. وإذا اكتفينا – من باب الإيجاز – بمثال وادي أم الربيع، نجد أن من بين الشروط التي كان أمين مستفاد آزمور يشترطها على مكثري منفعة هذا الوادي شرطاً ينص على أن يلتزموا بتسليم خمسمائة زوجة من سمك الشابل للمطبخ السلطاني «على العادة فيها»⁽⁶¹⁾، وكان أمين المستفاد يتكفل بتوجيه هذا القدر، على مدار مدة الصيد، للمطبخ السلطاني. حتى إذا استوفى إرسال هذا العدد، أخبر السلطان بالأمر: «بأن يوجهت للكشينة المولوية السعيدة أربعين زوجة من الحوت الشابل داخل شواري [...] وهي تمام العدة المشروطة»⁽⁶²⁾.

لكن بانتقال هذا الإمتياز الخاص بالسلطان إلى الخواص، وقع خلل في توزيع هذين الثلاثين المخصصين للأحباس ويتعلق الأمر بظهور مشكلة جديدة، يمكن تسميتها بـ«مشكلة التنافذ».

2 – المرحلة الثانية : مشكلة التنافذ (1880-1913)

من هم أولئك الخواص الذين أصبحوا يستفيدون من امتياز الحصول على «زوجة من

(59) وقد لوحظ، فيما بعد، أن ناظري الرباط وسلا – في إطار الاقتصاد في نفقات الطريق – كانا يقومان بتوجيه هذه الهدية بشكل مشترك كما يتضح من خلال عدد من الرسائل الموقعة من قبلهما.

(60) رسالة من موسى بن أحمد إلى الخليفة سيدي حسن، بتاريخ 24 شعبان 1285/21 دجنبر 1867، مديرية الوثائق الملكية.

(61) رسالة من أمين مستفاد آزمور محمد بن الحاج الغازي إلى السلطان، بتاريخ 12 ربيع 2 1306/16 دجنبر، خ.ح، مح 284.

(62) من نفس الأمين أعلاه إلى السلطان، بتاريخ 24 رجب 1306/26 مارس 1886، خ.ح، مح 246.

الحوت» أو حوتة واحدة على امتداد مدة الصيد ؟ وقبل ذلك، متى وكيف ابتدأت ظاهرة توزيع هذا الإمتياز الجديد ؟

بناءً على إحدى رسائل نقيب الشرفاء العلويين بسلا، محمد الحبيب، فإن أول من فتح هذه الباب، هم نظار العدوتين، وذلك قبيل بضعة أشهر من وفاة السلطان سيدي محمد بن عبد الرحمان (1859-1873)، حيث إنهم كانوا «يأخذون الحوت لأنفسهم ولعدولهم ويعطون لبعض الأشراف من التهاميين وللكبراء»⁽⁶³⁾ ويحرمون النقيب من ذلك.

ماذا كان جواب السلطان على هذه الشكوى ؟ كان جوابه، الموجه إلى قائد سلا - وهو واحد من بين أولئك الكبراء - : «فإن كانوا يعطون للغير كما ذكر، فهو أحق بذلك من غيره. فتكلم مع الناظرين في ذلك»⁽⁶⁴⁾.

تلك، إذن، كانت البداية الأولى لهذا الإمتياز : انطلقت من فئة محدودة ضمت بالإضافة إلى المسؤولين المباشرين وأعوانهم، أي الناظرين والعدول⁽⁶⁵⁾ الحاشية الحامية، أصحاب السلطة المشار إليهم بـ«الكبراء»، وفي طليعتهم، بالإضافة إلى القائدين والقاضيين والمحتسبين، الخليفة السلطاني المقيم في الرباط، أخوه مولاي رشيد⁽⁶⁶⁾. ثم، أخيراً، بعض الخواص من أصحاب الجاه الرمزي والمادي في آن واحد، وفي مقدمتهم بعض شرفاء الزاوية التهامية، التي كانت تعد بحق - إلى جانب الزاوية الناصرية - أغنى زاوية بالرباط من حيث عدد الأملاك، خلال القرن الماضي وبداية هذا القرن⁽⁶⁷⁾.

ولما وصل هذا الخبر إلى السلطان، لم ير مانعا - وهو مصدر توزيع كل إنعام - من تمديد هذا الإمتياز على النقيب المذكور، وكذا على نقيب الشرفاء بالرباط، عبد الله المأمون، الذي وجدناه يتوفر على ظهور تنفيذ زوجة من الحوت، يوميا، على الأقل منذ بداية السنة

(63) رسالة من السلطان إلى قائد سلا محمد بن سعيد السلاوي، بتاريخ 12 حجة 1289/10 ماي 1873، وثائق جائزة الحسن الثاني، ميكروفيلم 8، مركز الرباط، 1977، خ. ع. ر، ص. 411.

(64) المصدر نفسه.

(65) من المعلوم أن العدول كانوا يقومون بتقييد كل مداخيل الأوقاف وكذا مصاريفها.

(66) حول الإمتيازات التي كان يستفيد منها هذا الخليفة السلطاني المتوفى سنة 1296 هـ، والتي استمرت قائمة بعد وفاته للمقيمين بداره، فيما كان يسمى بـ«دار مولاي رشيد»، انظر متن مصدر الهامشين 88 و89.

(67) حول أملاك هذه الزاوية وغيرها من أملاك زوايا وأضرحة الرباط، انظر عبد العزيز الحليلشي. - «جوانب من تاريخ فرع الزاوية الناصرية بالرباط في القرن التاسع عشر وبداية القرن العشرين (1855-1926)»، ضمن دراسات تاريخية مهداة للفقيد جرمان عياش، منشورات كلية الآداب والعلوم الإنسانية بالرباط، 1994، ص. 145-187 ؛ وبشكل خاص انظر من صفحة 156 إلى صفحة 160.

1880⁽⁶⁸⁾ وهذا ما ينفي، بالمرّة، ما ذكره برونو من أن أولى التنافيذ تعود إلى السنة 1888⁽⁶⁹⁾.

وقد كان من الطبيعي، وقد فتحت الباب، أن يتطلع أصحاب الجاه الرمزي، من علماء وشرفاء ومقدمي الزوايا والأضرحة، للاستفادة من هذا الامتياز. إلا أن المولى الحسن (1873-1894) حاول - ما أمكنه - حصر هذه الظاهرة. هذا ما يتضح، على سبيل المثال، من جوابه الموجه إلى قائد سلا، بتاريخ 23 محرم 1305/11 أكتوبر 1887، إذ بدل أن يستجيب كلية لطلب الم رابط صالح الشقاوي، المتمثل في الإنعام عليه بسمكة واحدة من الشابل يوميا، أجابه: «فقد أنعمنا عليه بتنفيذها له بعد ثلاثة أيام أو ما يقتضيه الحال، وها ظهيرنا الشريف للنظار بذلك»⁽⁷⁰⁾. كما أن نفس هذا الجواب وجدناه يتكرر، في صيغة أخرى مع أولاد القاضي الفقيه إبراهيم الجريري. إذ في الوقت الذي التمسوا فيه تجديد طلب الإنعام عليهم بزوجة من الحوت، مياومة، كما كان الأمر مع والدهم المتوفى، اكتفى بتنفيذ حوتة واحدة لهم، لا غير⁽⁷¹⁾.

وبالرغم من هذا التقنين، فقد تعرضت مداخل المنفعة إلى الضرر. ومن ثم بادر الناظران إلى طرح المشكلة على السلطان وهكذا استغلا مناسبة إرسال ثمانين حوتة من الشابل إلى المطبخ السلطاني⁽⁷²⁾، فوجها، في نفس اليوم - 18 دجنبر 1891 - رسالة ثانية تنضح بالشكوى من أصحاب التنافيذ الذي أكثروا عليهم «من القيل والقال، ويريدون أخذ الحوت أوائل اصطياده قبل استيفاء ما صير على شبكة الحوت [...] مع أنها يصير عليها مال له بال، سيما في هذه السنة لارتفاع ثمن القنب جدا». ثم تضيف الرسالة بأن هذا المشكل ليس جديدا، بل طرح من قبل مع غيرهم من النظار السابقين. وكان السلطان قد أصدر ظهيرا في الموضوع ينص على عدم تنفيذ أي حوته لأصحاب التنافيذ إلا بعد «أن تستوفي الأحباس ما صيرت على شبكة الحوت وما يرجع إليها من الضروريات»، إلا أنهم لم يعثروا على نسخة من

(68) أشير إليه في متن مصدر الهامش 77.

(69) Brunot, op. cit, p. 209, note 4.

(70) رسالة من السلطان إلى قائد سلا محمد سعيد السلاوي، بتاريخ 12 حجة 1289/10 ماي 1873، وثائق جائزة الحسن الثاني، ميكروفيلم 8، مركز الرباط، 1977، خ.ع.ر، ص. 412.

(71) رسالة من السلطان إلى القائد أعلاه، بتاريخ 15 ربيع الثاني 1307/9 نونبر 1889، المصدر نفسه، ص. 492.

(72) رسالة من نظار العدوتين عبد الهادي زنيير وأبي بكر بوزيد وعبد القادر المعموري إلى السلطان بتاريخ 16 جمادى الأولى 1309/18 دجنبر 1891، خ.ح، ص. 287.

هذا الظهير، وبالتالي التمسوا منه، في الأخير، تجديده حتى يكون حجة بيدهم تمكنهم من مواجهة إلحاحات أصحاب التنافيد⁽⁷³⁾.

وبالفعل، جدد لهما السلطان هذا الظهير⁽⁷⁴⁾. إلا أن كثرة «القول والقال»، بين الطرفين لم تتوقف، وهذا ما وقع مع قاضي سلا نفسه، الذي كتب رسالة إلى السلطان، متهما فيها النظار «بجسارتهم عليه بألستهم مع أنه مكلف بالنظر في أمر الأعباس»، كما آتهمهم، في الوقت نفسه، بأنهم «يأخذون أربع سمكات للواحد من السمك المصطاد في كل يوم، مع أن العادة تقتضي أخذ سمكتين»⁽⁷⁵⁾. ونفس هذا الشأن تكرر مع نقيب الشرفاء العلويين بالرباط الذي اتهم ناظر أعباس الرباط، عبد القادر المعموري، بأنه «يعطي في الأيام القلائل ويمنع في أكثرها، خلاف ما كان عليه الأمر مع الناظر السابق محمد غنام»⁽⁷⁶⁾. ثم يختم رسالته قائلا: «وعليه، فنأمل من كمال فضل سيدنا أن يجدد لنا ظهيرا بمداومته كل يوم، ويصلك الظهير الذي بيدنا بارك الله فيك»⁽⁷⁷⁾.

ومن جهة ثانية، فإن طلبات الإنعام «بتنفيذ زوجة من الحوت للاستعانة بها على الوقت» - الموجهة في غالبيتها إلى الحاجب أحمد بن موسى للتوسط لهم لدى السلطان، (وكان هو بدوره يستفيد من باكورة الحوت وبكميات أخرى من وقت لآخر)⁽⁷⁸⁾. ما فتئت تتناسل، إن من بعض مقدمي الأضرحة⁽⁷⁹⁾ أو الفقهاء⁽⁸⁰⁾ أو من بعض الأيامي⁽⁸¹⁾ أو حتى من بعض

(73) نفس النظار أعلاه ونفس المرسل إليه ونفس التاريخ، مح 296.

(74) أشير إلى هذا الظهير في رسالة وجهها نظار العدوتين إلى السلطان بتاريخ 7 رجب 12/1314 دجنبر 1897، خ.ح، مح 411/12.

(75) ملخص رسالة بتاريخ 4 شعبان 21/1310 فبراير 1893، كناش رقم 200، خ.ح، صفحاته غير مرقمة.

(76) تولى محمد غنام نظارة الرباط ما بين 1294 و 77/1303 و 85-1886.

(77) رسالة من عبد الله بن المأمون إلى الحاجب أحمد بن موسى بتاريخ 16 جمادى الأولى 4/1313 دجنبر 1895، خ.ح، مح 410/14.

(78) كان الحاجب أحمد بن موسى يتلقى، بانتظام، نصيباً من الشابل من أمين مستفاد أزموور ونظار العدوتين ومحتسب فاس. انظر في هذا الصدد عدة وثائق بالمحافظ التالية : 43 و 111 و 209 و 409/5 و 410/12، (خ.ح).

(79) رسالة من مقدم ضريح سيدي أحمد بن عاشر الحاج أحمد عمار إلى أحمد بن موسى بتاريخ 9 رجب 6/1312 يناير 1895، خ.ح، مح 400/7.

(80) رسالة من الفقيه العربي بن علي الجنائوي إلى أحمد بن موسى بتاريخ 15 جمادى الأولى 14/1312 نونبر 1894، خ.ح، مح 428/7 ؛ وانظر أيضا رسالة أخرى من الفقيه العدل محمد بن ناصر حركات إلى أحمد بن موسى بتاريخ 3 جمادى الأولى 22/1313 أكتوبر 1895.

(81) انظر على سبيل المثال ملخص رسالة موجهة إلى المرأة زهراء العدلانية الرباطية بتاريخ 7 قعدة 20/1313 أبريل 1896 بكناش 422، ص. 44، وأيضا كناش 220، ص. 4 و 111. (خ.ح).

قواد زعير⁽⁸²⁾ وبعض المعلمين الطبجيين⁽⁸³⁾. وكانت النتيجة أن الناظرين لم يعودوا غير قادرين على مواجهة كثرة المطالبين بتنفيذهم فحسب، بل إن هذا التحبيس فقد مضمونه، وأصبح، من بعض الأوجه، عبثاً على الأحباس والمستولين عنهما.

وكان من اللازم تجديد الكتابة في الموضوع إلى السلطان مولاي عبد العزيز (1894 - 1907)، ما دام ظهير والده قد تجاوزته ظهائر التنافيد، وهذا ما قام به الناظران مباشرة بعد مرور أسبوع على توجيههما خمسين حوثة⁽⁸⁴⁾.

وفي الواقع، لم يكتفيا بإرسال رسالة واحدة، بل حررا رسالتين. واحدة وجهت إلى الحاجب، والثانية إلى السلطان، وذلك في نفس اليوم - 12 دجنبر 1896 -⁽⁸⁵⁾ ولا تختلفان عن بعضهما إلا في جملة واحدة، وماعدا ذلك فهما متطابقتان كل التطابق.

لقد عرضوا، في البداية، المشكلة كما يلي : إن أحباس العدوتين لم تعد تستفيد من أي دخل من هذه المنفعة، إذ بعد اقتطاع المصاريف - كما نص على ذلك ظهير سابق - يوزع الباقي مما يصطاد على أصحاب التنافيد، بل إنه أحيانا «لا يفي بالجميع، فيكثر الكلام علينا في ذلك». ثم التمسوا، بعد ذلك، من السلطان أن يمن على الأحباس «إما نصف أو ثلث أو ربع مراعاة لجانب الأحباس ليحصل لها شيء في الجملة»⁽⁸⁶⁾. وأخيرا طلبوا إصدار ضابط يتمشون عليه مع أصحاب التنافيد لأن ما يصطاد لم يعد يفي بالجميع.

وبعد مرور شهر وستة أيام على تاريخ كتابة هذه الرسالة، أصدر السلطان ضابطا، مؤرخا في 12 شعبان 1314/18 يناير 1897⁽⁸⁷⁾. فماذا قدم من حلول لهذه المشكلة ؟.

(82) رسالة من القائد أحمد بن المهدي الزعري إلى أحمد بن موسى بتاريخ 14 جمادى 1/1314 21 أكتوبر 1896، خ.ح، مح 413/4.

(83) كان المعلم إسماعيل الطبجي يستفيد، بناء على ما بيده من ظهائر، من ثلاثة تنافيد : جناية شهرية تبلغ أربعة وعشرين مثقالا، وسكنى مجانية يؤديها عنه أمين مستفاد الرباط (لأن دور المحزن كانت كلها منفذة)، ثم زوجة من الحوت يوميا. وعلى أثر وفاته، أقر السلطان مولاي عبد العزيز، بواسطة ظهير مؤرخ في 16 جمادى الثانية 1316/فاتح نونبر 1898، أولاده بالإستمرار في الإستفادة من كافة هذه الإنعامات. انظر كناش 220، خ.ح، ص. 4 و 11.

(84) رسالة من ناظري سلا عبد الهادي زنيير وأبي بكر بوزيد إلى السلطان بتاريخ 29 دجنبر 1314/5 دجنبر 1896، خ.ح، مح 404/5.

(85) رسالة من ناظر العدوتين عبد الهادي زنيير وأبي بكر بوزيد وعبد القادر المعموري إلى الحاجب أحمد بن موسى بتاريخ 7 رجب 1314/12 دجنبر 1897، خ.ح، مح 403/5، وأخرى بنفس التاريخ إلى السلطان، خ.ح، مح 411/12.

(86) هذه الجملة توجد فقط في الرسالة الموجهة إلى السلطان.

(87) قبل أن يظهر هذا الضابط إلى الوجود، موقع بالطابع السلطاني، وجدناه بجر، في الأصل، من قبل مختصين، على ظهر الرسالة التي وجهها الناظر إلى السلطان مولاي عبد العزيز، المشار إليها أعلاه.

أولاً، أكد ما كان موجوداً في ظهير والده، أي عدم تنفيذ أي حوتة إلا بعد استيفاء صوائر الشباك.

ثانياً، خصص للأحباس الربع مما يصطاد يومياً، وذلك بعد خصم بقية الصوائر (قوت البحرية وكراء الفلك ونفقات بناء السدود الخ).

ثالثاً، توزيع الثلاثة أرباع الباقية كما يلي :

أ - البدء بإعطاء التنفيذ اليومية لدار مولاي رشيد «ولو لم تطلع إلا هي» كما هو منصوص على ذلك في الظهير الذي بيد أولاد هذا الخليفة السلطاني السابق. وتجدر الإشارة إلى أن هذه الدار كانت تستفيد من امتيازات أخرى، منذ حكم سيدي محمد بن عبد الرحمان إلى آخر حكم مولاي عبد الحفيظ (1908 - 1912)، سواء تعلق الأمر بـ«ملزومة الدار» من سمن وزيت ولحم وتوابل وسكر وشاي وصابون وخطب وبياض وماء، أو إصلاح أمور الدار نفسها⁽⁸⁸⁾، هذا فضلاً عن عرصة منفذة - كانت تقع بباب تامسنا - تبلغ مساحتها 41729 متراً مربعاً⁽⁸⁹⁾، أي ما يساوي 4,173 هكتارات.

ب - في مستوى ثان بعد دار مولاي رشيد يأتي «أصحاب الخطط المخزنية»، أو الولاة، كما أسماهم الضابط، أي رجال السلطة (القائدان والقاضيان والمحتسبان...) والعمل معهم، أنه إن كانت هذه الثلاثة أرباع تفي بالجميع من أصحاب التنافيذ فليأخذوا تنفيذهم يومياً، وإن لم تف فلينفذ لهم مرتين إلى ثلاث مرات فقط في الأسبوع.

ج - في المرتبة الثالثة، في هرمية هذا التوزيع، وقع الالتفات إلى «أئمة المساجد والمؤذنين والعلماء والشرفاء» حيث خصص لهم سدس الثلاث أرباع. وقد اهتم الضابط، بخصوص هذه الفئة، بكل أولئك الذين لم يكونوا يستفيدون من قبل، باعتبار أنهم لم يكونوا يتوفرون على ظهير «التنفيذ»، وطالب بإدماجهم مع أصحاب التنافيذ، وذلك على أساس تقييدهم جميعاً في

(88) بالإضافة إلى القوائم الحسابية، وهي غير مصنفة وغير مرقمة، انظر: على سبيل المثال الكنائش التالية: كناش 651 عن سنتي 1299 و1300 وكناش 377 عن سنتي 1304 و1305 وكناش 206 عن سنتي 1311 و1312، وهي من كنائش الخزنة الحسنية ؛ ثم كناش 433 عن سنتي 1324 و1325، وهو من كنائش الخزنة الصبيحية بسلا.

(89) كناش 82 عن سنة 1292، ص. 7 وكناش 266 عن سنة 1323، وكلاهما من كنائش الخزنة الحسنية. ونشير إلى أن المساحة المقدمة هنا هي من اجتهدنا صغناها انطلاقاً من الأرقام الواردة في كناش 266، ص. 21. والمقدمة بالطريقة التالية : من المشرق إلى المغرب من جهة الجوف 184,5م، ومن جهة القبلة من المشرق إلى المغرب أيضاً 188,5م، ومن الجوف إلى القبلة من جهة المشرق 243,5م، ومن جهة المغرب من الجوف إلى القبلة أيضاً 204م (م = المتر).

لائحة خاصة، ثم يوزع عليهم جميعاً هذا السدس من الثلاثة أرباع، بحسب ترتيبهم في اللائحة. ومعنى هذا، أن من وصل دوره، يأخذ ما نابه من هذه القسمة، ومن لم يصله الدور، فإلى موسم الصيد المقبل، خصوصاً أولئك الذين ليس بيدهم ظهور تنفيذ، أما الذين يتوفرون على الظهير، فيمكنهم أن يستفيدوا من قسمة أخرى، وهي القسمة الأخيرة.

د - تخصيص الباقي من الثلاثة أرباع، أي خمسة أسداس، لأصحاب التنافيد سواء من الفئة المشار إليها أعلاه، أو من غيرهم، وتوزع عليهم - بعد تقييدهم - على نفس النمط السابق.

وفي الأخير، تم توجيه الأمر للنظار بالتزام تطبيق بنود هذا الضابط «حذوا بحذو ولا يكون فيه التفضيل لأحد ولا يبقى لكم نزاع مع أحد قط».

إلا أن النزاع، مع ذلك، لم يتوقف. هل لأن النظار كانوا ينحازون لأشخاص دون آخرين؟ من المحتمل ذلك. لكن عندما كانوا يسألون، إذا اشتكى منهم أحد، فإنهم كانوا حريصين على التذكير بأنهم يطبقون الضابط، كما وقع، على سبيل المثال، مع الحاجة كوّارة : «... ثم إنها أخبرت بدفعها لنا الكتاب الشريف ولم ينفذ لها شيء، فلينه لعلم مولانا الشريف أن الحوت كان قليلاً في أول العام، وكان الصائر لم يستوف. وحيث ورد علينا ضابط مولانا السعيد وافق استيفاء الصائر المذكور، فنفذنا لها ما نابهنا مع جملة المنفذ إليهم هنا، ولم يفتها شيء مما نابهنا، على نحو ما شرحه الضابط السعيد»⁽⁹⁰⁾.

لنقل إن هذا الضابط إذا كان قد رد بعض الاعتبار للأحباس، حيث خصها بربع المداخل، بعد إسقاط الصوائر، لكنه، بالمقابل، لم يرض الكل، سواء بالنسبة لمن كان بيدهم ظهير، كما يتضح من مثال الحاجة كوّارة أعلاه، أو بالنسبة لمن لم يحصل بعد على أي ظهير، خصوصاً من الفئة التي رتب في المرتبة الثالثة، وهو ما جعلهم يحثرون رسائل في الموضوع، يطالبون فيها بإنصافهم من الحيف الذي وقع لهم، كما يتجلى من الرسالة التالية : «وبعد، فغير خاف على سيادتكم إني من فقهاء الرباط ومن خطبائها وإني ندعو لسيدنا أيده الله في خطبة الجمعة بدعاء خاص من صميم القلب [...] هذا ونحب من سيادتكم أن تأخذ بيدنا عند سيدنا نصره الله ليؤمن علينا بزوجة من الشابل يومية وقت الغلة، إذ غير خاف على سيادتكم أن الشابل هو الجانب الأحباس والفقهاء أولى به [...] كغيرنا من الطلبة»⁽⁹¹⁾.

(90) رسالة من نظار العدوتين إلى السلطان، بتاريخ 29 قعدة 1314/فاتح ماي 1897.

(91) رسالة من الفقيه علي أحمد دينية إلى أحمد بن موسى، بتاريخ 23 شعبان 1315/17 يناير 1898، خ. ح. ع. 414/5.

ومن ثم، فإن مشكلة التنافيذ، التي استمرت حوالي ثلاثين سنة، لم تجد حلها النهائي إلا مع بداية الحماية، عن طريق إلغائها، بواسطة ظهير مؤرخ في 10 رمضان 1331/13 غشت 1913⁽⁹²⁾.

بيد أن هناك سؤالاً، يطرح نفسه على هامش هذا الضابط : هل وقع تغيير في نصيب الصيادين، المتمثل في الثلث مما يصطاد ؟ هذا ما يجب استبعاده، وإلا لكان هذا الضابط قد أوماً إلى المسألة وهو ما لم يقع. والذي وقع - دون أن تتمكن من تحديد تاريخ ذلك - هو أن هؤلاء الصيادين، كان يوجد على رأسهم رئيس يقوم بضبط مهنتهم : رئيس خاص بصيادي الرباط، وآخر بصيادي سلا، يسمى «رئيس الحوت الشابل»، كان يقترح من قبل القائد، ويعين رسمياً بواسطة ظهير⁽⁹³⁾. ويبدو أن هذه «الرياسة» كانت، إلى حد ما، وراثية، كما كانت تتطلب بعض الشروط الأساسية، وهي «الحزم والضبط والديانة وإكمال المعرفة بأمر الوادي»⁽⁹⁴⁾. زد على ذلك كبر السن. هكذا، لما اقترح قائد الرباط أحد أولاد الرئيس المتوفى، محمد بن عمر المعروف «امتنع عمه من الخدمة معه وكذلك البحرية لصغره وعدم معرفته بما ذكر»⁽⁹⁵⁾.

وإذا كان هناك من تطور وقع في هذه المهنة (أي الرياسة) يستحق التسجيل، فهو استفادتهما، على الأقل ابتداءً من سنة 1905/1323، من أجره شهرية ينفذها لهما أمناء مرسى العدوتين، كانت تقدر بمائتين وعشرة مئاقيل لكل واحد منهما، أي ما يساوي خمسة عشر ريالاً⁽⁹⁶⁾، هذا فضلاً عن أجره خاصة من قبل ناظري الأوقاف⁽⁹⁷⁾ ؛ وبالطبع نصيب من الحوت، لا ندري مقداره، لكن في جميع الحالات أكبر من القسمة المخصصة للصيادين، في إطار الثلث المخصص لهم.

(92) أشير إلى هذا الإلغاء في إحدى فقرات مقدمة ظهير 20 مارس 1916.

(93) انظر، على سبيل المثال، ظهير تعيين الرئيس الحاج محمد العلمي، بتاريخ 24 قعدة 1322/30 يناير 1905 بالسلسلة II، أ، مح 1، الوثيقة 76، الخزنة الصبيحية، سلا ؛ وأيضاً رسالة من محمد الجباص إلى باشا سلا الطيب الصبيحي، بتاريخ 25 حجة 1332/14 نونبر 1914 : «حول إسناد رياسة اصطياد الحوت الشابل بوادي بوركراك للطالب أحمد البخاري السلاوي مكان والده المتوفى»، السلسلة I، أ، مح 20، الوثيقة 2803، الخزنة الصبيحية، سلا.

(94) رسالة من ناظر الرباط عبد القادر المعموري إلى السلطان، بتاريخ 9 حجة 1306/6 غشت 1889، خ.ح، مح 228.

(95) رسالة من الناظر محمد الأزرق إلى الوزير محمد المقرئ، بتاريخ 3 محرم 1330/24 دجنبر 1911، خ.ح، (ضمن الوثائق الحفيفية وهي غير مرقمة).

(96) كناش 636، خ.ح، ص. 133، وكناش 433، الخزنة الصبيحية بسلا، ورقة 21ب و 64أ و 116أ و 158أ، وذلك خلال سنة 1906/1324.

(97) كانت تبلغ ستة ريالات مع بداية الحماية. انظر كناش 801، خ.ح، ص. 45.

وفيما بعد، مع طريقة الاستغلال المباشر، أصبحت الوثائق تتكلم عن وظيفة جديدة. وهي «أمين الصيادين»، كما سنرى.

ثالثا : الاستغلال غير المباشر (الكراء عن طريق السمسرة)

مع بداية موسم صيد 1916/1335 تم الانتقال إلى هذا الشكل الجديد من الاستغلال الذي ما يزال قائما إلى الآن⁽⁹⁸⁾. وقد مر، بدوره، بمرحلتين : الأولى تمتد من 1916 وتنتهي سنة 1980 ؛ والثانية تبتدئ من يناير 1981 وما تزال مستمرة إلى الآن.

1 - المرحلة الأولى : من موسم صيد 1916 إلى نفاذ الشابل (1980)

من بين الأسئلة التي تطرحها هذه الطريقة، هناك سؤالان أساسيان. أحدهما يرتبط بالشروط التي كانت تشترطها الأحباس على المكثرين، والآخر يتعلق بالمشاكل المترتبة على هذه الطريقة وكذا ردود فعل الأحباس.

أ - شروط الكراء

لنقل، في البداية، بأن الأحباس - خلال هذه المرحلة - كانت تلتزم بتطبيق مقتضيات الظهير الصادر في 16 شعبان 1331/21 يوليوز 1913، المتعلق بكيفية إجراء سمسرة كراء الأملاك الحبسية على الأمد القصير، أي لمدة عام أو عامين⁽⁹⁹⁾. لكن نظرا لخصوصيات هذه المنفعة، كانت هناك شروط أخرى توجد في وثيقتين أخريين : الأولى تسمى «كناش شروط سمسرة منفعة صيد الشابل وغيره من الأسماك بوادي أبي رقرق من مصبه إلى المقرن»⁽¹⁰⁰⁾ ؛ ثم وثيقة ثانية، موازية، تعرف بـ«مملحق كناش الشروط»⁽¹⁰¹⁾.

وهكذا، إذا تجاوزنا بعض الشكليات القانونية المتعلقة بكيفية إجراء السمسرة، الواردة في الظهير المشار إليه أعلاه - والمكررة في بعض فصول «كناش الشروط» - وتساءلنا عن طبيعة

(98) إن هذا الانتقال ارتبط بتطبيق إحدى الإشارات الواردة في الفصل الثاني من ظهير 20 مارس 1916.

(99) ويتكون من سبعة عشر فصلا، وقد اكتفينا بالنص الموجود ضمن مطبوع مستنسخ أصدرته وزارة الأوقاف والشؤون الإسلامية بعنوان «النصوص التشريعية والتنظيمية الخاصة بالأوقاف والشؤون الإسلامية» وزعته على كافة نظار المملكة، ص. 3-5.

(100) كما سبق أن أوضحنا في الهامش 38، لم نعثر سوى على كناش واحد من «كناش الشروط» يعود إلى فترة الحماية (1929)، يوجد بنظارة سلا، ويتكون من تسعة عشر فصلا. وابتداء من فترة الإستقلال انتقلت هذه الفصول إلى ستة وعشرين فصلا.

(101) تفرد نظارة الرباط بتوفرها على الملاحق الممتدة من العام 1954 إلى 1959، وتتكون، عموما، ما بين تسعة إلى عشرة فصول.

بقية الشروط وبعض دلالاتها، فإننا نخرج بالخلاصة التالية : إنها تعبر عن عدد من المصالح . هناك شروط تعبر عن مصلحة الأحباس، وأخرى عن مصلحة الحوت، وثالثة عن مصلحة أصحاب رخص الصيد الصغير، وأخيراً شروط محدودة لصالح المكثرين.

فمن حيث الشروط التي تعبر عن مصلحة الأحباس يمكن حصرها في النقاط التالية : أولاً، مسألة الضمانة المؤقتة، إذ كان لزاماً على كل من أراد المشاركة في السمسة أن يضع في صندوق أحد النظارتين مبلغاً من المال، يحدده الناظران⁽¹⁰²⁾. أما بالنسبة للذي وقعت عليه السمسة، فيلزمه أن يضيف قدراً آخر يساوي «عشر ما نزلت به السمسة»⁽¹⁰³⁾ وتكمن أهمية هذه الضمانة في حالة ما إذا وقعت مشاكل مع المكثر، وامتنع عن الأداء في الوقت المعين لذلك⁽¹⁰⁴⁾. عندئذ، تنزع منه حقوقه، ويفسخ العقد، وتبقى الضمانة في ملك الأحباس⁽¹⁰⁵⁾.

ثانياً، اليسر من جهة، وأن لا تكون بذمة المتزايدين ديون سابقة⁽¹⁰⁶⁾. وفي الواقع، فإن هذين الشرطين بقدر ما هما جديان، بقدرما هما قديمان. جديان، لأنهما لم يظهرهما - كشرطين - إلا بعد استقلال البلاد. وقديمان، لأنهما كانا موجودين، خلال النصف الثاني من القرن الماضي، ضمن الشروط التي كان يلزم أمناء المستفادات مراعاتها والتأكد منها قبل إمضاء عقد الكراء للمتزايدين على المكوس، التي كان المخزن يقوم باستغلالها بطريقة غير مباشرة⁽¹⁰⁷⁾. ومعنى هذا أن المخزن و«رجالاته» حرصوا، مباشرة بعد الاستقلال، على العودة إلى إحياء بعض تقاليد القرن الماضي التي عرفت، لبعض الوقت، توقفاً.

ثالثاً، عدم مطالبة الأحباس بأي تعويض أو بأي تخفيض في الكراء في حالة وقوع أي ضرر للمكثر. سواء تعلق بالفيضانات أو بغياب الأمن⁽¹⁰⁸⁾، أو بتدخل الدولة في الوادي، لإنشاء سد أو إنجاز أي عمل ترى أنه ضروري⁽¹⁰⁹⁾.

(102) الفصل الثامن من كناش الشروط (لفترة ما بعد الإستقلال).

(103) الفصل الرابع من ملحق كناش الشروط.

(104) يدفع القسط الأول - أي بالنسبة للعام الأول - بالتسبيق مباشرة عند المصادقة على إمضاء الكراء، والقسط الثاني في منتصف شتنبر (الفصل التاسع من كناش الشروط).

(105) الفصل الثاني عشر من كناش الشروط.

(106) الفصل السادس من كناش الشروط.

(107) سبق أن حللنا هذين الشرطين باستفاضة في دراسة سابقة : انظر: عبد العزيز الخليلي. - مكوس الحواضر، م.س، ص. 290-295.

(108) الفصل العشرون من كناش الشروط.

(109) الفصل التاسع عشر.

أما بخصوص الشروط الخاصة بحماية السمك، والتي سبق أن أشرنا إلى بعضها عرضاً⁽¹¹⁰⁾، فقد ظلت مقننة، منذ البداية إلى الآن، بظهير 12 شعبان 1340/11 أبريل 1922، المتعلق بالصيد في الأنهر⁽¹¹¹⁾، والمغير بظهير 25 ربيع الثاني 1345/2 نونبر 1926⁽¹¹²⁾، وكذا بالقرار الوزيري المؤرخ في 15 شعبان 1340/14 أبريل 1922، الخاص بالضوابط المتعلقة بتطبيق ظهير 11 أبريل 1922⁽¹¹³⁾، والمغير بالقرار الوزيري المؤرخ في 25 ربيع الثاني 1345/2 نونبر 1926⁽¹¹⁴⁾.

وهكذا، إذا كانت بعض فصول «كناش الشروط» اكتفت بالإحالة على هذه الظهائر والضوابط⁽¹¹⁵⁾، على أساس أنه من واجب المكترين العودة إليها واستيعاب محتوياتها وتبليغها إلى مستخدميهم من الصيادين، باعتبار أن «المكترين مسؤول شخصيا وذمة عما يرتكبه صيادوه من المخالفات للضوابط المشار لها ولمقتضيات كناش الشروط»⁽¹¹⁶⁾، فإنه، في الوقت ذاته، تم التذكير بالأساسي منها كما هو الشأن بالنسبة للفترة التي يمنع فيها الصيد⁽¹¹⁷⁾، ونوع الشباك المباحة⁽¹¹⁸⁾، والأماكن التي يحظر فيها الصيد نهائيا⁽¹¹⁹⁾.

النوع الثالث من الشروط يرتبط بأصحاب الصيد الصغير، كما سبق أن أوضحنا فإن ميلاد هذه الجماعة ارتبط بفترة الحماية التي مكنتهم من امتياز حق الصيد بمجرد الحصول على رخصة من إدارة المياه والغابات. صحيح، إن أحد فصول «كناش الشروط» كان ينص على إلزامهم بإعطاء الربع مما يصطادون للمكترين⁽¹²⁰⁾، - إسوة بصيادي القبائل المجاورة

(110) انظر متن الهامشين 48 و 49.

(111) الصادر بالجريدة الرسمية، عدد 676، 1922، ص. 693-698.

(112) الصادر بالجريدة الرسمية، عدد 738، السنة الخامسة عشرة، 1926، ص. 2231-2232.

(113) الصادر بالجريدة الرسمية، عدد 676، 1922، ص. 698-699.

(114) الصادر بالجريدة الرسمية، عدد 738، 1926، ص. 2232.

(115) كما هو شأن الفصلين الرابع عشر والخامس عشر من كناش الشروط.

(116) الفصل السادس والعشرون من كناش الشروط.

(117) سبق أن أشرنا إلى تحديد هذه الفترة بمتن مصدر الهامش 49. وهنا يلزمنا أن نضيف أن هذه «الفترة» عرفت

تعديلا بناء على قرار أصدره مدير المياه والغابات، مؤرخ في 22 يونيو 1931، حيث نص على منع صيد الشابل منعا كليا من فاتح ماي إلى فاتح يوليوز، وماعدا ذلك فهي مباحة من طلوع الشمس إلى غروبها. وقد أثير إلى هذا

التعديل في الفصل الخامس عشر من كناش الشروط.

(118) الفصل السادس عشر من كناش الشروط.

(119) أشار الفصل السابع من كناش الشروط إلى هذه النقطة بما يلي : «يمنع الصيد على طول خمسمائة متر في العالية وخمسمائة متر في السافلة للمتنقى الأنهر والمقاطع وكذا في أمكنة تناسل الأسماك الطبيعية أو الإصطناعية أو ما

جاورها».

(120) الفصل السابع عشر من «كناش الشروط» (يوجد بنظارة سلا).

للوادي⁽¹²¹⁾ - إلا أنه من المرجح أنهم كانوا يتملصون من أدائه، خلاف ما كان عليه الأمر مع الجماعة الأولى. ويبدو أنه لهذا السبب، وقع تغيير في هذا الشرط، على الأقل ابتداء من سنة 1954، حيث أصبح لزاماً عليهم الحصول على رخصة من المكثري⁽¹²²⁾، فضلاً عن رخصة إدارة المياه والغابات، حتى يتأق لها، متى مكهم من الرخصة، استيفاء الربع المنصوص عليه.

وبموازاة مع هذا التطور - وهنا نصل إلى الصنف الأخير من الشروط المرتبطة بمصالح المكثرين - وقع تطور آخر، يتعلق بمسألة السد. ذلك أنه إذا كان الفصل الثامن من ظهير 11 أبريل 1922 قد نص على حظر إقامة سد أو كل ما من شأنه أن يمنع السمك من المرور حظراً تاماً⁽¹²³⁾، فإن الأحباس، ابتداء من موسم صيد 1958، أضافت شرطاً جديداً بـ«ملحق كناش الشروط» تأذن فيه للمكثري بإقامة سد شريطة إزالته بمجرد انتهاء فترة الصيد⁽¹²⁴⁾. إلى هذا الحد فالأمور واضحة. لكن غير الواضح، هو أن نفس هذا الشرط يضيف - في شقه الثاني - بأن استعمال هذا السد مشروط بطلب الإذن من إدارة المياه والغابات.

هل يتعلق الأمر بفخ نصبته إدارة الأحباس لتحفيز المتزايدين للزيادة في ثمن كراء المنفعة التي كانت إلى حدود هذا التاريخ - كما يتضح من الجدول رقم 3 - متواضعة جداً ؟

من المرجح ذلك، بدليل أن هذا الشرط سيكون موضع مشاكل بين الطرفين، كما سنرى بعد قليل⁽¹²⁶⁾. ولأجل هذا السبب، ولأسباب أخرى مشابهة نص أحد فصول «كناش الشروط» على ما يلي : «إذا وقع نزاع بين المكثري والغير في شأن استغلال الحقوق الناتجة من العقدة فلا حق للمكثري أبداً أن يحيله على إدارة الأحباس أو يطلب منها الضمانة، ويرجع وجوباً لدى المحاكم»⁽¹²⁷⁾.

ب - المشاكل المترتبة على هذه الطريقة وردود فعل الأحباس

انتبهنا إلى أن المشكل الأساسي الذي كان المخزن يعانيه مع مكثري منافع حواضره خلال النصف الثاني من القرن الماضي - والمقصود بالمنافع هنا مكوس الأسواق والأبواب - هو

(121) الفصل الثامن عشر من نفس الكناش أعلاه.

(122) الفصل السادس من ملحق كناش الشروط.

(123) الجريدة الرسمية، عدد 676، 1922، ص. 694-695.

(124) الفصل العاشر من ملحق كناش الشروط.

(125) سطرناه بالاعتماد على مجموع الوثائق الموجودة بكلتا النظارتين.

(126) انظر مصدر الهامش 152.

(127) الفصل الثاني والعشرون من كناش الشروط.

مشكل الإدعاء بالخسارة وطلب التخفيض في قيمة الكراء المتفق عليه في العقد⁽¹²⁸⁾. وهذا ما وجدناه يتكرر بين الأحباس ومكتري منفعة صيد الشابل، خلال النصف الثاني من هذا القرن، مما يفيد أنه مشكل بنيوي، بالرغم من كل الشروط الدقيقة التي كانت تسطر لتلافيه. بيد أن الأحباس عانت، من جهة أخرى، من مشكل آخر، لا يخلو من حدة، مع الصيادين القاطنين بجواري الوادي.

لنبداً بالمشكل الأول، متسائلين، عن الأسباب التي كانت تدفع المكترين إلى إعلان الخسارة وطلب تخفيض في السومة الكرائية المنصوص عليها في عقد الكراء.

في طليعة تلك الأسباب، نجد عنصراً طبيعياً كان يتمثل في الفيضانات، ذلك أن هذه الكارثة بقدر ما كانت تحرم المكتري من ممارسة الصيد، بقدر ما كانت تعمل على تعكير مياه الوادي وفرار السمك منه⁽¹²⁹⁾. ثم في مرحلة ثانية، تدخل عنصر بشري لعب دوره الحاسم في القضاء على سمك الشابل بصفة نهائية، تجسد في بناء سدي كرو وسيدي محمد بن عبد الله، خصوصاً أن هذا الأخير – الذي انتهى من بنائه سنة 1974 – لا يبعد عن المصب سوى باثني عشر كيلو متراً⁽¹³⁰⁾. هذا فضلاً عن عدم احترام قانون الصيد، حيث أن أصحاب السفن كانوا يطلقون شباكهم عند مصب النهر، مما كان يحول دون وصول السمك إلى النهر⁽¹³¹⁾.

(128) الخمليشي. – مكوس الحواضر، م. س، ص. 309-333.

(129) رسالة من محمد الجعواني إلى وزير الأوقاف بتاريخ 26 مارس 1969، نظارة الرباط.

(130) بني هذا السد في ملتقى رافدي وادي كرو ووادي كريفلة، وهو المسمى بـ«المكرن». وفي هذه النقطة بالضبط ينتهي حق الأحباس في الصيد.

(131) رسالة من مصطفى الزموري إلى ناظر سلا، بتاريخ 14 يونيو 1972، نظارة سلا.

جدول رقم 3

تطور سومة كراء منفعة الشابل وغيره من الأسماك بوادي أي رقراق (1927-1993)

السنوات	قيمة الكراء	ملاحظات
كراء لامد قصير (لسنتين أو سنة)		
5 دجنبر 1927-4 دجنبر 1929	30300 فرنك لكل سنة	لم يؤد منها في موسم 62 - 1963 سوى 22000 درهم وتم اعفاء المكثرين من الباقي. أنظر مصدر الهامشين 132 و 133.
5 دجنبر 1929 - 4 دجنبر 1931	20000 فرنك لكل سنة	
أكتوبر 1954 - شتنبر 1956	5000 درهم لكل سنة	
أكتوبر 1956 - شتنبر 1958	3250 درهم لكل سنة	
أكتوبر 1958 - شتنبر 1960	8150 درهم لكل سنة	
أكتوبر 1960 - شتنبر 1962	12500 درهم لكل سنة	
أكتوبر 1962 - شتنبر 1964	30000 درهم لكل سنة	
أكتوبر 1964 - شتنبر 1965	19500 درهم	
أكتوبر 1965 - شتنبر 1966	15000 درهم	
أكتوبر 1966 - شتنبر 1968	16000 درهم لكل سنة	
أكتوبر 1968 - شتنبر 1969	29000 درهم	أكثرية المنفعة في الأصل لمدة سنتين، ووقعت مشاكل إثر اختفاء المكثرين. انظر تفاصيل ذلك بمصدر الهامشين 134 و 135.
أكتوبر 1969 - شتنبر 1970	16000 درهم	
25 يناير 1971 - شتنبر 1970	6000 درهم	
نونبر 1971 - شتنبر 1971	20000 درهم	
أكتوبر 1972 - شتنبر 1973	10000 درهم	
أكتوبر 1974 - شتنبر 1976	14300 درهم لكل سنة	
نوفمبر 1976 - شتنبر 1978	6000 درهم لكل سنة	
أكتوبر 1978 - شتنبر 1978	7500 درهم لكل سنة	
أكتوبر 1978 - شتنبر 1980	7500 درهم لكل سنة	
كراء لامد متوسط (3 - 6 - 9 سنوات)		
81 - 1993	50000 درهم لكل سنة	ابتداءً من 1985 توقف ابن المكثر عن أداء الكراء أنظر مصدر الهامش 167.
84 - 1986	10000 درهم لكل سنة	
87 - 1989	10000 درهم لكل سنة	
1990 - 1992		لم تكرر خلال هاتين السنتين لأنه لم يقدر فيها نفع أنظر مصدر الهامشين 168 و 172.
93 - 1995	5000 درهم لكل سنة	
96 - 1998	12000 درهم لكل سنة	
99 - 2001	12000 درهم لكل سنة	

وإذا تتبعنا، بالمقابل، مجموع ردود فعل الأعباس تجاه هذا المشكل، فإننا نلاحظ ما يلي:

أولاً، الإعفاء التام من أداء قسط معين من سومة الكراء المتفق عليها. وهذا الإجراء اتخذ لأول مرة - وهي المرة الأخيرة - مع مكثري المنفعة خلال موسم 62-1963. وقد برر ناظر أوقاف الرباط هذا السلوك بالإستناد إلى اعتبارين: أحدهما، أن قيمة هذا الكراء كانت مرتفعة جداً، لم تبلغ قط هذا المبلغ «وذلك بسبب المشاحنات التي ظهرت أثناء السمسرة»، والآخر، بسبب الفيضانات التي «تسببت في خسارات جد فادحة للمكثرين»⁽¹³²⁾. وقد أخذت الوزارة هذا التبرير بعين الاعتبار، وصادقت على اقتراح الناظر، حيث تم إعفاء المكثرين - وعددهم ثلاثة - من ثمانية آلاف درهم⁽¹³³⁾. إلا أنه بالنسبة للسنة الموالية (63-1964)، فقد أدوا واجب كرائهم كاملاً، وهو ثلاثون ألف درهم (انظر الجدول رقم 3).

ثانياً، إجراء تخفيض لأجل إنقاذ موسم صيد 65-1966. ذلك أنه قبيل نهاية موسم 64-1965 اختفى المكثري «الذي أحاطت به الديون من كل جانب وبقي مديناً بـ 7500 درهم»⁽¹³⁴⁾. عندئذ، التجأ ناظر الرباط إلى استدعاء الناس الذين كانوا يعملون مع المكثري المحتفى - رغم أنهم لم يكونوا شركاء معه في العقد، وعددهم ثلاثة - واتفق معهم في الأخير، حتى لا تضيق الأعباس، إلى أداء الدين المتخلف بدمته، مقابل تخفيض الكراء السنوي من 19500 درهم إلى 15000 درهم⁽¹³⁵⁾. وقد صادقت الوزارة على هذا الحل⁽¹³⁶⁾.

ثالثاً، رفض تقديم أي تخفيض مع تطبيق القانون وفق مقتضيات كناش الشروط. وهو ما وقع مع المكثرين الذين تناوبوا كراء هذه المنفعة ما بين موسمي صيد 68-1970، و71-1973. وقد كان هذا الإجراء يؤدي بالمكثرين إلى التنازل عن الكراء قبل نهاية السنة الأولى، حتى يتأتى للنظارة إعادة إجراء السمسرة في وقتها المناسب (بداية أكتوبر). وهذا مايفسر ذلك النشاط الملاحظ في الجدول رقم 3: إذ بدل أن تكرر مرة كل سنتين، كما كان الأمر في السابق، وكما استمر فيما بعد (ابتداءً من موسم صيد أكتوبر 1974 إلى نهاية موسم 79-1980، حيث لم تقع مشاكل من هذا النوع) أصبحت تكرر مرة كل سنة. ومع ذلك لنسجل بأن الأعباس لم تحقق من وراء هذا الإجراء المبتغى المقصود: فقيمة السومة الكرائية كانت تتجه، عموماً، نحو التذبذب. وإن لوحظ ارتفاع خلال بعض السنوات، فذلك راجع،

(132) رسالة من ناظر الرباط إلى وزير الأوقاف، بتاريخ 4 يونيو 1963، نظارة الرباط.

(133) رسالة من وزير الأوقاف إلى ناظر الرباط، بتاريخ 11 يونيو 1963، نظارة الرباط.

(134) رسالة من ناظر الرباط إلى وزير الأوقاف، بتاريخ 22 أكتوبر 1965، نظارة الرباط.

(135) المصدر نفسه.

(136) رسالة من وزير الأوقاف إلى ناظر الرباط، بتاريخ 4 يونيو 1965، نظارة الرباط.

أساساً، إلى حدة المزايدة بين المتزايدين. وهذه الحدة – أو معركة السمسة – بتعبير الصيادين – كانت سبب النزاع الدائر بين هؤلاء والمكترين، والذي توسعت دائرته لتطال الأحباس نفسها، وتلك هي المشكلة الثانية.

سبق أن أوضحنا أن ظهر 26 دجنبر 1876 – الذي أكدته الفصل الثالث من ظهور 20 مارس 1916 – دشن مرحلة جديدة في تاريخ هذه المنفعة، وذلك بحصول الصيادين القاطنين على ضفتي أبي رقراق على حق الإصطياد مقابل أدائهم الربع للأحباس مما يصطادونه. وبانتقال هذه المنفعة من الإستغلال المباشر إلى الإستغلال غير المباشر انتقل الربع الذي كانوا يدفعونه للأحباس إلى المكترين.

ومع بداية الإستقلال وجدناهم يسعون إلى الإستفادة من المشاركة في السمسة بشروط تفضيلية، هذا ما تشير إليه إحدى الرسائل التي وجهها جماعة من صيادي أولاد يحيى السهول – بالنيابة عن أربعين صياداً – إلى وزير الأوقاف⁽¹³⁷⁾.

وقد كان جواب النظارة أن السمسة أجريت في وقتها وبشروطها المعلومة إلا أنه «لم يحضر أحد منهم»⁽¹³⁸⁾.

وقد تكرر طرح هذا المشكل، عدة مرات، من قبل صيادي العدوتين الذين كان يبلغ عددهم أربعمائة صياد، ويملكون أربعاً وخمسين شبكة، ويعيلون من هذه الحرفة حوالي أربعة آلاف شخص، وذلك على الأقل ابتداءً من سنة 1960⁽¹³⁹⁾. إلا أن هؤلاء لما طرحوا المشكل أشاروا مباشرة إلى أصله : ارتفاع السومة الكرائية من جهة، والمشاكل التي يعانونها مع المكترين من جهة ثانية وكتب أمينهم في هذا الصدد : «... عندما يتوجه ممثل صيادي السمك إلى مكان السمسة يجد نفسه أمام أناس خارجين عن ميدان صيادي السمك. وعندما يشتري التجار ربع الوادي يفرضون سلطة على الصيادين الشيء الذي ينتج عنه رفع الشكايات المتوالية إلى محكمة السدد في كل يوم على أتفه الأمور»، ثم تضيف الرسالة : «ونحن أصحاب الشباك مستعدون لتأدية الثمن [...] ولذلك فلا حق لطائفة من الأغنياء الإستحواذ على النهر»⁽¹⁴⁰⁾.

(137) رسالة من جماعة أولاد يحيى السهول (بأربع توقيعات) إلى وزير الأوقاف، بتاريخ 23 شتنبر 1958، نظارة الرباط.

(138) رسالة من ناظر الرباط إلى وزير الأوقاف، بتاريخ 22 نونبر 1958، نظارة الرباط.

(139) رسالة من صيادي السمك في وادي أبي رقراق القاطنين بالرباط وسلا، بتوقيع أمينهم علي الركراكي إلى وزير الأوقاف، بتاريخ 23 غشت 1960، نظارة الرباط.

(140) المصدر نفسه.

ولما أحييت الرسالة على الناظر كان جوابه هو نفس الجواب السابق، مع إضافة أن هؤلاء شاركوا في السمسة التي أجريت بتاريخ 8 أكتوبر 1960، لكن «دون أن تنزل عليهم»⁽¹⁴¹⁾.

استمر النزاع، إذن، قائما بين الطرفين دون أن يحققوا أي مكسب. لكن مع اقتراب موعد سمسة أكتوبر 1964، وبهدف الضغط على المكثري أو المكثرين الجدد، وجدناهم يبدلون تكتيك الصراع، وبطالون بمطلب جديد، وهو إلزام مكثري المنفعة بأن يتحمل معهم النفقات الضرورية اللازمة للصيد «وبالخصوص كراء وسائل نقل السمك وتغذية الصيادين المساعدين»، وفي نفس الوقت يعيدون طرح المطلب التقليدي : «وسنكون فرحين بأن نقوم بكراء الربع العائد للأحباس بثمن معقول ومقبول»⁽¹⁴²⁾.

من الواضح أن كلا المطلبين لا يستندان، من الناحية القانونية، إلى أي أساس. وبالتالي لم يكن بوسع العامل أو رئيس المجلس البلدي أن يفعل شيئا، سوى إحالة هذه الرسالة، التي وجهت إليهما، على نظارة الرباط. هل يجوز أن نخمن، والحالة هاته، أن الهدف من هذا الضغط الجديد هو إزعاج المكثرين حتى ينسحبوا من ميدان المنافسة ليبقى سوق السمسة حكرا لهم ؟ ذلك ما يمكن ترجيحه، وهذا ما تأكد لنا باللموس من خلال مثال السمسة التي أجريت في أكتوبر 1970.

ففي يوم افتتاح السمسة - بتاريخ 20 أكتوبر - لوحظ أن الحاضرين: وعددهم ثلاثة، هم ممثلون للصيادين، وأنهم جاؤوا بخطة مدروسة سلفا، وقاموا بشبه مسرحية انتهت بإيقاف السمسة في حدود ثلاثة آلاف درهم. إلا أن أعضاء لجنة السمسة لم يعدوهم بشيء، لغاية عرض الأمر على الوزير⁽¹⁴³⁾.

وجاءهم الجواب بإعادة سمستها من جديد. ويوم افتتاحها، بتاريخ 27 أكتوبر، وحيث كان منتظرا أن يحضر أحد المكثرين السابقين الذين كان قد اتصل بناظر سلا وأخبره بأنه مستعد لأداء ستة آلاف درهم، لم يحضر، فوقفت بنفس الثمن السابق : ثلاثة آلاف درهم⁽¹⁴⁴⁾.

(141) رسالة من ناظر الرباط إلى وزير الأوقاف بتاريخ 26 أكتوبر 1960، نظارة الرباط.

(142) رسالة من أمين الصيادين محمد الخلفي إلى عامل الرباط وسلا ورئيس المجلس البلدي بالرباط، بتاريخ 2 غشت 1964، نظارة الرباط (وهي محررة بالفرنسية).

(143) محضر السمسة التي أجريت بتاريخ 20 أكتوبر 1970، نظارة سلا.

(144) رسالة من ناظر أوقاف الرباط إلى وزير الأوقاف بتاريخ 31 أكتوبر 1970، نظارة الرباط.

ولما أخبر الوزير بالنتيجة «أمر بعدم كراء المنفعة للغبن الحاصل فيها»، ووجهت رسائل إخبارية إلى كافة السلطات المحلية بالرباط وسلا ونواحيهما (السهول والرماني) بعدم كراء المنفعة للموسم الفلاحي 70-1971، وبالتالي : «منع الصيد [...] وتحرير محاضر بكل مخالفة لذلك»⁽¹⁴⁵⁾.

ومباشرة بعد وصول خبر هذه الإجراءات إلى الصيادين الذين كانوا شكلوا لجنة تتكون من خمسة ممثلين فإنهم تحركوا في اتجاهين : للضغط على الأحباس من جهة، وعلى السلطات المحلية من جهة ثانية.

بالنسبة للطرف الأول، وجهوا رسالة إلى ناظر أوقاف الرباط، ذكروه، أولاً، بأنهم لا يستطيعون تجاوز ثلاثة آلاف درهم. فإن قبل هذا القدر، فهم على استعداد لأدائه. وإن لم يقبل فهم مستعدون لأداء الربع مما يصطادون، ويدفعونه «حوتا». ثم أضافوا، ثانياً، من باب الاستعطاف، «بأن الأحباس لا تريد الخسارة لا لها ولا لغيرها من أفراد الشعب، وأنها كانت ولا زالت رحمة للعباد». وأنهوا رسالتهم مطالبين إياه بالتراجع عن التعليمات التي أعطيت لشرطة الصيد، والمتعلقة بمصادرة شباكهم وما وجد معهم من الحوت، خاتمين بتوجيه التهديد التالي : «وإذا وقع أذى لشبكة من شباكنا فإنك أنت المسؤول على ذلك، وقيمة الشبكة الواحدة خمسة آلاف درهم»⁽¹⁴⁶⁾.

بموازاة هذه الرسالة، وجهوا رسالة ثانية إلى عامل الرباط وسلا، بعد أن ذكروه فيها بعددهم وعدد شباكهم - وهي نفس الأرقام المشار إليها سابقاً بخصوص سنة 1960 - وبأن صيد الشابل هو مهنتهم الوحيدة التي يعيلون بها عائلاتهم «منذ سنين بعيدة»، وبأنهم «يملكون ثلاثة أرباع من الوادي والأحباس يملك الربع الواحد وأن كل ما خرج من الوادي قليلاً أو كثيراً يتوصل منه بالربع» وأنهوا رسالتهم مستعطفين ومخبرين في آن واحد : «ولهذا نطلب من سيادتكم أن تأمروا برفع هذا الضرر الذي لحقنا من أحباس سلا والرباط بالمنع من الوادي بدون قانون. وإذا قدر الله بعض الحوادث فلا تلومنا»⁽¹⁴⁷⁾.

ماذا كانت النتيجة ؟

(145) رسالة من ناظر سلا إلى وزير الأوقاف، بتاريخ 30 أكتوبر 1970 ؛ وثانية من ناظر الرباط إلى الوزير بتاريخ 31 أكتوبر 1970، كما يوجد عدد من الرسائل حول هذا الموضوع وجهها ناظر العدوتين إلى السلطات المحلية (بكلتا النظارتين).

(146) رسالة من لجنة حوالة بوركراك، بتوقيع خمسة ممثلين، إلى ناظر الرباط، بتاريخ 9 نونبر 1970، نظارة الرباط.

(147) رسالة من لجنة الحوالة بتوقيع أمينهم محمد الخليفي إلى عامل الرباط وسلا بدون تاريخ، (ويتضح أنها كتبت في نفس التاريخ أعلاه)، نظارة الرباط.

بعد شهرين ونصف من المفاوضات والمشاورات - التي نجعل تفاصيلها - تم الوصول إلى حل أرضي الطرفين. هذا ما يمكن استنتاجه من محضر السمسرة التي أجريت بتاريخ 25 يناير 1971، والتي حضرها، بالإضافة إلى أعضاء لجنة السمسرة، أربعة من الصيادين : إثنان من سلا، والآخران من الرباط. ولقد كان إجراء هذه السمسرة شكليا، من باب تطبيق مسطرة الكراء، لا غير. ذلك أنها افتتحت بستة آلاف درهم، وبهذا القدر وقفت على كافة الحاضرين الأربعة⁽¹⁴⁸⁾ الذين لم يكونوا سوى مجرد ممثلين للأربعمئة صياد من أصحاب الشباك.

وخلاصة القول، إن الصيادين إذا كانوا قد أرغموا الأحباس عن التراجع عن حظر الصيد، والإنفراد بسوق السمسرة بعد أن أبعدوا «التجار» من الإستثمار بها، كما كان الأمر في السابق، فإن الأحباس بدورها لم تستسلم كل الإستسلام لهذا «الضغط» المنظم. فإنها ضاعفت الثمن السابق (أي ثلاثة آلاف درهم)، في حدود ما كان قد عرضه عليها أحد المكترين الذي لم يتمكن من الحضور يوم إجراء سمسرة 27 أكتوبر 1970، نتيجة التهديد الذي تعرض له من قبل الصيادين في حالة حضوره، كما أشرنا إلى ذلك قبل قليل.

إلا أن أهم نتيجة لهذه «المعركة» التي خاضها الصيادون هي الصدى الذي تركته لدى المكترين اللاحقين الذين أصبحوا يشيرون إليهم بنغمة جديدة : «وقد أشرطنا معنا الصيادين أصحاب الشباك دون أن يؤدوا أية مساهمة. فإن ربحنا نالوا ربحهم وإن خسروا لا يحصلون على الخسارة»⁽¹⁴⁹⁾.

بالإضافة إلى هاتين المشكلتين الأساسيتين، يمكن إثارة مشاكل أخرى خاصة بالمكترين. وقد وقفنا في هذا الصدد على مشكلتين اثنتين : الأولى تتعلق بمسألة السد، والثانية ترتبط بممارسة الصيد دون ترخيص من المكترين.

بخصوص مشكل إقامة السد، وكما أوضحنا في شروط الكراء، فإن الأحباس كانت ترخص للمكترين بإقامة سد شريطة إزالته بعد انتهاء موسم الصيد. بيد أن الصيادين، في إطار «حرهم» مع المكترين، كانوا يشتكون من هذا الإمتياز الذي ينعكس على رزقهم ورزق عيالهم، ويوجهون رسائل، تارة إلى الأحباس، وتارة أخرى إلى السلطات المحلية.

فعلى سبيل المثال لما أثير هذا الموضوع من قبل صيادي أولاد يحيى السهل سنة 1958 في رسالة موجهة إلى وزير الأوقاف⁽¹⁵⁰⁾ أجاب ناظر أحباس الرباط : «أما قضية رفع

(148) محضر سمسرة كراء منفعة الشابل بتاريخ 25 يناير 1971، نظارة سلا.

(149) رسالة من مصطفى الزموري إلى ناظر سلا، بتاريخ 14 يونيو 1972، نظارة سلا.

(150) رسالة من جماعة أولاد يحيى السهل إلى وزير الأوقاف بتاريخ 23 شتنبر 1958، نظارة الرباط.

السد الذي يجعل عادة في الوادي فهو شيء يستحيل القيام به لكون السمسرة التي أجريت في شهر أكتوبر المنصرم لم تنتج كراء قدره 8150 درهما سنويا إلا بعد أن حصل اتفاق بيننا وبين المكثرين على ذلك. ولو اشترط رفع السد لما كانت النتيجة هي الآن»⁽¹⁵¹⁾.

لكن في حالات أخرى، كانت السلطات المحلية تستجيب لطلبهم، وتقوم بإزالته، كما وقع مع مكثري المنفعة سنة 1961. عندئذ كان المكثري يقوم، بدوره، برفع الدعوى بالأحباس، لكن دون جدوى⁽¹⁵²⁾.

أما بالنسبة لممارسة الصيد دون ترخيص من مكثري المنفعة، فالأمر يتعلق هنا بتلك الفئة من الصيادين المحترفين من أصحاب الشباك، الذين كان قد أشار إليهم لأول مرة الفصل الرابع من ظهير 20 مارس 1916، حيث سبق أن أوضحنا أنه، على الأقل ابتداءً من 1954 أصبح من حق المكثري منعهم من الإصطياد حتى وإن كانت بيدهم رخصة الصيد الممنوحة لهم من إدارة المياه والغابات. هكذا، مع بداية موسم صيد 54-1955 كانت هذه المشكلة موضوع مراسلة خاصة وجهها محام مكثري المنفعة إلى ناظر الرباط، ملتصقا منه وضع حد لهذه الظاهرة⁽¹⁵³⁾.

ولما أحال الناظر هذه المشكلة على إدارة المياه والغابات، بادرت بتوجيه لائحة، بتاريخ 5 فبراير 1955، تضم أسماء المرخص لهم بالصيد من قبلها، وعددهم ثمانية عشر شخصا، واحد منهم أجنبي (إسباني الجنسية)، والباقي كلهم مغاربة، يقطنون، أساسا، بسلا⁽¹⁵⁴⁾.

وفيما لا ندري كيف انتهى حل هذا المشكل، نشير إلى أن المسطرة القانونية واضحة في مثل هذه النازلة: فإما أن يقوم المكثري بضبطهم، بواسطة حراسه الخصوصيين، ويقاضيه في المحكمة، وإما أن يباشر بالترخيص لهم بالصيد مقابل استفادته من ربع ما يصطادون، إسوة بما هو عليه الأمر مع صيادي القبائل المجاورة للوادي وصيادي العدوتين.

ولا يفوتنا، بعد كل هذا، الإشارة إلى المشكل التقليدي، المتمثل في الصيد في الأوقات المحظورة. وفي هذه الحالة، كان رئيس المياه والغابات يحضر محضرا يحدد فيه نوع المخالفة، وعدد

(151) رسالة من ناظر الرباط إلى وزير الأوقاف، بتاريخ 22 نونبر 1958، نظارة الرباط.

(152) ذلك ما يتضح من جواب ناظري العدوتين الموجه إلى رئيس المحكمة الإقليمية وقضاها بتاريخ 27 أبريل 1961، نظارة الرباط.

(153) رسالة من المحام المتدرب أحمد رضا كديرة بمكتب الأستاذ نيلجيل (Nilgel) إلى ناظر الرباط بتاريخ 21 دجنبر 1954، (محرر بالفرنسية)، نظارة الرباط.

(154) من وثائق نظارة الرباط (وهي محررة بالفرنسية).

المقبوض عليهم ويوجههم إلى المحكمة، صحبة المحضر. وبموازاة مع ذلك، يوجه رسالة إخبارية بالواقعة إلى ناظر أحباس الرباط لتمثيل الحق المدني والمطالبة بالتعويضات اللازمة بحكم «أن الأحباس تملك حق الصيد الكبير»⁽¹⁵⁵⁾.

بيد أن المشكل الحقيقي الذي طرح على الأحباس، مع نهاية السبعينيات، هو نفاذ الشابل من الوادي. وينفاذه طرح السؤال : كيف يمكن استغلال الوادي دون شابل ؟
لقد تم الإهتمام - بهدف الحفاظ على هذا التحسيس - وإن كان قد فقد مضمونه - إلى طريقة جديدة، وتلك كانت المرحلة الثانية من مراحل الاستغلال غير المباشر لهذه «المنفعة».

2 - المرحلة الثانية : منذ نفاذ الشابل (1981) إلى الآن

ما هي طبيعة الشروط المفروضة على المكثري في ظل هذه التجربة الجديدة ؟ وبموازاتها، ما هي أهم المشاكل التي وقعت، على الأقل، مع المكثري الأول باعتبار أن المكثري الثاني لم يحل عليه الحول بعد⁽¹⁵⁶⁾ ؟

أ - شروط الكراء

إن أول ملاحظة يمكن تسجيلها، انطلاقاً من العقد المبرم بين مكثري هذا الوادي وناظري العدوتين - والمتكون من عشرة فصول - هي أن مدة الكراء انتقلت من سنتين أو سنة، أي ما يعرف بكراء الأمد القصير، إلى كراء لأمد متوسط، أي إلى مدة من ثلاثة أو ستة أو تسعة أعوام⁽¹⁵⁷⁾.

ومن المعلوم أن أول من ضبط كراء الأملاك الحسبية بهذه الطريقة هو ظهير مؤرخ في متم رجب 1335/22 ماي 1917⁽¹⁵⁸⁾، سواء كانت أرضاً أو عقاراً، بخاصة منها الحمامات. وحسب بعض فصول هذا الظهير فإنه «عند انقضاء كل ثلاثة أعوام يسوغ للمكثري أن يعلم

(155) كان عدد المقبوض عليهم في كل «حملة» - كما يتضح من الرسائل الموجودة حول هذا الموضوع - يتراوح ما بين سبعة وستة وعشرين صياداً، وجلهم من قبيلة السهول. وتمتد هذه الرسائل - وهي محررة بالفرنسية - من العام 1964 إلى العام 1968، ضمن وثائق نظارة الرباط.

(156) انظر الهامش رقم 177.

(157) توجد نسخة من هذا العقد بكلتا النظارتين ؛ موقعة من قبل ناظري العدوتين والمكثري محمد العاقل، بتاريخ 28 صفر 1401/5 يناير 1981.

(158) يتكون من خمسة عشر فصلاً، وقد اعتمدنا النص الموجود ضمن مطبوع: «النصوص التشريعية والتنظيمية الخاصة بالأوقاف والشؤون الإسلامية»، م.س، ص. 35-36.

بأنه لا يزيد مدة بعدها» (الفصل العاشر). كما أنه «عند كمال التسعة أعوام يفرغ المكتري المحل لحبسه بجميع ما اشتمل عليه من بناء، حجريا أو خشبيا أو من الغرس أو منهما» (الفصل الحادي عشر). ومن جهة ثالثة، «فإن الأراضي الخالية من البناء... يشترط في عقدها أن يبنى المكتري فيها أو يغرس على حسب الشروط التي تذكر في عقدة الكراء...» (الفصل الثالث عشر).

هكذا، إذا عدنا إلى شروط العقد المبرم بين المكتري والناظرين ماذا نجد ؟

نجد ثلاثة فصول أساسية. أولاها، الفصل الثالث، الذي حدد السومة الكرائية، خلال السنوات الثلاث الأولى - وذلك ابتداءً من فاتح يناير 81 إلى متم السنة 1984 - في خمسة آلاف درهم لكل سنة، تؤدي مسبقا. وعشرة آلاف درهم عن كل سنة من السنوات الست الموالية، تؤدي بالتسبيق أيضا. على أساس - يضيف الفصل الخامس - أن «بتخلي المكتري لجانب الأوقاف عن المنفعة المكرة بمجرد تمام السنة التاسعة للكراء دون المطالبة بأي تعويض عما يكون أحدثه من التجهيزات، اللهم إلا إذا ثبت أن قيمة تلك التجهيزات تبلغ أو تفوق كراء ثلاث سنوات، فإنه يكون له وقتئذ حق الشفعة في الكراء بعد السمسرة».

ما هي طبيعة هذه المنفعة المكرة ؟ يجيبنا الفصل الرابع، وهو ثالث الفصول الأساسية قائلا : «يرخص للمكتري، بعد مراعاة قوانين الصيد والتجارة والتسويق والتصدير، في أن يصطاد أنواع السمك والحيتان، ولا سيما النوعان المعروفان بـ«لاسيغال وليرانكي» بغرض التسويق داخل البلاد، والتصدير للخارج».

إذن، مع تسجيل غياب مصطلح الشابل عن الذكر، وقع التأكيد على نوعين، لا غير، من الأسماك. وفي الواقع، فإن إثارة هذين النوعين من الأسماك لم يأت بالصدفة، وإنما تم ذلك بناء على طلب من المكتري الذي كانت له تجربة سابقة في هذا الصدد بوادي لوكوس، وبخاصة منه النوع الأول. فقد «كان أول مغربي اعتنى بصيد نوع لاسيغال المرغوب فيه كثيراً في الخارج، كما اعتنى بتربيته بالرغم مما تقتضيه هذه التربية من نفقات باهظة»⁽¹⁵⁹⁾.

وإذا دققنا النظر في هذا الفصل لا شك أن سؤالاً قد يطرح: هل يتعلق الأمر بحق صيد كل أنواع الأسماك والحيتان - والحوت لغة هو السمك الكبير - أم فقط النوعين المشار إليهما؟

مهما يكن، فإن هذا السؤال يحيلنا توا على العنصر الموالي، عنصر المشاكل.

(159) رسالة من أحمد العاقل - ابن المكتري المتوفى - إلى وزير الأوقاف بتاريخ 28 دجنبر 1983، نظارة الرباط.

ب - المشاكل المترتبة على هذا الكراء

إن اندلاع أول مشكلة - من نوع جديد - بين الأوقاف والمكتري ابتدأت لما وجهت إحدى السيدات الإسبانيات، في صيف 1983، طلباً إلى الوزارة مضمناً أنها «ترغب في كراء جزء من منفعة الصيد بوادي أبي رقرق بقصد جمع الأصداف»⁽¹⁶⁰⁾. وقد كان جواب ناظر أوقاف الرباط «بأن المنفعة برمتها مكررة للسيد العاقل [...] وعليه فإنه لا يمكن كراء محل مكرى بعقد جارٍ إلا بعد وصوله إلى نهايته التي لن تكون إلا في متم 1989»⁽¹⁶¹⁾.

إلا أن رد الوزارة كان مخالفاً: «أخبركم بأن الكراء المخصص للسيد العاقل يتعلق بنوع لاسيفيل وليزانكيي وأن طلب المعنية بالأمر يتعلق بالأصداف الذي يمكن التعاقد بشأنه، لذا فالمطلوب منكم استدعاء السيدة المذكورة قصد التعاقد معها»⁽¹⁶²⁾.

بماذا نفسر هذا التناقض؟ إن تفسيره يكمن - في حدود ما تأتق لنا استنتاجه من معطيات لاحقة - في كون أن هاته الإسبانية، صاحبة هذا المشكل، كانت قد وجهت طلباً موازياً إلى إدارة المياه والغابات، بدليل أن الرخصة التي حصلت عليها، في الأخير، لم تتم مع وزارة الأوقاف، بل تمت مع إدارة الغابات. لأجل ذلك تحرك وزير الأوقاف بتلك السرعة حتى لا تنفرد إدارة الغابات بهذه «الصفقة»، التي فازت بها، مع ذلك.

وقد كان من نتائج هذا الغبن الذي وقع في «حق الأحباس» - الذي وصل صداه إلى الحكومة - عقد اجتماع بالأمانة العامة للحكومة، بتاريخ 31 يناير 1984، حضره ممثل وزارة الأوقاف، وممثل وزارة الفلاحة والإصلاح الزراعي، ووقع الإتفاق فيه على «أن الميخة - التي هي من شعبة الرخويات - تختص بالترخيص في صيدها إدارة المياه والغابات، وذاك غير ماس بحقوق الأوقاف في صيد السمك بوادي أبي رقرق»⁽¹⁶³⁾.

إثر اندلاع هذا المشكل⁽¹⁶⁴⁾، وقبل أن ينتهي بما انتهى إليه، توفي مكتري الوادي. إذاك، بادر أحد أبنائه - نيابة عن أمه وإخوانه - إلى توجيه رسالة إلى الوزير يلتمس منه إصدار

(160) رسالة من ناظر أوقاف الرباط إلى وزير الأوقاف، بتاريخ 21 يوليوز 1983، نظارة الرباط.

(161) المصدر نفسه.

(162) رسالة من وزير الأوقاف إلى ناظر الرباط، بتاريخ 16 غشت 1983، نظارة الرباط.

(163) من وثائق نظارة الرباط.

(164) نود أن نشير هنا إلى أنه قد سبق لأحد الدكاترة الأطباء أن وجه رسالة إلى ناظر سلا، بتاريخ 18 أكتوبر 1969، يلتمس منه فيها الترخيص له «للقيام بأبحاث شاملة في وادي أبي رقرق قصد التأكد من وجود نوع من الحوت يدعى بيبال (Pibale)» على شاكلة ما يقوم به «في أماكن أخرى كالعرائش والقنيطرة ووادي سبو». ثم يختم =

أوامره إلى ناظري العدوتين بتجديد العقد المبرم مع والده، مقدما عددا من الحجج، مدعمة بوثائق رسمية، منها أن والده «أقدم على إنشاء بنايات وأحواض، على شاطئ وادي أبي رقرق، بعد أن حصل على إذن من وزارة التجهيز والإنعاش الوطني للإحتلال المؤقت للبقعة الأرضية اللازمة. وقد وقع تقويم هذه الأشغال من طرف مكتب الدراسات الهندسية والخبرة العقارية بمبلغ 206.700,00 درهم، علما بأن التكاليف الحقيقية بلغت ما لا يقل عن 500.000,00 درهم»، ثم تضيف الرسالة بعد هذا الإيضاح : «وبما أننا نحن ورثته - زوجته وأولاده - كنا نشركه منذ سنوات عديدة في الأشغال التي كان يقوم بها وكنا نشرف على تنفيذ الخطط التي كان يضعها من أجل تربية السمك على شاطئ وادي لوكس وأبي رقرق، فقد اكتسبنا خبرة كبيرة في هذا الميدان، فضلا عن اعتمادنا عليها وحدها كوسيلة للعيش...»⁽¹⁶⁵⁾.

وبالفعل، جاءت موافقة الوزارة على تجديد عقد الكرام مع ورثة الهالك⁽¹⁶⁶⁾. لكن ما أن أشرف سنة 1984 على نهايتها - واستفادت الإسبانية من رخصة جمع الميخة، وقبل ذلك توقف الصيادون عن أداء القسمة الرابعة - حتى توقف نائب ورثة المكتري عن أداء الكراء، واستمر الأمر على هذا الحال من فاتح يناير 1985 إلى غاية نهاية العقد، حيث عرضت الأوقاف بقية الدين الذي بذمته على المحكمة⁽¹⁶⁷⁾.

وحاولت الأوقاف، عندئذ، العودة إلى سمسة «المنفعة» كما كانت في السابق، أي لمدة سنتين. لكن إثر سمسرتين متتاليتين، الأولى بتاريخ 15 يناير 1990، والثانية بتاريخ 24 أبريل⁽¹⁶⁸⁾، كانت النتيجة واحدة : لم يحضر أحد.

في هذه الأثناء، تقدمت إحدى الشركات، وهي شركة استغلال ميناء سلا، بواسطة متصرفها الإداري أبو الربيع محمد، بطلب إلى نظارة الرباط «لكراء المنفعة لاصطياد بعض الأنواع من الأسماك التي توجد في الوادي وبالأخص نوع النون، حيث ترغب هذه الشركة في

= رسالته : «وأحيطكم علما بأن الصفة التي ساستغل بها تجاريا هذا النوع من الحوت، إن كان موجوداً فعلا، ستحدد بناء على المسطرة المتبعة لديكم في هذا الشأن». ولما أحال الناظر هذه الرسالة على الوزارة، كان جوابها - المؤرخ في 20 نونبر 1969 - هو الرفض، بسبب أن المنفعة مكررة وأن «من شأن ذلك التشويش على المكترين» (من وثائق نظارة سلا).

(165) رسالة من أحمد العاقل إلى وزير الأوقاف بتاريخ 28 دجنبر 1983، نظارة الرباط.

(166) رسالة من وزير الأوقاف إلى ناظر الرباط، بتاريخ 21 يناير 1984، نظارة الرباط.

(167) رسالة من ناظر الرباط إلى وزير الأوقاف، بتاريخ 15 دجنبر 1989، نظارة الرباط.

(168) من وثائق نظارة الرباط.

إقامة تجهيزات أساسية لذلك كإنشاء بنايات وأحواض قصد تربية النون بغرض تسويقه بالداخل وتصديره للخارج»⁽¹⁶⁹⁾.

وقد وقع الإتفاق - في انتظار مصادقة الوزارة - على أن يكون الكراء كما كان من قبل : أي لأمد متوسط، على أساس خمسة آلاف درهم لكل سنة من السنوات الثلاث الأولى، وفي إثني عشرة ألف درهم لكل سنة من السنوات الست الموالية⁽¹⁷⁰⁾.

إلا أن جواب الوزارة كان مخالفا، حيث اشترطت على صاحب الطلب، مقابل موافقتها، أداء مبلغ سنوي قدره إثنا عشر ألف درهم، ويتم تعديله عند كل ثلاث سنوات⁽¹⁷¹⁾.

ولغياب أي منافس رفضت الشركة هذا الشرط، خصوصا أن «المنفعة» عرضت للسمسرة مرتين آخرين دون أن يحضرهما أي راغب⁽¹⁷²⁾. ثم جددت الشركة اتصالها بالنظارة، تذكرها بأنها مستعدة لأداء الثمن السابق، وفي الوقت ذاته حاولت أن تضرب على الوتر الحساس، أي وتر التشغيل : «حتى نتمكن من خلق فرص الشغل لشباب العدوتين» مضيقة، من باب الإغراء، «على أننا نعدّها تجربة إذا أعطت أكلها المرجو، فنحن مستعدون لقبول الزيادة في الكراء»⁽¹⁷³⁾.

وأخيرا وافقت الوزارة⁽¹⁷⁴⁾، وأبرم العقد⁽¹⁷⁵⁾ وهل هناك من اختلاف بينه وبين العقد السابق ؟

إنها نفس الفصول العشرة. والجديد هو إضافة سمك النون وأفراخه، في الفصل الرابع إلى جانب «أنواع السمك والحيتان ولا سيما النوعين المعروفين بـ«لاسفيل ولبزانكيي»، وهو ما كان موضوع المراسلة السابقة⁽¹⁷⁶⁾.

علينا، إذن، أن نتنظر إلى حدود مئة سنة 2001 حتى يمكن التعليق على هذه التجربة.

(169) رسالة من ناظر الرباط إلى وزير الأوقاف، بتاريخ 25 يونيو 1990، نظارة الرباط.

(170) المصدر نفسه.

(171) رسالة من وزير الأوقاف إلى ناظر الرباط، بتاريخ 28 غشت 1990، نظارة الرباط.

(172) رسالة من ناظر الرباط إلى وزير الأوقاف، بتاريخ 3 نونبر 1992، نظارة الرباط.

(173) رسالة من المتصرف الإداري للشركة أبو الربيع محمد إلى ناظر الرباط، بتاريخ 30 أكتوبر 1922، نظارة الرباط.

(174) رسالة من وزير الأوقاف إلى ناظر الرباط، بتاريخ 15 دجنبر 1992، نظارة الرباط.

(175) بتاريخ 11 مارس 1993، لمدة تسع سنوات، تبتدئ من فاتح يناير 1993، بتوقيع الناظرين وطابع الشركة مع توقيع متصرفها الإداري، توجد نسخة منه بكلتا النظارتين.

(176) رسالة من ناظر الرباط إلى وزير الأوقاف بتاريخ 25 يونيو 1990، نظارة الرباط.

الثانية، في ظل هذا التطور الجديد⁽¹⁷⁷⁾.

خاتمة

تلك كانت بعض «قصة» هذه المنفعة منذ أن حبست إلى الآن، في حدود ما تأتى لنا رصده من وثائق في الموضوع. ومن الطريف أن نضيف، في هذه الخاتمة، أن وزارة الصيد البحري والملاحة التجارية أصدرت مؤخراً، بتاريخ 7 محرم 17/1415 يونيو 1994 قراراً وزيرياً نص في مادته الأولى على «منع عمليات صيد أسماك الشابل على طول الساحل لمدة عامين تبتدئ من تاريخ نشر هذا القرار في الجريدة الرسمية»⁽¹⁷⁸⁾.

وإذ نترك التعليق على قيمة ونتائج هذا القرار لذوي الاختصاص، يبقى من الضروري، من جانبنا، أن نطرح سؤالاً آخر وأخيراً : ماذا وقع من إجراءات في شأن عيون البركة وعين عتيق بعد أن أصبحت أوقاف العدوتين تتزود بالمياه على الطريقة العصرية ؟
نشير، بإيجاز، إلى أن نظارة سلا لم تعرف أي استفادة، بعبارة أخرى، لقد «ضاعت» منها عيون البركة، والنظارة تؤدي واجب استهلاك مساجدها من الماء كاملاً، بحجة أن مياه تلك العيون نفذت.

أما بالنسبة لنظارة الرباط، فقد استفادت، منذ اتفاقية 4 أكتوبر 1915، مقابل تسليمها عين عتيق لبلدية الرباط بحوض تمثل في 429 متراً مكعباً من الماء يومياً مجاناً، يوزع على مساجدها وميضاتها وحماماتها وبعض الأضرحة. وهذا الإمتياز لا يزال قائماً إلى الآن، بالرغم من التعديل الذي وقع في هذه الاتفاقية، بتاريخ 30 أكتوبر 1967، بين وزارة الأوقاف، ممثلة في وزيرها من جهة، ومدينة الرباط، ممثلة في رئيس مجلسها البلدي وعاملها من جهة ثانية، فيما سمي «بملحق رقم 1 بالاتفاقية المؤرخة في 25 قعدة 4/1333 أكتوبر 1915»، وذلك إثر نزاع طويل بين الطرفين.

عبد العزيز الخليلي

كلية الآداب - الرباط

(177) اتصلت يوم 1994/11/9 بالسيد أني الربيع محمد، بمقر استغلال ميناء سلا، وطرحت عليه بعض الأسئلة المتعلقة بالصيد بصفة عامة، وصيد النون وأفراخه بصفة خاصة، والعلاقة مع الصيادين أصحاب القسمة الرابعة. وكان جوابه، بإيجاز، أن حركة الصيد متوقفة برمتها، بما في ذلك النون وأفراخه وكل المزارع. وبخصوص القسمة الرابعة (أي أداء الربيع للمكتري) قال مبتسماً : عن أي ربح تتكلم ؟ إنني أسمع أنه كان موجوداً في الماضي، أما في وقتنا فلم يبق له وجود. ولما سألتته : ولماذا ؟ كان جوابه بعد فترة تأمل : «هل يعقل أن تطالب حواتنا اصطاد حوتة أو حوتتين أو نصف سطل في أسبوع أو يزيد بربح ؟ إنك في هذه الحالة تبحث عن مصيبة». ودعته شاكراً، وأجّدد له شكري، هنا، ثانية، على حسن استقبالي.

(178) الجريدة الرسمية، عدد 4264، صفر 20/1415 يوليو 1994.

Résumé

A partir d'un nombre considérable de documents inédits, l'auteur a mené une patiente enquête sur la pêche de l'alose dans le Bouregreg depuis 1701 jusqu'à nos jours. La rentabilité de cette "manfa'a" était trop sensible pour ne pas susciter conflits et compétition: entre le Makhzen et les Habous d'abord, puis entre les Habous de la grande mosquée de Salé et ceux de la grande mosquée de Rabat, entre les Habous et les pêcheurs locaux ensuite, entre ceux-ci et les pêcheurs non-marocains enfin, du temps du protectorat. Différents types de contrats de pêche furent pratiqués durant toute la période dont les étapes sont dûment distinguées. Mais à partir de 1980 l'alose disparut de la rivière dont elle ne pouvait plus remonter les eaux jusqu'aux sources où elle se reproduit : le barrage de l'oued Grou venait d'être construit.

المصادر

أولا : الحوالات الحبسية

- الحوالة الحبسية الرباطية الكبرى (وتسمى بالحوالة السلیمانية. وهي أقدم الحوالات الرباطية، وإن كانت الوثائق الموجودة بها تمتد من عهد مولاي سليمان إلى الآن). نظارة أوقاف الرباط.
- الحوالة الحبسية السلاوية الكبرى، ميكروفيلم رقم 152، الخزنة العامة، الرباط.
- حوالة الأحباس الكبرى بسلا والمضاف عن سنة 1331، على يد الناظر أحمد الطالبي - نظارة أوقاف سلا.

ثانيا : الكنائش الحبسية

- كناش أوقاف المسجد الأعظم بسلا على يد الناظر محمد الصبيحي من فاتح محرم 1272 إلى متم سنة 13/1275 شتنبر 1855 - 30 يوليوز 1859، الخزنة الصبيحية، سلا، رقم 249.
- كناش الداخل والخارج من الحوت الشابل على يد الناظر عبد الخالق فرج، خلال موسم صيد 30-1331، الخزنة الحسنية، رقم 801.

ثالثا : وثائق نظارتي أوقاف الرباط وسلا

وهي عبارة عن كنانيش شروط الكراء وملحقاته، ومحاضر السمسرة، وعقود الكراء، وكل الرسائل المتعلقة بالموضوع ؛ وتمتد زمنيا من 1954 إلى الآن، وتنفرد نظارة أوقاف سلا بتوفيرها على كناش لشروط الكراء يعود إلى سنة 1929 بالإضافة إلى عقدين من عقود الكراء ما بين 1927 و1931، وماعدا ذلك، فلا أثر لوثائق عهد الحماية (ولا أحد يعرف أين ذهبت).

رابعا : وثائق الخزانات التالية :

- وثائق الخزانة الحسنية
- مديرية الوثائق الملكية
- وثائق الخزانة العامة
- وثائق الخزانة الصبيحية بسلا.

(وقد روجعت برمتها، وهي عبارة، أساسا، عن رسائل وظهائر وضوابط وقوائم حسابية).

خامسا : وثائق الجريدة الرسمية

- عدد 676، السنة الثامنة، 1922.
- عدد 738 السنة الخامسة عشرة 1926.
- عدد 4264، صفر 20/1415 يوليو 1994.
- النصوص التشريعية والتنظيمية الخاصة بالأوقاف والشؤون الإسلامية، مطبوع أصدرته وزارة الأوقاف. وقد اعتمدنا النسخة الموجودة بنظارة أوقاف سلا.

سادسا : كنانيش مستفادات العدوتين

- كناش 651 من شهر شعبان 1299 إلى متم حجة 1300، الخزانة الحسنية.
- كناش 377، من 24 ربيع الثاني 1304 إلى متم ربيع الثاني 1305، الخزانة الحسنية.
- كناش 206، من 23 قعدة 1310 إلى متم محرم 1312، الخزانة الحسنية.
- كناش 220، من 28 قعدة 1313 إلى سنة 1318، الخزانة الحسنية.
- كناش 636، من فاتح رمضان 1323 إلى 17 صفر 1324، الخزانة الحسنية.

– كناش 433 عن سنتي 1324 و 1325، الخزانة الصبيحية، سلا.
كما روجع كناشان 80 و 82 ويتعلقان بمنافع وأملاك المخزن بعدد من المدن المغربية، وذلك عن سنة 1292 (وهما من كنانيش الخزانة الحسنية).

سابعا : وثائق إدارة المياه والغابات والمحافظة على التربة

تم استغلال وثيقة واحدة – من ثلاث صفحات – بعنوان :

— Fiche sur l'aloise au Maroc.

المراجع

I – المراجع العربية

بوجندار، محمد. – مقدمة الفتح من تاريخ رباط الفتح. – مطبعة الجريدة الرسمية، الرباط، 1345.

ابن مرزوق، محمد التلمساني. – المسند الصحيح الحسن في مآثر ومحاسن مولانا أبي الحسن. – دراسة وتحقيق ماريا خيسوس بيغيرا، الشركة الوطنية للنشر والتوزيع، الجزائر، 1981/1401.

بلمقدم، رقية. – أوقاف مكناس في عهد مولاي إسماعيل (1672-1727). – رسالة د.د.ع، كلية الآداب، الرباط، 1991، (جزآن).

الوزان (المعروف بليون الإفريقي) الحسن بن محمد. – وصف إفريقيا. – ترجمه عن الفرنسية محمد حجي ومحمد الأخضر، منشورات الجمعية المغربية للتأليف والترجمة والنشر، مطبعة وراقه البلاد، الرباط، 1980، ج 1.

زنيبر، محمد. – الشابل. – دار النشر المغربية، الدار البيضاء (د.ت).

لوطنو، روجي. – فاس قبل الحماية. – ترجمة محمد حجي ومحمد الأخضر، دار الغرب الإسلامي، بيروت، 1986 (جزآن).

الناصري، أحمد بن خالد. – الاستقصا لأخبار دول المغرب الأقصى. – دار الكتاب، الدار البيضاء، 1954، ج 3.

- الناصري، جعفر أحمد. - سلا ورباط الفتح وأسطولها القرصاني الجهادي. - مخطوط مستنسخ، الخزانة الصبيحية، سلا، رقم 402، ج 1.
- التوزاني، نعيمة. - الأمناء بالمغرب في عهد السلطان مولاي الحسن (1873-1894). - مطبعة فضالة، المحمدية، 1979.
- الخليلي، عبد العزيز. - المخزن والضرائب المفروضة على التجارة الداخلية - مكوس الخواضر - (1856-1896). - رسالة د.د.ع. كلية الآداب، الرباط، 1989 (مرفوعة).
- «جوانب من تاريخ فرع الزاوية الناصرية بالرباط في القرن التاسع عشر وبداية القرن العشرين (1855-1926)». - ضمن دراسات تاريخية مهداة للفقيه جرمان عياش، منشورات كلية الآداب والعلوم الإنسانية بالرباط، 1994، ص. 145-187.
- الضعيف، محمد. - تاريخ الضعيف. - تحقيق أحمد العماري، دار المآثورات، الرباط، 1986/1406.

II - المراجع الأجنبية

- BRUNOT, Louis. — *La mer dans les traditions et les industries indigènes à Rabat et à Salé*, Ed. Ernest Leroux, Paris, 1920.
- CAILLÉ, Jacques. — *La ville de Rabat jusqu'au protectorat français, histoire et archéologie*, Ed. d'art et d'histoire, Paris, 1949, T. I.
- *La petite histoire de Rabat*, Casablanca, (s.d).
- LE COEUR, Charles. — *Le rite et l'outil*, Ed. Félix Alcan, Paris, 1939.
- LUCCIONI, Joseph. — *Les fondations pieuses, «Habous» au Maroc, depuis les origines jusqu'à 1956*, Imprimerie Royale, Rabat, 1982.
- MERCIER, Louis. — «Rabat», in *Archives Marocaines*, vol. VII, Paris, pp. 328-331.
- MICHAUX-BELLAIRE, Edmond, et SALMON, G. — «La pêche de l'aloise dans le Loukkos», in *Archives Marocaines*, vol VI, Paris, 1906, pp. 314-317.
- NORMAND, R.. — «Rabat, Les débuts d'une municipalité au Maroc», in *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, Renseignements coloniaux, 1914, pp. 13-33.